

BOLETIM DE FILOLOGIA

TOMO XVIII (1959)

ACTAS DO IX CONGRESSO INTERNACIONAL
DE LINGÜÍSTICA ROMÂNICA
(31 de Março — 4 de Abril 1959)



CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS
LISBOA
1961

ÍNDICE DO TOMO XVIII

Págs.

Discours prononcés pendant la séance inaugurale du Congrès.

<i>Discours du Président du Comité Permanent du Congrès, Prof. Dr. Gustavo Cordeiro Ramos, Président de l'Instituto de Alta Cultura</i>	IX
<i>Discours du Président du Comité d'Organisation, Prof. Dr. Manuel de Paiva Boléo</i>	XIX
<i>Discurso de S. Ex.^a o Ministro da Educação Nacional, Prof. Francisco Leite Pinto</i>	XXV

SECTION I

1. Le latin vulgaire et ses différents strats.

HELMUT LUDTKE, <i>Attestazioni latine di innovazioni romanze</i>	5-10
LÚCIA M. MAGNO, <i>O fundo lexical comum aos dialectos italianos e ao português</i>	11-22
VICTOR BUESCU, <i>Le «Trésor Latin du Roumain» (T. L. R.)</i>	23-26

2. Substrats et superstrats.

RENÉ LAFON, <i>Pour l'étude de la couche linguistique pré-indo-européenne du Portugal</i>	29-35
JOHANNES HUBSCHMID, <i>De l'italien m a s c h e r a «masquen au portugais m a s c a r r a atache de suien (Contribution à la méthodologie des recherches sur le substrat pré-indo-européen)</i>	37-55
FRIEDRICH SCHÜRR, <i>Efeito de substrato ou selecção fonológica?</i>	57-66
HARRI MEIER, <i>Sobre o superstrato visigótico no vocabulário hispano-português</i>	67-70
VINCENZO COCCO, <i>Sopravvivenze della cultura dei «castros» nel lessico del nord-ovest ispanico</i>	71-78

3. Questions théoriques. Caractérisation et classification des langues.

WITOLD MANCZAK, <i>Le problème de la classification des langues romanes</i>	81-89
BORIS CAZACU, <i>Autour d'une controverse linguistique: langue ou dialecte (Le problème de la classification des idiomes romans parlés au sud du Danube) (Résumé)</i>	91-92
BERNARD POTTIER, <i>Un élément négligé de la description linguistique: le degré de liaison des morphèmes (français, espagnol, portugais)</i>	93-100

4. Phonétique.

A. ROSETTI, <i>Remarques sur l'emploi des phonèmes semi-voyelles en roumain et en espagnol (Résumé)</i>	103-104
JOSÉ INÉS LOURO, <i>Metafonia do e tónico em português</i>	105-113
MANUEL COMPANYS MALDONADO, <i>Quelques remarques sur le phonétisme français et le phonétisme portugais</i>	115-122
GEORGES STRAKA, <i>Phonétique et physiologie. L'évolution phonétique du français à la lumière des données relatives au fonctionnement des circuits neuro-musculaires des organes articulatoires</i>	123-136
ION POPINCEANU, <i>Le problème de deux diphtongues du roumain</i>	137-141
CANDIDO JUCÁ (Filho), <i>O factor psicológico na mutação vocálica portuguesa</i>	143-162

5. Morphologie et syntaxe.

GERMÁN COLÓN, <i>Le parfait périphrastique catalan «va+infinitif»</i>	165-176
ŽDENEK HAMPEJS, <i>Alguns problemas do infinito conjugado no português</i>	177-194
HENRI GUITER, <i>L'extension successive des formes de politesse</i>	195-202
EMILIO ALARCOS LLORACH, <i>La forme «cantarian» en espagnol: mode, temps et aspect</i>	203-212
FÉLIX MONGE, <i>«Ser» y «estar» con participios y adjetivos</i>	213-227
WOLF-DIETER STEMPEL, <i>Para o estudo da conjunção e na prosa narrativa do português medieval</i>	229-242
MORITZ REGULA, <i>Sur quelques problèmes de la syntaxe française</i>	243-248
IORGU IORDAN, <i>Quelques parallèles syntaxiques romans (Résumé)</i>	249-250

SECTION II

6. Lexicologie.

HALINA LEWICKA, <i>La formation des mots chez les poètes humanistes et la norme du français (Quelques types d'adjectifs dans le français du XVI^e siècle)</i>	255-262
RITA LEJEUNE, <i>La signification du nom «marchen» dans la Chanson de Roland</i>	263-274
WILHELM GIESE, <i>Mots malaisiens empruntés au portugais</i>	275-294
B. E. VIDOS, <i>Emprunt et termes techniques</i>	295-300
ALBERT DOPPAGNE, <i>Portugais «matar o bicho, matabichon, français «matabichen»</i>	301-307
MONIQUE QUETS, <i>Quelques particularités du langage estudiantin en Belgique</i>	309-312
B. MIGLIORINI, <i>Le parole semidotte in italiano</i>	313-320
D. MACREA, <i>La composition du lexique de la langue roumaine moderne</i>	321-334

**DISCOURS PRONONCÉS
PENDANT LA SÉANCE
INAUGURALE DU CONGRÈS**

**DISCOURS DU PRÉSIDENT DU COMITÉ PERMANENT DU
CONGRÈS, PROF. DR. GUSTAVO CORDEIRO RAMOS, PRÉ-
SIDENT DE L'«INSTITUTO DE ALTA CULTURA»**

Excellence,
Mesdames,
Messieurs,

Je n'ai d'autre titre, pour assumer la présidence du Comité portugais permanent du IX^e Congrès International de Linguistique Romane, que nous inaugurons solennellement aujourd'hui, que celui qui m'est conféré par les fonctions que j'exerce officiellement. Certes, l'invitation qui m'a été adressée d'assister à cette réunion est pour moi un honneur dont j'ai été profondément touché. Mais elle n'en était pas moins extrêmement embarrassante considérant que je n'avais pas l'autorité, je ne dis même pas pour discuter ou apprécier les problèmes traités, mais encore pour les suivre, les comprendre, en mesurer la valeur et la signification véritables.

Les exigences du métier nous mettent parfois dans des situations apparemment bien paradoxales. N'en est-ce pas une que moi qui, en raison de circonstances d'ordre politique et administratif, suis éloigné depuis si longtemps des activités académiques, je sois appelé à prendre la parole sur un domaine des plus spécialisés?

Messieurs,

La vie, suivant un concept de Guyau (1), a besoin, pour s'affirmer, de se communiquer, de s'étendre. Et c'est pourquoi nous accueillons toujours avec sympathie la réalisation de congrès scientifiques, de réunions spécialisées d'hommes cultivés — réunions qui ont été si souvent calomniées, comme s'il s'agissait de simples prétextes à l'ostentation de vanités, à la réalisation de fêtes et de banquets, mais qui sont en vérité, comme je l'ai déjà souligné à plusieurs reprises, un instrument efficace de rapprochement entre les peuples; elles créent

(1) V. M. Guyau, *L'Art au point de vue sociologique*, Paris, Felix Alcan.

en effet des liens solides, de nature intellectuelle et affective, tout en apportant une aide précieuse aux gouvernements, en leur fournissant des indications et des moyens adéquats pour résoudre tant de problèmes intéressant la sécurité et le progrès des peuples.

En cette époque de désordre mental où — suivant l'expression douloureuse, peut-être excessivement pessimiste, de Valéry — tout le spectre de la lumière intellectuelle montre ses couleurs incompatibles, éclairant d'une étrange lumière contradictoire l'agonie de l'âme européenne ⁽²⁾, il sera peut-être opportun de recourir au témoignage d'un autre grand écrivain de cette langue incomparable qui, par sa beauté, sa clarté et sa solidité, est devenue depuis les époques les plus reculées, l'instrument magnifique de la culture de l'Occident.

Je fais allusion à Renan qui, dans son mémorable discours de réception à l'Académie Française, en avril 1879, a prononcé ces paroles lumineuses: «Réunir les hommes, c'est être bien près de les réconcilier... Les lettres sont, en quelque sorte, l'Olympe où s'éteignent toutes les luttes, toutes les inégalités, où s'opèrent toutes les conciliations».

C'est pourquoi les contacts entre individualités étrangères d'une valeur scientifique reconnue seront incontestablement toujours utiles, car ils constituent un stimulant salutaire pour le développement et le rayonnement de la propre culture nationale, et tout spécialement quand il s'agit, comme aujourd'hui, de spécialistes et de studieux de questions qui nous intéressent également, — comme c'est le cas de notre langue et de notre littérature qui occupent naturellement une place importante dans le cadre des langues romanes.

Nous ne saurions oublier que la propagandiste permanente et autorisée du prestige du peuple lusitanien, dans le passé comme dans le présent, sera toujours la langue portugaise, «fille aînée de la langue latine, dont elle conserve la coloration, plus encore que toutes ses sœurs romanes, y compris le castillan», au dire d'un philologue allemand, «épine dorsale de l'unité nationale, grandie dans la gloire des siècles héroïques qui s'est répandue dans le monde, ouvrant à la pensée des horizons jusque là jamais entrevus», suivant l'expression lapidaire de l'académicien brésilien Cláudio de Sousa.

Dans ces conditions, comment ne pas nous féliciter de voir réunies ici, dans la métropole portugaise, autant de personnalités illustres qui

⁽²⁾ P. Valéry, *Politica del Espíritu*, trad. esp. Editorial Losada, Buenos Aires, pág. 26.

sont venues jusqu'à nous de tous côtés pour prendre part au Congrès International des Langues Romanes, grande famille linguistique qui englobe huit langues — ou même davantage puisque, comme le note Harri Meier en ce qui concerne l'Italie, «une foule de dialectes italiens pourraient avoir la prétention de s'intituler langues»⁽³⁾ — parlée par plus de 250.000.000 d'individus ⁽⁴⁾, congrès où seront débattues des questions de la plus haute importance relatives à une science de la plus pure noblesse: la science philologique.

Vaste et complexe est cette branche du savoir, aux méthodes délicates et rigoureuses, qui «par sa situation, est pour ainsi dire aux frontières entre les sciences de l'esprit et les sciences de la nature, établissant un trait d'union entre divers domaines de la connaissance, comme l'anthropologie, la psychologie et l'ethnographie, etc. C'est une affirmation déjà depuis longtemps proclamée, bien qu'en termes différents, d'une grande beauté formelle, mais d'un contenu identique, qu'a faite Nietzsche quand, au moment d'inaugurer ses leçons à l'Université de Bâle, il appela la philologie «la messagère des dieux, liée à l'histoire par les manifestations diverses de son génie; à l'esthétique, car, parmi toutes les époques, elle s'intéresse surtout à l'antiquité classique; et aux sciences naturelles, parce qu'elle pénètre dans l'instinct le plus intime de l'homme, l'instinct du langage».

En effet, quelle est la science qui pourrait l'emporter en dignité sur la science du langage, comme l'a définie Guillaume de Humboldt, avec son caractère philologique, comparatif et historique, en opposition à une philosophie de la langue visant à créer une grammaire avec l'aide de constructions logiques, mais qui s'efforce bien plutôt, soit qu'elle étudie les langues, soit les littératures, d'en connaître l'origine, la vie et l'évolution, en analysant les éléments qui les constituent, en classant les thèmes et les formes littéraires, en les comparant dans leurs phases diverses et dans leurs ramifications dialectales, dans les influences subies d'idiomes étrangers et de leur interprétation, et ainsi en déterminant comment dans les conceptions de l'individu se reflète l'âme collective du peuple.

Du moment que la langue, comme l'a affirmé un des philologues contemporains les plus autorisés, le Suisse Walther von Wartburg, ne peut être étudiée que comme une partie d'un grand tout — l'existence

⁽³⁾ Harri Meier, *A evolução do português dentro do quadro das línguas ibero-românicas*, Coimbra 1953, page 5.

⁽⁴⁾ Walter Porzig, *Das Wunder der Sprache*, page 318.

humaine dans son ensemble — on comprend bien la complexité et l'importance de l'étude des phénomènes linguistiques, étude qui englobe divers aspects du domaine physique, organique, moral et spirituel qui peuvent aider à résoudre des problèmes compliqués de nature historique et même politique ⁽⁵⁾.

Sans être d'accord avec les conséquences qu'il prétendait tirer de son affirmation, je ne puis m'empêcher cependant de reconnaître un certain fond de raison à Fichte, quand, dans son Discours à la Nation Allemande, il prétendait que «ceux qui parlent la même langue constituent un tout que la nature pure a uni d'avance par des liens mutuels et indivisibles».

Loin de moi l'idée de me laisser entraîner par le raisonnement du philosophe germanique, dans lequel les adeptes du pan-germanisme ont trouvé un argument pour leur doctrine aussi captivante que dangereuse; cependant, il me semble que la langue constituera toujours un des fondements, non pas unique, certainement, mais des plus stables de la nationalité, le ciment solide de la communauté des idées et des sentiments, le moyen efficace de compréhension entre les peuples, l'expression de leur *psychisme*, le facteur essentiel de leur destin individuel et social. Qui peut nier que l'identité de la langue est le fondement indestructible de l'amitié luso-brésilienne; que c'est en elle que réside l'explication constante de la solidarité entre les peuples de langue anglaise dans les moments décisifs de leur vie historique?

Qui ne sait que c'est la langue espagnole qui unit d'une manière indissoluble à la mère-patrie la constellation des nations qui lui doivent leur origine, l'Amérique latine, qui mériterait plus justement la désignation d'Amérique hispanique?

Rappelons, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire dans un autre discours, me reportant à la docte leçon de Ferdinand Brunot, dans son *Histoire de la Langue Française*, que le langage du Latium a été le véritable agent de l'expansion de la culture. «La connaissance du latin, langue du pouvoir, des représentants de la loi et de l'administration, et finalement de l'Eglise, a rendu possible l'intégration dans une civilisation supérieure des populations européennes, intégration définitivement réalisée par le droit d'accès aux charges publiques — *jus honorum* — établi par l'édit de Caracalla».

Et, une fois que l'Empire se fût effondré, en conséquence de causes

(5) W. von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la Linguistique*, Presses Universitaires de France.

inévitables, une fois que la langue se fût différenciée dans ses divers dialectes qui ont engendré les opulentes langues néo-latines, ni le cours des siècles, ni les vicissitudes politiques n'ont pu affaiblir les liens qui unissent les héritiers de la tradition commune au point d'anéantir chez eux la conscience de leur parenté, les affinités dans leur style de vie, la spiritualité chrétienne, la délicatesse des sentiments, la douceur de l'âme et l'élévation morale: un ensemble de qualités qui sont la marque de la latinité. C'est la langue, certainement, qui a été le principal facteur de ce miracle.

Je crois ne pas me tromper en soutenant que cette affirmation n'est pas un pur concept poétique, car elle correspond à la réalité vivante, à l'exaltation de l'idéal latin, dans sa beauté et dans son équilibre, dans son charme incomparable et dans son parfum aristocratique, d'une tradition millénaire, «toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble», comme l'a qualifiée un autre grand écrivain de la langue romane, Anatole France.

Quoi d'étonnant qu'il en soit ainsi, alors que le langage, comme le souligne Frédéric Müller, est, dans le domaine spirituel, l'élément stimulant du développement de l'homme, l'origine et l'instrument de la culture, la raison d'être de son existence?

Porzig, dans l'intéressant ouvrage que nous avons déjà mentionné, soutient avec raison que c'est par la langue que les phénomènes psychiques se traduisent en actions humaines; c'est par elle seule que se constitue la communauté, c'est sur elle que se fonde toute culture humaine. C'est pourquoi il affirme que la science du langage est fondamentale pour les sciences de l'esprit, dans le même sens que la mathématique l'est pour les sciences de la nature.

C'est que les mots, comme l'a dit quelqu'un qui a su s'en servir avec une maîtrise incomparable, le restaurateur et le réformateur du vers allemand, le dramaturge viennois Hugo von Hoffmannsthal, ne sont pas simplement des symboles de la pensée, mais aussi des choses et aident à élaborer notre propre pensée en réalisant la communion du présent avec le passé, dans le sens de l'expression de Kierkegaard: «le présent est l'éternel». La langue est le grand royaume des morts, mais d'où émane la vie la plus élevée, liée au destin de la Nation, la pièce maîtresse de la communauté, au-dessus du particulier^(*). Regrettant peut-être, dans son for intérieur, que l'allemand ne soigne pas sa langue

(*) Hugo v. Hofmannsthal, *Wert und Ehre deutscher Sprache*, Fisher Bucherei, págs. 10-11.

avec l'affection et le raffinement dont les Français et les Italiens entourent la leur, il a réuni les témoignages de douze parmi les écrivains les plus autorisés qui exaltent la valeur et le prestige de leur langue, dont Jacob Grimm a fait l'éloge comme étant le bien le plus précieux, le plus noble et le plus indispensable que nous possédions ⁽¹⁾.

Le problème de la correspondance entre le mot et l'objet n'est pas nouveau. Platon déjà l'avait traité, dans son fameux dialogue, si souvent cité de «Kratylos», auquel participent, outre ce dernier, Hermogène et Socrate qui clot la discussion et formule le verdict final.

Le premier des interlocuteurs soutient que les mots reflètent les relations essentielles entre les choses; le second dit qu'ils ne sont autres qu'une convention établie par l'usage. Socrate adopte l'opinion de Kratylos, argumentant que l'on ne peut créer des mots arbitrairement et que seul peut créer des termes nouveaux celui qui connaît la nature des choses.

Du désir, de l'intérêt de connaître ce qui était derrière les mots, non pas le simple *nomos*, mais la nature et l'essence (*physis*) est née l'étymologie, doctrine de la véritable signification des mots, primitivement, chez les Grecs, art à caractère religieux, cultivé par les prêtres qui conjuraient les puissances célestes par la magie de la langue.

Comme on le voit, le domaine de la science linguistique est complexe et varié, puisqu'il englobe la grammaire, la phonétique, la stylistique, l'étymologie, la lexicographie, la dialectologie, la psychologie du langage, la géographie linguistique, et qu'il s'est à tel point étendu que même les problèmes de l'art sont liés à des questions de nature philologique. C'est là l'objet de la philosophie sémantique de l'art.

Rappelons-nous, à ce sujet, ce que nous enseigne Max Riemer, dans un article substantiel de la *Neue Zürcher Zeitung, Literatur und Kunst*, du 4 septembre 1955. Cette nouvelle branche du savoir est cultivée surtout aux Etats-Unis, entre autres par Suzanne K. Langer, dans sa *Philosophy in a New Key*, et Charles Morris, dans une série de travaux: *Sign, Language and Behaviour; Esthetics and the Theory of Signs; Foundations of the Theory of Signs*.

Morris, se fondant sur la théorie de l'empirisme logique de Rudolf Carnap, à partir de la psychologie de George Mead et des conclusions du créateur du pragmatisme, Charles S. Pierce, trace les lignes d'une science des signes, la sémiotique, avec sa terminologie spéciale. Ainsi,

(1) Idem, *Ib.*, pag. 198.

suivant la nature de leur signification, il mentionne des signes d'identification, tels que les noms qui expriment des relations objectives, les uns indicatifs de valeur comme *beau, bon* (*appraisive signs*); d'autre impératifs, comme *devoir, obliger* (*prescription signs*), et finalement les symboles logiques mathématiques.

Quand on utilise ces signes, on poursuit un objectif déterminé; que ce soit la discrimination, la valorisation, la persuasion. Sur cette base, il établit ses types de langage et distingue rien moins que seize types. La science est également un type de langage (*discourse*); en elle dominent les désignations objectives (*designation signs*) en vue de la discrimination ou de l'information.

Dans la science de la religion, comme dans la morale, prédominent les *appraisive signs*. Les arts sont des types de langage. Morris, au contraire de Langer, ne voit aucune divergence essentielle entre les signes de l'art (*icons*), qui sont caractérisés par la ressemblance avec les choses qu'ils signalent, et les mots signes de la langue, car, à son sens, les *icons* impliquent l'existence de la langue et sont utilisés avec elle. La vérité de cette affirmation, selon lui, apparaît en toute évidence dans la peinture réaliste et dans la musique d'école (*Programmusik*), et même dans la peinture et dans la musique abstraites qui ne peuvent se passer d'un sens, d'une signification. Le style de l'auteur implique un vocabulaire de signes combinés d'une manière différente, grammaticalement. La théorie *iconique* de Morris est une généralisation de l'onomatopée, elle s'étend de la ressemblance des sons à d'autres ressemblances.

La littérature en prose est un type de langage composé principalement de signes objectifs (*designation signs*), comme la science; cependant elle vise non pas une simple communication, mais une valorisation. La poésie est d'un autre type, parce qu'elle n'utilise pas essentiellement des signes objectifs de description mais des signes d'appréciation (*appraisive signs*).

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour traiter de thèmes aussi difficiles, pour entrer dans la discussion des thèses énoncées, sur lesquelles on peut certainement faire de sérieuses réserves. Je les ai citées uniquement pour montrer à quel point s'est élargi le domaine des sciences philologiques.

Vous pouvez donc imaginer combien nous nous félicitons de compter parmi nos hôtes des personnalités aussi illustres de tous les pays, réunies ici dans la capitale du Portugal.

Autrefois grand centre de commerce mondial, aujourd'hui «carrefour des communications maritimes, aériennes et terrestres de l'Amérique, de l'Europe et de l'Afrique, sentinelle avancée de la latinité et de la civilisation chrétienne», «proue de navire pointée vers le nouveau et vers l'avenir», comme l'a si bien dit le Professeur italien Giordani la vieille métropole mérite bien en vérité d'être choisie pour la réalisation d'un congrès international, d'autant plus que nous nous enorgueillissons de compter parmi nos spécialistes de philologie romane des professeurs des plus compétents dans cette matière, science qui possède d'ailleurs chez nous de glorieuses traditions.

Par une heureuse coïncidence, si tant est que le choix de la date — comme je suis enclin à le croire — n'a pas été intentionnel, la réalisation de ce Congrès coïncide avec le centenaire de la fameuse école créée en 1859 par la munificence d'un monarque éclairé et même génial par sa culture et sa pénétration peu communes, le jeune et malheureux roi Pierre V. Je veux parler du Cours Supérieur des Lettres, où ont enseigné des maîtres d'un grand renom comme Francisco Adolfo Coelho, Soromenho, Viale et Epifânio Dias, Rodolfo Dalgado, David Lopes, José Maria Rodrigues et plus tard, déjà à la Faculté, José Joaquim Nunes et le pontife suprême de la philologie portugaise, dont l'oeuvre gigantesque jouit, en toute justice, d'une renommée universelle, José Leite Vasconcelos Pereira de Melo.

Par son savoir immense, par la capacité illimitée de son labeur, il mérite en toute justice, d'être considéré comme une des premières figures scientifiques portugaises de l'époque contemporaine; nous pourrions l'appeler ethnographe, archéologue, numismate, épigraphiste, philologue, car, dans tous ces domaines, il a laissé la marque de sa gigantesque stature intellectuelle. Quant à moi, je préfère l'appeler le grand maître de la philologie, en prenant ce terme dans la vaste acception de Marciano Capela, qui implique amour du savoir, érudition, doctrine, et même dans le sens étendu que Cicéron donnait à la littérature, tout ce *quae ad litteras pertinet*.

Nous avons donc des raisons suffisantes, entre autres celles que je viens de mentionner et qui sont si sensibles à notre orgueil national, pour nous réjouir de cette réunion qui va resserrer encore les liens entre les adeptes des sciences linguistiques et leur permettre de coopérer avec profit à la réalisation de leur tâche.

Dans la vie sociale comme dans la vie scientifique, affirme Émile Picard, l'association s'impose et l'on peut dire que, d'une manière générale, l'avenir appartient à la recherche collective et au groupement

des efforts judicieusement conjugués qui, sans cela, courraient le risque de rester stériles.

En outre, des assemblées de ce genre offrent des conditions spéciales pour influencer l'esprit de la nation dans le domaine de l'éthique: elles contrebalancent les effets déformants des tendances de l'époque, la soumission des sciences dites de l'esprit au domaine de la technique et peuvent contribuer à maintenir vivante la conscience nationale, en enseignant à bien penser et à bien agir. «La connaissance, l'étude et la tradition — ai-je entendu affirmer dans une conférence à un autre philologue, João da Silva Correia, ancien directeur et professeur de notre Faculté et, lui aussi, romaniste, prématurément disparu — contribuent puissamment à ce que le peuple prenne conscience de lui-même et développe en lui le sentiment de la personnalité, créant véritablement la Patrie». C'est dans ce sens que G. Humboldt a appelé la philologie la science de la nationalité.

Je rappellerai à ce propos les observations pénétrantes, bien qu'à mon sens un peu exagérées, d'un philologue portugais des plus éminents qui a introduit et répandu chez nous les études scientifiques de Diez. Je veux parler d'Adolfo Coelho qui, dans sa fameuse conférence du *Casino Lisbonense*, en 1871, a mis en lumière la supériorité des sciences philologiques et historiques, en comparaison avec les sciences de la nature, estimant que formuler une loi dans le domaine linguistique ou découvrir les fondements d'un fait social exigeaient une plus grande capacité et un plus grand travail logique que de formuler des principes ou de tirer des conclusions dans le domaine de l'objectivité, ce qui exige surtout un esprit d'observation et de l'habileté technique pour expérimenter (*).

Au nom de l'Institut de la Haute Culture, qui a pris sous son patronage avec un véritable enthousiasme la réalisation de ce congrès, j'adresse mes salutations les plus chaleureuses aux illustres congressistes et leur rends un hommage respectueux et sincère pour la place qu'ils occupent dans la hiérarchie des valeurs spirituelles. De votre travail adviendront certainement d'importants bénéfices pour le progrès de la science que vous professez. De nombreux problèmes et de nombreuses questions seront résolus, bien que vous n'ayez pas la prétention de trouver pour tous une solution définitive. Ici, comme d'ailleurs dans

(*) Apud João da Silva Correia, *O Doutor Adolfo Coelho*, Pedagogo, Tipografia Minerva, págs. 65-66.

toute science, sera toujours valable l'affirmation de Quintilien: *Inter virtutes grammatici habebitur aliqua nescire*, à laquelle se réfère le philologue danois Vilhelm Tomsen, dans sa monographie, si riche d'informations, «Histoire de la Science du Langage, jusqu'à la fin du XIX^e siècle».

Je ne puis terminer ces modestes considérations sans m'acquitter d'un agréable devoir: celui de vous exprimer, Monsieur le Ministre, notre profonde gratitude pour l'honneur que représente votre présence à cette cérémonie, et aussi pour souligner, en toute justice, que sans l'intervention, sans l'appui décisif et les encouragements constants du Ministre de l'Education Nationale, il n'aurait jamais été possible de mener à bien l'organisation de ce congrès.

Nous rendons donc une fois de plus hommage à celui à qui a été confiée, au Portugal, l'orientation suprême de l'éducation, au professeur intelligent qui s'intéresse à toutes les manifestations de la culture, qu'elles soient de nature scientifique, littéraire ou artistique, et qui est en train de réaliser une œuvre extrêmement féconde en matière de développement de l'éducation et de régénération nationale.

**DISCOURS DU PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORGANISATION,
PROF. DR. MANUEL DE PAIVA BOLÉO**

Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale,
Monsieur le Secrétaire Général de la Société de Linguistique Romane,
Monsieur le Président de l'Instituto de Alta Cultura,
Monsieur le Directeur Général de l'Enseignement Supérieur,
Monsieur le Recteur de l'Université de Lisbonne.

Chers Congressistes,
Mesdames et Messieurs,

Nous inaugurons aujourd'hui le IX^e Congrès International de Linguistique Romane, trente et un ans après le premier, tenu à Dijon en 1928. Lisbonne méritait bien la distinction qui lui échoit en ce jour, non pas tellement parce que ses charmes de ville ancienne et moderne augmentent d'année en année et qu'elle saura ménager à ses hôtes illustres quelques moments d'agréable «convivium» et de saine distraction, mais surtout du fait que son Université a compté parmi ses maîtres des romanistes tels qu'Adolfo Coelho, Epifânio Dias, Leite de Vasconcelos (dont le nom est associé à ce Congrès et dont on a commémoré l'an dernier le centième anniversaire de la naissance), José Joaquim Nunes, David Lopes, José Maria Rodrigues et João da Silva Correia, pour ne citer que les plus représentatifs parmi les disparus.

Toutefois, bien que le Congrès se réalise à Lisbonne, il clôturera ses travaux à Coïmbre, en hommage à la vieille et toujours jeune université de cette ville qui a eu l'honneur de compter, parmi ses maîtres les plus éminents, Carolina Michaëlis de Vasconcelos.

Une autre raison qui justifie le choix du Portugal pour la réunion de ce Congrès est que les études linguistiques (et les études ethnographico-folkloriques qui leur sont intimement associées) sont aujourd'hui en plein développement dans ce pays, comme on peut s'en rendre

compte par les travaux des professeurs et des élèves des deux Facultés des Lettres et d'autres organismes, notamment le «Centro de Estudos Filológicos», ainsi que par les nombreuses études individuelles et les diverses revues portugaises de caractère linguistique.

Avant les brèves considérations que je me propose de faire, je dois, au nom du Comité organisateur — et ce m'est une obligation bien agréable — présenter mes hommages et les plus vifs remerciements au vénéré Chef de l'État, S. Excellence l'Amiral Américo Tomás, qui a daigné accorder son haut patronnage à ce IX^e Congrès International de Linguistique Romane. Nos remerciements vont aussi à S. Excellence Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale, le Professeur Leite Pinto, ingénieur doublé d'un humaniste, qui a accepté avec enthousiasme l'idée de la célébration du Congrès au Portugal et a accompagné avec un réel intérêt les travaux préparatoires. Ils vont encore à l'Instituto de Alta Cultura, organisme auquel incombent les relations culturelles avec l'étranger, et à son illustre Président, le Prof. Cordeiro Ramos, ancien Ministre de l'Éducation Nationale, auquel le pays est redevable notamment de la création de la «Junta de Educação Nacional» devenue plus tard l'Institut actuel.

Les remerciements du Comité organisateur s'étendent en outre au Secrétariat National d'Information, aux directions de la Faculté des Lettres de Lisbonne et de la Faculté de Médecine de Coïmbre, à la Station de Radiodiffusion Nationale, aux Conseils Municipaux de Lisbonne et de Coïmbre, à la Fondation Gulbenkian et à la Compagnie des Chemins de Fer Portugais, pour les facilités et les concours de nature diverse qu'ils ont bien voulu lui accorder.

Enfin, nous adressons un cordial merci aux illustres congressistes qui, venus de nombreux pays (quelques-uns si lointains), ont bien voulu nous apporter les lumières de leur esprit ou les fruits de leurs recherches. Notre reconnaissance va aussi à ceux qui, n'ayant pu venir pour motif de santé ou pour quelque autre empêchement, nous ont néanmoins envoyé leur adhésion ou leurs paroles amies. Notre pensée émue se tourne également vers ceux-là qui, depuis le Congrès de Linguistique Romane à Florence, il y a trois ans, ont cessé d'appartenir au monde des vivants. Je me permets de vous rappeler les noms du médiévaliste E. Hoepffner, qui fut doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, de Giandomenico Serra, dont les travaux de toponymie et d'anthroponymie étaient bien connus et appréciés, de Ettore Li Gotti, qui fut professeur à l'Université de Palerme et fondateur du «Bollettino»

du Centre d'Études Philologiques et Linguistiques Siciliennes et surtout la figure du grand maître Karl Jaberg de qui tant de nous se considèrent les disciples, encore qu'ils n'aient pas tous eu l'honneur d'avoir été ses élèves.

Mesdames et Messieurs,

Il en est qui affirment que, du point de vue scientifique, les Congrès n'ont que peu ou pas de valeur. Ceux qui parlent ainsi ou bien n'ont jamais pris une part active à aucune réunion internationale, ou bien y ont assisté en simples touristes, ou encore ont demandé à un Congrès ce qu'il ne peut donner: être une sorte de «Foire d'échantillons» des derniers progrès réalisés en un secteur déterminé des connaissances humaines.

Bien sûr, il y a des personnes qui, à la fin d'un congrès, ont l'impression d'en avoir tiré un bien mince bénéfice immédiat; et d'autres s'étonnent de voir présenter comme nouveautés, dans les sessions d'études, des idées et des faits acquis et connus depuis longtemps. Je ferai remarquer, en premier lieu, que ce n'est qu'après la publication du ou des volumes des «Actes» qu'on peut juger de la valeur d'un Congrès. Si des communications d'un intérêt réduit s'y trouvent parfois, (ce qui ne sera pas le cas de ce Congrès, à en juger par celles que j'ai lues), il en est d'autres qui offrent un intérêt évident et un caractère de nouveauté. On peut même affirmer que celui qui veut se tenir au courant des plus récentes acquisitions de la science qu'il cultive ne peut se contenter de la lecture des revues de la spécialité — encore que celles-ci continuent d'être la meilleure source d'information —, mais il doit aussi lire les volumes des Actes des Congrès.

Si une réunion internationale a été bien organisée et bien conduite, ce qu'elle vise avant tout c'est mettre au point et faire le point. Fréquemment, s'y révèlent des points de vue, des orientations et même des écoles différentes, tantôt opposées, tantôt complémentaires. Il arrive aussi, à l'exemple de ce qui se passe dans certains domaines de la vie sociale, que dans un Congrès déterminé, une orientation est suivie avec beaucoup d'enthousiasme par les jeunes, et devient par la suite sujette à réserves et fait l'objet de précisions à des Congrès ultérieurs. Ce n'est que le temps, l'étude, la réflexion et l'observation objective des faits qui permettent de distinguer ce qui, dans certaines nouveautés, constitue le germe d'une authentique acquisition scientifique, de ce qui n'est que

feu de paille ou mode éphémère. Le contact, voire même le choc, entre la vivacité, la liberté intellectuelle plus audacieuse de la jeunesse et la circonspection critique de la génération plus âgée, n'est pas un des moindres fruits d'un congrès et constitue, sans aucun doute, une des sources de son intérêt.

Mais les Congrès ont encore un autre avantage. Combien de suggestions et combien d'encouragements ne reçoivent pas les congressistes, suggestions et encouragements dont ils n'ont peut-être pas conscience immédiatement et qui ne porteront leurs fruits que plus tard? Il est un fait attesté par quiconque a participé à l'un ou l'autre congrès international: les conversations tenues entre les sessions ou à d'autres moments de la journée et qui portent soit sur la matière des communications, soit sur d'autres sujets en rapport avec le pays des congressistes, avec les travaux auxquels ils se consacrent, sont parfois fort profitables.

Outre ces stimulants scientifiques, il y a la connaissance directe, le contact personnel. Le Prof. John Orr, de l'Université d'Edimbourg a exprimé en termes heureux ce dernier avantage, lors de la session de clôture du VI^e Congrès International des Linguistes réuni à Paris en juillet 1948: «Quels souvenirs, quels enseignements, quelles impressions (...) allons-nous emporter de ce sixième Congrès des Linguistes? D'abord ce qui est commun à tous les Congrès, la joie d'avoir retrouvé de vieux amis, le plaisir d'en avoir fait de nouveaux, la possibilité désormais, en lisant ou relisant tel livre ou tel article, de lui prêter un visage, de lui donner une voix, de le revêtir d'une personnalité; la possibilité, en somme, de mieux comprendre, de mieux apprécier l'œuvre en la jugeant en fonction de l'homme qui l'a écrite».

Si les phrases citées s'appliquent à n'importe quel congrès, à plus forte raison, je crois, conviennent-elles à un Congrès de Linguistique Romane, étant donné que ses membres ont conscience de former une grande famille, qui englobe environ 350 millions de personnes dispersées sur tous les continents. Même ceux qui n'appartiennent pas à la race latine éprouvent aussi, d'une certaine façon, le sentiment d'être les fils spirituels de Rome et du Christianisme, les deux sources principales de ce qu'on appelle la civilisation occidentale.

Les sujets linguistiques ont pris un tel développement au cours des trente dernières années qu'on a déjà senti la nécessité d'en distribuer la matière entre divers congrès internationaux qui se tiennent de trois en trois ans et qui sont: le Congrès International des Linguistes

(autrement dit de linguistique générale), le Congrès International de Linguistique Romane et le Congrès International des Sciences Onomastiques. Et je pourrais aussi mentionner d'autres rencontres périodiques qui, encore que d'amplitude plus réduite, n'en consacrent pas moins une place importante aux thèmes de linguistique, par exemple le Colloque International d'Études Luso-Brésiliennes, le Congrès Luso-Espagnol pour le Progrès des Sciences, le Congrès de Coopération Intellectuelle Hispano-Américain, le Congrès International de Langue et de Littérature du Midi de la France, etc.

Quiconque a accompagné les progrès de la linguistique romane au cours des dix dernières années n'a pu manquer d'être surpris par la variété, la richesse et la nouveauté d'aspects offerts à l'attention des investigateurs. Si je voulais souligner une note dominante, je dirais que plus la spécialisation est poussée et plus vivement sont senties l'interdépendance et le caractère solidaire non seulement des diverses branches de la linguistique, — de la phonétique et de la stylistique, de la morphologie et de la syntaxe, par exemple — mais encore de la linguistique et des autres sciences, en particulier la littérature, l'histoire (et la préhistoire), la géographie, l'ethnographie et jusqu'à l'art lui-même.

Sans parler des problèmes théoriques de portée générale qui sont à l'ordre du jour, en particulier ceux qu'a fait naître la nouvelle orientation de la phonologie, il est significatif de constater l'intérêt spécial suscité en matière de lexique par l'étude des européismes, c'est-à-dire des vocables communs à la civilisation moderne. On parle déjà d'une dialectologie générale et de la possibilité d'élaborer une syntaxe dans laquelle seraient mis en évidence les traits communs des langues de diverses familles.

L'attrait qu'éveille l'étude de l'histoire des mots et de leurs voyages n'est pas moindre, de même que celui qu'on découvre en mettant en rapport le vocabulaire avec la vie intellectuelle et sociale d'une époque déterminée. Le problème du bilinguisme est également à l'ordre du jour, de même que ceux du contact des langues, des substrats, de la géographie linguistique, de la stylistique et de tant d'autres, sans parler du regain de vie de certaines études, comme celle de la syntaxe, par exemple.

Aujourd'hui plus que jamais, la linguistique a le droit d'être incluse dans les plus nobles sciences de l'esprit. Et le regretté romaniste Giulio Bertoni avait raison d'affirmer, lors du Congrès International de Linguistique Romane tenu à Rome, en 1932, qu'on peut « identifier l'histoire de la langue à l'histoire de la pensée. Ainsi l'histoire d'un

peuple et de sa civilisation ou de son progrès spirituel est en réalité l'histoire de sa langue, dans laquelle se révèle la véritable histoire idéale et éternelle où vient se fondre l'histoire dans le temps avec ses événements, ses faits et ses vicissitudes. D'autre part, l'histoire de la langue d'un écrivain n'est rien d'autre que l'histoire de la pensée de cet écrivain. (...) Contrairement à ce qu'on a coutume d'affirmer, ce n'est pas le style qui est l'homme, mais c'est la langue qui est l'homme tout entier».

Je termine en formulant le vœu que les Congressistes emportent les meilleures impressions, non seulement de cette réunion scientifique qui vient de s'ouvrir, mais aussi du Portugal et de ses habitants.

DISCURSO DE S. EX.^a O MINISTRO DA EDUCAÇÃO NACIONAL, PROF. FRANCISCO LEITE PINTO

Senhores Presidentes
Senhores Congressistas

Permitam que me apresente nesta reunião como um congressista adjunto que seguirá com interesse e admiração os trabalhos das personalidades tão ilustres aqui presentes. A questão da estrutura formal da língua, ligada ou não à crítica literária, preocupa-me há muitos anos, porquanto verifiquei que a estrutura das matemáticas, linguagem internacional sob muitos pontos de vista, reflecte o processamento das línguas na fala e na escrita.

Os matemáticos têm uma grande tendência a forçar a passagem do qualitativo ao quantitativo e assim já levaram a sua audácia a propor expressões matemáticas que traduzam, em primeira aproximação embora, fenómenos complexos do comportamento humano.

O matemático é, por definição, um homem que procura analogias entre fenómenos díspares e para isso começa por contar e por medir, aguardando depois a possibilidade de ligação de variáveis, em relações de causa a efeito a que se chama funções.

Matematizar a linguagem para lá da acústica, «avaliando» os textos e as suas partes componentes, é tentação que assalta o matemático, mesmo que seja um amador da literatura.

Lembro-me de que por volta de 1936 sugeri ao meu malogrado amigo Prof. Entwistle, de Oxford, empenhado num estudo sobre as crónicas de Fernão Lopes, que tentasse a identificação de certos passos pela comparabilidade de valores estatísticos, tanto nos textos indubitáveis como nas várias lições dos manuscritos.

Quando fui leitor na Sorbona, havia tido ensejo, ao ler e reler Barros e Couto, de concluir da possibilidade de definir o *estilo* de um escritor por medidas matemáticas referentes às formas gramaticais e às relações sintácticas. Esta conclusão, fortalecida pela experiência de mais anos, transmiti-a, em 1940, ao meu distinto colega Hernâni Cidade, propondo-lhe que alguns alunos seus fizessem, em vários textos, colheitas estatísticas, as quais seriam em seguida tratadas matematicamente por

discípulos meus. Este método de trabalho tem sido aplicado por vários estatísticos o que prova que uma mesma ideia pode aparecer, pela mesma época, em vários países. A ideia de resto era simples. Partia-se da premissa de que a língua é um verdadeiro «fenómeno de massa» sujeito a leis estatísticas. Embora eu estivesse então convencido de que as distribuições das palavras nos textos eram gaussianas — o que não é verdade —, tomava sem querer a posição daqueles que, por outras vias, defendem ser a lógica da linguagem uma tradução da experiência do pensamento.

Hoje, neste mundo da cibernética, já não há dúvida de que podem ser fecundos os encontros de especialistas de campos científicos diversos, mesmo quando uns são linguistas e outros matemáticos, que parecem tão separados pela sua formação e pelos métodos de trabalho.

Embora saiba que quase todos os presentes são linguistas de formação filológica e que o principal centro de interesse desta reunião anda arredio da estilística potencial, não quero deixar de chamar a atenção para o possível auxílio que tanto as matemáticas em si como os maquinismos, que as materializam, podem trazer à semântica e à comparabilidade das gramáticas.

Ao matemático parecem de ensaiar outros processos de investigação baseados na frequência do emprego das palavras e dos fonemas, continuando-se ao mesmo tempo a tentativa do desenvolvimento da linguística como ciência através da psicologia e da lógica.

O engenheiro electrónico julga evidente que sendo cada palavra um sinal de comunicação (portanto um sinal convencional), evocador de imagens e analogias, deve a linguística, toda ela, encontrar nova via através da *teoria da informação*. A linguística aparece assim, permitam o neologismo, eminentemente «cibernável».

É natural que os linguistas de formação filológica, como são quase todos os presentes, se mostrem renitentes ao emprego das matemáticas no estudo da língua e repudiem, com mais ou menos velada indignação, o emprego de máquinas na comparabilidade linguística. Parece-lhes incontestável que os produtos do pensamento humano, complexos na sua multicausalidade, se não podem ordenar segundo as regras simples a que visam as matemáticas na ânsia de síntese.

Relembrairei que mesmo nas ciências sociais o uso das matemáticas se está mostrando fecundo e que as analogias, gratas ao engenheiro, conduziram a leis idênticas aplicáveis a fenómenos díspares: por exemplo o tráfego ferroviário ou a tradução de textos perante as máquinas chamadas semânticas.

Feito o estudo matemático das distribuições estatísticas dos fenómenos do comportamento humano verificou-se que alguns desses fenómenos não são de tendência central e, portanto, estão longe de se distribuírem segundo a lei de Gauss.

Assim, por exemplo, o falecido estatístico americano George Zipf verificou, em 1949, que a frequência das palavras em qualquer texto é inversamente proporcional ao seu número de ordem no rol dessas frequências. Esta lei havia sido deduzida da premissa de que o comportamento humano seguia a lei do menor esforço e que este se traduzia na linguagem pela economia das palavras condicionada pela necessidade de compreensão.

Pois bem, verificou-se que esta mesma lei de Zipf se aplica a outros fenómenos de comportamento humano. Um dos meus assistentes, o Dr. Alves Martins, aplicou-a à ecologia humana.

Este exemplo mostra que os matemáticos têm razão quando, uma vez de posse de determinado modelo, o aproveitam na interpretação de vários fenómenos.

De generalização em generalização vemo-los empenhados em determinar um modelo mecânico dos processos do pensamento. E assim hoje todos aceitam as máquinas de potência que ajudam ou substituem o homem nos seus esforços físicos, mas é geral a desconfiança pela máquina electrónica que pretende imitar um sistema nervoso de anão mental.

A cada conquista da máquina cibernética verifica o homem, com certo alívio, que o circuito electrónico por mais complicado que tenha sido, se limitou a cumprir um programa traçado pelo cérebro humano. Por enquanto nenhuma máquina, mesmo daquelas que dispõem de memória e reflexos condicionados, foi capaz de tomar decisões ou de inventar.

A tragédia porém esboça-se deste modo: o homem sabe que o seu sistema nervoso é formado por um número de neurones muito superior ao dos elementos electrónicos das grandes máquinas cibernéticas actuais, mas já não duvida de que um dia se poderá construir uma máquina com um número de circuitos incomparavelmente maior.

E será possível que uma tal máquina venha um dia a compor uma estância que seja de «Os Lusíadas»? Inútil exigir e esperar tanto da máquina, que já tanto dá. Acaso cada homem, só por o ser, disfrutará da capacidade de compor «A Eneida» ou «Os Lusíadas»?

A verdade é que existem hoje duas dezenas de máquinas capazes de fazerem traduções de inglês para russo ou para francês. E, se essas

traduções não vão além de um pobre inglês ou russo básico e de um milhar de palavras de francês utilitário, nem por isso as desprezaremos, pois a esse pouco não chega a maior parte dos homens e alguns deles não poderão mesmo aspirar a tanto.

Estão essas máquinas ligadas ao pensamento dos matemáticos de que os fonemas e as palavras são sinais que se codificam em números de determinado sistema, capazes de, através de impulsos electrónicos, se modificarem noutros fonemas e noutras palavras. A máquina materializa, em metais torcidos, em fios, em plásticos, um modelo matemático que só pode ser realizado por aquisições filológicas através do trabalho penoso e fecundo que ficou ilustrado no belo discurso do sr. prof. dr. Gustavo Cordeiro Ramos.

Nesse trabalho específico do filólogo, ele, o investigador do pensamento humano nas suas manifestações linguísticas, não poderá ser substituído, como o engenheiro e o matemático o não podem ser na estruturação de novas teorias e na equação de novos problemas. Mas um e outros — filólogos, engenheiros, matemáticos — poderão valer-se da colaboração dos maquinismos que a sua inteligência e o seu estudo inventarem.

Arquimedes, na sua alegoria, saberia levantar o Mundo, se lhe dessem um ponto de apoio para a alavanca. E, se lho dessem, e ele o utilizasse, em nada ficaria diminuído o valor do seu pensamento.

Julgo pois que os filólogos nada terão a recear do auxílio, que virão a prestar-lhe as máquinas electrónicas. Antes as saberão aproveitar com vantagem para a investigação. Pois não se socorrem já hoje de complicada aparelhagem para a individualização e classificação de fonemas os foneticistas que durante anos utilizaram apenas a capacidade dos seus ouvidos e do seu aparelho fonador?

Creio que o homem, mercê da inteligência, encontrará sempre novas máquinas que estarão ao seu serviço e aliviarão o peso das suas tarefas, mesmo as intellectuais. Mas o ser humano não poderá nunca ser substituído em actos de volição, que pressupõem a liberdade humana. Por mais que avancemos em matéria de máquinas electrónicas, não é de temer que um dia elas venham a comandar os homens em vez de por eles serem comandadas. Não vejam pois nas minhas palavras o assalto do matemático ao campo do filólogo. É antes uma colaboração amiga, que se oferece.

Senhores congressistas: Falo-vos numa língua que para a maioria não é a língua pátria. Mas para todos é uma das línguas objecto dos

vossos estudos e de tal modo que me é grato assinalar o precioso contributo que de estrangeiros tem recebido a nossa investigação filológica.

A todos saúdo em nome do Governo português e com fundadas esperanças faço os melhores votos por que seja de proficuo trabalho intellectual e de agradável convívio o nono Congresso Internacional de Linguística Românica, que tenho a honra de declarar inaugurado.

SECTION I

**1. LE LATIN VULGAIRE
ET SES DIFFÉRENTS STRATS**

ATTESTAZIONI LATINE DI INNOVAZIONI ROMANZE

HELMUT LUDTKE

(BONN)

I primi tentativi, intrapresi nel secolo scorso, di trovare attestazioni di dialettismi romanzi nella letteratura latina, e specialmente nelle raccolte d'iscrizioni provenienti dalle singole provincie dell'Impero Romano, si dovettero considerare falliti allorchè i lavori del Carnoy (*Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*), del Pirson (*La langue des inscriptions latines de la Gaule*) e dello Skok (*Pojave vulgarno-latinskog jezika na natpisima rimske provincije Dalmacije*) mostrarono che gli errori, cioè deviazioni dalla norma classica, dovuti alla ignoranza ossia trascuratezza degli scalpellini, erano sostanzialmente uguali in tutte le provincie. Fu allora che dominò la ben nota tesi della lingua uniforme (il cosiddetto latino volgare) parlata in tutta la metà occidentale dell'Impero; una lingua press'a poco stabile sia nel tempo che nello spazio, fino al crollo dell'Impero Romano sotto la spinta delle stirpi germaniche: solo allora sarebbe incominciata a frantumarsi l'unità linguistica romanza.

Ora, al giorno d'oggi, mi sembra lecito rimettere in dubbio quella pretesa uniformità proto-romanza, mostrando come si possano trovare attestate in documenti latini dei primi secoli della nostra era, delle innovazioni che hanno raggiunto solo una parte della Romània. Adurro tre esempi quanto più diversi fra loro:

Appendix Probi 112: *a c q u a n o n a c q u a* (*a c q u a* scritto con *cqu* come in italiano). È ovvio che la grafia *cqu* non può rappresentare altro che la pronunzia lunga della occlusiva velare, dal momento che vi corrispondono le parole latine *a c q u i e s c o*, *a c q u i r o* (con le rispettive derivazioni) la cui geminata si deve alla assimilazione della *d* nel prefisso *ad-*. Ora, l'innovazione *a c - q u a* non è un fenomeno panromanzo, bensì limitato all'italiano, o più pre-

cisamente alla penisola appenninica più una parte della pianura padana e delle Prealpi. Troviamo infatti, nella Romània, quattro tipi principali di svolgimento del nesso *qu*, e cioè, nella parola *aqua* :

a) labializzazione:	sardo (logud.)	<i>abba</i>
	rumeno	<i>apă</i>

b) conservazione del nesso e della sillabazione latina *a - qua*, con susseguente sonorizzazione dell'occlusiva dovuta alla sua posizione intervocalica; così si spiegano il port. *água*, sp. *agua*, friul. *aga*, *aghe*, lad. centr. *aga*, *ega*. Questo fenomeno di conservazione si osserva in due aree separate fra loro, il che corrisponde alle norme areali della neolinguistica.

c) Cambio di sillabazione : *a - kwa* diventa *ak - wa*. Tale innovazione si trova in un territorio che si estende dalla Catalogna fino a una linea approssimativa La Spezia — Cremona — Ortles, la quale taglia l'Italia settentrionale in due parti: ad ovest incontriamo *aigua*, *eigua*, *egua*, *eva*, *ava*, *awa*, che corrispondono al cat. *aigua*, ant. prov. *aiga*, mentre ad est si hanno ven. *akwa*, emil. *akwa*, trentino *akwa*, *aka*. La palatalizzazione di *ak - wa* in *aigua* è da confrontarsi con l'evoluzione del nesso *-ct-* in *factu*, *lacte* ecc., che danno rispettivamente *fait*, *lait* o simili. In ogni caso lo svolgimento *aigua* o *aiga* non può essere ricondotto alla geminata (rappresentata dall'ital. *acqua*), perchè allora resterebbe senza spiegazione la sonorizzazione dell'occlusiva; quindi, tale ipotesi è da scartarsi.

Risulta che la geminazione *acqua*, attestata nell'Appendix Probi, si limita all'Italia centrale e meridionale e, nel Nord, all'emiliano, veneto e trentino, dove le forme *akwa*, *aka* si devono allo scempiamento avvenuto in epoca posteriore.

Benchè l'Appendix Probi dati dal III° o IV° secolo, vi troviamo attestata una innovazione che non ha raggiunto neppure l'intero complesso dell'odierno dominio linguistico italiano.

Il secondo esempio che adduco è di natura ben diversa: Appendix Probi 83: *auris non oricla*. Quello che ci interessa qui è la sorte del dittongo *au* di *auricula*. Mentre il caso precedente era relativamente semplice in quanto si trattava di connettere uno svolgimento fonologico romano colla sua prima attestazione trovata nell'Appendix Probi, il problema di *auricula* si pone in termini più complicati. Prima di tutto, bisogna distinguere fra lo svolgimento generale (cioè fonologico) del dittongo *au* nelle singole aree romanze, e

quello speciale della voce *a u r i c u l a* in cui la *au* subisce un trattamento irregolare e non-fonologico. Difatti troviamo: port. *orelha*, sardo *orikra*, *orija*, rum. *ureche*, — contrariamente a ciò che si potrebbe aspettare in base alle leggi fonetiche, cioè, la conservazione del dittongo o il suo svolgimento in *a*. Secondo, bisogna distinguere fra la monotongazione di *au* attestata per il latino rustico — di fronte a quello urbano —, e la monotongazione avvenuta in epoca posteriore in singole aree romanze, come p. es. nell'italiano centro-settentrionale e nello spagnolo e catalano. Per il caso di *a u r i c u l a* sono da considerare solo quelle aree che non riducono il dittongo *au* in *o*. Allora troviamo da un lato il *portoghese*, il *sardo* e il *rumeno*, dall'altro lato il *provenzale* e l'*italiano meridionale*. Oltracciò incontriamo forme sporadiche con *au* conservata nel Piemonte, nel Ticino e nelle Dolomiti.

Queste forme ci fanno supporre che tutta l'Italia centro-settentrionale e l'arco alpino hanno un giorno avuto il dittongo *au* nella voce *a u r i c u l a*, e che la odierna *o* oppure *u* è dovuta alla monotongazione generale (cioè fonologica) del dittongo. Se tale conclusione è lecita, l'ant. prov. *aurelha* e l'ital. merid. *aurek'h'a* devono considerarsi come avanzi di un'antica area ininterrotta di *a u r i c l a*, a cui si oppone *o r i c l a* nel portoghese, sardo e rumeno, cioè in tre aree laterali non connesse.

Applicando a questo fenomeno di distribuzione le norme della linguistica spaziale, arriviamo alla conclusione che la forma *o r i c l a* è anteriore alla forma *a u r i c l a*.

Ora, che significato può avere tale conclusione se sappiamo per certo che in ultima analisi la *o* — anche quella del latino rustico — proviene dalla *au*, e non vice versa? Soltanto questo: dapprima si era diffusa per tutto l'Impero la forma rustica *o r i c l a*, più tardi invece si affermò la forma urbana *a u r i c l a*; però essa non ha raggiunto le aree estreme, essendosi limitata al complesso Italia — Rezia — Gallia, a quel blocco centrale, cioè, che ha in comune molte innovazioni, come già mostrò il Bartoli.

Il terzo esempio che adduco è un fatto lessicale. Si tratta delle voci latine *g a i u s* e *p i c a*, denominazioni di uccelli conservatesi in francese: *le geai* e *la pie*. La somiglianza dei due uccelli ha dato origine, in un'area che comprende l'italiano centro-settentrionale e il retoromanzo, alla confusione dei due termini: nella suddetta area è scomparso tanto *g a i u s* che *p i c a*, rimanendo soltanto l'incrocio *g a i a* che dal primo trae la radice, dal secondo la desinenza e il genere grammaticale. Con la voce *g a i a*, che nei dialetti odierni suona *gaggia*,

gaddza, *gagia*, *gaza*, *gaða*, si designano indistintamente le due specie di uccelli. Volendo fare la distinzione, si possono aggiungere aggettivi, p. es. *gazza dalla coda lunga*, *gazza nera* (*pica pica*), e *gazza rossa* (*garrulus glandarius*).

L'innovazione regionale *gaia*, che è limitata all'Italia centro-settentrionale, incluso l'arco alpino, si trova attestata per la prima volta nell' Oribasio latino, traduzione fatta nel VI^o secolo, probabilmente a Ravenna.

Che cosa si deduce dai tre esempi da me addotti, esempi che si potrebbero certamente far aumentare? La formazione delle aree romanze non è una conseguenza del crollo dell'Impero Romano. Essa è anteriore, almeno nella sua fase iniziale. Il crollo dell'Impero non ha fatto che aumentare le divergenze e, possibilmente, rafforzare la componente centrifuga dell'evoluzione linguistica già in corso.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. FRANCESCO, A. ROSETTI, H. MEIER, S. SILVA NETO, P. GARDETTE, E. GUTER, M. REGULA, J. PIEL, F. SCHÜRR. Réponse de M. H. LÜDTKE.

A. ROSETTI (Bucarest): Il est certain qu'il a dû exister des différences dans le latin vulgaire parlé dans l'empire romain. Mais ces différences, quand elles sont attestées, sont décevantes, puisqu' on les retrouve les mêmes, presque partout. Ceci vient donc à l'appui de la thèse de l'unité du latin vulgaire (Mario Roques). M. L. Gáldi (de Budapest), dans un ouvrage publié il y a maintenant longtemps («Le romanisme transdanubien», 1937) posait l'appartenance du latin de Pannonie au groupe occidental. Mais il est maintenant démontré que les innovations considérées par M. Gáldi comme caractéristiques du groupe occidental (on les retrouve en Italie et en France) se retrouvent aussi dans le latin oriental! M. Krepinsky, de Prague, vient de publier un ouvrage sur la «naissance» des langues romanes (Rozprawy de l'Acad. de Prague, 1959), dans lequel il soutient, entre autres, que les traits distinctifs du roumain (traits phonétiques et de vocabulaire) apparaissent en latin vulgaire dès le II^e siècle! Mais ce sont là des traits isolés, que l'on retrouve un peu partout, et la naissance des langues romanes implique un changement profond de *structure* de la langue, et non seulement quelques innovations isolées!

S. SILVA NETO (Rio de Janeiro e Lisboa): Nos fins do século XIX (Gaston Paris, Meyer-Lübke) a unidade do «latim vulgar» era, ou parecia ser, um postulado. Só o romanista belga F. G. Mohl, ainda que seguindo métodos discutíveis, se esforçava por demonstrar a variedade do latim que originara as línguas românicas (por ex.: no seu livro, tão discutido, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, Paris, 1899).

A concepção de um latim vulgar uniforme devia-se, em grande parte, aos seguintes factores: 1) ideias neogramaticais em voga; 2) o estudo prevalente das *linguas comuns*; desconhecimento das línguas da România ultramarina.

O advento da Linguística Geográfica, transformando o estudo das línguas comuns em estudo dos domínios linguísticos, isto é, das *linguas comuns* e dos *falares*, veio mostrar que os factos são mais complexos. Já não é possível conceber-se um «latim vulgar» tão uniforme que até se chegava a poder reconstituir, com a mesma facilidade com que Schleicher escrevia uma fábula em indo-europeu.

Jud, nos seus *Probleme der altromanischen Wortgeographie* (ZRPh. 38) e em trabalhos posteriores, já nos mostrava claramente, que no «latim vulgar» havia imensas variedades, de que com mão de mestre traçou a estratigrafia, evidenciando, assim, quão falaz é pensarmos numa unidade linguística desde o Tejo até o Mar Negro.

Cada latim provincial procede de toda a *terra mater*, de todo o riquíssimo material que nos oferece a Itália, cuja variedade regional nos tempos romanos é hoje obviamente demonstrada pelo AIS. Imagine-se, por exemplo, que a carta *caldaia* apresenta mais de vinte tipos lexicais e que a carta *madia*, além da sua complexidade, apresenta mais de catorze!

O que singulariza cada latim provincial é a diferente escolha desse material, escolha que pode depender de múltiplos factores; é a permanência de palavras pre-romanas, naturalmente diferentes de região para região, é o poder criador de cada provincia. Em suma, no latim de cada provincia tomou parte todo o domínio linguístico da Itália (Sicília e Sardenha); isto é, elas são o resultado de uma nova composição, em proporções diversas, segundo numerosos factores, tais como o maior ou menor grau de isolamento, a época da romanização, condições decorrentes da estrutura social, etc.

Há, entretanto, na România, uma série de relações (coincidências na escolha, no sabor arcaico ou na *deriva*) que estabelecem interligações entre as várias áreas. Por isso há que reconhecer-se que o latim tradicionalmente chamado «vulgar» reduz-se à forma da *variedade na unidade e da unidade na variedade*.

Essa variedade não se percebe através de textos tardios, como a *Peregrinatio*, porque os autores, mesmo de pouca cultura literária, procuravam, precisamente, fugir à linguagem corrente, e procurando escrever na língua comum, buscavam o *geral*, o *não específico*. Só a contragosto podiam escapar-lhes expressões ou modos de dizer provinciais. Mas mesmo estes nos escapam porque o nosso escasso conhecimento do latim não vai até tais subtilidades.

P. GARDETTE (Lyon) exprime des doutes sur la possibilité d'expliquer la différence des résultats provençaux de l'évolution de *a c q u a* (> *aiga*) et *e q u a* (> *ega*), autrement que par l'admission de la base *a c q u a*, avec double consonne (au lieu de *a q u a*, admis par M. Lüdtke).

E. GUITER (Perpignan): En réponse à l'objection de M. Gardette sur la difficulté d'une évolution différente entre *aqua* et *equa*, il faut rappeler qu'en catalan *a q u a* > *aigua* et roussill. *aiga*, tandis que *e q u a* > *euga* et roussill. *ega*. Il y a nettement dualité d'évolution. Dans les deux cas il semble

qu'il y ait eu anticipation de *w* et, dans le cas de *aigua*, dissimilation du premier *w* par le second.

M. REGULA (Graz): D'après l'opinion de mon maître J. Cornu, le provençal *aigua* remonterait à une forme latine **a u g u a*, dont résulterait *aigua* par dissimilation.

F. SCHÜRR (Freiburg im Breisgau): Afin d'interpréter exactement le passage de l'Appendix Probi «*aqua non aquan*», il faut tenir compte tout d'abord de cet autre passage «*uacua non uaquan*» et, d'autre part, du fait que le latin possédait la consonne simple labio-vélaire *qu*, l'ayant héritée de l'indoeuropéen. Or, en latin vulgaire la sémi vocalisation des *u* en hiatus ayant produit dans des cas comme *tacuit*, *uacua*, d'abord la prononciation bisyllabique au lieu de celle en trois syllabes, et ensuite celle du nouveau groupe *kw* (*takuit*, *wakwa*) le problème se posa à l'auteur de l'Appendix comment transcrire la prononciation vulgaire rejetée *kw* dans des cas comme *wakwa*. Il écrit *uacua* (en trois syllabes) *non uaquan* pour faire ressortir la prononciation incorrecte en deux syllabes, le latin ne possédant pas de signe particulier pour l'*u* (=w) consonantique et ne pouvant pas rendre le groupe *kw* par *cu*, la graphie *uacua* pour le second terme étant ici impossible (*uacua non uacua*??).

D'autre part, la distinction de la consonne labio-vélaire *qu* et du nouveau groupe *kw*, né en latin vulgaire, devenait de plus en plus intolérable et il fallait se décider pour l'un ou l'autre: c'est le nouveau groupe *kw* qui triompha en latin vulgaire, d'où aussi *akwa* avec *á* en position. En effet, Lucrèce se sert une fois, pour des raisons métriques, d'un *aqua* avec *á* en position, donc d'une forme vulgaire. Et l'auteur de l'Appendix, comment pouvait-il rendre la prononciation vulgaire blâmée si non par *acqua*, puisque la graphie **acua* aurait induit en erreur en signifiant une prononciation en trois syllabes (cf. *uacua non uaquan*)? La graphie *acqua* de l'Appendix Probi ne signifie donc pas la gémination du *c* comme en italien, où ce phénomène est secondaire, mais simplement la nouvelle prononciation *akwa* du latin vulgaire*.

H. LÜDTKE: Quant à une objection de M. Meier, qui pense qu'il n'est pas sûr que la graphie *cqu* dans *acqua* reflète une prononciation gémignée de l'occlusive vélaire, il faut rappeler qu'il y a des exemples comme *acquiro* provenant de *ad-quaero* et qui sont tout à fait parallèles aux phénomènes d'assimilation qu'on trouve p. ex. dans *annoto* provenant de *ad-noto*.

Quant à l'observation de Mgr. Gardette sur le développement phonétique de *equa*, il me semble que les différents résultats de cette forme en franco-provençal et en occitan puissent tous remonter à *ek-wa*, c'est-à-dire une coupe syllabique égale à celle de *ak-wa*.

(*) C'est ce que j'ai déjà exposé dans mon article sur les parfaits en *-ui* en ancien français et roumain, *ZrPh.*, 1921.

O FUNDO LEXICAL COMUM AOS DIALECTOS ITALIANOS E AO PORTUGUÊS

LÚCIA M. MAGNO

(COIMBRA)

Desde a sua criação que a Geografia Linguística se tem revelado um método fecundo na reconstituição do passado das palavras, como das línguas. Estudada nos seus aspectos fonético, morfológico ou lexical, a distribuição geográfica das designações que aparecem ainda actualmente para cada noção permite-nos conhecimentos seguros nos mais variados aspectos da realidade linguística, desde a evolução dum som, no tempo e no espaço, até ao processo de formação de uma língua românica, a partir da colonização romana.

É precisamente dum problema de colonização que pretendemos tratar agora, à luz da Geografia Linguística: o das relações entre os dialectos da Itália, por um lado, tais como eles nos aparecem no A. I. S. (*Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, de K. Jaberg e J. Jud), e o português, por outro lado, e com dados recolhidos do I. L. B. (respostas ao *Inquérito Linguístico* por correspondência organizado em 1942 pelo Professor Doutor Manuel de Paiva Boléo).

Já há muito se vêm notando algumas curiosas semelhanças lexicais entre o português e o italiano dialectal, nos casos em que este se afasta do italiano oficial, e só em certas regiões italianas, nomeadamente na parte Sul. Mesmo portugueses sem preparação linguística as notaram, ao viverem algum tempo na Itália. Com a publicação do A. I. S., tornaram-se factos concretos essas coincidências lexicais, antes formuladas de maneira vaga, aqui ou além, e o número de casos conhecidos aumentou extraordinariamente. Ora o facto de aparecerem, com certa frequência, semelhanças desta natureza, faz imediatamente pensar em antigas relações históricas, traduzidas em correntes linguísticas localizadas, e que as tenham motivado.

Já Menéndez Pidal (*Orígenes del Español*, 3.^a ed., Madrid, 1950, pp. 300-306), para justificar o aparecimento no Nordeste espanhol das

assimilações *mb* > *m*, *nd* > *n*, *ld* > *l*, e das sonorizações *nt* > *nd*, *nk* > *ng*, *lt* > *ld*, como da forma *ochubre*, que coincide com o napolitano *attufre*, aventou a hipótese duma influência osca naquela região.

Esta ideia, um tanto difundida, duma romanização na Península Ibérica oriunda principalmente do italiano meridional, encontra-se presente também na teoria que A. Grier criou para explicar a formação do catalão: uma corrente vinda do Norte da Itália e através da França até à Catalunha, enquanto do italiano do Sul teria partido outra corrente linguística para o Norte de África, e daí para a Península Ibérica, a originar o português e o castelhano.

Para Harri Meier, pelo contrário, as diferenças entre os idiomas peninsulares são antes consequência de correntes interiores, e de fases diversas no longo processo da romanização, mas nem por isso deixa de admitir a possibilidade duma antiga relação histórica entre os dialectos da Calábria, como da Sicília, e a língua da Ulterior, por notar relações que, no domínio lexicológico, se estendem muitas vezes até ao romeno.

Trata-se, em qualquer dos casos, de hipóteses ou de teorias, formuladas no plano do abstracto, com um critério intelectual.

Limitando o problema apenas às relações lexicais entre os dialectos italianos e o português, tentaremos estudá-lo a uma nova luz, já que dispomos agora de melhores instrumentos para a luta pela descoberta da verdade. Com todas as deficiências que possam ter, o A. I. S. e o I. L. B. são preciosos repositórios de material científico, cujo estudo comparativo nos permite tirar algumas conclusões de grande interesse. E, mesmo quando não possa haver certezas e tivermos de nos resignar a permanecer no domínio das hipóteses, estas serão pelo menos mais consistentes e prováveis do que seriam sem o concurso da Geografia Linguística.

*

* *

Para designar a *m a n g e d o u r a* (Vd. mapas n.º 1 e 2), existem na Itália três tipos principais: *presepe*, *mandicatoria* e *greppia*.

Na França não encontramos *presepe*, a não ser no Bearne e nos Altos-Pirinéus. *Mangeoire* aparece-nos com certa frequência, do Norte ao Sul do país. O termo corrente é *crèche*, que também está representado no provençal antigo e no catalão.

Na Espanha o tipo *manducatoria* está representado, e aparece, pelo menos, na Galiza e em Aragão. O tipo dominante do castelhano é *pre-*

sepe, que também se encontra nos dialectos asturiano-leoneses, no basco, no galego e numa área norte-oriental portuguesa, de influência espanhola.

Em Portugal, é *manjedoura* a palavra que ocupa todo o país, à excepção dessa pequena área de *presepe*, no distrito de Bragança.

O latim *praesepes* ou *praesepis*, -is, ou *praesepium*, -ii, é uma palavra antiga, da língua rústica e da língua clássica. Em épocas anteriores ocupou uma área mais extensa do que a actual. Sabemo-lo porque há formas atestadas noutros dialectos e que já não aparecem no A. I. S.; calculá-lo-íamos, mesmo sem estas atestações, por se tratar duma palavra usada por Ovídio, que viveu na corte de Augusto.

Mandicatoria, pelo contrário, é uma criação do latim vulgar e muito provavelmente posterior a *presepe*. Também ocupou na sua época uma área mais extensa do que a actual, como se pode verificar pelas ilhotas, que nos aparecem no Norte da Itália, desde a fronteira ocidental do Piemonte até à extremidade da Istria, e são nítidos vestígios duma área maior anterior. Depois do seu triunfo, no Norte da Itália, sobre o tipo anterior *presepe*, *mandicatoria* vai agora recuando, por sua vez, diante do termo oficial *greppia*.

Portanto, e apesar de actualmente o português concordar com o Sul da Itália, como mostram os mapas, não se poderá de forma alguma concluir por isso que a nossa palavra «manjedoura» nos veio do italiano meridional, já que temos provas de que ela não nos chegou directamente e de que noutros tempos — nos tempos da romanização —, abrangeu também grande parte do Norte da Itália: deve ter incluído, certamente, o Piemonte, a Lombardia, a Venécia e a Istria. A Itália meridional conservou, até hoje, *mandicatoria*, — o que não requer explicação especial, visto que também o português conservou *manjedoura*. No Norte da Itália aquela designação perdeu-se simplesmente porque se deu ali, depois, uma invasão germânica. Quanto à vizinha Espanha, só raramente usa já o tipo *mandicatoria*, por preferir o velho termo *presepe*, que agora se encontra apenas no extremo Norte da Itália.

Tudo leva a crer que *presepe* tenha sido o primeiro termo a entrar aqui na Península, logo com a conquista da Citerior. Depois, a romanização foi-se cá difundindo, devagar, ao mesmo tempo que a Itália evoluía linguisticamente e começava a preferir *mandicatoria* a *presepe*. Esta situação se foi reflectir nas outras conquistas: na «Província Narbonensis», onde ainda aparecem os dois termos, e na antiga Gália que já só adopta o *mandicatoria* vencedor.

Deve, pois, ter sido este o estado linguístico até às invasões germânicas:

presepe — predominando na Península Ibérica e representado também na actual Provença;

mandicatoria — soberana na Gália; predominante na Provença e daí irradiando para o Sul.

Quanto ao tipo *krippja*, é muito posterior aos outros dois, já que deve ter sido introduzido na România pelos povos germânicos, no século V. Vive no italiano *greppia*, que cobriu parte da Itália, vencendo os tipos que lá existiam antes; no francês *crèche*, que é a palavra corrente em toda a França; e no catalão *grípià*, — que assim nos aparece neste caso ligado à França e ao Norte da Itália, e separado do resto da Península Ibérica, — o que aliás não chega para confirmar as teorias de A. Griera, tanto mais que o facto se verifica com um termo germânico e não latino.

Trata-se, portanto, de três camadas linguísticas sobrepostas, na Itália. Três correntes sucessivas que se difundiram na România.

*
* *

Para o nome da «ervilha» (Vd. mapas n.º 3 e 4), encontrámos na Itália três tipos principais: *ervilia*; *pisum*; e *pisellum*.

Na França predomina o tipo *pisum*, que aí vive no Norte e Centro, e encontra-se ao Sul o mesmo derivado *pisellum*.

Na Espanha, onde predominava o tipo *ervilia* na Idade Média, encontramos-lo agora já só na Sanábria, em Cádiz, nas Astúrias e em Santander. De resto, aparece sempre *guisantes*, que representa o tipo *pisum* sob a forma dum composto com evolução fonética de influência moçárabe.

Em Portugal só dois tipos têm extensão geográfica: *ervilha* e *griséus*, mas este último é quase exclusivamente algarvio.

Por existirem termos dialectais atestados que não constam do A. I. S., e por a palavra aparecer em obras de escritores latinos, consideramos *ervilia* como o tipo mais antigo na România, o primeiro tipo latino que, partindo da Itália, cobriu toda a Península Ibérica e ainda, pelo menos, uma parte da França, como no-lo faz crer uma forma do gascão. Em Portugal mantém-se ainda. Na Espanha, foi caindo em desuso, por ter começado nalguns sítios a designar a alfarroba e, por isso, a dar origem a confusões.

O tipo *pisum* impôs-se depois em Roma e daí se espalhou a quase toda a Itália, a toda a França e à província de Aragão. Na Espanha, foi este aragonesismo que veio a triunfar, substituindo *arveja*, que se tornara confuso e por isso foi empurrado para a periferia, onde ainda agora o encontramos.

Mas na Itália um terceiro estrato linguístico surgiu ainda, quando, para evitar os inconvenientes da forma *p i s u m*, muito breve, se criou o diminutivo *pisello*. Desta vez, a irradiação linguística foi muito menor: fora das fronteiras só atingiu o Sul da França, e, na própria Itália, e embora seja o termo oficial, não se estendeu sequer a toda a área inicial de *p i s u m*.

Portanto, visto o problema a uma luz românica, perdem todo o sentido quaisquer localizações geográficas de áreas concordantes. E, neste caso concreto das designações para a ervilha, as concordâncias lexicais entre o português e os dialectos italianos verificam-se em relação ao lombardo e não quanto aos dialectos do Sul — numa oposição bem significativa às hipóteses tradicionais...

*

* *

Na Itália, para o nome do «amola-tesoiras» (Vd. mapa n.º 5), predomina o tipo de compostos e derivados de *m o l a*, como em português. Encontramo-los em duas vastas áreas, uma ao Norte e outra ao Sul. São designações diferentes as que se usam nestas zonas: ao Norte diz-se *moleta* e variantes; no Sul prefere-se *mola-forfici* e outros compostos do mesmo género. No Centro, pelo contrário, aparece a mancha de *arrotino*, ligado ao étimo *r o t a*.

Quanto à França, temos no A. L. F. apenas uma carta parcial, relativa à parte Sul. Por ela verificamos que predominam os tipos: *m o l a* (simples, ou composto como na forma «*rémouleur*»), e *aguça*.

No castelhano parece haver só o tipo *m o l a*, nas formas «amolador» e «amolanchin».

Na Catalunha encontrámos sempre o tipo *m o l a*, excepto em dois pontos que têm o tipo *a f i l a r e*.

Em Portugal (Vd. mapa n.º 6), predomina o tipo *m o l a*; e também nas duas formas correspondentes às das citadas áreas italianas: *amolador* e *amola-tesoiras*. Só que aqui se usam por todo o país, sem constituírem áreas próprias. Mais dois tipos nos aparecem simultaneamente na Itália e em Portugal: o *acutus-acutiare* da Istria e parte da

Venécia, que entre nós se manifesta principalmente no distrito de Aveiro, embora nem mesmo aí seja predominante; e o tipo *afilare-afilador-afiador*, que encontrámos numa restrita área do calabrês e em diversos pontos portugueses, desde Viana do Castelo até Portalegre.

Neste caso é mais difícil estabelecer-se uma cronologia de áreas, porque há designações do amolador que podem logo de início ter coexistido na Itália, como hoje acontece a tantas em Portugal. É que a figura do amola-tesoiras é pitoresca, sugestiva, multiforme, e por isso suscita denominações variadas, que podem coexistir, no tempo e no espaço.

Que o tipo *m o l a* seja anterior ou posterior a *acutus-acutiare* ou a *afilare-afilador*, também românicos, é o que nos parece impossível de determinar, até porque o mais natural é que não tenha havido uma relação cronológica ou lógica no aparecimento destas diferentes designações.

Mas já em relação a *r o t a*, o segundo grande tipo italiano, a situação é diferente: podemos sem receio afirmar que se trata dum tipo posterior ao de *m o l a*, e aos citados *acutus-acutiare* e *afilare-afilador*. Com efeito, *r o t a* não teve já repercussão fora da Itália, ao contrário de *m o l a*, que ainda agora predomina, tanto na Itália como na França, na Espanha e em Portugal. *Arrotino*, posterior, é uma destas inovações que frequentemente surgem no solo da Toscana, já em época pós-românica, e que às vezes conseguem ainda estender-se a grande parte do território italiano, à custa dos termos que primitivamente lá existiam. A área de *r o t a* é nitidamente uma sobreposição à área de *m o l a*, já que a corta pelo meio.

Quer dizer: foram os termos mais antigos do italiano os que, como de costume, se transmitiram ao português, e, por outro lado, deixa de interessar que o tipo predominante no nosso país concorde com o Norte ou com o Sul da Itália, uma vez que também no Centro lá existiu o mesmo tipo *m o l a*, depois substituído, nessa zona, pelo termo que é hoje o do italiano oficial.

*

* *

Com estes poucos exemplos pode já verificar-se a importância dos estudos comparativos entre o maior número possível de línguas e de dialectos. Grieria, para mostrar bem as diferenças, essenciais para ele, entre o castelhano e o catalão, fê-los provir de duas correntes inteiramente distintas. Para isso, esqueceu parte da realidade: esqueceu pelo

menos os dialectos ásturo-leoneses, navarro-aragoneses e moçárabes, que lhe teriam mostrado como, pelo contrário, é o castelhano que se ergue na Península como uma individualidade distinta das restantes línguas e dialectos, e não o catalão, pois este está mais próximo dos dialectos esquecidos por Grier. E, saindo do estrito âmbito da Península Ibérica, houve da mesma forma mutilação da realidade quando H. Meier se referiu às possíveis relações entre a Ulterior, por um lado, e a Calábria com a Sicília, por outro, esquecendo assim o resto da Itália. Os confrontos com outras línguas e dialectos do domínio românico são aqui indispensáveis, até para se atribuírem a cada fenómeno as devidas proporções. Por exemplo: o facto de se saber que no Sul da Itália aparece *dia*, como em português, e em vez do italiano oficial *giorno*, pode impressionar um português que nada saiba das outras línguas românicas, e levá-lo a fazer conjecturas, para explicar o caso. Mas se tiver conhecimento de que *dia* é também a palavra usada na Espanha (incluindo a Catalunha), em parte do provençal, no sardo, numa vasta área da Itália setentrional e ainda no romeno... naturalmente já não atribui ao facto a mesma importância, por verificar que o termo *dia* do Sul da Itália é apenas vestígio duma vasta área que cobriu toda a România, e até pensa antes que o italiano *giorno*, como o francês *jour*, é que necessitam explicação.

Realmente, é o próprio problema que tem sido muitas vezes mal enunciado, o que explica, em parte, que lhe saia errada a solução. Pode à primeira vista parecer curioso que alguns dialectos italianos estejam muito próximos do português, enquanto o italiano oficial deles se afasta. O problema, porém, não está nessas semelhanças dialectais, que são apenas restos da grande unidade linguística subsequente à romanização. O que nos parece carecer de explicação é precisamente o facto de o italiano oficial se ter afastado daquele fundo lexical que a Itália transmitiu à România, ou pelo menos a parte da România.

Outra conclusão que facilmente podemos tirar dos factos apresentados é de que a realidade linguística não se submete de bom grado às deduções lógicas. Vimos como em cada um dos casos havia alguma coisa de particular e de diferente de todos os outros casos: «cada palavra tem a sua história» e tem até a sua personalidade. Com efeito, a vida duma palavra depende em grande parte de circunstâncias fortuitas, mas depende ainda mais da sua própria forma: som, número de sílabas, posição do acento, sentido, meio em que vive, família a que pertence. Basta às vezes haver deficiência num destes pontos para a palavra succumbir: foi o caso, por exemplo, do castelhano *arveja*, que veio a

cair em desuso por se ter dado uma confusão de sentido — o que, por outro lado, fez a sorte de *guisantes*. Mas, se, por exemplo, a palavra *mandicatoria* se difundiu e teve larga fortuna na România, substituindo-se mesmo em parte a *presepe*, foi graças ao acaso das relações linguísticas e principalmente graças às suas qualidades próprias, quer dizer: por ter um som e um sentido característicos, que não dão origem a confusões; por ter um grande número de sílabas, o que a torna mais resistente às evoluções fonéticas; por se ter tornado paroxítona; por ser a palavra corrente, que designa o objecto sem matizes expressivos; e ainda por ter sido protegida por outros membros bem conhecidos da mesma família, como *manducare*, que também sobrevive nas línguas românicas.

Por isso, tratando-se de fenómenos tão complexos, e tão bem individualizados que assumem em cada palavra aspectos diferentes, vemos como é sempre arriscado construir teorias explicativas, sobretudo quando não se tomaram em conta todos os dados do problema. Grieria e H. Meier, entre outros, viram certas semelhanças entre o português e os dialectos meridionais italianos, mas não observaram as diferenças, nem viram que, semelhanças como aquelas, existem também entre o português e o sardo, o português e o piemontês, o português e a Suíça românica, o português e diversas outras zonas da Itália, do Norte como do Sul.

Realmente há muitos casos de relações lexicais com o Sul:

No mapa «la greppia» é o tipo *mandicatoria* que encontramos em todo o Sul da Itália e em todo o território português. Também no mapa n.º 5, «l'arrotino», o tipo próprio do Sul — o dos derivados de *m o l a* —, é o que está na base do português *amolador* e *amola-tesoiras*, além de que em dois pontos da Calábria nos aparece um tipo que também é português: *afilare*. Em vez do italiano corrente *testa*, vive ainda no Sul da Itália o tipo *caput* (cf. mapa n.º 7, «la testa»), base do derivado português *cabeça*. No mapa n.º 9, «la palude», verificamos a existência em todo o Sul da Itália dum tipo *pantan*, que deu também o português *pântano*. Finalmente, para não alongarmos demasiado o número de exemplos, em todo o Centro e Sul da Itália nos aparece o tipo *arena* (Cf. mapa n.º 10 «sabbia»), que coincide com o português *areia*.

Todos estes factos nos podiam levar a crer que existiram relações concretas de colonização entre o Sul da Itália e o português. Tentando no entanto ver completamente o problema, basta observarmos alguns

mapas para encontrarmos exemplos, igualmente frequentes e expressivos, de relações com dialectos não meridionais:

No mapa n.º 1, «la greppia», já vimos como nos aparece o tipo italiano-português também nalgumas áreas do Norte da Itália. No mapa n.º 3, «i piselli», o tipo *ervilia*, que coincide com o português *ervilha*, não é no Sul que se encontra mas em parte do Norte: numa área dominada por Milão e por Bolonha. Para o nome do «amola-tesoiras» (mapa n.º 5), o tipo *m o l a* é característico tanto do Norte como do Sul. E o tipo secundário dos derivados de *acutiare*, donde saiu o português *aguça*, *aguçador*, *aguça-tesoiras*, aparece também na Itália em pequenas áreas do Norte, e no Sul da Sardenha. É no Piemonte e na Ligúria que nos aparece o tipo *tomate*, no mapa n.º 8, assim como na Sardenha e na ilha de Elba, enquanto o resto da Itália explorada pelo A. I. S. apresenta geralmente o tipo *pomodoro*. E *caput*, no mapa n.º 7, «la testa», não ocupa só o Sul da Itália mas também a Toscana e a Sardenha, o mesmo sucedendo com *arena*, na carta «sabbia», mapa n.º 10.

Portanto, existem coincidências entre o português e diferentes zonas da Itália: a parte Sul, o Piemonte, a Suíça românica, às vezes unida ao Norte do Trentino, a Ligúria e a Sardenha, na maior parte dos casos. Trata-se apenas, como vemos, de áreas laterais.

As palavras coincidentes pertencem a todos os domínios semânticos, mas representam sempre a camada ou as camadas mais antigas.

Isto nos leva a concluir que a cronologia e a posição geográfica relativa desempenharam neste campo um papel primacial.

Muitas das diferenças entre as línguas da Península Ibérica e as da actual França se explicam pelas diferenças cronológicas da romanização, já que só século e meio depois da chegada à Península Ibérica os romanos entraram na Gália, e, durante esse longo espaço de tempo, muitas evoluções sofrera a língua falada na Itália.

Outras daquelas diferenças, e ainda das que notámos entre a Ibero-România, por um lado, e a Italo-România com a Galo-România, por outro lado, serão consequência dos movimentos novos que se geram continuamente no centro das grandes áreas, sem atingirem geralmente a periferia. A Hispânia é uma área lateral, afastada do Centro da România, e por isso não se repercutiram aqui evoluções surgidas no seio da Itália ainda em épocas recuadas, enquanto, pelo contrário, se mantiveram termos que na Itália só perduram agora nas áreas mais conservadoras, — entre as quais se conta a parte do Sul.

DISCUSSION

Interventions de MM. H. MEIER et S. SILVA NETO. Réponse de Mlle. L. MAGNO.

H. MEIER (Bonn) affirme qu'il ne lui semble pas possible d'expliquer certaines coïncidences entre les parlers italiens méridionaux et le portugais sans admettre des relations historiques entre les deux régions; mais que la communication de Mlle. Magno est un avis prudent sur la nécessité d'éviter des exagérations en cette matière.

S. SILVA NETO (Rio de Janeiro e Lisboa): Já em 1866 no seu famoso *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, Schuchardt salientava as numerosas coincidências entre, de um lado, os dialectos galo-italícos e os franceses e, de outro, os do Sul da Itália e os hispânicos. Mais tarde, Meyer-Lübke, na sua *Einführung*, dera exemplos de semelhanças entre o siciliano e calabrês e o espanhol e o português.

Mas foi Rohlfs no seu rico estudo de 1926 (publicado na *ZRPh* XLIV) quem mais longe levou a demonstração dessas importantes semelhanças. Certamente já utilizava materiais do *AIS* (o primeiro volume, como se sabe, só saiu em 1928, mas o inquérito de Rohlfs foi feito de 1922 a 1924). É pena que a A. da comunicação não tenha conhecido o trabalho do antigo Mestre de Munich.

A publicação dos riquíssimos materiais do *AIS* veio, como salienta a A., proporcionar o estudo de novas e sugestivas ligações entre a Italo-România do Sul e a Ibero-România; como, aliás, entre a Italo-România e os vários domínios linguísticos que dela se desgalharam. Com efeito, as conexões entre a Itália do Sul e a Ibero-România não significam, evidentemente, que se pretendesse ver, no Sul da Itália, a origem exclusiva do latim hispânico: tanto assim que os romanistas também lhe notaram semelhanças com outras regiões da România, tais como com o latim da Sardenha, da África, com o balcano-românico e com o rético. Era mais uma fonte, como tantas outras.

É óbvio que o latim, chamado «vulgar», provém de toda a Península Itálica: Norte, Sul e Centro. Jud chega mesmo a dizer que o românico-balcânico gravitou em redor do latim do centro e do Sul da Itália. A posição geográfica, a data da introdução do latim e as possibilidades demográficas é que tornam visível a participação do Sul na Península Ibérica.

Desejo ainda fazer, como colaboração modesta ao magnífico trabalho da A., uma objecção metodológica. O estudo da geologia linguística nem sempre pode ser feito apenas à base de cartas linguísticas. É de toda a vantagem, como desde logo viram Jaberg e Jud, procurar outros materiais (textos e glossários regionais, empréstimos) para saber se a actual forma do Sul da Itália é mesmo a mais antiga ou, ainda mais precisamente, a que vem do latim mais antigo. Só assim se pode fazer a comparação inter-românica com a certeza de que se trata de formas herdadas e não de empréstimos.

Ora, no caso das designações para «manjedoura» o tipo românico mais

antigo como já vira Jud é p r a e s e p e , de que hoje só persistem formas em extremo retrocesso, no friulês antigo, nos falares norte-italianos, no espanhol (vj. agora, a relação das formas no FEW, s.v.), ou em empréstimos do latim aos dialectos célticos, pois foi substituído pela forma germânica k r i p j a (fr. *crêche*, it. *greppia*, etc.).

O português guardou, até o século XIII, ou mais, a forma *preseve*, que ainda se documenta nos séculos XIII e XIV (vejam-se os textos em D. Carolina Michaëlis, *R. Lus.* XIII, págs. 363-4).

O tipo galego-português *preseve* foi substituído pela palavra de empréstimo ao provençal *manjadoira*, que se pode ver no Levy com esta mesma forma (cp. o *Provençalisches Supplement-Wörterbuch*, V, pág. 106). Desse empréstimo o exemplo mais antigo que conheço é de c. 1445, na tradução portuguesa da *Vita Christi* (por ex. na recente edição do Pe. Augusto Magne, vol. I, págs. 121, 129) (').

Em conclusão: o estrato latino mais antigo, no que se refere às designações para «mangedoira», é p r a e s e p e : as formas italianas prendem-se ao fr. *manger* e são formas modernas: logo, a palavra portuguesa não pode ser posta em comparação com o Sul da Itália, pois não há entre ambas relação genética, visto que a palavra portuguesa, como se vê pela fonética e até pela história, é um empréstimo ao occitânico.

Está aqui um bom exemplo em que se vê como devem colaborar, no esclarecimento da história da palavra, a documentação textual, a fonética histórica e a geografia linguística. Todas mostram a impossibilidade de ligar directamente o português *manjedoura* ao latim *mandicatoria*: a fonética histórica, por exemplo, logo nos diria que essa palavra só poderia estar representada por **mangadoira*, através de **mandgadoira*.

LÚCIA MAGNO: Je voudrais dire à Monsieur le Professeur Silva Neto que son opinion n'est pas différente de la mienne. En effet, le midi de l'Italie, comme la Sardaigne, coïncident avec le portugais parce que se sont des aires conservatrices. Mais, ce que j'ai voulu démontrer c'est qu'il y a d'autres aires conservatrices en Italie, et avec lesquelles on constate aussi des coïncidences par rapport au portugais. Et, d'autre part, le midi de l'Italie, la Sardaigne, les autres régions italiennes dont j'ai parlé, et le Portugal, sont des aires conservatrices à cause de leur situation latérale.

Quant au mot *mangeoire*, bien qu'il nous soit parvenu à travers la Provence, il appartient quand même à une couche antérieure à celle de l'italien *greppia*, que l'on retrouve aussi au Portugal, c'est-à-dire: il y a un fonds commun, bien que ce ne soit pas le mot le plus ancien.

Je remercie vivement M. le Professeur Harri Meier de sa condescendance envers moi et je dois répondre à ses observations que je n'ai pas voulu nier

(') A *Vita Christi* ainda traz *presepe*, *presépio*; segundo a A. da comunicação, também em pequena área do distrito de Bragança se diz *presepe*. Poder-se-á lembrar a lição de Jud, relativa a falares italianos, de que esses cultismos se devem à acção da Igreja?

l'existence des coïncidences entre le portugais et l'italien méridional. Je n'ai étudié que l'aspect lexicologique, mais ici même j'ai constaté l'existence de ces coïncidences. Cependant, j'ai aussi dû constater qu'elles ressemblent aux coïncidences entre le portugais et d'autres régions italiennes, et qu'il ne faut pas chercher des courants ni des relations historiques localisées, pour en expliquer l'origine: ce ne sont là que des vestiges d'une vaste unité ancienne, qui s'est maintenue jusqu'à présent sur ces aires latérales.

LE «TRÉSOR LATIN DU ROUMAIN» (T. L. R.)

VICTOR BUESCU

(LISBONNE)

Dans ce qui suit, nous nous proposons d'exposer succinctement la nécessité d'un *Thesaurus* des éléments latins attestés par le daco-roumain, classifiés par familles; autrement dit, un dictionnaire inverse du roumain d'origine latine, en partant des familles latines classiques pour arriver aux survivants roumains, par le truchement des formes latines — classiques ou vulgaires, attestées ou hypothétiques, simples ou composées ou dérivées, etc. Ce serait en quelque sorte un *R. E. W.* consacré uniquement au roumain, mais un *R. E. W.* dont les articles ne seraient pas disposés selon l'ordre strictement alphabétique, mais d'abord selon le critère historique des familles de mots, avec, à l'intérieur de chaque famille, le relevé autant que possible complet, et chronologique, de ses membres respectifs roumains, analysés dans leurs éléments latins.

Pour mieux faire ressortir notre idée, prenons quelques exemples au hasard. Ainsi, dans notre futur *T. L. R.*, le nom roumain *armăsăr* 'éta-lon', port. 'garanhão', figurera par son etymon *admissarius* à l'intérieur de la famille verbale latine *mittĕre*, à côté de ses confrères roumains *incumĕte(re)* 'oser' *in-cum-mittĕre*, *sumĕte(re)* 'retrousser' *sub-mittĕre*, et *trimĕte(re)* 'envoyer' *trans-mittĕre*. — Ou bien le verbe d'origine longtemps controversée *destrăbălă(re)* 'dérégler, dévergonder' figurera, conformément à notre étymologie encore inédite, comme unique représentant roumain de la famille *trabs*, -*abem* 'poutre', par un survivant à diminutif *dis-*trabellare* qui se retrouve, entre autres, dans les allo-tropes portugais *destrambelhar* *dis-*trabiculare* et *destravar* *dis-trabare*. — De cette façon, la famille *ponĕre* réunira non seulement les verbes *pŭne(re)* 'poser', *apŭne(re)* 'se coucher (en parlant des astres)' *ad-ponĕre*, *depŭne(re)* 'concevoir' *de-ponĕre*, *despŭne(re)* 'gouverner' *dis-ponĕre*, *prepŭne(re)*

'mettre devant' *prae-ponĕre*, *răpune(re)* 'vaincre' *re-ponĕre*, *spune(re)*, 'dire' *ex-ponĕre*, et *supune(re)* 'soumettre' *sub-ponĕre*, mais aussi des noms comme *adăpóst* 'abri' *ad-de-positum*, etc.

Un travail dans un genre apparenté au notre a été entrepris il y a un demi-siècle par Candrea et Densusianu, mais leur «Dictionnaire étymologique» ⁽¹⁾ des éléments latins du roumain se prête à plusieurs réserves: tout d'abord, et surtout, dans son classement il ne part pas du latin au roumain, mais au contraire, selon la tradition lexicographique; ensuite, il est rédigé en roumain; troisièmement, il est resté inachevé, au beau milieu de l'article *puteá* **potere*. De plus, il est aujourd'hui non seulement épuisé, mais vieilli dans sa méthode et sa substance. Pour nous limiter aux trois exemples que nous venons d'examiner, il y a à remarquer que *armăsăr* et *adăpóst* y figurent isolément, sans aucun rappel aux autres *membra disiecta* des familles respectives *mittĕre* et *ponĕre*. D'autre part, cet ouvrage était nettement prématuré, car, en 1914, il ne pouvait mettre à profit les recherches fondamentales entreprises dans le domaine de l'étymologie entre les deux guerres mondiales, et même depuis, par les grands noms de la philologie roumaine et romane. Nos propres recherches depuis presque trois lustres dans ce domaine sauraient, à la rigueur, être également invoquées à propos de la genèse de ce projet de travail, auquel nous pensons depuis longue date. Un exposé présenté à mon cher Maître Mario Roques, du temps de notre collaboration à la Sorbonne et à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, a trouvé son appui sans réserves. Battu en brèche par les circonstances — *Patriai tempore iniquo* —, mais mûri par les années, le vieux projet de Paris se trouve en voie de réalisation à Lisbonne, sous les auspices de l'«Instituto de Alta Cultura». *Habent sua fata Thesauri!*...

Sans vouloir entrer dans les détails, nous estimons qu'il ne sera peut-être pas dénué de tout intérêt que d'énoncer brièvement quelques uns des critères qui nous ont guidé dans l'organisation de notre travail.

De même que Bréal pour le latin, ou que le *R. E. W.* pour les langues romanes, notre *T. L. R.* mentionnera, sous l'enseigne de tel mot simple (survécu ou non), d'abord les composés, ensuite les dérivés latins attestés par le roumain.

(¹) I. A. Candrea — Ov. Densusianu, *Dictionarul etimologic al limbii romine; elementele latine*. Bucaresti, Socec, 1914, 224 pp., in-8.^o.

Les formes parallèles romanes seront indiquées à la suite du vocable roumain, qui se trouvera ainsi placé dans son complexe roman.

Les familles latines sans survivance en roumain trouveront en regard leurs substituts allogènes (slaves surtout), ce qui mettra en évidence certains aspects *négatifs* du latin de Dacie.

Etant donné les renseignements encore déficients au sujet des trois dialectes sud-danubiens, dont le vocabulaire est loin d'être connu et étudié à fond, notre Dictionnaire donnera forcément la priorité au daco-roumain, tout en citant les éventuelles formes parallèles macédo-, mégléno- et istro-roumaines, dans le corps de l'article sur le daco-roumain.

On établira le relevé complet au possible des prépositions et des suffixes, ce qui éclairera d'un jour nouveau le mécanisme de la composition et de la dérivation.

Tout en indiquant, dans la mesure du possible, le nom de l'auteur de l'étymologie adoptée, l'on dressera le tableau synoptique des etyma rejetés comme peu sûrs, afin de faire le point de tel problème étymologique, comme base de départ pour de futures recherches éventuelles. Ainsi, le verbe controversé *arătă(re)* 'montrer' figurera à la famille *rectus*, tout en étant mentionné, entre crochets, aux familles *ire*, *latus*, *putare* et *reor*.

Les homonymes seront raccordés par des renvois réciproques. Ainsi, les verbes *aieptă(re)* 1^o 'lancer' et 2^o 'allécher', bien que provenant respectivement de *iacere* et *laccere*, seront rappelés dans chacune des deux familles, afin de rendre plus nette l'homonymie et ses nombreux effets apparents ou encore latents.

Le T. L. R. ignorera, comme de bien entendu, l'élément néologique, pour ne refléter que le lexique appartenant à l'ancien fonds latin du roumain, sous tous ses aspects: historique aussi bien qu'actuel, général aussi bien que régional ou dialectal, etc.

Pour mieux souligner les glissements ou changements sémantiques, fort fréquents et instructifs en roumain, la traduction française respective accompagnera, toutes les fois que l'on estimera nécessaire, non seulement l'article roumain, mais ses confrères romans également. De la sorte, roum. *căştigă(re)* 'gagner' revêtira toute son individualité sémantique par rapport à ses frères port., esp. *castigar* 'châtier'.

Tels sont, en raccourci, les principes qui résident à la base du futur *Trésor Latin du Roumain*, destiné, dans notre intention, non seulement à contribuer à une plus ample connaissance du latin de Dacie, mais

aussi à une plus systématique intégration du roumain dans le circuit des études comparatives de philologie romane, laquelle pourra de ce fait partir du connu vers l'inconnu, autrement dit du latin vers le roumain.

Ce labeur de longue haleine — cher compagnon d'exil —, d'autres compatriotes seraient certainement plus qualifiés que nous à le faire, mais, hélas!, ils ne le peuvent pas: c'est la raison majeure pour laquelle nous nous sommes cru dans le devoir de reprendre ce projet de travail, consacré à la pérennité latine du roumain.

DISCUSSION

Interventions de MM. H. MEIER, A. ROSETTI, I. POPINCEANU, C. TAGLIAVINI.
Réponse de M. V. BUESCU.

A. ROSETTI (Bucarest) reconnaît l'importance de l'entreprise de M. Buescu et rappelle à propos les ouvrages en préparation de MM. Mihaescu et Stati, sur les inscriptions latines de Dacie. Dans ces deux ouvrages M. Buescu trouvera des confirmations. D'ailleurs, l'Académie Roumaine prépare un *Trésor de la langue roumaine*, en 15 volumes.

I. POPINCEANU (Munich): M. Buescu a dit qu'il considérera dans son *Trésor* les éléments du daco-roumain seulement, et qu'il ne mentionnera qu'incidemment les éléments des autres dialectes roumains. Je suis d'avis qu'il ne faut pas négliger les dialectes et surtout le macédonien, car justement dans ce dialecte il y a une quantité de mots d'origine latine qui, ou n'existent plus en daco-roumain, ou n'y ont jamais existé.

C. TAGLIAVINI (Bologne) aurait quelques observations de principe pour le groupement des bases latines: si un mot latin a déjà son individualité, on ne voit pas la raison de le grouper sous sa base étymologique primitive (comme p. ex. *admissarius* sous *mittere*). Mais c'est surtout sur l'importance de l'inclusion des dialectes transdanubiens qu'il voudrait insister, d'autant plus que pour l'Aroumain on a maintenant de bonnes sources: il serait utile aussi de tenir compte de éléments latins de l'Albanais, qui ont beaucoup de concordances avec le Roumain. Le *Thesaurus* sera très utile aux romanistes s'il considère, comme M. Buescu nous a dit, seulement les éléments héréditaires. Parfois, même dans le REW, ont été accueillis des néologismes et même des mots inexistants, tels que *navis* > *naie*, qui a été une invention de Laurian et de l'école latiniste: la faute est à Pușcariu qui a reçu le mot dans son *Etym. Wörterbuch*, mais c'est du REW qu'il est passé aussi dans le FEW de M. Wartburg.

V. BUESCU remercie vivement et s'engage à faire place aux dialectes sud-danubiens, et surtout au macédo-roumain. Quant à l'ouvrage préparé par l'Académie, M. Buescu souligne que le sien sera un «*Trésor latin* du roumain».

2. SUBSTRATS ET SUPERSTRATS



POUR L'ÉTUDE DE LA COUCHE LINGUISTIQUE PRÉ-INDO-EUROPÉENNE DU PORTUGAL

RENÉ LAFON

(BORDEAUX)

La présente communication ne porte pas sur une langue romane. La langue dont il s'agit ici est une langue non-indo-européenne disparue, qui a été en usage dans la Lusitanie antique, et dont on ne peut dire si elle a influé ou non comme substrat sur la langue portugaise, car on ignore d'elle à peu près tout. Mais il nous a semblé qu'il n'était pas déplacé de parler de cette très vieille langue du Portugal dans un congrès international qui siège à Lisbonne et comporte un hommage à la mémoire de José Leite de Vasconcelos, et dont quelques séances de travail, selon le projet primitif, devaient avoir lieu à Évora. Car les inscriptions dont nous allons parler sont conservées presque toutes au Musée ethnologique de Lisbonne, plus précisément de Belém, qui porte le nom du grand savant portugais; quelques-unes ont été publiées par lui. Enfin, plusieurs inscriptions aujourd'hui perdues ne sont connues que par les dessins qu'en avait faits au XVIII^e siècle Manuel de Cenáculo, évêque de Beja, et qui se trouvent dans des manuscrits conservés à la bibliothèque d'Évora.

La couche linguistique pré-indo-européenne du Portugal antique est très mal connue, beaucoup plus mal que celle de l'Espagne. Celle-ci est constituée, dans l'état actuel de nos connaissances, par la langue des Ibères et celle des Vascons. On n'a de la seconde que des noms de lieux, de tribus et de personnes, en nombre assez restreint, mais qui ont un aspect basque très net. La langue des Vascons était certainement très proche de celle des Aquitains, qui est une forme ancienne du basque. Les parlers basques historiquement connus sont issus de ces deux langues. L'ibère était en usage dans une zone côtière délimitée à peu près par Ensérune (en France, dans l'Hérault), Saragosse, Murcie et Alicante. Nous possédons des inscriptions ibères en caractères grecs, provenant du sud de cette zone (région d'Alcoy). Mais l'ibère s'écrivait le

plus souvent au moyen de caractères particuliers, disposés toujours de gauche à droite, et dont certains, ceux qui notaient des occlusives, avaient une valeur syllabique; l'écriture ibère ne distinguait pas les consonnes sonores des sourdes. On connaît aujourd'hui la valeur de ces caractères grâce aux travaux de D. Manuel Gómez-Moreno et de son école. On lit les inscriptions ibères, mais on ne les comprend pas. On y trouve quelques mots de forme identique à des mots basques et aquitains. Mais la morphologie de l'ibère apparaît très différente de celle du basque. Le basque, qui est issu de l'aquitain et du vascon, ne vient certainement pas de l'ibère. Les concordances de vocabulaire que l'on a relevées entre l'ibère et le groupe aquitain-vascon ou le basque s'expliquent-elles par une parenté lointaine ou par des contacts? La seconde hypothèse semble la plus probable dans l'état actuel de nos connaissances.

Dans les provinces d'Albacete et de Jaén on a trouvé, sur des monnaies, sur des pierres, sur des lames de plomb, sur des plats d'argent, des inscriptions dont certains caractères sont identiques ou semblables aux caractères ibères, mais parfois orientés en sens inverse, car l'écriture va ici, le plus souvent, de droite à gauche, et dont d'autres sont tout à fait différents. La valeur de quelques-uns d'entre eux est inconnue ou douteuse. On appelle cette écriture du nom de tartessienne. On la lit avec moins de certitude que l'écriture ibère. Mais les deux sont apparentées de près, si bien que l'on peut parler d'une écriture ibéro-tartessienne ou tartesso-ibère. Les caractères tartessiens sont considérés généralement comme plus anciens que les caractères ibères.

Enfin, on a trouvé dans l'Algarve et le Bas Alentejo des inscriptions, de dates non déterminées, écrites pour la plupart de droite à gauche, souvent en spirale, au moyen de caractères dont la plupart sont identiques ou semblables aux caractères tartessiens, mais dont les autres diffèrent de ceux-ci; certains ne se trouvent nulle part ailleurs. L'A de ces inscriptions ressemble à l'A grec; l'un des s est de type ibère et ne se rencontre pas dans le domaine tartessien (sauf à Gádor). Il faut rattacher à ce type d'écriture l'inscription d'Alcalá del Río (près de Séville), sans doute aussi celle (mutilée et très courte) de Puente Genil (Cordoue), bien qu'elles soient écrites de gauche à droite (sauf une ligne de la première). Un groupe de caractères, qui doit constituer un mot, se rencontre à la fois dans l'inscription d'Alcalá del Río et dans une de l'Algarve. Enfin, des monnaies d'Alcácer do Sal (Setúbal), l'ancienne Salacia, portent un nom, sans doute un nom propre, qui se lit de droite à gauche. Ses caractères se retrouvent à la fois dans les

inscriptions des provinces d'Albacete et de Jaén et dans celles du sud du Portugal, à l'exception du dernier, que l'on ne retrouve, chose étrange, que sur des monnaies celtibères (à légende *damanii*) de localisation incertaine, avec la valeur *m*.

Plusieurs motifs contribuent à rendre difficile la lecture des inscriptions lusitaniennes. Beaucoup nous sont parvenues en mauvais état, et leur tracé est peu soigné. Certains caractères ne se retrouvent nulle part ailleurs. D'autres se retrouvent dans les inscriptions tartessiennes; mais leur valeur n'a pu être déterminée d'une façon sûre. Les mots ne sont pas séparés les uns des autres. On ne possède pas, comme dans la zone ibère, la zone celtibère, et même, quoique beaucoup plus rarement, dans la zone tartessienne, des monnaies portant un nom qui est écrit ailleurs en caractères grecs ou latins, ou qui est attesté par des auteurs anciens. Aucun mot figurant sur les inscriptions lusitaniennes n'a pu être jusqu'ici retrouvé parmi les noms anciens de personnes, de peuples ou de villes, ni dans la toponymie actuelle du pays. Tout ce qu'on peut dire de sûr, c'est que plusieurs de ces inscriptions contiennent des voyelles doubles, ce qui ne se rencontre pas dans le domaine ibère ni dans le domaine tartessien: on y trouve des finales comme *-nii*, *-siir*, *-siieenii*, des suites telles que *aacaa*. De plus, il y a certainement des ligatures dans quelques inscriptions lusitaniennes (notamment LXII et LXV); on en trouve, quoique rarement, dans la zone tartessienne, sur des monnaies d'Obulco et sur le plomb de Mogente.

Schulten, dans son article *Die Tyrsener in Spanien* (*Klio*, 33, 1940, p. 73-102, reproduit dans *Ampurias*, II, p. 43 et suiv.), a présenté, sans la justifier vraiment, une nouvelle lecture des inscriptions tartessiennes et de plusieurs inscriptions lusitaniennes, et a affirmé que celles-ci et l'inscription de Lemnos étaient «écrites dans la même langue, proche de l'étrusque» (p. 94). D'après lui, Tartessos, qui était une colonie de la ville lydienne de Tyrsa, a reçu des Tyrséniens son écriture, qui est alphabétique comme l'écriture étrusque.

Il est exact que la langue de l'inscription de Lemnos est très voisine de l'étrusque. On le savait déjà. Mais Schulten n'a nullement établi sa thèse. Les lectures qu'il donne de plusieurs monnaies d'Obulco sont en grande partie inexactes. L'argument fondamental qui prouve, d'après lui, que les inscriptions lusitaniennes sont rédigées dans la même langue que celle de Lemnos est que le mot *saronah*, *zaronah* qui figure dans plusieurs inscriptions lusitaniennes, et qui signifie, dit-il, *hic situs est*, est identique au mot *zeronai* de la stèle de Lemnos. Mais ces affirmations sont gratuites. De plus, Schulten ne justifie nullement ses lectures

saronah et *zaronah*. Le caractère qu'il lit *o*, et qui a la forme d'un cercle, se lit *cu* (ou *gu*) dans les inscriptions tartessiennes et ibères, et celui où il voit un *h* ressemble à un caractère tartessien qui équivaut sans doute à *ba* (ou *pa*). Le caractère qu'il lit *z* ressemble beaucoup à celui qui se lit *ci* (ou *gi*) dans les inscriptions tartessiennes. Gómez-Moreno, sans discuter le fond de la thèse de Schulten, déclare avec raison (*Misceláneas*, p. 258): «no basta escalonar afirmaciones frente a lo deleznable de la argumentación técnica». Le grand épigraphiste, par prudence, n'a donné aucune lecture des inscriptions tartessiennes et lusitaniennes. Mais il est d'avis que leur écriture est pour les occlusives, syllabique, comme celle des inscriptions ibères et celtibères. Il donne çà et là quelques indications, souvent accompagnées de réserves, sur la valeur que lui paraissent avoir certains signes tartessiens ou lusitaniens, et il fait figurer la plupart des caractères tartessiens et lusitaniens, avec les valeurs qu'il leur attribue, dans le tableau de la page 275 de ses *Misceláneas*.

Cependant Antonio Tovar a repris l'idée de Schulten sur le caractère alphabétique de l'écriture lusitanienne, et il a exposé ses conceptions dans trois articles: *Sobre la fecha del alfabeto ibérico* (*Zephyrus*, II, 1951, 97-101); *Observaciones sobre escrituras tartesias* (*Archivo de Prehistoria Levantina*, III, 1952, 257-262); *Hispania en la historia de la escritura. Para la delimitación epigráfica del concepto de lo tartesio* (*Anales de Historia antigua y medieval*, 1956, 7-14). D'après lui, l'ensemble des écritures indigènes de la Péninsule ibérique et du midi de la France se divise en deux zones, dont l'une comprend l'Algarve et le bas Guadalquivir, et l'autre tout le reste, de Porcuna à Ensérune (*Anales*, p. 9). De plus, la langue des inscriptions de l'«Andalousie orientale», c'est-à-dire de la région qui s'étend d'Obulco (aujourd'hui Porcuna) à Albacete, «semble être la même que celle de tout le Levant» (p. 10). L'Andalousie orientale n'a pas été l'héritière de Tartessos. «Nous croyons, au moins jusqu'à preuve du contraire, que les restes épigraphiques de la culture tartessienne doivent être cherchés dans le sud-ouest de la Péninsule» (*ibid.*).

La «délimitation épigraphique du concept de tartessien» proposée par Tovar ne concorde pas avec la délimitation archéologique communément acceptée, selon laquelle il y eut un empire tartessien dont la sphère d'action s'étendit de Lisbonne à Alicante (J. Maluquer de Motes, in *Zumárraga*, 6, 1956, p. 42). Nous n'avons pas à discuter de cette question, qui échappe à notre compétence. Nous ne voulons pas quitter le terrain de l'épigraphie. A notre avis, tant qu'on n'aura pas réussi à

lire, dans les inscriptions lusitaniennes, un mot contenant des occlusives et dont la lecture soit confirmée par sa graphie en caractères latins ou grecs, on ne pourra s'opposer mutuellement que des arguments théoriques pour ou contre le caractère alphabétique de l'écriture lusitanienne. Toutefois, deux faits nous semblent montrer que des caractères que Schulten et Tovar tiennent pour notant des consonnes ont en réalité une valeur syllabique. L'un de ces caractères ressemble à un H majuscule, mais où les deux moitiés des branches verticales ne sont pas dans le prolongement l'une de l'autre et font l'une et l'autre un angle obtus avec la barre horizontale. Schulten et Tovar pensent que ce caractère provient du *heth* sémitique et représente *h* dans les inscriptions lusitaniennes. Or dans l'inscription LXV de Hübner, qui provient d'Ourique, on trouve en fin de mot la suite a h h l. On ne peut pas la lire *ahhl*. Il faut supposer que le caractère qui ressemble à H représente une voyelle ou une consonne (qui n'est pas forcément *h*) suivie d'une voyelle. De plus, dans l'inscription LXXIV, que j'ai vue moi-même au Musée ethnologique Leite de Vasconcelos en 1955, un caractère qui me paraît être une variante de celui dont il vient d'être question se trouve entre un *o* (ou *u*) et un *r*, dans une suite n o h r ; on ne peut pas lire *nohr*. Gómez-Moreno incline à penser que ce caractère représente *ba* (ou *pa*), en tout cas une syllabe à consonne labiale et dont la voyelle n'est ni *i* ni *o* ni *u*. D'autre part, dans cette même inscription, le caractère qui se lit *te* ou *de* dans les inscriptions ibères ne peut représenter une simple consonne, car il figure à l'initiale d'un mot et est suivi de *l*, puis de *r*. On pourrait alléguer en faveur de la conception de Schulten et de Tovar que, si l'on attribue une valeur syllabique aux caractères lusitaniens, il faut lire *alisncu* un mot de l'inscription LXII, tandis qu'en attribuant la valeur *o* au 6^e caractère (un cercle), on lit *alisno*. Mais si l'on examine la reproduction que Cartailhac avait publiée du dessin fait par Cenáculo, on voit qu'une autre lecture est possible: *aliscacu*.

Il n'est donc pas prouvé, à notre avis, que les caractères qui ont la même forme ou une forme semblable à Porcuna et dans la région d'Albacete, d'une part, et dans le sud du Portugal, d'autre part, ont là une valeur syllabique et ici une valeur alphabétique.

Il importe de publier au plus tôt des photographies, prises sous divers angles et avec divers éclaircissements, des inscriptions déjà publiées ou inédites de l'Algarve et du bas Alentejo, et des photocopies des dessins que Cenáculo avait exécutés des inscriptions aujourd'hui perdues. Ceux-ci ont été reproduits par Hübner dans ses *Monumenta linguae Ibe-*

rica (1893). Plusieurs d'entre eux l'avaient été par Cartailhac dans *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (1886). Or les reproductions de ces deux auteurs ne sont pas toujours absolument identiques (par exemple pour LXII). Sans doute, rien ne vaut l'examen direct des inscriptions ou celui des premières copies qui ont été faites de celles qui ont disparu. Mais pour les chercheurs qui ne peuvent y procéder, de bonnes photographies sont nécessaires. Quand on disposera de ce matériel, on pourra dresser un tableau complet des caractères qui figurent dans les inscriptions du Portugal, y compris celles des monnaies d'Alcácer do Sal, et aussi celle d'Alcalá del Río et celle de Puente Genil. On pourra alors faire le départ entre les variantes et les formes qui ont des valeurs phoniques différentes. On complètera, en le rectifiant sur quelques points, l'utile tableau dressé par Tovar (*Observaciones*, p. 259). Il sera possible aussi de dégager des groupes de caractères identiques, des finales ou des initiales identiques, des mots. Si, comme il semble et comme Gómez-Moreno le pense, le signe lusitanien qui ressemble à un H est une variante du signe tartessien dont nous avons parlé plus haut, on peut déjà dire que des finales en *-na* plus la syllabe représentée par ce signe se rencontrent à la fois en Lusitanie et dans la région d'Albacete. On sait aujourd'hui, grâce aux fouilles effectuées par M. Afonso do Paço, que la station énéolithique de Vila Nova de S. Pedro, près de Santarém, en amont de Lisbonne, sur la rive droite du Tage, présente de nombreuses affinités avec la célèbre station andalouse de Los Millares, au nord-ouest d'Almería. Les relations entre la région d'Almería et la Lusitanie ont dû continuer par la suite. Ce n'est peut-être pas par hasard que certains signes énigmatiques du plomb de Gádor, qui provient de la région minière où se trouve Los Millares, et dont Tovar, comme Gómez-Moreno, rattache l'écriture au même groupe que les inscriptions d'Obulco et de Mogente, font penser plutôt à l'écriture lusitanienne. De plus, l'un des deux types de s qui y figurent se retrouve dans l'inscription LXII d'Ourique et, chose curieuse, dans la zone ibère, mais non à Obulco ni à Mogente.

James-G. Février, sémitisant et spécialiste de l'histoire de l'écriture, a publié d'importantes *Remarques sur l'écriture ibéro-tartessienne* dans les *Scritti in onore di Giuseppe Furlani* (Rome, vol. XXXII, 1956, de la *Rivista degli Studi Orientali*), p. 719-730. Il se déclare incompétent à se prononcer sur la conception de Tovar. Il constate que «les formes de presque toutes les lettres identifiées [de l'écriture lusitanienne] sont ou grecques ou phéniciennes» (726). Il n'aperçoit aucun rapport entre les signes de l'écriture lusitanienne et ceux de l'écriture cypriote ou

ceux du linéaire crétois B. Nous sommes du même avis que lui. Février a apporté, et doit continuer à apporter, une contribution précieuse à l'épigraphie préromaine de la Péninsule ibérique. Mais il estime lui-même que la collaboration d'un sémitisant ne suffit pas, et qu'il faudrait y joindre celle d'un spécialiste de l'épigraphie grecque archaïque.

Les faits et les considérations que nous avons exposés sont fort éloignés des problèmes de la linguistique romane. Il nous a semblé pourtant que des problèmes concernant le passé linguistique lointain du Portugal ne pouvaient être indifférents à des romanistes réunis en congrès international à Lisbonne, et qu'il convenait de leur signaler ce qui a été fait sur ce domaine et tout ce qui reste à faire.

DISCUSSION

Intervention de M. J. HUBSCHMID.

J. HUBSCHMID (Berne): Les noms de lieu en *-ip(p)o* mentionnés par l'auteur dans le résumé de sa communication (*Ostippo*, *Olisipo*, etc.) pourraient être comparés aux noms de lieux hittites en *-ip(p)a*, tels *Muṣunipa*, *Zazlipa*, *Zinippa*; le suffixe hittite est, sans doute, d'origine pré-indo-européenne. Voy. à ce sujet J. Hubschmid, *Mediterranean Substrate* (sous presse).

**DE L'ITALIEN MASCHERA «MASQUE»
AU PORTUGAIS MASCARRA «TACHE DE SUIE»**

(Contribution à la méthodologie des recherches sur le substrat
pré-indo-européen)

JOHANNES HUBSCHMID
(BERNE)

I

Un des thèmes qu'on a proposé de traiter à ce congrès concerne l'étude des substrats et des superstrats dans le domaine linguistique portugais. Je ne parlerai pas du substrat préroman du portugais en général, mais j'étudierai une seule famille de mots d'origine préromane qui a également des représentants en portugais, et dont l'examen présente un intérêt méthodologique.

Quand on s'occupe de mots portugais d'origine préromane, on ne peut souvent se restreindre au domaine portugais ni même au domaine ibéroroman, mais on doit tenir compte des mots apparentés dans les autres langues romanes ou dans les langues non-romanes voisines. Celui qui, dans ses recherches étymologiques, ne considère que quelques mots isolés d'une grande famille, risque de faire fausse route. Le linguiste qui a élargi son horizon et qui, suivant la méthode de la géographie linguistique, étudie l'aire et les sens des mots de toute une famille, parvient à des résultats beaucoup plus sûrs.

J. Corominas, en discutant l'étymologie de l'esp. *máscara*, distingue trois groupes de mots de significations différentes, mais apparentées:

a) *máscara* 'masque', attesté de bonne heure en italien (*màschera*), en occitan et en catalan;

b) *mascarar* 'tacher de suie' et *mascára* 'suie', bien attestés en occitan et en catalan, mais aussi connu en français, en espagnol et en portugais;

c) *masca* 'sorcière', terme propre au Nord de l'Italie, à la Provence et au Languedoc.

Bien qu'il y ait une affinité sémantique entre ces trois groupes, Corominas hésite à les faire remonter à une seule étymologie. Il conclut que *masca* pourrait contenir une ancienne racine européenne, tandis que l'it. *maschera* dériverait de l'arabe *māshara* 'bouffon' qui, en Europe, se serait confondu avec le type *masca* autochtone, tout en modifiant sa signification. Le verbe *mascarar* pourrait dériver de *masca* ou bien s'expliquer par une influence de *māscara* sur *masca*. Une solution semblable a déjà été proposée par A. Steiger, *Homenaje Menéndez Pidal*, 2, 44-46 et par W. Giese, *Bol. Inst. Caro y Cuervo*, 6, 305. Toutefois, et sans l'aide de l'arabe, tous les mots romans peuvent parfaitement être expliqués comme provenant, en dernier lieu, du substrat linguistique préroman; cf. Hubschmid, *Praeromanica*, p. 86-87. Corominas ne cite aucune forme susceptible de contredire l'origine préromane admise par moi-même et de mettre en évidence un croisement avec l'arabe *māshara*. Le terme arabe n'a rien à faire avec l'it. *maschera* et sa famille; il ne s'agit que d'une ressemblance fortuite, analogue à celle qui existe entre le fr. *habiller* et le fr. *habit*.

L'arabe *māshara* 'dérision, plaisanterie, bouffon, farceur, personne ridicule' (depuis le XII^e s.) n'a pénétré que dans les langues orientales: pers. mod. *māšāre* 'moquerie, bouffon', tadjik *mas̄xara* 'raillerie' (d'où tadjik *mas̄xaraboz* 'farceur'), afghan *mas̄xarā* 'raillerie', kurde *mes̄xere* (d'où kurde *mes̄xereci* 'bouffon'), osmanli, türkmen, etc., *mas̄xara* 'bouffon', tatar de Crimée, kazak *maskara* 'raillerie', turc de l'Est 'fou'; tchouvache *miskara* 'surprise'. Du turc proviennent: le tchécoslovaque *maskara* 'farceur', russe (Kazan) *maskal* 'moquer', le roum. *măscăra* 'dérision, raillerie', au pl. 'grivoiserie', Banat *măscăra* 'dérision, injure' (d'où Banat *măskări* 'se salir', *BL*, 5, 144), l'alban. *maskarā* 'farceur', le serbe *maskara* 'raillerie', le bulg. *maskarā* 'polichinelle, raillerie', le grec moy. *μασχαρας* 'bouffon, drôle', le gr. mod. *μασχαράς* (*Λεξικόγρ.*, 'Αρχ., 5, 119-126). Un dérivé **μασχαρούνης* dont on suppose l'existence en moy. grec est à la source de l'a. russe *moskoludū* 'bouffon' (influencé par le russe *lud* 'fou'), attesté dans un texte du XI^e s. (le manuscrit date peut-être du XII^e ou du XIII^e s., selon une communication de E. Dickenmann); cf. Vasmer.

L'arabe *māshara*, avec le sens de 'personne masquée', est rare et, comme le dit même Corominas, ce sens spécial s'explique par l'influence romane (*DECast.*, 3, 284b). E. Rossi est parvenu au même résultat: «il senso di *maschera* come da noi vien inteso è accessorio e volgare in arabo e forse si può considerare non arabo in origine' (*Riv. degli Studi orientali*, 27, 89 note). De la même façon s'expliquent: l'osmanli

masparaly 'masqué' (Radloff, 4, 2054) à côté de l'osmanli *maskā* (< fr.) et du bulg. *maskarā* 'personne masquée', du gr. mod. *μασκαράς* 'homme masqué, masque'. En arabe, on se sert, en général, d'autres termes pour les concepts de 'masque' et 'personne masquée'. Il nous faut de même rejeter l'étymologie sémitique de *masca* discutée par Corominas (3, 284a). Le mot aurait pénétré dans le domaine roman à l'époque (dans les premiers siècles après J. C.) où des mimes et des bouffons orientaux apparurent en Italie. Le mot appartiendrait à une racine apparentée à l'arabe *mash* 'monstre' (qui n'a rien à faire avec l'arabe *māshara*).

II

Il est significatif qu'aucune trace du sens originel de l'arabe *māshara* ne se soit conservée à l'Ouest de la Romania, alors que ce sens s'est conservé en persan, en turc et dans les langues balkaniques. L'a. valenc. *mascarat* 'masqué' est certainement dérivé d'un verbe, cf. l'arag. cat. et l'a. pr. *mascarar* 'noircir avec du charbon'. Le cat. *māscara* 'masque' (depuis 1546) vient de l'italien, où *māschera* est attesté depuis le XIII^e s.

Les masques étaient déjà en usage en Italie (comme en Grèce) pendant l'antiquité, spécialement au théâtre (gr. *πρόσωπον*, *πρόσωπιον*; lat. *persona*, *larva*). Virgile nous décrit l'emploi de masques d'écorce pour célébrer Bacchus (Géorg., 3, 387; cf. *Mus. Helv.*, 12, 206-235). Au moyen âge, on qualifie les porteurs de masques de 'payens': *pagani seu maschere* (Veglia, XV^e s.). Faute de preuves, nous ne pouvons affirmer que l'it. *māschera* se soit répandu depuis la Sicile, au temps où elle était sous la domination sarrasine. En effet, le toscan mis à part, le mot n'est attesté anciennement qu'en Italie septentrionale, d'où il était probablement originaire: a. émil. *mascara* (Bologna, 1287), a. gén. id. (1286, DC). On ajoutait souvent un masque facial au casque afin de terrifier l'ennemi; de là l'a. padouan *mascara* 'maschera dell'elmo' (XIII^e s.) et l'a. vén. id. (1255, Stat. Venezia, *NArchVen.*, 1903, 181). En sont dérivés *mascaratatus* 'pourvu d'un masque' et *mascaratatio* 'mascarade' (les deux à Gênes, 1274, *HPM*, Lib. iur. Gen., 1, 1204). Le terme *mascaratati* a servi à désigner les partisans des Gibelins dans les documents de Gênes et de Marseille (XIII^e s.). Aujourd'hui, *māschera* 'masque', en dialecte *māscara*, est vivant dans toute l'Italie (ajoutez les masculins mirandol. *māscar*, valvest. *māškər*); le lomb. de l'Est *māhkara*, avec ses dérivés, spécialement dans le Veneto, désigne un

épouvantail (AIS 1424), comme le corse *máskarä* (ALCors., 536, p. 81). L'it. *màschera* a fait son entrée en France avec l'imitation des fêtes et des comédies italiennes: le mot *masque*, d'abord féminin, apparaît pour la première fois vers 1495 et puis chez Pierre Gringoire (1511), qui a fortement subi l'influence italienne (Wind, p. 89). Comme accessoires d'habillement, les masques italiens se propagèrent spécialement en France à la cour des Valois, où ils étaient réservés aux nobles. Les masques protégeaient leurs porteurs contre les intempéries.

On a emprunté au français les formes suivantes: l'angl. *mask* (depuis 1534), l'all. *maske* (depuis 1615), etc., le lit. *maskà*, le russe *máska* (d'où le géorg. id.), le roum. *măscă*, le serbe *màska*, l'alban. *maskë*, le gr. mod. *μάσκα*, l'osmanli *maskä*, etc. Au cat. *màscara* (valenc. *màixquera*) est emprunté l'esp. *máxcara* (1499, etc.), *màscara*, d'où le port. *máscara* (depuis le XVI^e s.). D'autre part, l'it. *màschera* est à la source de l'angl. *masker* (1519-1548) et du néerl. *masker* (depuis la fin du XVI^e s.). Il nous explique de même le souabe *mascara* 'masque' (1569, Schmidt, p. 140), *mášger* 'personne masquée', le rhétorom. *mascra* 'masque', le suisse all. *mášgərə* 'id.', le tyrol. 'personne masquée au carnaval', le carinthien *mášgəra* 'déguisement, mascarade', le slovène *máškara* 'homme masqué, masque', le serbe *maskara* (en opposition avec *maskàra* 'raillerie'), le gr. mod. *μάσκαρα*, le hongr. *maskara* 'masque, personne masquée' (depuis le XVI^e s.; dialectalement aussi *macskura*, *maskura*, *maszkura* 'travesti, personnage ridicule'), le tchèq. *máškara* 'bouffon de carnaval; costume de masque' (depuis 1820 env.), le polon. *maszkara* 'personne masquée, masque; personne hideuse, épouvantail' (depuis 1764).

L'it. *màschera* ne peut être séparé de l'a. it. *mascarel* 'masque terrifiant les enfants' chez Uguzzo de Pise (env. 1192, DC, v. *masca*), de même que *màschera* est inséparable du nom *Mascarellus* (Brescia 841), fréquent dans les chartes de la Lombardie et du Piémont et que l'on trouve en outre en territoire galloromain avoisinant, sous la forme de *Mascharel* (Valais 1329, MDR 31, 533); on trouve aussi *Mascarellus* (Carcassonne 1256, Doc. Inquis. Lang., 2, 241), etc.; il en va de même en Catalogne, où *Mascharellus* est pour la première fois attesté à Gerona (893). *Maskarus*, dans une inscription de Narbonne (CIL, 12, 4985), ne contient pas de suffixe diminutif et survit dans des documents médiévaux de Ligurie et des régions voisines (*Mascarus*, 1157, Doc. Menton, p. 7; Lodi, 955; *Adam qui Mascaro vocatur*, Pistoia 1035, Libro Croce, p. 23), cf. Serra, ZRPh., 57, 543; Hubschmid, *Praeromanica*, 86; Corominas, 3, 285. Le nom de femme *Mascara*, sur une inscription

d'Igilgili, en Mauritanie (*CIL*, 8, 8372), appartient probablement aussi à notre groupe, car la personne ainsi nommée peut être originaire de l'Italie. *Mascarville*, HGAr., fut, sans doute, la ville d'un certain *Mascarus*; le nom a été formé comme *Maureville*, etc. (rom. *Maurus*), cf. Gamillscheg, *Rom. Germ.*, 1, 329. Sur le même territoire où est attesté anciennement *Maskarus*, nous trouvons *Mascaronus* comme surnom (Hérault 1165, *Cart. Maguelone*, 1, 238), aujourd'hui *Mascaroun* (et autres formes semblables), noms de famille, ou appellatifs signifiant 'personne noircie par le charbon'; citons en outre *Mascaron* (906) dans la Ribagorza. On relève d'autres mentions très nombreuses de ce nom, cf. Hubschmid, *Praeromanica*, p. 86; Corominas, 3, 285. Citons aussi le nom propre *Mascaranus* (Eixalada 840, *Analecta Montserratensia*, 9, 243) et l'a. pr. *G. Mascarán* (Quercy 1190, Brunel, *Chartes*, 1, 236), issus de dérivés romans présumés -*anus*. L'ablatif ou le datif pluriels de ce même nom expliquent les noms de lieux *Mascaras*, Gers (depuis 1080, *AHGasc.*, II/3, 32), *Mascaranis* (XV^e s., *ib.*, 12, 345); *Mascaras*, HPyr.; *Masquaraas* (XIII^e s.) > *Mascara(a)s*, BPyr. (avec -aa- pour indiquer la longueur de la voyelle). Une **villa Mascarana* explique *Mascarana*, nom de lieu probablement disparu, en Ligurie (Gênes 1158, *HPM*, Chart., 2, 536, et souvent au XII^e s.), de même que les noms *Albertinus de Mascarana* (1217, Carte Valsesia, *BSSS*, 124, 70) e de *de Mascaraneo* (Chiavenna XII^e s., 1271, *PSSC*, 23, 39; 12, 246).

Nous avons vu que le pr. mod. *mascaroun* signifie 'personne noircie par le charbon', acception en rapport avec l'arag. cat. et l'a. pr. *mascarar* 'noircir avec du charbon'. Ce verbe est aussi vivant sur le territoire linguistique italien: cf. en Corse *mascará* 'tingere di nero' (Alfonsi), d'où le corse *mascaròsu* 'sudicio di carbone' (Alfonsi; cf. aussi *era tuttu mascherosu da capu a pedi*, Cullana di A Baretta *Misgia* 2, 60); en tessin. *maškarás* 'se mâchurer de suie de marmite' (*AIS*, 929, p. 31), Bormio *maškerás*; et en a. lomb. *mascarao* 'livido, ammaccato' (*AGI*, 12, 413). Le substantif correspondant se trouve dans le corse *máškəru* 'suie' (*ALEIC*, 786, p. 26), le tessin. *mēškra* 'suie de marmite' (*AIS*, 929, p. 31), l'istr. *mascarón* 'di cavallo bianco e nero', l'a. it. *mascherizzo* 'macchia, livido' (env. 1600) et le sic. (Caltanissetta, Montelepre) *mascaredda* 'carbone (malattia del grano)' (*ATrP*, 13, 339; 15, 43). (Noto, Avola, Ragusa) 'sideritis romana', une plante que l'on nomme en sic. aussi *strigaredda*, *spinusa* (cf. sic. *striga* 'sorcière'). A côté du corse *Mascara*, quartier de la commune de Corte, on relève *Mascáru* (*ib.*) et *Pointe de la Mascaraccia*, montagne près d'Olivese, Corse.

En galloroman, le verbe subsiste non seulement en occitan, mais

aussi dans le dialecte de la Haute-Savoie, *māsera* 'tacher de suie', et dans l'a. fr. *mascherer*, etc. (cf. FEW) avec le dérivé de l'a. lill. *mas-carure* (1395) qui désignait évidemment un masque de fard ou la noircissure du visage.

En sont empruntés le moy. néerl. *mascheren* 'tacher, souiller', le flam. *masscheren* 'mâchurer, souiller', avec les dérivés comme le flam. *masscher* 'noir de fumée' et *masschel* 'suie attachée à la casserole; épis noirs dans le blé'. Les noms de personne *Mascardus* dans le Polypht. St-Germain (Paris, IX^e s.), *Iohannes Mascardus* de Gênes (1157, HPM, Chart., 2, 456) et *Guillelmus Mascardus* (Portovenere 1262, BSSS, 177, 315) contiennent le même suffixe que l'a. fr. *blanchard* 'blanchâtre'. Un changement de suffixe explique également *Petro Mascardo* (DSèvres XII^e s., AHPoit., 25, 41), cf. le m. fr. *noiraud*. Au type *Mascardus* correspondent le béarn. *mascarde* (adj. f.) 'bigarré, tacheté' et le cat. ribagorz. *mascard* (f. -arda) '(boeuf, brebis, chèvre) qui a la peau tachetée de noir'. En outre, nous trouvons le béarn. *mascar* (f. -e) qui suppose une forme préromane *maskáro-*; de là proviennent (empruntés au roman, car le basque -aro ne sert pas en général à former des adjectifs) le basque *maškaro* 'animal bariolé de taches noires et blanches' et le soul. *mazkaro* 'bigarré', '(bélrier) qui a le museau de diverses couleurs, sale' (à Roncal 'barbouillé, charbonné, taché').

Dans l'ibéroroman, on constate l'existence, à côté du terme plus récent *máscara* 'masque', de la forme autochtone *mascára* (correspondant au béarn. *mascare* f. 'tache, salissure, barbouillage'), surtout en Catalogne et dans les régions voisines: cat. 'polsim negre, especialment de carbó, de què es cobreixen les xemeneies, els sòls dels atuells de cuina, etc.; taca negra feta a la cara' (> campid. *mascára* 'fuligine'), valenc. 'tiznón, tizne', arag. (Alquézar) 'mancha, tiznadura de hollín', Segorbe 'tizne'; navarr. *mascáro* 'tizne; mancha negra en la cara'; au fig., on trouve à Majorque le terme *maskára* 'carie du blé, le charbon des céréales' (Rokseth, p. 172). L'arag. *máscara* 'tizne' et le valenc. *máixquera* 'souillure provoquée par la suie' (G. Colón) portent l'accent sur le radical. Les dérivés suivants en font partie: le cat. arag. *mascarar* 'tiznar'; l'arag. (Hecho) *maskarón* 'tizne o mancha, generalmente en la cara' (RLiR, 11, 210), le rioj. (Pradejón) 'mancha negra, tiznón' (RDTP, 4, 289), etc. A côté de l'a. esp. (*bestión*) *mascariento* 'feo, disforme' on relève l'argent. *mascarilla* 'nombre de un pelaje de caballo'. Corominas, 3, 285 ne sait pas si le second mot se rattache au premier ou à *máscara*. Or l'istr. *mascarón* 'di cavallo bianco e nero' et le cat. *mascard* (p. 42) parlent en faveur de la première supposition.

Mascarazo est le nom d'une région légèrement boisée près de Mipanas (Huesca, M 250); *Collado Mascaredo* désigne une région montagneuse au nord de La Uña (frontière Léon/Oviedo, M 80).

Au Portugal, *mascára* a été transformé par les mots en *-arra*, de valeur souvent dépréciative, en *mascarra* 'mancha feita com carvão. tinta, etc.' (depuis le XVI^e s.), alent. (S. Victor do Ameixal) 'fuligem de fornos e chaminés' (RLu, 19, 320), algarv. (Alportel) 'máscara' (croisement avec *máscara*); de là le *Monte da Mascarra*, Alvito (Beja). En sont dérivés les termes portugais suivants: *mascarrar* 'sujar com mascarra'; *mascarrada* 'mascarra' (XVI^e s.) et l'expression de la Beira Baixa (Proença-a-Nova) *mascarrado* 'démon, diable; insulte adressée à une personne' (communication de Alfredo Alves); *Mascarro*, forêt, Castelo de Vide (Alto Alentejo, C 28-D), *Mascarrade*, colline, Mouriscas (Beira Baixa, C 28-A). Le nom *Monte do Mascôrro*, Mamporcão (Évora), est surprenant, car il manque toute trace d'un appellatif correspondant. L'appellatif *mascarenhas* m. 'sombreiro alto de lâ, para resguardar do sol e da chuva', autrefois en usage dans les Indes portugaises, est bizarre; il semble être dérivé du port. *máscara*. Mais *Mascarenhas* est souvent attesté, déjà en 1290, comme nom de lieu au Portugal, par exemple dans le district de Bragança; *Herdade da(s) Mascarenhas*, Portalegre, Évora; *Monte do Mascarenhas*, Évora, Lisbonne (Arch. Port., 17, 145). Il s'ensuit que le nom ne peut pas avoir été dérivé du port. *máscara*, d'origine plus récente. Pour la signification du port. *mascarenhas*, comparez Badajoz *mascota* 'el sombrero flexible (para los días de fiesta)' (Santos Coco), l'andalou id., et les noms de lieu, en a. port., *Mascotelhos* (1220), et S. Vincencii de *Mascutellis* (1258), aujourd'hui *Mascotelos*, Braga. Ou bien, ces noms appartiennent-ils au port. *mascoto* 'grande martelo...' (dérivé du port. *mascotar* 'mascar, mastigar')? Au moyen âge, nous trouvons encore *Mascarenas* et *Mascarona* (deux localités?, Arch. Port., 17, 145). *Mascarenhas*, *-enas* et *Mascarona* supposent peut-être aussi pour le Portugal le radical non transformé de *mascára*.

Quoi qu'il en soit, le type **máskara*, attesté par l'it. *màschera*, s'étendait autrefois, sans doute, jusqu'au Portugal (où il a été transformé plus tard en *mascarra*), en tant que substantif ayant souvent la signification de 'suie, personne noircie par le charbon ou la suie, masque noir', ou comme verbe signifiant 'barbouiller de suie, noircir'. L'it. *màschera*, avec la signification spéciale de 'masque', a rencontré, en se répandant, le type autochtone **maskara* et ses dérivés. L'opinion de Meyer-Lübke, selon laquelle le rapport géographique et linguistique en-

tre **mascarare* 'noircir de charbon' et l'it. *màschera* 'masque' serait, pour le moment, difficile à établir, ne saurait plus guère être soutenue. Les verbes italiens cités, que Meyer-Lübke ne connaissait probablement pas, écartent la difficulté supposée. La chronologie des attestations et les significations concrètes, qui s'expliquent clairement par les concepts de 'suie' et de 'noircir', excluent toute influence de l'arabe *máshara*.

III

Rien n'est plus évident: le noircissement de la figure est un procédé rural de déguisement très simple et primitif (¹). On trouve des masques à fard à Vienne au XIII^e s. (Schmidt, p. 107). A Regensburg, en

(¹) Voici les titres des principaux ouvrages consultés ou à consulter pour la partie folklorique:

R. Reichstein, *Ursprung und Entwicklung der Maske*, dans *Schweizer Volkskunde*, 50 (1960), 1-4.

R. Wildhaber, *Form und Verbreitung der Maske*, ib., 50 (1960), 4-20 (avec bibliographie récente concernant les masques des pays de l'Europe, du Caucase et de l'Asie centrale).

A. van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*, I/3, cérémonies périodiques cycliques, 1.^{re} Carnaval — Carême — Pâques, Paris, 1947.

A. van Gennep, *Le folklore des Hautes-Alpes*, I-II, Paris, 1946, 1948.

R. Nelli, *Le Languedoc et le comté de Foix, le Roussillon*, Paris, 1958.

V. Ostermann, *La vita in Friuli*, Udine, 1940.

P. Toschi, *Le origini del teatro italiano*, Torino, 1955. (Maschere demoniache nel Carnevale e nella commedia, p. 166-227.)

G. Lorenzetti, *Le feste e le maschere veneziane*, Venezia 1937.

RDTP = *Revista de dialectología y tradiciones populares*, IX (1953), 470-471, avec indications bibliographiques pour l'Espagne.

Caro Baroja, *Los vascos*, Madrid, 1958.

W. Mannhardt, *Wald- und Feldkulte*, I. *Der Baumkultus der Germanen und ihrer Nachbarstämme*, Berlin, 1875.

Leopold Schmidt, *Masken in Mitteleuropa*, Wien, 1955.

S. Seligmann, *Der böse Blick und Verwandtes, Ein Beitrag zur Geschichte des Aberglaubens aller Zeiten und Völker*, I-II, Berlin, 1910.

L. Rüttemeyer, *Ur-Ethnographie der Schweiz*, Basel, 1924.

H. Meuli, *Schweizer Masken*, Zürich, 1943.

ArchVolksk. = *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*.

AtlasVolksk. = *Atlas der Schweizerischen Volkskunde*, II/2, cartes 171, 174; II/3, cartes 199, 200 (et commentaires correspondants, avec bibliographie), Basel, 1952, 1955.

Almanach de la CIBA, Bâle 1959 (consacré aux masques en Suisse).

1475, on interdit le maquillage de la figure (Schmidt, p. 113). Lors d'une mascarade, on noircit et on frotte les visages avec une couenne de lard (Augsburg 1570, Schmidt, p. 137). En Suisse, la coutume de se noircir de suie, au carnaval, est déjà attesté en 1467 (*ArchVolksk.*, 1, 273-275). Le pr. mod. *mascará* signifie 'se masquer en se barbouillant le visage' et l'a. lill. *mascarure* 'noircissure du visage' (1395). Dans plusieurs régions de la France, le noircissement des mains et des visages, afin de se masquer, fait donner à ces «masques» le nom de *mâchurés*; dans la Marche (Creuse), les déguisés sont nommés *mascarouïs* (van Gennep, I/3, p. 930, 897). Les déguisements de carnaval, où l'on se noircissait ou s'enfarinait le visage, étaient en usage en Touraine et dans le Bourbonnais (van Gennep, p. 888, 900). Dans le pays messin, on se noircissait le visage, et les déguisés étaient nommés *diales* ou diables (van Gennep, p. 896). En Languedoc et dans le Roussillon, le barbouillage du visage à la lie de vin, à la suie ou à l'encre complétait la mascarade (Nelli, p. 209). A Bar-sur-Aube, les bouffonneries du cortège du Mardi-Gras se coraient parfois de l'exhibition d'un pseudo-sauvage presque nu, le corps barbouillé de suie. A Vienne (Isère) se déroulait, avant le milieu du XVII^e s., un cortège carnavalesque, dans lequel figuraient quatre hommes presque nus, complètement noircis au charbon (van Gennep, p. 924, 931). En Espagne, le barbouillage du visage est attesté dans la province de Salamanca (en usage il y a 50 ans à Galinduste, Ejeme, etc., d'après un relevé personnel) et en Galice (*RDTP*, 4, 184). Cette coutume semble avoir été abandonnée assez tôt en Italie; ce n'est qu'au Frioul, à Carnaval, que l'on se maquille encore le visage de suie ou de farine blanche (Ostermann, 2, 483). Aujourd'hui, en Suisse, on ne se noircit que rarement le visage pour se déguiser (*ArchVolksk.*, 1, 184; *AtlasVolksk.*, 2, 199, 200 et commentaire, p. 289, 301). Dans le canton d'Argovie, cette coutume figurait le combat livré au démon d'hiver (*ArchVolksk.*, 11, 242). D'autre part, ceux qui représentent les démons de la végétation, au cortège de mai, en Alsace et dans les environs de Nuremberg, ont le visage noirci. En Thuringe, l'«homme sauvage» (le démon des forêts) est noirci de suie, de la tête aux pieds (Mannhardt, 1, p. 162, 314, 321-322, 336). En Autriche, le «roi de Pentecôte» a le visage noirci; à Budweis (Bohême), on porte des masques de carnaval ou on se noircit le visage (Mannhardt, 1, 342-343). Dans le comté de Ruppín (Altmark, Brandebourg), les jeunes gens se déguisent en femmes et se barbouillent le visage, pendant la semaine de Noël (Mannhardt, 1, 442; cf. aussi l'index de ce même volume, sous 'Schwärzung des Gesichts'). Même en Suède, les jeunes gens

se noircissent la figure ou portent des masques (Meuli, *Schweizer Masken*, p. 63).

Les masques en écorce, en bois, en cuivre, en carton ou en étoffe sont parfois aussi anciens, mais leur confection demande plus de temps. Les plus anciennes représentations d'hommes masqués (avec des têtes d'animaux) nous sont conservées par des dessins paléolithiques trouvés en Espagne et en France méridionale (Rüttimeyer, p. 367). Les masques sont souvent de couleur noire, ainsi, p. ex., en Galice, le masque du démon ou du diable (*RDTP*, 4, 196). En Sologne bourbonnaise, on avait des masques de papier barbouillé de suie (van Gennep, p. 888). Ces masques artificiels n'étaient pas très répandus en France, où l'on préférerait se noircir, tout simplement; par contre, ils sont très usuels en Suisse alémanique. Les plus primitifs sont en bois ou en cuivre, de couleur noire ou foncée (*ArchVolksk.*, 1, 184). Au Lötschental, les jeunes hommes ont des masques enfumés et noircis de suie et ils portent des peaux de moutons blancs et noirs (Rüttimeyer, p. 359-360). Le costume de mascarade que portent les jeunes gens de Laupen (Berne), quelques semaines avant la Saint-Sylvestre, est complètement noir (*Almanach de la CIBA*). Les masques d'étoffe portés au carnaval de Venise étaient en velours noir ou en soie de même couleur, et s'appelaient *morète* (*morèta* au sg., Boerio), *moretine*. Ce sont des dérivés du vén. *moro* 'personne de couleur noire' (lat. *maurus*). Un manteau de soie quelquefois gris, mais presque toujours noir, faisait partie du costume (de La Lande, *Voyage en Italie*, vol. 7 [Genève 1790], p. 41). Le m.h.a. *mörinne* 'masque noir' (Regensburg, XIV^e s., Schmidt, p. 112) s'explique de la même façon, et rappelle aussi les *morris dancers* de l'Angleterre, au visage noirci de suie (depuis 1548), cf. Mannhardt, 1, 546-547. Dans le pays basque, en basse Soule, on distingue des masques rouges et noirs (Caro Baroja, p. 404). En Galice, on connaît la *morena*, qui représente une tête de vache faite de bois et couverte de la peau d'un mouton noir (*RDTP*, 4, 195); le mot est de la famille de l'esp. *moreno* 'de couleur noirâtre'. A Nuremberg, des masqués déguisés en nègres apparaissent au carnaval (1487, Schmidt, p. 118); il en est de même à Munich (1596, Schmidt, p. 141); voy. à ce sujet les images contemporaines n° 9-20 chez Schmidt (en appendice). Des masques en étoffe noire, d'origine italienne, étaient en usage en France depuis le XVI^e s.; voy. Gay, 2, 120, avec fig.

Tout cela met en évidence la relation entre l'it. *maschera* 'masque' et les substantifs correspondants désignant la suie; les verbes du type *mascarar* 'noircir' n'en sont que des dérivés.

IV

A côté de **maskara* 'masque', sont attestés: le latin tardif *masca* (avec la même signification, terme employé par l'évêque Aldhelm, en Angleterre, vers 680), le bas-latin *mascha* chez Uguzzo de Pise (env. 1192) et le mot *mascus* qui sert de glose à l'a. angl. *grīma* 'masque' (vers 725). Mais en général, *masca* désigne une sorcière ou un spectre quelconque: cf. latin tardif *masca* 'sorcière' dans l'Edit du roi langobard Rothari (643), et plus tard dans les lois langobardes (env. VIII^e-IX^e s., *MGH, Leg.*, 4, 258, 32), aussi dans une source anglaise, et le mot du bas lat. *masca* 'monstre féminin, spectre, cauchemar' (env. 1210), *DC* et *ARom.*, 6, 307-308. *Masca vicus* est écrit sur une monnaie mérovingienne pour indiquer une localité (Holder). A l'a. piém. *masca* 'strega' (1514, *BSSS*, 94, 752) correspondent le sobriquet *Masca* (1253, *HPM, Lib. iur. Gen.*, 1, 1188), et comme nom de localité *Valmasca*, au Nord du Monte Bego (*DTLig.*, 1, Intemelio, p. 78). En sont dérivés *de loco Mascano* (1206, *CD. Bergamo*, 2, 526), *Mascheto*, localité du Piémont (1285, *HPM, Chart.*, 1, 1570), Le sobriquet *Masconus* (1168, *HPM, Lib. iur. Gen.*, 1, 231) nous explique l'adj. sic. *mascunaru* 'di acqua fredda dei monti capace a produrre gravi febbri effimere, reumatiche' (Pitrè). On croyait que la maladie était causée par un démon ou un sorcier. En a. pr., *masca* signifie probablement et seulement 'sorcière' (1396, Pansier) et non pas 'masque'. Cette supposition est étayée par les noms *Masca*, lieu dit, Saignon (Apt, XIII^e s., *CTProv.*, 5, 2) et *Valmasca* près Fréjus (XIII^e s., *Gallia Christ. novissima*, 1, 205), pour ne citer que d'anciens témoignages (cf. des noms modernes chez Mistral sous *masco*). Les dérivés, tels l'a. pic. *se maskier* 'se noircir' chez Garin de Monglane (XIII^e s.), l'a. fr. et le moy. fr. *maschier* 'feindre, dissimuler' (XIII^e s.; Villon), le fr. mod. *mâcher* 'id.' (Molière) et la forme empruntée du moy. néerl. *maesche* 'tache' prouvent que *masca* existait également au Nord de la France. Le substantif n'est conservé en français que dans le vieux composé *talamasca* (p. 51). Le verbe a disparu à cause de la rencontre phonétique avec le fr. *mâcher*. L'existence d'un ancien mot rhétoroman **masca* 'sorcière' peut être induite de *Maschga*, pâturage dans les montagnes de Flums (Oberland St-Gallois) et de *Maschgaboda*, pâturage près de Davos. Aujourd'hui, *masca* persiste dans le piém. et le lig. de l'Ouest *máska* 'sorcière' (en piém. du sud également 'cauchemar'), le pr. *másko*, le terme d'Isola *maisso*, le lang. aveyr. *másko*. En dehors de cette région, nous trouvons les noms de lieux *Masquera* (1163), littéralement 'lieu hanté par les sor-

ciers', aujourd'hui *Lamasquère*, canton de St-Lys, HGar., et *Masquières*, commune de Tournon-d'Agenais. Il se peut que nous devions y ajouter le *rio Mascún* près de Rodellar (Huesca, M 249); cf. *la Masque* ('la sorcière'), nom d'un ruisseau (DTop. Marseille).

Le fait que *masca* soit anciennement attesté en territoire langobard et en Angleterre et qu'il coïncide phonétiquement avec le v.h.a. et le v. sax. *masca* 'maille' (i.-e. **mezg-* 'nouer') a amené à conclure que *masca* aurait désigné à l'origine un masque d'étoffe avec des mailles, ou plutôt un cadavre enveloppé d'un filet destiné à empêcher son apparition comme spectre, et enfin le revenant entouré du filet même, bref, un revenant, une sorcière (Meuli, *Schweiz. Masken*, p. 60-61). L'it. *màschera* supposerait, selon A. Barth, un ancien pluriel **mascora*, qui aurait été transformé sous l'influence de *masche* (pluriel) en *màschera* (chez Meuli, *loc. cit.*). Cependant *masca* et *mascus*, tirés de sources anglaises transcrites en latin, ne fournissent aucun indice relatif à une ancienne origine germanique du nom du masque; ces mots proviennent plutôt de la koiné régionale, du latin vulgaire. Car, si *masca* était réellement d'origine germanique, on devrait au moins trouver des termes correspondants dans l'ancien anglais. Mais là, c'est *grima* qui signifie 'masque'.

L'explication de l'it. *màschera*, proposée par Barth, n'est pas soutenable, car elle ne tient pas compte des formes anciennes (*mascara*). Le suffixe est probablement identique avec les suffixes des adjectifs de couleur gaulois, tels **álbaro-* 'blanc' (REW, 318) et **léukaro-* 'id.' (VRom., 3, 87, n. 3). Etant donné que *masca* et *mascara*, qui ont longtemps coexisté sur le même territoire avec des significations semblables, ne peuvent être séparés l'un de l'autre, et que, d'autre part, à côté des substantifs, les verbes **mascare* et **mascarare* peuvent être sommairement rassemblés sous la signification de 'noircir', il nous faut conclure que l'étymologie germanique proposée est tout à fait erronée. Même du point de vue de la géographie linguistique, elle doit être refusée. En Corse, région qui n'a jamais été colonisée par les Germains, existent encore des représentants de **maskaro-* et de **mascarare* (p. 41). Ajoutons d'autres formes corses, non encore prises en considération, *maskáccì* 'spauracchi' (ALEIC, 858, p. 38, 43, 46), 'scarabocchi' ('taches d'encre', ALEIC, 1505, p. 34). Le même type, emprunté aux parlers corses, existe dans le logoudor. septentrional *maskátsu* 'cauchemar'. Ce type s'est propagé jusque dans la région de Bitti (M. L. Wagner), et il explique le nom d'une falaise, *Puntà Mascazzu*, au Monte Olia (région de Monti, dans le Logudoro septentrional). L'emprunt du corse

maskácc'i à la langue de Gênes est improbable, puisque *masca* 'cauchemar' n'est pas un mot génois. Il s'agit plutôt d'un vieux terme de Ligurie (La Corse était habitée par des Ligures), mais qui n'était pas exclusivement ligure. Le logoud. (peut-être de Siniscola) *su mascatore* 'il diavolo tentatore' (Wagner, *DES*) est formé comme l'aveyr. *maskáyre* 'sorcier' et suppose un verbe **mascare* dont il n'y a plus de trace dans les dialectes de Corse et de l'Italie du Nord.

V

Les rapports sémantiques entre 'masque' et 'sorcière, démon, cauchemar' sont faciles à saisir. Le lat. *larva* ne signifie pas seulement 'monstre', mais aussi 'masque'. Le basque *mozorro* 'masque; épouvantail' désigne aussi un croque-mitaine ou un fantôme, avec métathèse: *zomorro* 'id.; insecte répugnant', *zamorro* 'masque'. On peut expliquer ces mots à partir du basque *mozolo* 'mochuelo' ('hibou') et 'masqué', avec changement de suffixe. A l'origine, le terme désignait donc un oiseau de nuit démoniaque, comme le lat. *strīga* 'grand-duc, oiseau de nuit, sorcière, vampire'.

Le concept de 'démon, sorcier, sorcière' peut s'exprimer, tout simplement, à l'aide d'un mot dont le sens est 'noir'. Les démons apparaissent pendant la nuit. Ils sont de couleur foncée, blanche et noire, ou noire. Le diable surtout est de couleur noire, parce que le noir est la couleur mauvaise, celle des enfers. Les Romains déjà imaginaient que les sorcières du cimetière de l'Esquilin avaient la forme de figures noires. Aujourd'hui encore, les sorcières sont noires, p. ex. au Luxembourg, et elles mangent dans leurs réunions du pain fait de millet noir (*Handwörterbuch d. dt. Abergl.*, 7, 1432). Ailleurs, elles portent, selon la croyance populaire, des bas noirs (rouges parfois) ou une cotte foncée (*ib.*, 3, 1896). Elles ont le pouvoir de se transformer en chien ou en mouton noirs (*Enc. it.*, 32, 842) ou en n'importe quel animal noir, comme c'est le cas en Catalogne (Alcover-Moll, 2, 624). Un des fantômes qui me faisait peur la nuit, quand j'étais enfant, était entièrement vêtu de velours noir et portait un chapeau noir. Chez les Hongrois et dans l'île de Java, on croit que le cauchemar est une femme noire qui s'assied sur la poitrine du dormeur.

La couleur noire est ainsi le symbole de l'énigmatique, de l'inextricable, de l'horrible et du fantastique. C'est la couleur des démons terrifiants, la couleur aussi des masques démoniaques ou des hommes

déguisés en démons — à l'origine, au moins dans de nombreux cas, en démons de la végétation — afin de chasser les mauvais esprits qui ont fait mourir la Nature pendant l'hiver (Hoffmann-Krayer, *ArchVolksk.*, 11, 242; *Atlas Volksk.*, commentaire à la carte II, 200). Les personnes masquées font souvent des quêtes; les offrandes qu'elles reçoivent sont dues, sans doute, à la reconnaissance qu'on leur voue pour avoir chassé les démons de l'hiver. Dès lors on comprend pourquoi ces déguisements interviennent surtout en hiver et au printemps. Les masques des morts, que beaucoup de peuples connaissent, servent aussi à protéger les défunts contre les démons. D'une façon générale, la couleur noire est employée comme moyen de défense contre le mauvais oeil (Seligmann; cf. l'index au t. II de son ouvrage, sous 'schwarz'). D'après Meuli, les masques sont plutôt le symbole des âmes des morts qui, selon une croyance répandue, remontent, pendant un certain temps, des Enfers vers le monde (*Schweizer Masken*, p. 44-64). Cette interprétation paraît exacte dans certains cas: mais dans les autres la preuve reste à faire et Meuli lui-même souligne qu'il serait téméraire de croire que tous les masques grecs anciens représentent les âmes des morts (*op. cit.*, p. 55, 57). Quoi qu'il en soit, l'accord sémantique entre 'noir', 'masque' et 'sorcière' ou 'démon', entre *mascara* et *masca*, est évident. Il ne faut pas séparer *mascara* de *masca* ni soupçonner l'influence d'un mot arabe pour expliquer les divers sens de *mascara* et *masca*.

VI

Compte tenu de l'ensemble de ces constatations, la famille de notre mot ne peut être que d'origine préromane et pré-indo-européenne, faute d'étymologie celtique et indo-européenne. L'extrême ancienneté de *masca* est également prouvée par une série de noms gaulois, énumérés chez Holder, par exemple *Mascius*, dont est dérivé le nom de lieu *Masciacus* (-o) en Rhétie, à Belfort, etc. Il convient de remarquer spécialement chez Ennodius d'Arles (env. 520) le surnom *Mascator*, qui présume un verbe **mascare* (a. pic. *maskier*) et qui correspond exactement à l'aveyr. *maskáyre* 'sorcier' (p. 49). On appelait le sorcier 'le noirceur', ce qui rappelle la croyance bien attestée en France et en Europe centrale, selon laquelle les démons (les personnes masquées) noircissent ou salissent, pour les effrayer ou pour les agacer, ceux qui viennent à leur rencontre. De même, dans les Htes-Alpes *embarndaire* signifie 'sorcier' (van Gennep, *HALpes*, 2, 90-91), à Lallé et dans la BUBaye

embarnar 'ensorceler', ailleurs *embrenar* 'barbouiller, salir' (FEW, 1, 515). L'ancien nom masculin *Mascitus*, attesté trois fois dans le Nord de la France, contient un suffixe *-itus*; de là, avec redoublement expressif du *-t-*, le suffixe *-ittus* > *-et* dans le nom *Jaqueminus Mascet* (1409, *Mél. Valdôtains* 1, 330). Les noms *Mascotus* (Toulouse 1218), *Petrus de Mascoto* (Oulx 1227, BSSS, 45, 278), *Antonius Mascottus* (Val di Non 1522, Tridentum, 6, 425-426), ainsi que les appellatifs, en pr. mod. *mascot* 'petit sorcier', 'petit magicien', en a. pr. *mascota* 'entremetteuse' (Narbonne 1232), supposent un suffixe *-ottus*.

Il faut encore considérer le composé du latin tardif *talamasca* qui est expliqué en glose par 'delusio imaginaria' et 'pusio larvatus'; Hincmar de Reims dit *larvas daemonum quas vulgo talamascas vocant* (852). D'autres attestations anciennes nous viennent d'Orléans (avant 821) et de Laon (avant 868). La forme *malatasca* 'démon', attestée dans deux Vies de saint, s'explique en supposant une métathèse influencée par l'adjectif *malus*. Le mot *talamasca* a survécu dans les gloses françaises de Raschi sous la forme de *talmasje* 'masque', dans le néerl. moy. et le m.b.a. *talmasche*, dans le néerl. moy. *taelmasche*, dans l'a. piém. *taramasca* (Vercelli 1225, communication de M. Gasca), et dans une série de dérivés, cf. Hubschmid, *Praeromanica*, p. 86, et FEW. Dans *tala*, j'ai soupçonné le celt. **talu-* 'front'. Corominas s'y oppose en disant que le front n'est pas le 'visage' et que la voyelle de liaison *a* serait suspecte. Cependant, le bret. *dal-ouz-dal* signifie 'face-à-face' et le gallois *tal-dal* 'head to head'. L'avest. *ainika-* signifie 'visage' et 'front', de même le sanscr. *pratīka-*. En ce qui concerne la voyelle de liaison, il faut rappeler le nom masculin britannique *Catamanus* (en rapport avec le celt. **katu-* 'combat'). Holder, 2, 819 énumère d'autres exemples de l'emploi de la voyelle de liaison *a* au lieu du *o* attendu: cf. également K. H. Schmidt, ZCPH., 26, 166-167. Dans le nom *Vinda-luco*, de la zone limitrophe celto-germanique (Augusta Raurica), Schmidt suppose une influence étrangère (probablement germanique), ZCPH., 26, 296. Le gaul. *talamasca* a pénétré de bonne heure dans les territoires germaniques voisins, d'où la forme secondaire avec *-d-* (< germ. *th-*, comme dans all. *Dietrich* < gaul. **Teuto-rīg-*), *monstrum quod dicitur dalamasca* (Gloss. Salomonis, Cod. Munich, a. 1175, Graff). Un autre mot emprunté aux Gaulois, et qui a pris la signification de démon chez les Germains, est *dustus*; d'où, en Westphalie, *dūs* 'diable', etc. (FEW, 3, 195). Par un emprunt plus ancien, à partir du celt. **dusja*, s'expliquent le norv. *tysja* 'fantôme' et le v.h.a. *zussa* dans *hagzussa*, d'où l'all. *hexe*.

Il est possible que les Germains aient aussi emprunté de bonne heure le gaul. **masko-* 'noir', mais le mot n'aurait été conservé que dans des noms individuels (plus tard noms de famille): *Masco* (Regensburg, 778), aujourd'hui les noms de famille *Masch*, *Masche*; *Mesgilo* (St-Gall, 804), **Maskilo*, -*in*, d'où le nom de famille *Möschlin*, provenant de Witterswil (Soleure, Suisse) et le nom de lieu *Mescilinvelt* (vers 1000) près de Munich; le nom *Mascarius* (Reichenau, sur le lac de Constance, vers le IX^e s.) et le nom *Mascro* (ib., IX^e s.), en rapport avec le gaul. *Maskarus*. Le germanique n'offre rien qui puisse expliquer ces noms. Ceux-ci étant des noms individuels (donnés à l'enfant juste après la naissance), ils ne peuvent remonter à des noms de métier ('noueur de filets', du v.h.a. *masca* 'filet'). La restriction de ces noms au territoire allemand méridional témoigne de leur origine prégermanique.

L'origine préromane de *masca* et de sa famille est enfin prouvée par un mot correspondant du basque, auquel on n'a pas pris garde jusqu'à présent. Le basque *maskal* 'crotte, saleté recueillie par le bord du vêtement' rappelle le soul. *mazkaro* 'sale' (p. 42). La forme *maskal* doit être autochtone en basque, comme semblent le démontrer son suffixe particulier et sa signification spéciale, laquelle n'est connue nulle part ailleurs dans le domaine roman. Le dan. *grime* 'saleté au bord du vêtement' est synonyme du basque *maskal*. Mais *grime* signifie aussi, en ancien danois, 'masque du visage'. Il correspond au v.isl. *gríma* 'protège-visage, masque, casque; trace de crotte dans le visage', au suéd. (dial.) 'trace de crotte dans le visage', au v. sax. *grīma* 'masque', au frison de l'Est *grīme* 'masque, trace foncée dans le visage', au v. angl. *grīma* 'masque, casque; fantôme', au flam. *grijm* 'suie' (> angl. mod. *grime*). Le composé du v.isl. *hrímgrímnir* signifie '(loup) qui a un masque de suie, qui a la figure en couleur de suie', cf. Jóhannesson, *Aisl. etym. Wörterbuch*, p. 391. Le suffixe du basque *maskal*, -*al*, a été étudié par Azkue, *Morfología vasca*, p. 37-38, et rayé dans la catégorie des «sufijos problemáticos». Uhlenbeck lui aussi rassemble des mots formés à l'aide de ce suffixe (*De oudere lagen...*, p. 38; traduction française dans *Eusko-Jakintza*, 1, 570). Le suffixe -*al* n'est plus productif en basque. Il s'ajoute à des radicaux nominaux (substantifs, adjectifs). Le basque *hegal* 'aile' existe à côté du basque *hegatz* 'plume', *ego* 'aile', *ega-* 'voler'. Le basque *makal* 'débile, malade', *makhal* 'faible, affaibli, estropié, informe' (avec -*s-* secondaire le mot bizc. guip. *maskal* 'faible, affaibli, estropié', d'où en Lomagne, *mascòt* 'maladroit?') ne peut être séparé du basque *makhel* 'estropié';

affaibli; déprimé, maladroit, insipide', de *makher* 'estropié, insipide, âpre' ni non plus du pré-indo-europ. **makorr-* 'estropié', dans des termes correspondants galloromans (*FEW*, 6, 76). Le bizc. *sendal* 'robuste' contient le même radical que le labourd. *bnavarr. sendar* 'solide, robuste, ferme' et le basque *sendo* 'fort, vigoureux, robuste, puissant'. Dans le basque *maskal*, nous avons un très ancien suffixe, qui n'a jamais été ajouté à des radicaux d'origine romane.

L'origine pré-indo-européenne de *masca*, proposée aussi, non sans hésitations, par Corominas, 3, 284a, a été parfaitement expliquée de cette manière. Mais Corominas nous a simplement rappelé l'homonyme basque *maskal* 'faible', qui est, comme nous l'avons vu, un mot tout à fait différent. Il n'est pas rare que des mots pré-indo-européens vivent dans la péninsule ibérique, en Italie et dans tout le domaine gallo-romain; cf. Hubschmid, *Sard. Studien*, p. 93-101, et *Méditerranée Substrate*, p. 25-64.

G. Alessio (*RLiR*, 17, 189-199), C. Battisti (Battisti-Alessio, v. *masca, maschera*) et V. Pisani (*Riv. degli studi orientali*, 27, 1952, 88-89) attribuent, eux aussi, à l'it. *maschera* une origine pré-indo-européenne, méditerranéenne. Cependant, ils n'ont pas réussi à décrire la préhistoire de ce mot. Alessio suppose, en partant du fr. *rabâcher* 'redire souvent et inutilement la même chose' (aussi synonyme en moy. fr. de l'a. fr. *rabaster* 'faire du tapage'), un ligure **bascare*, qui serait apparenté ou (pré)grec βασκεῖν 'léger, κακολεγεῖν (Hésych) et au (pré)lat. *fascinum* 'charme, maléfice': lequel appartiendrait — compte tenu du changement méditerranéen de *b* en *m* — à *masca* et sa famille. En ce qui concerne le suffixe de l'it. *maschera*, il invoque à tort des mots basques munis du suffixe *-ar*, car ces suffixes furent originalement en *-arr* (avec l'article *-arra*). L'étymologie proposée pour le fr. *rabâcher* est très douteuse puisqu'elle laisse inexplicite l'ancienne forme *rabaster* (cf. aussi l'a. pr. *rabasta* 'querelle'). Le rattachement de *masca* au gr. βασκεῖν n'est pas soutenable, le changement de *b* en *m* étant sans pareil sur un si vaste territoire de l'Ouest (le mot prérom. **barra* 'barre' ne peut pas correspondre à **marra* 'pierre, rocher'), et il est inadmissible de se contenter, dans une famille aussi complexe que celle de *masca*, de considérer simplement quelques groupes de significations de **maskara*, sans avoir d'abord étudié toute l'histoire sémantique des mots romans apparentés. Pisani aussi méconnaît tout à fait le développement sémantique des mots romans, quand il y rattache le sidète (de l'Asie mineure) *masara* 'image', en faisant remarquer que l'it. *maschera* signifie en somme 'faccia, o testa finta... per rappresen-

tare alcuna persona o vera, o ideale'. Battisti reprend l'étymologie de Alessio et pense que l'it. *màschera* a pénétré dans le turc et l'arabe, ce qui est impossible pour des raisons chronologiques et géographiques et à cause des significations souvent fort différentes des mots arabes et turcs. L'arabe *màshara* dérive régulièrement du verbe arabe *sahir* 'se moquer de qqn, railler', cf. Corominas, 3, 282a.

En résumé, nous constatons ceci: *mascara* et *masca* contiennent le même radical d'origine pré-indo-européenne, avec la signification fondamentale de 'suie, visage noirci, fantôme noir et apparition démoniaque'. L'origine pré-indo-européenne de ces mots est prouvée surtout par le basque *maskal*. En Italie, en Corse et en Gaule, le mot s'est conservé dans son sens propre et pour désigner des êtres démoniaques; dans la péninsule ibérique il est demeuré, d'abord, avec le sens plus ancien et concret de 'suie, saleté'. Au temps de la Renaissance, du fait de l'influence de l'Italie sur d'autres pays, l'it. *màschera* s'est répandu dans de vastes régions; de même, plus tard, le fr. *masque*, avec tous ses sens techniques.

VII

Voici les principes méthodologiques que l'on peut dégager de nos recherches et qu'il faut respecter dans les études étymologiques, surtout quand il s'agit de mots d'origine préromane provenant du substrat pré-indo-européen:

1^o Les familles de mots romans doivent être étudiées le plus à fond possible. L'étymologie doit rendre compte de toutes les formes et de toutes les significations. Les mots portugais ou italiens d'origine préromane, apparentés à des mots d'autres langues romanes, doivent être examinés sous tous leurs rapports.

2^o Des noms peuvent être parfois d'importance primordiale pour l'étymologie des appellatifs, surtout s'ils sont attestés sur le même territoire que l'appellatif, et qu'ils sont attestés depuis longtemps.

3.^o En comparant le vocabulaire basque, on doit tenir compte des emprunts faits par le basque au roman. D'autre part, les mots basques contenant le même radical qu'un mot pré-indo-européen, mais élargi avec des suffixes qui ne sont plus productifs depuis longtemps, sont d'une importance décisive pour la démonstration de l'origine pré-indo-européenne de toute une famille de mots.

4^o Une bonne étymologie ne doit pas négliger l'histoire des choses désignées et, dans le cas des 'masques', le folklore qui s'y rapporte.

Dans la majeure partie de ses recherches, Corominas s'en tient à ces principes. D'autres savants, surtout des Italiens qui s'occupent d'étymologies méditerranéennes, négligent souvent de procéder à des recherches détaillées sur le territoire roman. Beaucoup d'étymologies méditerranéennes — et aussi indoeuropéennes — qui se fondent sur une documentation trop limitée, sont erronées ou très improbables. Une étymologie romane solidement construite sur la géographie linguistique conduit à des résultats beaucoup plus sûrs. K. Jaberg a raison quand il dit: «Es gibt kaum eine linguistische Forschungsmethode, die so wie die Sprachgeographie geeignet ist, auf dem Gebiet der sprachlichen Verwandtschaftsverhältnisse Sein und Schein zu trennen» (*RLiR*, 1, 119). Lorsque les cartes linguistiques nécessaires font défaut, il faut consulter les dictionnaires de patois. Les attestations anciennes doivent être localisées et datées, afin que le chercheur obtienne une image suffisamment exacte des situations linguistiques du moyen âge. De cette manière seulement, l'examen synchronique et diachronique de la langue est possible, examen qui seul nous permet de suivre le destin des mots à travers le temps et l'espace, et qui nous fournit, lorsqu'il s'agit de mots d'origine pré-romane, une base solide pour l'explication des relations linguistiques pré-historiques. Le *Thesaurus Praeromanicus*, que j'ai l'intention de rédiger, a pour but de fournir une documentation abondante et utile aux recherches futures.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS, H. MEIER, G. GASCA QUEIRAZZA, S. J.
Réponse de M. HUBSCHMID.

G. ROHLFS (Munich) rappelle l'existence du mot génois *maska* 'la joue, la mâchoire'.

H. MEIER (Bonn) demande à M. Hubschmid comment il explique le suffixe de *maschera*.

J. HUBSCHMID répond qu'il s'agit très probablement d'un suffixe servant à désigner la couleur.

G. GASCA QUEIRAZZA, S. J. (Turin) signale l'attestation, en ancien piémontais, de *taramasca* dans les glosses vulgaires à la grammaire latine dite *Donatus Magistri Mayfredi de Bellomonte* (Vercelli, 1225): «larva, id est persona, quod vulgariter dicitur *taramasca*».



EFEITO DE SUBSTRATO OU SELECÇÃO FONOLÓGICA?

FRIEDRICH SCHÜRR
(FREIBURG IM BREISGAU)

«É muito sugestiva a hipótese que filia na possível consequência de um substrato a evolução dos grupos *cl-*, *fl-* e *pl-*». Este passo da recente «História da língua portuguesa» de Serafim da Silva Neto sugere-me a tentativa de ilustrar novamente o problema já tocado no meu estudo sobre «A posição do português na România», isto é, de ilustrar os dois aspectos do problema ou seja a possível conexão da evolução ibero-românica com a de outros territórios românicos, por um lado, e a diferenciação entre português e espanhol, por outro, e examinar se há motivo para falar de efeitos de substrato.

O senhor Silva Neto refere-se às teorias de Brøndal, Menéndez Pidal, Gamillscheg, Merlo, mas particularmente à do grande mestre espanhol. «Na sua obra clássica, acerca do estado linguístico da Península Ibérica até o séc. XI, Menéndez Pidal situa a palatização de *cl-*, *fl-* e *pl-* entre os fenómenos que se verificaram na região ocidental, e relaciona-a com falares da Itália. Sem dúvida, diz o grande filólogo, «hay debajo de este fenómeno algún rasgo propio de las lenguas indígenas», isto é, dos Cântabros, Vaceus, Astures, Galaicos e Lusitanos, povos que habitavam as áreas em que se verificou aquele tratamento». (*l. c.*, p. 145). E, depois de Menéndez Pidal, foi Gamillscheg quem atribuiu o fenómeno da palatização de *cl-*, *fl-* e *pl-* no Noroeste Ibérico particularmente à influência de populações de raiz lígure.

Pois bem: para julgar as possíveis influências de substrato sobre os grupos em questão, será preciso apresentarmos antes a distribuição geográfica dos seus resultados sobre os territórios da România. Meyer-Lübke, depois da exposição dada no primeiro volume da sua *Gramática das línguas românicas* (§§ 421-425) tendo tratado novamente o problema no seu estudo substancial sobre *Die Schicksale des lat. 1 im Romanischen* (Ber. Sächs. Akad. d. W., 86/1934, pp. 43 ss.), posso limitar-me aqui aos factos gerais.

Podemos partir, pois, com Meyer-Lübke, da pronúncia do *l* post-consonântico latino como «tenuis», ou seja duma tendência à palatização desse *l* quase geral no latim vulgar de todas as regiões, e pôr a questão: porque foi esse *l* em via de palatização substituído por um *l* mediano ou alveolar na Sardenha, na Dalmácia, nos Alpes réticos, na Ilha de França, na Picardia, na Provença, na Catalunha, etc. (Meyer-Lübke, *l. c.* p. 43)? Evidentemente a tendência palatalizante foi contrariada em todos os tempos pela reacção das camadas superiores, das escolas e da língua literária e oficial, reacção mais ou menos forte segundo as regiões.

Como se sabe, a vocalização de *l* post-consonântico em *i* é própria do domínio linguístico italiano até às zonas de transição para o reto-românico, provençal e franco-provençal, à excepção, todavia, de uma região abrucesa (com *pl-*, *fl-* conservados, e, segundo Rohlfs, *H. Gr. it.*, p. 295, também *cl-*, *sc-* e *gl-*) e dos antigos documentos venezianos e lombardos (cf. Meyer-Lübke, *l. c.*, p. 46 s., Rohlfs, pp. 304, 310), que deixam entrever a resistência oposta particularmente pelas labiais à palatização dum *l* seguinte. E isso não somente na Itália e nas zonas de transição para o reto-românico. Eis aqui as condições do romeno: *cl-* > *ch-*, *gl-* > *gh-* (p. ex. *a chemá, cheie; ghiaț*), mas *pl-*, *fl-* conservados (cf. *plinge, plin, floare*). A propósito da manutenção dos grupos *pl-*, *fl-* em oposição à transformação dos outros nas regiões mencionadas, Meyer-Lübke (*l. c.*, p. 47) cita este passo do Abbé Rousselot (no seu estudo sobre o *Patois de Cellesrouin*, p. 199): «*kl, gl* exigent deux mouvements bien distincts de la langue: l'un de la racine, l'autre de la pointe, *kl', gl'*, au contraire, demandent un mouvement intermédiaire, non plus de la pointe, mais du dos de la langue. L'*l'* est donc appelée naturellement par la gutturale. On ne voit pas les mêmes raisons pour le mouvement de *l* après les labiales. Mais le mouvement une fois commencé, on conçoit qu'il se soit propagé à toutes les *l* placées après consonnes». Desta maneira se compreende que o processo de palatização de *l* post-consonântico encontrasse a menor resistência depois das velares e que no norte da Itália por uma assimilação recíproca os grupos *cl-*, *gl-* chegassem a *tš*, *dž*, assim p. ex. em veneziano: *tšamar, džazo*, etc., enquanto nas zonas de transição os *pl-*, *fl-* ficaram atrás. Pois bem, alguns fenómenos do romeno podem ilustrar ainda mais estas condições.

Em românico balcânico, depois do primeiro movimento no sentido da palatização de *l* post-consonântico, realizado ainda do outro lado do Adriático, mas frustrado depois das labiais, estas sofreram um processo análogo por efeito de um *y* ou *i* seguintes numa época mais recente, mas

ainda pré-literária. A esta palatização secundária das labiais subtraem-se sòmente a parte sudoeste da Transilvânia e a Olténia, e assim se explica a sua manutenção na língua literária (cf. Puşcariu, *Limba română*, p. 32, mapa 6). Esta palatização pode ser considerada como fenómeno de assimilação que deixa primeiramente intacta a articulação específica das labiais: não tendo estas em comum com um *y* ou *i* seguintes nenhum elemento articulatorio, intercala-se um som de transição que mantém a articulação oclusiva ou fricativa da labial, mas adaptada ao ponto de articulação do *y* ou *i*, isto é, um som intermédio prepalatal, de modo que *piept* (de *p e c t u s*) torna-se *pk'ept* (ou *pt'ept*), *bine* > *bg'ine* (*bd'ine*), *fier* > *fh'er*, *viespe* > *vyespă*, *mic* > *mn'ic*, etc., resultados cuja difusão se pode registar nos mapas do ALR, p. ex. na Transilvânia, como igualmente a das fases ulteriores por perda do elemento labial (*k'ept*, *g'ine*, *h'er*, *yespa*, *hic*, etc., próprias particularmente do macedo-romeno) e por assimilação progressiva (*tšépt*, *džine*, *šer*, etc.). Considerando ainda a evolução análoga em prov. *sapcha* < *s a p i a t*, à qual corresponde em francês *sache*, podemos alcançar uma ideia, do que aconteceu no processo de palatização das labiais em territórios geograficamente separados. E adquirir uma ideia também da palatização análoga das labiais por influência de um *l* prepalatal seguinte.

Primeiro, no Sul da Itália: sic., nap. *kyu* = *più*, *kyanta* = *pianta*, *yancu* = *bianco*; sic. *χuri*, luc. *šore* = *fiore*, etc.; no Norte, particularmente nas zonas de transição, as fases mais antigas *ptšanta*, *bdžank*, *ftšuma* (assim na Val Camonica Superior, cf. Meyer-Lübke, *l. c.*, p. 49; análogamente no Ticino, *l. c.*, Rohlf, p. 296; fenómenos análogos no domínio linguístico francês, Meyer-Lübke, pp. 58, 59, 61), mas também em lígure e piemontês meridional (*tšü* = *più*, *tšanta*, *džanku*, *šua* = *fiore*, cf. Rohlf, pp. 308, 296, 303, Meyer-Lübke, p. 54). Em vista dos resultados análogos e foneticamente homogêneos do grupo *labial* + *l* em regiões tão distantes e sem conexão, poder-se-á falar de efeitos de substratos? Não se trata sòmente do paralelismo entre o Noroeste da Península Ibérica e uma parte do Norte da Itália atribuível talvez a um comum substrato lígure. Há ainda mais paralelismos e analogias, como vimos, e por conseguinte outros substratos possíveis, paralelismos que se explicam sem dificuldade pelas condições fonéticas comuns. Para que serve então aqui a teoria do substrato, mormente quando ignoramos o idioma dos lígures?

Na Península Ibérica foi o Noroeste que realizou a palatização dos grupos iniciais com *l* post-consonântico com a maior constância e uma diferenciação aparentemente tão radical entre os resultados das duas

línguas, portuguesa e espanhola, que se crê dever fazê-la remontar ao efeito de certos substratos (cf. Menéndez Pidal, *Orígenes*⁸, p. 502; K. Baldinger, *Die Herausbildung der Sprachräume auf der Pyrenäen-Halbinsel*, Berlin 1958, p. 16 s., 92 s. e a bibliografia). Consideremos pois primeiramente os resultados desta diferenciação, dando alguns exemplos, a saber: *ch-* de um lado e *ll-* do outro, por *cl-*, *pl-*, *fl-*: *chave-llave*; *chuva-lluvia*; *chama-llama* (*fl a m m a*), etc. Como se sabe, os antigos documentos leoneses ocidentais apresentam *x-*, *ch-* ao lado de alguns *ll-* (cf. Staaff, *Étud. sur l'ancien dial. léonais*, 1907, pp. 240-2), o que deixa entrever a posição intermédia do leonês. A este propósito convém citar Menéndez Pidal (*Manual*⁶, § 39, 2): «En el occidente de León, en Galicia y Portugal la *l* se palataliza, pero deja de ser articulación lateral para hacerse central, y la oclusiva se conserva pero indiferenciada: *chorar*, lo mismo que *cl a m a r e* > *chamar* o que *fl a m m a* > *chama*; o bien la africada *ch* pasa a ser simple fricativa *ʃ* escrita *x*: *xorar*, *xamar*, *xama*». Depois de aludir à fase mais antiga *kl'-*, *pl'-*, *fl'-*, conservada numa zona de transição entre o aragonês e o catalão, Menéndez Pidal caracteriza a outra evolução desta maneira: «En Castilla y Léon la *l* se palatizó, igualmente, pero la oclusiva se perdió: *lorar*, ortografiado *llorar*».

Infelizmente os grupos iniciais de *consoante sonora + l* negam-se à comparação com os outros, já que nem *gl-* nem *bl-* apresentam os resultados «normais», que se poderiam esperar, mas ou *l* restituído ou substituído por *r* ou outras reduções (p. ex. *blando-brando*, *gl a n d e* > *lande*, *gl a t t i r e* > *latir*, etc. Cf. Menéndez Pidal, *l. c.*; Cornu, *Gr. Grundriss*, I², pp. 974/5). Quando muito se poderia considerar esp. *llera* ao lado de *lera*, *glera* < *gl a r e a* como indício da evolução «normal» (Cf. aqui abaixo; todavia Menéndez Pidal, *l. c.* : palatização dialectal de *l-* inicial!), que seria pois *gl-* > *ll-*.

Consideremos agora a evolução dos grupos interiores que há-de ilustrar de algum modo a da posição inicial. É preciso distinguir antes a posição forte, depois de consoante, da débil, isto é, depois de vogal.

Na posição post-consonântica ou forte os grupos em questão dão o mesmo resultado *ch* (*tʃ*, resp. *ʃ*) nas duas línguas: *concha*, *mancha*, *troncho* < *trunculu*; com emudecimento secundário dum *r* ou *s*: *sacho* < *sarculu*, *macho* < *marculu* e *macho* < < *masculu*, *facha* < *fascula* (*facula* + *fascis*); *encher* e *henchir* < *implere*, *ancho*; (*h*)*inchar* < *inflare*. Nesta posição foi a manutenção do elemento oclusivo ou fricativo surdo que provocou os resultados análogos. Antes de examinar os resultados

da posição post-vocálica convém agora considerar as condições de *gl*, *bl*, depois de consoante.

Ora, faltando os exemplos do último grupo, limitamo-nos a considerar a evolução de *-ngl-*. Eis aqui *ungula*: *unha*, *uña*, gal. ant. *unlla*; singulos: *senhos*, esp. ant. *seños* (hoje *sendos*), gal. ant. *senllos*; cingulu: *cenho*, *ceño*; cingla: *cilha* (cf. Cornu. l. c.). Aqui o elemento oclusivo sonoro, depois de assimilado ao ponto de articulação do *l* prepalatal e desaparecida antes dele a nasal homorgânica, desapareceu, de modo que se encontraram em contacto imediato *nh* e *lh* prepalatais, como o mostram as formas do galego antigo: *unlla*, *senllos*, etc. A fase seguinte realizou-se por assimilação progressiva (*unha*, *senhos*) ou então regressiva (*cilha*). Isto deixa entrever o papel da sonoridade nos grupos em questão: não fez senão reforçar a acção do *l* prepalatal.

Tudo isso é confirmado pelos resultados dos grupos em questão em posição intervocálica ou débil. Como demonstrou o senhor Brück (*VKR*, III, pp. 79 ss.), depois de Zauner y Menéndez Pidal, *-bl-* deu como resultado «normal» ou popular *-lh-*, *-ll-* nas duas línguas: *trilho-trillo*, *trilhar-trillar* de *tribulare*, *enjullo* < *insubulum*, gal. *solla* < *subula*. Podemos ajuntar *scopulus* > *escolho*, *escollo*, onde o grupo *-pl-*, depois da sonorização de *-p-*, deu o mesmo resultado *-lh-*, *-ll-*. Palatalizados já antes em toda a România ocidental os grupos *-cl-*, *-gl-*, não nos resta senão considerar *-fl-*. Ora, enquanto o esp. *hallar* < *a(f)flare*, *sollar*, *resollar* < *su(f)flare*, *sollamar* < *su(f)flam mare* pressupõem uma simplificação prematura de *ff* diante de consoante, o port. *achar* parece derivar de *afflare* (Brück, l. c.; cf. port. *achegar* < *applicare*, ao lado de *chegar*). Um exemplo próprio para ilustrar a evolução duma consoante fricativa + *l* apresenta-se ainda em *ilha* < *insula*, ainda que talvez não seja inteiramente popular, como parece denunciar o esp. *isla*. O resultado «popular» descobre-se pelo contrário no topónimo *Peniche* < *Peniscla* < *Península*, que pertence à série dos grupos post-consonânticos.

Em todo o caso, não há dúvida que a evolução dos grupos interiores foi idêntica nas duas línguas, a saber *-ch-* em posição forte, *-lh-*, *-ll-* em posição débil, como consequência da sonorização do primeiro elemento e da sua assimilação ao segundo (cf. os supraditos resultados de *-ngl-*, *-bl-*). De isso resulta que os diferentes resultados de *cl-*, *pl-*, *fl-* em posição inicial nas duas línguas, isto é, *ch-* de um lado, *ll-* do outro, derivam duma diferente selecção entre as variantes apresentadas pela

fonética sintáctica. Conhece-se o papel da fonética sintáctica em português e espanhol. Ora, contrariamente a outros casos, as variantes com *ch-* e com *ll-* não podiam ser consideradas sem dificuldade como realizações dum mesmo fonema. Era necessário decidir-se por uma das duas variantes e generalizá-la em todas as posições. A solução portuguesa corresponde à de outros idiomas românicos (p. ex. do lígure, piemontês meridional, etc.), é, por assim dizer, a normal, a da posição forte e do princípio da oração; a solução castelhana pelo contrário é a revolucionária. Por que circunstâncias ou factores foram estas duas soluções ou selecções diversas determinadas? Evidentemente em primeiro lugar pela necessidade fonológica da clareza e inteligibilidade.

Por essas condições primordiais explica-se por outra parte também a promiscuidade de certos textos antigos leoneses. E talvez também a coexistência de certas variantes fonéticas. Ao lado de *sacho* < *s a r c u l u* o espanhol possui também *sallo*, assim como *sallar* ao lado de *sachar*, port. *salhar* (ant.). Pois bem, creio poder descobrir neste *sallo* um último reflexo da antiga coexistência de variantes em *ch-* e *ll-* em posição inicial e de oscilações provocadas também em outras posições. Se não, um *-cl-* intervocálico como resultado dum emudecimento anterior de *r* em *s a r c u l u* participaria da sorte dos *-cl-* intervocálicos de origem (cf. *olho*, *ojo*). Confronte-se no entanto a oposição *ilha* — (*Pen*)*iche*, (p. 61).

A julgar pela evolução fonética dos grupos em questão, a diferenciação respectiva do português e do espanhol não é devida de nenhuma maneira ao efeito de substratos diferentes, mas reflecte antes os factos históricos da fundação do Estado português e da sua independência do reino leonês. É evidentemente a partir deste momento que o idioma leonês abandona pouco a pouco a sua posição intermediária entre o galego-português e o castelhano e se orienta cada vez mais para o último (adoptando entre outras coisas os seus ditongos, depois *ué* em vez de *uó*, etc.), enquanto o português desenvolve os seus traços característicos.

Provavelmente também um dos traços mais característicos do português, o emudecimento de *-n-*, *-l-* intervocálicos, procedeu ainda dum fundo ou duma disposição comuns com o castelhano, isto é, da tendência a soltar a oclusão da ponta da língua nas dentais intervocálicas, que tornou fricativo um *-d-* nas duas línguas e provocou ulteriormente a queda de *-n-*, *-l-* em português, como demonstrei no meu estudo sobre *A posição do português na România* (p. 11). Este fenómeno específico do português parece ser relativamente recente, já que topó-

nimos do Sul como *Fontanas, Odiana, Mértola, Baselga* o ignoram, como demonstrou Menéndez Pidal (*Orígenes*, p. 450). Aqui se pode ajuntar o topónimo *Peniche* (p. 61).

Pois bem, não sendo a diferenciação entre português e espanhol atribuível a efeitos de substrato, sendo portanto devida, não a factos pré-históricos, mas antes a factos históricos, será necessário recorrer a essa hipótese para explicar os resultados da palatização do grupo *cons. + l* na Península Ibérica em comparação com os de outras regiões? Mormente quando essas palatizações estão espalhadas em quase toda a România com resultados amiúde análogos em regiões geograficamente separadas?

A propósito da manutenção ou restituição de *l post-consonântico* em vastas zonas da România, Silva Neto cita outra vez Menéndez Pidal (*Orígenes*⁸, pp. 501-2): «La pronunciación culta *cl-*, *fl-* (isto é, não palatizada) tuvo poca consistencia en Italia salvándose sólo en algunas comarcas del Norte y en Cerdeña, pero en Galia tuvo mucho arraigo, y lo mismo en España, donde dominaba en las regiones mejor romanizadas, como en la Tarraconense (Navarra, Aragón, Cataluña), y sin duda también en la Bética, en la mayoría de la Cartaginense y acaso en la región de Mérida». Certamente se trata da acção maior ou menor da camada latinizante, mais ou menos literata, influência das escolas (particularmente na Gália), às vezes, porém, também da resistência oposta a inovações do latim vulgar em regiões periféricas ou apartadas, como os Alpes Réticos ou a Sardenha. Então trata-se antes de manutenção que de restituição do *cons.l*.

A restituição do *cons.l*, que certamente começou muito cedo, teve um efeito particular nas regiões onde a palatização estava já muito arreigada e desusada a articulação de um *l* alveolar depois de consoante: a substituição pela consoante mais afim, *r*; assim se explicam os grupos respectivos *pr-*, *br-*, *fr-*, *cr-*, *gr-* muito difundidos no Sul da Itália e particularmente em Portugal, indícios duma camada anterior de *l* palatizado. Na Península Ibérica parece tratar-se duma restituição em degradação do Sul para o Norte. Citemos a propósito ainda Silva Neto: «Realmente, no Sul, habitado por população mais civilizada, o esforço das escolas e do ambiente cultural adiantado manteve a pronúncia culta *cl-*, *fl-* e *pl-*, enquanto no norte, ocupado, como vimos por gente rude que só muito lentamente ia recebendo a romanização, aqueles grupos eram submetidos às tendências do substrato. Além disso, as palavras relativas ao Cristianismo, repetidas nos púlpitos e nos sermões, ouvidas amiúde da boca de pessoas que conheciam a língua escrita,

estavam de certo modo protegidas de evoluções inteiramente populares». Assim Silva Neto (*l. c.*, p. 146) imediatamente depois de observar: «Cabe aqui a pertinente observação de Cornu (*Gr. Gr.*, I^o, p. 974), segundo a qual não participou da palatização de *cl-*, *fl-* e *pl-* nenhuma palavra relativa ao Cristianismo, o que atesta que aquele fenómeno é anterior à difusão da doutrina cristã na Península (séc. II d. C. em diante). Como o Cristianismo, à semelhança da cultura romana, partiu do Sul para o Norte, a observação do professor de Praga não contradiz a teoria que acabamos de expor».

Em geral o conhecido romanista brasileiro adopta pois as teorias de Menéndez Pidal.

Tudo somado não se pode desconhecer o papel considerável dos fenómenos da mescla linguística neste problema complexo de *l* post-consonântico. Porém, parece-me que se trata antes da acção das várias camadas sociais que de outra coisa.

Os efeitos de substrato pressupõem o bilinguismo de uma parte da povoação, enquanto a outra, a camada superior, apresenta a correcção da língua considerada como sistema e norma, da qual procede a eliminação sucessiva de elementos linguísticos heterogêneos ou considerados como tais. Que possibilidades de infiltração deixa a língua como sistema fonológico aos efeitos de substrato? Como se sabe, estes efeitos são muito mais fáceis de demonstrar quando se referem a empréstimos lexicais que quando acometem um sistema fonológico. Evidentemente os efeitos de substrato estão nas mesmas condições que qualquer outra inovação linguística: desde um princípio se encontram em presença de uma forma normal preexistente, e esta coexistência ou concorrência de duas variantes que daí resulta não pode acabar senão pelo triunfo da forma que se recomenda à comunidade por uma vantagem perante a outra em vista de uma função ou correspondendo a uma necessidade. Evidentemente os casos de necessidade apresentam os pontos débeis do sistema, por onde a infiltração se pode efectuar. A aquisição de duas novas consoantes heterogêneas pelo sistema fonético galorromânico, *h-* e *w-*, p. ex., tornou-se possível pelos empréstimos lexicais ao franco, isto é, por uma necessidade. Num artigo sobre *A teoria dos substratos e a fonologia consideradas desde a perspectiva do romeno*, que não posso resumir aqui, concluí :

- 1) que se deveria falar de efeitos de substrato sòmente quando existe certo número de empréstimos lexicais da língua do substrato, e
- 2) sòmente quando a inovação fonética não é explicável dentro do sistema fonético e fonológico da língua respectiva.

3) Não sòmente a admissão de empréstimos lexicais, mas também a de inovações fonéticas é determinada por uma necessidade.

Por conseguinte o atribuir traços fonéticos particulares à acção duma língua de substrato cujos elementos se ignoram é um *circulus viciosus* que não explica nada. Quando muito trata-se de uma hipótese mais ou menos provável. E é duma «hipótese sugestiva» que fala justamente o senhor Silva Neto na sua excelente *História da língua portuguesa*. Hipótese que admite e adopta. Com isto não quero pois diminuir de nenhuma maneira o valor dessa obra nem da obra fundamental do grande mestre espanhol, mas expor outra vez as minhas dúvidas críticas a respeito da aplicação amiúde ousada da teoria dos substratos no campo da fonética histórica.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS, H. MEIER, A. ROSETTI, D. MACREA, S. SILVA NETO, E. GUTER et H. LÜDTKE.

G. ROHLFS (Munich) fait observer que dans l'évolution des groupes *pl*, *kl*, *fl* (it. *piano*, esp. *llano*, port. *chão*, etc.) tout s'explique sans la nécessité de recourir à des substrats très variés, si l'on admettait l'existence d'un *l* palatal dans la prononciation de ces groupes en latin vulgaire. Dans cette supposition il suffit de rappeler le témoignage des grammaires latins qui ont distingué, selon la position dans le mot, trois natures de la consonne *l*. En tout cas il faut tenir compte que la prononciation palatale de cette consonne est encore aujourd'hui un phénomène caractéristique des patois de la Ribagorza (en Aragon), p. e. *fama*, *plorá*, 'pleurer', *plégá* (plicare), *k lau* (clave).

H. MEIER (Bonn) rappelle qu'il faut distinguer entre groupes intérieurs et groupes initiaux.

A. ROSETTI (Bucarest): Le roumain connaît la palatalisation des occlusives labiales et des fricatives labio-dentales, comme l'a montré M. Schürr (devant *e*, *i*). Ce n'est pas un fait de substrat. Ce phénomène, que l'on retrouve dans les patois nord-danubiens et dans les parlers roumains sub-danubiens (aroumain), est tardif. On le retrouve dans les parlers néo-grecs et en albanais.

D. MACREA (Bucarest) trouve tout à fait convaincant que la palatalisation des labiales en roumain (*piatre* > *kiatra*, *bine* > *g'ine*, etc.) doit être liée à la palatalisation de *ci* + *yod*, *gl* + *yod* et de *l* + *yod* dans toutes les langues romanes, y compris le roumain. La palatalisation roumaine des labiales (il y a des traces d'une telle palatalisation en provençal et en rhétoroman aussi) est donc très ancienne en roumain, antérieure à l'influence slave et à d'autres influences (balkaniques, par exemple), qui sont de beaucoup plus récentes que l'influence slave.

ENRIC GUITER (Perpignan): La haute vallée de l'Ariège (Pays de Foix) présente une palatalisation de *l* dans les groupes latins *pl-*, *fl-*, *cl-*; mais dans ce patois, non fixé par une tradition académique, il y a coexistence de formes *consonne + l*, *consonne + ʎ*, *consonne + y* que le sujet parlant emploie indifféremment: *plena* > *pleno*, *pʎeno* ou *pyeno*. Logiquement, l'ordre d'apparition chronologique de ces formes diverses n'a pu être que celui adopté ci-dessus ce qui indique qu'en Occitanie, le terme de l'évolution arrive à la solution italienne. Le catalan, entouré par des aires linguistiques (castillan, aragonais, occitan pyrénéen, italien), où les groupes *pl-*, *fl-*, *cl-* sont palatalisés, semble avoir conservé ces groupes intacts, parce qu'il a reculé le point d'articulation du *l* et généralisé donc le *l pinguis*, ce qui en rendait plus difficile la palatalisation.

HELMUT LÜDTKE (Bonn): Je suis d'accord avec M. Schürr lorsqu'il soutient que la différence entre /*l*/ et /*tʃ* (*ʃ*)/, les résultats castillan et portugais des mêmes groupes consonantiques latins, n'est pas due à une différence de substrat, mais qu'elle constitue un fait de sélection phonologique. D'autre part, M. Schürr est loin d'avoir prouvé que la palatalisation des groupes *cons. + l* soit elle-même indépendante de l'effet du substrat préromain. On ne saurait accepter le point de vue de M. Rohlf s qui soutient que les résultats /*pl*/ /*ɰ*/ /*ʎ*/ qui se trouvent aujourd'hui dans la Ribagorza, sont à la base du développement portugais et castillan. Pour comprendre la particularité de ce développement, il faut le comparer à celui des dialectes italiens, soit méridionaux soit ligures, qui conservent la distinction entre trois espèces d'unités phoniques: *occlusion-sonorité* (GL/BL), *occlusion-sourdisse* (CL/PL), *friction-sourdisse* (FL); les résultats sont ou *g — c — ç* (*ʃ*) ou bien *dʒ — tʃ — ʃ*. Dans la péninsule ibérique, au contraire, il ne se conserve que la distinction entre *sonorité* et *sourdisse*: GL-/BL- aboutissent à /*l*/, CL-PL-FL- aboutissent à /*tʃ*/, /*ʃ*/ ou /*ʎ*/; la différence entre *occlusion* et *friction* ne se maintient pas.

Il est difficile d'attribuer ce dernier fait à des tendances inhérentes au système phonologique latin (ce qui s'impose, au contraire, pour les résultats italiens pour lesquels il suffit d'admettre une seule mutation, à savoir, la palatalisation de /*l*/). C'est pour cette raison que j'ose proposer une hypothèse de substrat, en opérant avec le fait de conservation de l'opposition entre *sonorité* et *sourdisse*. Il me paraît possible, — bien qu'on ne puisse pas le démontrer, faute de documentation sur la langue substrat — que la population préromaine ait eu un système phonologique qui ne possédait pas de groupes de consonnes initiaux (cela est confirmé par les inscriptions ibères), et qui, d'autre part, avait une opposition pertinente entre deux espèces de latérales (sonore et sourde), opposition qui existe en gallois et dans les dialectes insulaires de l'Écosse, et qui peut avoir existé dans la péninsule ibérique avant l'arrivée des romains. Sur la base d'un tel système, la population indigène aurait interprété /*l*/ latin comme /*l*/ sonore, en position indépendante ou après consonne sonore, et comme /*l*/ sourde, en position après consonne sourde.

Il s'agit là, évidemment, d'une hypothèse non vérifiée, mais qui doit néanmoins être prise en considération.

SOBRE O SUPERSTRATO VISIGÓTICO NO VOCABULÁRIO HISPANO-PORTUGUÊS

HARRI MEIER

(BONN)

Nas *Observations sur la langue et la littérature provençales* (Paris, 1818), das quais Gustav Gröber disse que sob vários pontos de vista constituem um esboço da filologia românica a nascer (*Gr. Gr.* 1², 104), August Wilhelm Schlegel descreve e avalia sumariamente a influência do vocabulário germânico nas línguas neolatinas em formação: «Le fond de ces langues est en effet latin, à l'exception des mots allemands qui s'y sont introduits dès l'origine, et dont le nombre monte, sinon à des milliers, au moins à des centaines» (p. 20-21, cf. p. 35). Alguns decénios mais tarde, Friedrich Diez confirma e precisa este cálculo geral: entre umas 930 palavras românicas, já vivas, já antigas, que têm, ou provavelmente têm, origem germânica, perto de 300 apresentam, segundo ele, uma difusão pan-românica, umas 450 pertencem — ou ao menos pertenceram originalmente — à Galorromânia, umas 140 à Itallorromânia, e pouco mais de 50 ao iberorromânico (*Grammatik*¹, p. 54-55).

A etimologia românica, desde Diez, tem riscado uma grande série de famílias de palavras da sua lista de germanismos, e acrescentado outras tantas, de maneira que, no todo, a estatística estabelecida pelo autor do *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* conserva o seu valor. Quanto aos germanismos autóctones na Península Ibérica ou no domínio antigo dos Visigodos, Ernst Gamillscheg chega a um número semelhante ao de Diez (*Romania Germanica* 1, 394). Joseph Piel a pouco mais de quarenta (incluindo, é verdade, uma dúzia de «palavras de origem gótica que já pertenciam ao latim vulgar ou medieval»), os dois autores deixando entrever que o estudo minucioso do vocabulário iberorromânico, principalmente do regional, «deve trazer à luz muito mais do que aquelas palavras» (Piel, *O património visigodo da língua portuguesa* 18; cf. S. da Silva Neto, *Hist. da língua port.* 322-323). Rafael Lapesa, por sua vez, cita 31 goticismos hispanos, alu-

dindo à existência de «unas treinta palabras más», resultando assim um total de umas 60 famílias lexicais (*Hist. de la lengua esp.*³, 84-85).

O quadro mais ou menos divergente que dão os autores citados sofreu bastantes modificações no *Diccionario* de Juan Corominas. Seguindo as propostas dele, Lapesa, na recente edição da sua obra (*Historia*⁴, 87), dos seus 31 exemplos elimina nada menos de meia dúzia (*aliso*, *aleve*, *garbo*, *lozano*, *tafar*, *guañir*), mantendo outros quatro aos quais o *Diccionario crítico etimológico* tende a não atribuir origem visigoda (*randa*, *sera/serón*, *marla*, *ufano*); por proposta minha, exclui *estaca* (cf. *RJb* 9, 278 ss.). Dos que ficam, vários têm sido explicados diferentemente nos últimos anos, assim *ataviar* (*RF* 68, 1-3), *brotar* (ib. 71, 250-253), *rueca* (K. Maurer, *RJb* 9, cf. G. Rohlfs, *ZrP* 75, 507 ss., e Maurer, *RJb* 11) (1). Desta feita, quase a metade dos visigotismos apresentados em 1955 já não pode ou só com grandes reservas pode ser considerada como fazendo parte do património visigodo do hispano-português. Novos visigotismos propostos por Corominas (p. ex. port. *barragão*, *gaita*, *moita*; cf. Piel, *RF* 70, 133) e por outros autores (cf. gót. *traufa*, REW 8864a) ainda esperam o exame crítico.

*

A separação geográfica dos germanismos na *Grammatik* de Diez já indica as diferentes camadas históricas da infiltração germânica que se costumam distinguir: os germanismos já absorvidos pelo latim (vulgar) e através dele difundidos na România, palavras vindas seja do germânico ocidental (I), seja do gótico (Ia); os germanismos regionais, introduzidos e propagados no latim regional dentro do respectivo domínio restrito dos Francos, Burgundos, Ostro- ou Visigodos, Langobardos, etc. (II); e finalmente os franquismos ou galorromanismos de origem germânica que com a expansão do Império carolíngio e com a expansão da cultura provençal e francesa irradiaram para a România meridional em tempos medievais (III). Com o progresso da geografia linguística e da interpretação histórica do material lexicológico, a nítida distinção entre estas diferentes camadas impõe-se cada vez mais. Na solução desta tarefa, a investigação encontra-se igualmente em pleno movimento. O esp.-port. *triscar* ou *espiar*, serão germanismos penetrados

(1) Limito-me aqui ao resumo esquemático do tema, sem reproduzir as explicações dadas no Congresso de 1959 por terem sido publicadas com mais detalhes, depois de 1959, nos artigos citados.

no latim vulgar e introduzidos por ele na Península (REW 8715, 8137), ou visigotismos autóctones das línguas peninsulares (Corominas 4, 585 s.; 2, 390b)? Os esp.-port. *botar*, *estribo*, *escarnecer*, *guila*, *frasco*, *rico*, palavras migratórias vindas da Galorromânia (Corominas 1, 500; Rohlf, *RLiR* 21, 319; REW 7999; Corominas 2, 845; REW 7315; Piel, *RF* 70, 137), ou palavras do superstrato visigótico (Gamillscheg 1, 122; Corominas 2, 449; 2, 339b; 2, 568; 4, 13)? As famílias de *guerra*, *gastar*, *fresco*, pertencem à camada III dos «fränkische Wanderwörter» (REW 9524a; Rohlf, *Festschr. Gamillscheg*, 1952, 125; Gamillscheg 1, 158), ou à camada I dos «westgermanisch-vulgärlateinische Wörter» (Corominas 2, 826, 704-705, 676)? As opiniões divergem profundamente, e pouco trabalho daria o prolongar esta lista de incertezas. Efectivamente: «la historia detallada de los germanismos en las lenguas romances es sumamente compleja» (Lapesa², 83). Mas não é só isso: é fácil que as dificuldades de atribuição exacta reflectam a fraqueza mesma da base aceite. Nos casos de *botar*, *estribo*, *guila*, *gastar* tentei mostrar que é assim (*RLiR* 23, 270 ss.; *RJb* 10, 281 ss.; *Zs.f.dtWortforsch.* 16, 32 ss.), substituindo os étimos germânicos ou semi-germânicos por outros latinos, para os quais o discutido problema geográfico-linguístico não se põe.

Para concluir: prescindindo da antroponímia e da toponímia, não parece possível ainda determinar, com alguma segurança, a contribuição dos Visigodos para o léxico do latim peninsular — sem falar na influência que eles possam ter exercido na própria estrutura do latim hispânico⁽²⁾. A situação aqui esboçada transcende o interesse filológico. É de esperar que o estudo do superstrato visigodo nos idiomas iberorromânicos, que está em viva evolução, seja em breve capaz de colaborar mais eficientemente no debate geral sobre a importância da época visigótica para a formação dos povos peninsulares, debate entabulado há algum tempo por distintos filólogos e historiadores.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS, E. GUITER, H. WEINRICH, J. M. PIEL

G. ROHLFS (Munich) exprime sa perplexité devant les nouvelles étymologies proposées sur les bases latines. Elles lui paraissent tout à fait artificielles

(²) Quem se atreverá hoje a encontrar, na língua espanhola, «die rauhe Kraft und Treuerzigkeit der Goten», como quis A. W. Schlegel (*Sämil. Werke* 6, 1846, 389)?

et restent loin d'être convaincantes. Si quelques éléments qu'on a voulu attribuer aux Wisigoths se retrouvent dans le Nord de la France (comme par exemple *estaca* = anc. français *estache*), cela n'exclut nullement une origine germanique. Ils peuvent très bien appartenir au groupe des germanismes qui de très bonne heure sont pénétrés dans le latin vulgaire. On peut aussi admettre que certains mots germaniques faisaient partie d'un patrimoine lexical qui était commun à plusieurs peuplades germaniques (voir la «Romania Germanica» de Gamillscheg).

E. GUTIER (Perpignan): Il s'imposait à mon point de vue de réduire, comme l'a fait M. Meier, le nombre trop généreux des wisigothismes. Mais je voudrais surtout lui apporter un argument pour résoudre une petite difficulté qu'il a lui-même soulignée: le passage de *w* initial à *g* dans **inuiti(are)* > *enguïço*. Sur le domaine catalan, les «étincelles» ont été désignées par le terme *uespillas* qui a évolué soit vers *bespilles*, *baspilles*, *buspilles* (plaine littorale du Roussillon) soit vers *guspilles* (Cerdagne et arrière-pays). Par conséquent le passage à *g* s'est produit dans la région vraisemblablement moins influencée par un superstrat germanique.

H. WEINRICH (Münster): Je voudrais poser une petite question concernant les arguments d'ordre géographique dans des mots comme *fato*. M. Harri Meier vient de réfuter l'étymologie wisigothique pour raisons de non-coïncidence de l'aire de répartition de ce mot et de la zone de pénétration des Wisigoths. Or, *fato* est bien un mot qui désigne un article intéressant le commerce. La non-coïncidence des deux aires pourrait donc s'expliquer par des vicissitudes de relations commerciales. La valeur de l'argument géographique pourrait se trouver de ce fait un peu affaiblie pour les mots qui désignent des objets de ce genre.

J. M. PIEL (Cologne) admet qu'on devra réduire considérablement le nombre des mots d'origine wisigothique. Mais les étymologies latines proposées par M. Meier ne l'ont pas convaincu.

SOPRAVVIVENZE DELLA CULTURA DEI 'CASTROS' NEL LESSICO DEL NORD-OVEST ISPANICO

VINCENZO COCCO
(COIMBRA)

Tutta la zona nord-occidentale della Penisola si rivela, sotto l'aspetto culturale, particolarmente conservatrice ed arcaizzante. Ad esempio, i '*granaria sublimia*', che erano già stati esattamente descritti da Varrone nel I° sec. a. C., costituiscono ancor oggi una delle costruzioni rurali più tipiche e conosciute delle Asturie, Galizia e nord del Portogallo, con inclusione della regione di Santander e del territorio basco ⁽¹⁾.

La stessa regione conosce un tipo di costruzione popolare, fatta di pietre sovrapposte e non cementate, di pianta circolare, più raramente rettangolare, e di alzata conico ed utilizzata come abitazione, come stalla, come rifugio occasionale per i pastori e, in genere, come magazzino ⁽²⁾.

Si tratta d'un tipo architettonico di area ben definita e che continua una tecnica costruttiva affatto primitiva, avente negli edifici circolari dei '*castros*' del nord-ovest i suoi più antichi e diretti modelli. Sono calcolati in circa 5.000 i '*castros*' esistenti nel nord-ovest della Penisola, scaglionati lungo un periodo di circa un millennio, dal V° secolo a. C. al V° d. C., ma che, in molti casi, risalgono a stanziamenti etnici dell'età del bronzo o, addirittura, dell'età megalitica ⁽³⁾. Le '*citânias*' portoghesi

⁽¹⁾ Cfr. A. García y Bellido, *La Península Ibérica en los comienzos de su historia*, Madrid [1952], p. 442.

⁽²⁾ Cfr. António Jorge Dias, *Las construcciones circulares del noroeste de la Península Ibérica y las citanias*, in *Cuadernos de estudios gallegos*, II-6, 1946, p. 173-194, in particolare, p. 191.

⁽³⁾ Cfr. J. Maluquer de Motes, in *Historia de España*, I, 3, Madrid, 1954, p. 42 sgg. e p. 82 nota 7; F. López Cuevillas, *Las habitaciones de los castros*, in *Cuadernos de estudios gallegos*, II-1, 1946, p. 20.

di Sabroso ⁽⁴⁾, Briteiros ⁽⁵⁾, Terroso ⁽⁶⁾, Cidade Velha (Santa Luzia) ⁽⁷⁾ e quelle spagnole di Coaña ⁽⁸⁾, Pendía, La Escrita, Los Mazos, Illano, Uria, Ortigueira, Lagar, tutte nelle Asturie, e Santa Tecla (Galizia) ostentano, più o meno conservati, ruderi di edifici circolari, sulla cui età preromana gli archeologi sembrano concordi ⁽⁹⁾. È invece problema ancora in sospeso la loro attribuzione a popolazioni celtiche o preceltiche. Secondo Richthofen e Mendes Correia queste costruzioni circolari risalirebbero a popolazioni non indoeuropee; Rui de Serpa Pinto, Mário Cardozo, Schulten, Bosch Gimpera ed altri si inclinano invece per un' origine celtica delle numerose costruzioni in questione ⁽¹⁰⁾.

Il persistere, comunque, durante il medio evo di una tradizione costruttiva che risale direttamente alla civiltà dei 'castros' del nord-ovest peninsulare è assicurato, per un'isolata località asturiana del 'concejo'

(⁴) Sorge a circa 3 km. da Briteiros e non presenta che insignificanti vestigi di romanizzazione. Vi si scopersero oltre una trentina di case tutte circolari, e poche rettangolari. Cfr. Maluquer de Motes, *Historia de España*, I, 3 cit., p. 47.

(⁵) A proposito della chiamata 'praça de touros' di Briteiros, grande costruzione circolare recentemente messa in luce ad una cinquantina di metri dalla cappella di S. Romão, quasi aderente alla muraglia interiore, osserva Mário Cardozo in *Rev. de Guimarães*, LXVI, 1956, p. 510 sgg.: «(...) É uma construção redonda, de pedra, com uma bancada corrida em toda a volta da face interna da parede, que se eleva do solo cerca de 1 metro (...) O diâmetro interior desta edificação é de 11 metros, e a bancada tem a largura de 35 centímetros. É a maior construção da citânia de Briteiros, e não conhecemos, em qualquer outro castro do norte de Portugal ou da Galiza, edificio de planta circular cujas dimensões se aproximem das de este, verdadeiramente excepcionais. Em geral as habitações castrejas redondas acusam um diâmetro que não excede 4 a 5 metros, no máximo».

(⁶) R. Serpa Pinto, *A Cidade de Terroso e os castros no Norte de Portugal*, Famalicão 1932.

(⁷) Abel Viana, *Citânia de Santa Luzia (Viana do Castelo, Portugal)*, in *Zephyrus*, VI, 1955, p. 61 sgg.; Abel Viana e Manuel de Sousa Oliveira, «*Cidade Velha de Santa Luzia (Viana do Castelo)*», in *Rev. de Guimarães*, LXIV, 1954, p. 40 sgg.

(⁸) In Coaña, località delle Asturie occidentali sul confine dell'attuale Galizia, le rovine sono visibili sulla sinistra del Navia, a 4,5 km. dalla 'villa' di Navia e vi predominano le costruzioni di pianta circolare o tendenti al circolo. Cfr. A. García y Bellido, *La Península Ibérica* cit., p. 505 sgg.

(⁹) A. Jorge Dias, *Las construcciones* cit., p. 175.

(¹⁰) A. Jorge Dias, *Las construcciones* cit., p. 176 sgg.

di Tormaleo, da un interessante documento del sec. XVI ⁽¹¹⁾: «*Las casas... son redondas... (...) toda la casa es un solo aposento redondo, como ojo de compromiso, y en él estan los hombres, los puercos y los bueyes, todo pro indiviso. El hogar esta en medio de esta apacible morada... Las dichas casas circulares son cubiertas de unos cimborios de fina paja, y estan rodeadas, desde el extremo hasta el coronamiento, de unos rollos de mimbres... Todas las casas son insulanas, ninguna se pega con la otra*».

Del tutto identiche a quelle descritte da Eugenio de Salazar, sia quanto alla pianta circolare, che alla posizione del focolare, al regime di vita interiore, alla strana simbiosi di uomini e di animali sotto lo stesso tetto, ecc. sono le attuali capanne d'abitazione dei villaggi di Ancares, Caurel, Cebrero (prov. di Lugo), Ibias e Lena (Asturie), i cui abitanti sono i discendenti diretti dei castrensi preistorici che, negli stessi luoghi, vissero in una situazione che «no debió de ser mejor ni era posible tampoco que fuera peor» ⁽¹²⁾.

*
* *

Le costruzioni di pietra sparse in tutto il nord-ovest della Penisola, e di cui intravediamo la tradizione ininterrotta dalla seconda età del ferro perlomeno sino ai giorni nostri, portano nelle Asturie il nome di *corro*. Vi sono *corros* di sezione conica, ricoperti da un tetto di paglia, e *corras* scoperti, per la custodia del gregge.

Con alcune varianti formali, il vocabolo ritorna tanto nelle Asturie che in altre terre a regime pastorizio, applicato anche a costruzioni primitive per la raccolta del bestiame che rassomigliano, sia per la forma che per i materiali usati, ai *corros* circolari di pietra:

corru 'departamento situado junto al establo, en donde se recogen las ovejas' (Guzmán Álvarez) nel NO di León;

cuerre 'pequeño cercado que hay en las aldeas para depósito de ganados perdidos o cogidos paciende en heredad de otro dueño' (Rato y Hevia) nelle Asturie;

⁽¹¹⁾ *Cartas de Eugenio de Salazar*, Epistolario español: Bibl. Aut. Esp. Riv. LXII 303, riprodotto in A. García y Bellido, *La Península Ibérica* cit., p. 510 sgg.

⁽¹²⁾ Cfr. A. García y Bellido, *La Península Ibérica* cit., p. 114 sg.

cuerria 'corral de ovejas' (García de Diego) nelle Asturie;
corrillo 'pocilga' (García Rey) nel Bierzo;
corriça 'construção ligeira, de pedra seca, onde se abriga o gado' (Tavares da Silva) in Trás-os-Montes; ecc. (13).

Nulla di strano che il vocabolo, nelle regioni in cui é rimasto vitale come appellativo, si sia trasformato, spesso in antica data e con varianti fonetiche, in punto di riferimento toponimico:

Curro, Curra, Currás, Currelos, ecc. nella prov. di Pontevedra;

Curro, Curros, Curriño, Curra nella prov. di La Coruña;

Curro, Curra, Curras nella prov. di Orense;

Curros, Curro, Currovedo nella prov. di Lugo; ecc. (14).

Com'è avvenuto per altre designazioni, anche il tipo *corro* in molti casi è stato applicato, con varie sfumature semantiche, a designare terreni circostanti: *Corros* appare, così, come «nombre de pasto de verano» nei 'concejos' di Grado, Lueca, Somiedo e Tineo, ecc. Nella Galizia abbiamo *curro* 'terreno incolto de pasto, o monte bajo, cerrado sobre sí' (Valladares), 'corral' 'rincón', 'lugar apartado o escondido' (Cuveiro Piñol), ecc. (15).

*

* *

Com'era da prevedere, l'etimologia di *corro* fu cercata in un primo momento nell'ambito del lat. *currere*, anche se non apparissero del tutto calzanti le basi d'una simile associazione (cfr. REW 2415 «begrifflich nicht erklärt»). Non più soddisfacente sembra la sua derivazione dal lat. *currus*, quasi 'locus curralis', sia per i motivi già messi in evidenza dal Krüger (16), sia perchè l'area di *currus* è diversa da quella di *corro*, sia perchè attraverso la valutazione preistorica e storica della natura del *corro* risulta all'evidenza che il concetto di 'luogo per riporvi il carro' era del tutto accessorio. Il problema etimologico di *corro* è ulteriormente

(13) Per i materiali dialettali citati nel testo cfr. F. Krüger, *Problemas etimológicos. Las raíces car-, carr- y corr- en los dialectos peninsulares*, Madrid 1956, p. 129, con bibl. ed altri esempl.

(14) Cfr. F. Krüger, *Problemas etimológicos cit.*, p. 132 con altro materiale.

(15) Cfr. F. Krüger, *Problemas etimológicos cit.*, p. 130 sg., con altri materiali.

(16) Cfr. *Problemas etimológicos cit.*, p. 137 e 168.

complicato dall'apparire d'un tipo omofono col valore di 'mimbres retorcido' e sim. e di 'luogo di riunione' e sim. (17).

A parte un numero inevitabile di casi in cui il tipo *corro* può essere effettivamente la eco del lat. *currere*, è fuori discussione che la soluzione del problema va cercata in altra direzione.

Secondo il Trier, nell'astur. *corro* 'Rundhütte aus Steinen mit gewölbtem Dach', 'aus Steinen errichtete Hürde im Gebirge', *corra* 'Steingehege, in den man die Kastanien aufbewahrt, bis die grüne Schale weich wird', sp. dial. *corripa* 'un pequeño cercado de pared, en forma circular, sin puerta y sin techo', sp. dial. *corripia* 'cercado con pared de poca altura, generalmente de forma circular' e, possibilmente, nello sp. *corral* 'Hof' si celerebbe il celtico *cor-*: mir. *cor* 'Kreis', cimr. *cōr* 'Kreis', cimr. *cor-wynt*, bret. *cor-uent* 'turbo', cfr. *Cor y ceuri* 'Steinkreis der Riesen', antica designazione di 'ringförmiger Steinsetzungen, reigenhaft hegenger Anordnungen von Steinen, einer chorea gigantum (...) ' (18).

A questa possibilità etimologica accorda le sue preferenze il Krüger, dopo aver egualmente rigettato l'opinione del Corominas, indubbiamente troppo generalizzante, che *corro* non sia altro che un derivato regressivo di *corral* (19). Il Krüger sarebbe pertanto incline ad ammettere una base preromana col valore generico di 'rotondità', atta a giustificare i significati alquanto disparati del tipo *corro*: sia quello di 'edificio circolare di pietre non cementate', sia quello di 'vimini ritorti' e di 'luogo di riunione'. A sostegno di questa sua ipotesi il Krüger non produce, tuttavia, elementi positivi, limitandosi a rimandare agli invero troppo indefiniti accostamenti celtici del Trier (20).

Nell'irlandese è ancor oggi vitale una forma aggettivale *corr* (gen. *cuirre*, plur. *corra*) col valore di 'odd, occasional', 'queer, peculiar, dismal, unusual', 'uneven, rounded, convex, curved', 'peaked, pro-

(17) Materiali in F. Krüger, *Problemas etimológicos* cit., p. 126-128 e 167-170.

(18) Jost Trier, *Holz. Etymologien aus dem Niederwald*, Münster/Köln 1952, p. 79.

(19) Cfr. *Problemas etimológicos* cit., p. 168.

(20) *Problemas etimológicos* cit., p. 139 e 169 ove il lavoro del Trier è, peraltro, citato con un titolo erroneo e l'apporto etimologico del medesimo alquanto ingrandito: «aduce [il Trier] ejemplos de *cor-* = 'círculo, círculo de piedras' en diversas hablas celtas», che sono invece le sommarie citazioni da me riprodotte nel testo.

jecting', 'smooth', 'long, free, as hair' — in composti *corr-* (*corra-*). es., *c.-bolg* 'a round bag', *coirr-géar* 'sharp-pointed') — ed appellativa *coirr-* 'odd, occasional, pointed, round, -snouted', 'dwarf', 'cute' (da *corr* (*cuirre*, *corra*, *corraí*) f., significante, tra l'altro, 'a projection, snout, peak, bill', 'a corn of the foot', 'the stern or prow of a ship', 'a peak', 'edge, tapering or uneven side of an object', 'limit, end, angle, nook, corner', 'a pit', 'a hut, enclosure, pen, paddock', 'a conical hill', ecc. (21).

È da ritenere, a giudicare dell'eterogeneità dei significati, che nell'irl. *corr* siano confluite parole di varia provenienza oggi non più identificabili. Prudentemente. Kuno Meyer (22) distingue vari tipi originari di *corr*, in relazione ai significati, lasciandosi peraltro sfuggire il *corr* 'cappanna, stalla' documentato dal Dinneen.

Nei toponimi *Corra*, *Corra an gabair*, *Corra cluana*, *Corra drisighe* ecc. riuniti dal Hogan (23) potrà quindi celarsi, come mi conferma il Pokorný (24), tanto un *corr* 'zugespitzt' quanto un *corr* 'vereinzelt' od un *corr* 'Hütte, Stall', mentre l'accezione di 'conical hill' è implicita nelle designazioni toponimiche *an C.* 'the Sugar Loaf, east of Dingle', *an C. thuó* e *an C. cuilleannac* 'the black round hill and the holly-clad round hill in the parish of Kilgobban in Corkaguiney' registri dal Dinneen (25).

Quanto alla provenienza del tipo ispanico *corro* si profilano pertanto diverse possibilità, una volta riconosciuto il suo carattere preromano.

Trattandosi di costruzioni a pianta rotonda od arrotondata, con profilo più o meno accentuatamente conico, il celtico *corr* 'rotondo', 'appuntito', qui messo in rilievo, potrebbe effettivamente offrire una prima soluzione. Un interessante parallelo culturale e semantico costituirebbero, anzi, i *trulli* delle Puglie, le note costruzioni di pietra a forma conica, il cui nome pare continuare il greco biz. *τροῦλλος* 'appuntito' e sim. Ma il mir. *cor* 'Kreis', cimr. *cŵr* 'Kreis', che tanto il Trier come il Krüger prendono di mira per giustificare il concetto di 'rotondità' del tipo asturiano *corro*, e che è totalmente diverso,

(21) Patrick S. Dinneen, *Foclóir Gaedilge agus Béarla* (=An Irish-English Dictionary), Dublino rist. 1953, p. 249.

(22) *Contributions to Irish Lexicography*, Halle 1906, p. 490 sg.

(23) *Onomasticon Goedelicum*, Dublino 1910, p. 247 sg.

(24) Lettera del 13.3.59.

(25) *Foclóir* cit., p. 250.

come mi conferma il Pokorny, dal tipo *corr* da noi preso in esame, non offre molte garanzie. Infatti, se il nir. *cor* nella toponomastica vale per lo più 'collina rotonda' ⁽²⁶⁾, il cimr. *cor* nel senso di 'Kanzel, Kreis' è quasi certamente un adattamento del lat. *chorus* (Pokorny): base, pertanto, troppo incerta per un'etimologia soddisfacente.

La sopravvivenza, nel moderno irlandese, d'un termine *corr* 'capanna, stalla' offre, al contrario, una spiegazione tanto impensata quanto persuasiva.

Abbiamo detto che i *corros* sono essenzialmente delle costruzioni destinate ai pastori od al bestiame, oltre che alla raccolta di derrate alimentari e di strumenti agricoli. Nulla di più naturale che, in una zona profondamente celtizzata, sia rimasto in vita un termine rurale che si è mantenuto sino ad oggi in altri settori del dominio celtico con un significato identico. Il tipo asturiano *corro* sarebbe così, sia formalmente che semanticamente, la stessa parola che il celtico ci ha conservato in identiche condizioni espressive.

Ammissa la celticità del tipo ispanico *corro* sorge, come per altre denominazione peninsulari attribuibili ai Celti, quali gli idronimi del tipo *Bandugia* ⁽²⁷⁾, un problema particolarmente delicato: i nomi della 'capanna' e della 'stalla' di tipo *corr* sono stati portati nella Penisola dai Celti, o si tratterà, al contrario, d'un termine indigeno, accattato da tribù celtiche e da loro trapiantato più tardi nell'Irlanda?

Disponiamo, per rispondere a questa sottile questione, di elementi esigui e malsicuri. Nel teda (Sahara orientale) è attestato un *kor* 'cour, enclos pour le petit bétail' *a-gor* 'grand enclos' ⁽²⁸⁾, nel guanche abbiamo *ta-gor*, *ta-goro* 'enclos' ⁽²⁹⁾ che, per il significato e per la forma, richiamano immediatamente la nostra parola. Escluso che si tratti d'una semplice omofonia, saremmo allora in presenza d'un tipo lessicale d'ambito euro-sahariano, documentato dall'Africa sett. all'Irlanda. Il fatto che la maggior densità del vocabolo affetti il nord-ovest della Penisola potrebbe far pensare ad un termine diffusosi colla cultura megalitica, dato che il megalitismo raggiunse proporzioni notevoli pro-

⁽²⁶⁾ Cfr. Joyce, *Irish Names of Places* I, 397.

⁽²⁷⁾ Cfr. Vincenzo Cocco, «Flumen Bandugen». *Contributo allo studio dell'ambiente linguistico prelatino della Lusitania*, in *Rev. Port. de Filol.*, VIII, 1957, p. 1 sgg.

⁽²⁸⁾ N. Lahovary, *Addenda*, p. 11.

⁽²⁹⁾ N. Lahovary, *La diffusion des langues anciennes du proche-orient*, p. 119.

prio nella zona asturo-irlandese ove il termine si è conservato, attendendo anche alle relazioni che, da più parti, son state messe in evidenza fra megalitismo e civiltà dei 'castros'.

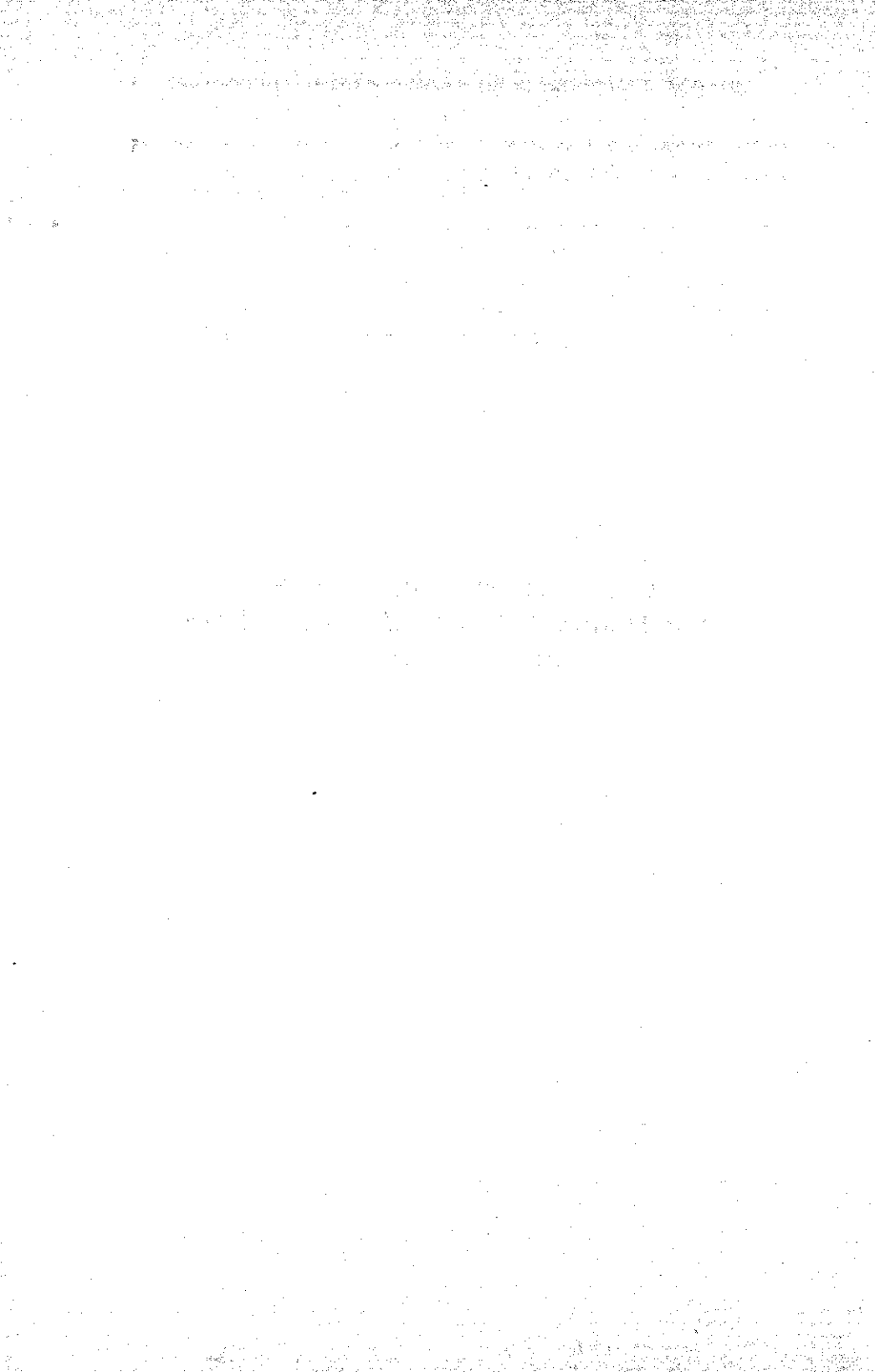
Ad ogni modo, se le genti del nord-ovest sono, anche nelle loro consuetudini, la continuazione diretta dei castrensi protostorici, tutto induce a ritenere che pure in *corro*, designazione di edifici che risalgono direttamente alla civiltà castrense, sopravviva, se non un termine megalitico, almeno un vocabolo della lingua di quei remoti abitanti.

DISCUSSION

Intervention de M. J. HUBSCHMID.

J. HUBSCHMID (Berne): J'ai appuyé la même étymologie celtique de l'esp. *corro* et de sa famille dans un article intitulé *Die Stämme *kar(r)- und *kur(r)- in Iberoromanischen, Baskischen und Inselkeltischen*, et qui paraîtra dans la revue *Romance Philology*, vol. XIII (1959, 1960).

**3. QUESTIONS THÉORIQUES.
CARACTÉRISATION ET CLASSIFICATION
DES LANGUES**



LE PROBLÈME DE LA CLASSIFICATION DES LANGUES ROMANES

WITOLD MAŃCZAK *

(CRACOVIE)

On dit couramment que la différence entre la classification typologique et la classification généalogique des langues consiste en ce que la première s'attache à la ressemblance des langues et l'autre à leur origine. Cette assertion n'est pas tout à fait juste: ces classements ont l'un et l'autre pour trait commun qu'ils ont pour objet la ressemblance des langues; la meilleure preuve en est qu'on s'est rendu compte de l'existence des groupes linguistiques roman, germanique ou slave des siècles avant la constitution de la linguistique historique au début du XIX^e siècle, et que, si le problème des rapports entre la famille indo-européenne et la sémitique ou la finno-ougrienne n'a pas, jusqu'à maintenant, trouvé de solution définitive, c'est que les ressemblances entre ces langues sont trop peu nombreuses pour qu'on ne les attribue pas au hasard. En effet, la différence entre ces deux classifications consiste en ce que la classification typologique a pour objet la ressemblance qu'on pourrait appeler, faute de meilleur terme, formelle, tandis que la classification généalogique s'occupe d'une ressemblance pour ainsi dire matérielle. La première consiste en ce que dans différentes langues il y a les mêmes catégories grammaticales (p. ex. singulier et pluriel, masculin et féminin), des similitudes dans la structure de la proposition (p. ex. le même ordre de l'adjectif) ou du mot (p. ex. les parasyntétiques), ce qui est souvent dû au hasard; comme pour la place de l'adjectif il n'y a que trois possibilités: 1^o il précède ou 2^o il suit ou bien 3^o il précède et suit le nom, il y a des centaines des langues qui se

* L'auteur n'ayant pas pu assister au Congrès, cette communication a été présentée par M. Z. Czerny (Cracovie).

ressemblent à ce point de vue sans qu'un contact entre elles ait jamais eu lieu. La ressemblance matérielle consiste en ce que les morphèmes (au sens large du mot, c'est-à-dire aussi bien les affixes que les radicaux) de sens semblable se ressemblent dans différentes langues, ce qui s'explique le plus souvent par les liens historiques entre ces langues. Par conséquent, le premier but de la classification généalogique consiste à répondre à la question de savoir si les ressemblances matérielles entre deux langues sont fortuites ou ont une motivation historique. Ensuite, au moment où les ressemblances matérielles se révèlent si nombreuses que le caractère fortuit en doit être écarté, on peut se demander si les deux langues en question sont des langues appartenant à une famille ou à une ligue linguistique. Si parmi les morphèmes semblables il y a des morphèmes à grande fréquence, c'est-à-dire les désinences ou les mots tels que pronoms, numéraux, le verbe *être*, etc., on attribue ces ressemblances à ce que les deux langues sont apparentées, autrement dit remontent à une même langue. Si, par contre, les ressemblances, quelque nombreuses qu'elles soient, ne se manifestent que dans les morphèmes à moindre fréquence, c'est-à-dire dans les radicaux des mots autres que les précités, on suppose que ces ressemblances s'expliquent par les emprunts entre deux langues primitivement tout à fait distinctes.

On dit aussi que la parenté linguistique est une notion absolue (cf. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1949). Cette assertion est vraie, mais il ne faut pas oublier que la parenté linguistique peut être aussi une notion relative, quantitative. Il en est de la parenté linguistique comme de la parenté biologique. Les descendants mâles d'un Durand s'appelleront toujours Durand, et dans ce sens le fait d'appartenir à la famille Durand a un caractère absolu. Mais cela ne nous empêche pas de distinguer, parmi les descendants de Durand, ceux qui sont, par rapport à lui, ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, etc., ceux qui sont, entre eux, frères, cousins germains, oncles et neveux, etc., et dans ce sens la notion de la parenté biologique a un caractère relatif, quantitatif (cf. différents degrés de parenté). Il en est de même pour les langues, dont le degré d'apparentement n'est pas un coefficient stable, mais évolue dans le temps et peut être mesuré. Il n'est autre chose que le pourcentage des ressemblances matérielles entre deux langues, qui peut être différent à différentes époques suivant que les deux langues issues d'une même langue s'éloignent ou s'approchent l'une de l'autre, comme le montre le schéma suivant:

		Pourcentage des ressemblances matérielles
Époque A (de la langue commune)		100 %
Époque B (de l'éloignement)		70 %
Époque C (du rapprochement)		80 %
Époque D (de l'éloignement)		50 %

La méthode de recherche que nous avons adoptée pour envisager le problème de la classification des langues romanes est statistique. Pourtant, on sait à combien de critiques prête cette méthode et il est impossible de nier que certains de ces reproches sont justifiés. Citons un exemple des plus flagrants. Le dénombrement des mots dans le vieux dictionnaire étymologique de la langue roumaine de Cihac a donné pour résultat qu'il y avait en roumain 2400 mots d'origine slave, 1200 mots d'origine latine, 1000 mots d'origine turque, 600 mots d'origine grecque, 600 mots d'origine hongroise, etc. Mais évidemment il serait absurde de prétendre que le roumain de ce fait n'est pas une langue romane.

La réserve la plus générale qu'on puisse faire contre l'emploi de la méthode statistique dans la classification des langues est que les résultats dépendent du choix des matériaux. Il n'y a aucun doute que si l'on demandait à plusieurs spécialistes quels sont les traits les plus essentiels du français et de l'italien, on n'obtiendrait pas des réponses identiques. Mais il est aussi évident que si l'on voulait exprimer au moyen de chiffres les rapports entre les deux langues en question, il ne suffirait pas que les linguistes réussissent à tomber d'accord, mettons, sur une trentaine de caractères représentatifs pour chacune de ces langues. Il serait nécessaire, par-dessus le marché, qu'ils établissent une hiérarchie parmi ces traits. En admettant que les terminaisons du présent et celles du futur se trouvent parmi les caractères considérés comme les plus importants pour les langues données, on n'aurait pas le droit de les mettre sur le même plan: le présent, vu son emploi très fréquent, est d'importance plus grande que le futur. Mais si l'on tenait à savoir combien de fois le présent est plus important que le futur, on ne pourrait échapper aux réponses les plus arbitraires. Et celui qui voudrait établir en quoi consiste le rapport hiérarchique entre le trait morphologique que sont les désinences du futur et le caractère phonétique qu'est le traitement des occlusives intervocaliques se heurterait à des difficultés insurmontables. Et il va sans dire que suivant le choix

des traits considérés comme caractéristiques et selon les critères de leur hiérarchisation, on obtiendrait des résultats absolument différents, qui ne pourraient que compromettre, une fois de plus, l'application de la méthode statistique au problème de la classification des langues.

Néanmoins il semble exister un moyen de résoudre ces difficultés. Constatons tout d'abord que les phénomènes phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux ne sont que des abstractions créées par les linguistes, alors que ce sont les textes qui constituent la réalité linguistique immédiate, de laquelle les linguistes dégagent les faits dits phonétiques, morphologiques, etc. Or, pour déterminer le degré d'apparement des langues, il faut examiner non pas des traits choisis au petit bonheur, mais des textes de même contenu dans les langues en question. Voilà ce que nous sommes en train de faire pour les langues romanes littéraires, en examinant des échantillons de textes parallèles en ces langues, dont chacun contient au moins 1000 morphèmes.

En se servant de la méthode proposée, on commence par dresser pour chaque langue une liste des mots employés dans le texte en question, avec indication de la fréquence d'emploi. On relève que p. ex. dans un texte français *cheval* est employé 3 fois, *de* 6 fois, *travaillait* 2 fois et *chargé* 1 fois.

Ensuite on analyse ces mots au point de vue étymologique, c'est-à-dire qu'on établit quels morphèmes latins (ou d'autre origine) on retrouve dans les mots en question, p. ex. *cheval* — *caball-*, *de* — *de*, *travaillait* — *tripali-ebat*, *chargé* — *carric-at-*. On admet pour principe de ne prendre en considération que les morphèmes qui sont représentés, dans les langues romanes, par au moins un phonème. Ainsi fr. *chargé* est mis en rapport avec deux morphèmes latins (*carric-at-*) tandis que la forme italienne *carricato* est mise en rapport avec trois morphèmes: *carric-at-u*; pareillement, it. *parlo* est mis en rapport avec *parabol-o* tandis que fr. *parle* ne correspond qu'à *parabol-*.

Par la suite, on dresse une liste de tous les morphèmes latins ou autres qu'on trouve dans chacun des textes romans. Ainsi on constate que par exemple dans le texte français étudié les équivalents de la désinence latine *-a* apparaissent 12 fois, ceux du suffixe *-at-* 15 fois, et ceux du radical *caball-* 3 fois. Ceci fait, on range les morphèmes dans l'ordre de leur fréquence d'emploi dans le texte.

Enfin on détermine le degré d'apparement des textes étudiés. Primitivement, nous avons eu l'intention de prendre en considération tous les morphèmes qu'il y avait dans les textes. Il s'est cependant trouvé que, selon le caractère du texte qu'on choisissait, les résultats

variaient considérablement: par exemple l'étude des textes religieux donnaient des résultats sensiblement différents de celle des textes techniques. On pourrait donc objecter que les résultats obtenus sont problématiques parce qu'ils dépendent du facteur subjectif qu'est le choix des textes, étant donné qu'il est impossible de prouver que les textes religieux par exemple sont, pour une langue donnée, plus représentatifs que les textes scientifiques ou vice versa. Nous avons pourtant eu l'idée de ne prendre en considération que 50 % des morphèmes qui se trouvaient dans les textes, et cela les plus fréquents, ce qui nous a permis d'obtenir des résultats moins hétérogènes. Encouragé par cette constatation, nous avons fait plusieurs essais sur les mêmes textes en examinant respectivement 40, 50, 60, 70, 80 et 100 % des morphèmes. Ainsi, il a été établi d'une manière empirique que le pourcentage de 70 % était le pourcentage optimum parce qu'il donnait les résultats les plus homogènes. Si donc un texte français contient 1061 morphèmes et un texte parallèle italien en a 1232, on n'en examine que 743 pour le français et 862 pour l'italien.

Puis on calcule les différences entre les fréquences de chacun des morphèmes dans les deux langues. Supposons que le début d'une liste de morphèmes présenté ci-dessous soit la liste complète des morphèmes qui constituent 70 % de tous les morphèmes d'un texte. On obtiendrait alors les différences suivantes:

	Français	Italien	Différences
<i>ill-</i>	107	100	7
<i>-u</i>	—	75	75
<i>de</i>	61	38	23
<i>-a</i>	12	54	42
<i>-i</i>	—	53	53
<i>ad</i>	27	41	14
<i>et</i>	37	39	2
	244	400	216

Si l'on envisageait deux textes identiques, il n'y aurait, évidemment, aucune différence entre eux. Si l'on examinait deux textes absolument différents, p. ex. un texte français et un texte bantou, la somme des différences serait égale à celle des morphèmes dans les deux textes, c'est-à-dire à 100 %. Quand on envisage des textes dans des langues apparentées, la somme des différences oscille, selon le degré d'apparen-

tement, entre 0 et 100 %. Dans ce cas, elle constitue $216 : (244 + 400) = 34 \%$.

La présente méthode de détermination du degré d'apparement des langues tient compte des morphèmes les plus fréquents dans le texte, par conséquent les plus caractéristiques, que sont surtout les désinences, les affixes, les articles, les pronoms, les prépositions, les conjonctions et les verbes dits auxiliaires. Tout en prenant en considération surtout les éléments grammaticaux, nous ne les examinons cependant pas tous parce que nous faisons abstraction des éléments grammaticaux rares dans les textes, et d'autre part nous envisageons aussi quelques éléments lexicaux, à savoir les plus fréquents.

On pourrait se demander s'il ne serait pas préférable de prendre en considération tous les morphèmes grammaticaux en écartant tous les morphèmes lexicaux. Nous ne sommes pas de cet avis parce que la distinction entre ce qui est grammatical et ce qui est lexical n'est pas tout à fait nette. Si l'on demandait à plusieurs linguistes ce que sont les éléments grammaticaux et les éléments lexicaux dans une langue donnée, les réponses obtenues ne seraient pas tout à fait identiques. Certains ne considéreraient comme éléments grammaticaux que les désinences, d'autres pourraient être tentés d'y inclure aussi les affixes.

Beaucoup de linguistes tiennent pour éléments grammaticaux ce qu'ils appellent les mots-outils, mais ce ne sont pas forcément les mêmes mots qu'ils désignent ainsi: d'après certains grammairiens, il n'y a, en français, que deux verbes auxiliaires, *avoir* et *être*, d'autres mentionnent en plus *aller* et *venir*. Comme en français l'équivalent du latin *ego*, qui est inséparable du verbe, joue un autre rôle que l'italien *io*, certains linguistes pourraient compter parmi les éléments grammaticaux le français *je*, mais non pas l'italien *io*. De même, on pourrait se demander si par exemple les morphèmes qui continuent dans les langues romanes le latin *ecce* sont des éléments grammaticaux ou lexicaux, et ainsi de suite. Par conséquent, pour éviter l'arbitraire que comporte la distinction des éléments grammaticaux et lexicaux, on a recouru au critère numérique, celui de la fréquence d'emploi, qui exclut toute hésitation.

La méthode exposée permet de tenir compte des plus importants parmi les changements morphologiques, syntaxiques et même phonétiques. Pour la morphologie, un infinitif comme le français *tenir* est mis en rapport avec les morphèmes latins *ten-* et *-ire*, alors que l'italien *tenere* est analysé comme *ten-ere*. En ce qui concerne la syntaxe, comme on prend en considération la fréquence d'emploi, on tient compte de ce que les pronoms personnels ont subi une extension d'emploi inconnue

aux mêmes pronoms en italien, où le verbe s'en passe le plus souvent. Enfin on tient compte des changements phonétiques qui ont eu des répercussions dans la morphologie, ainsi l'italien *armatura* est considéré comme contenant quatre morphèmes (*arm-at-ur-a*), tandis que le français *armure* n'est mis en rapport qu'avec deux morphèmes (*arm-ur*).

En nous servant de la méthode exposée, nous avons jusqu'ici examiné plusieurs textes de contenu différent en langues romanes littéraires.

Dans la plupart des cas, les différences oscillaient entre les pourcentages suivants :

	Roum.	It.	Fr.	Prov.	Cat.	Esp.	Port.
Port.	50-60	30-40	45-55	35-45	30-40	20-30	—
Esp.	40-50	25-35	35-45	30-40	20-30	—	20-30
Cat.	40-50	30-40	30-40	30-40	—	20-30	30-40
Prov.	40-50	25-35	30-40	—	30-40	30-40	35-45
Fr.	45-55	30-40	—	30-40	30-40	35-45	45-55
It.	35-45	—	30-40	25-35	30-40	25-35	30-40
Roum.	—	35-45	45-55	40-50	40-50	40-50	50-60

Ces résultats ne peuvent pas être considérés comme définitifs, vu le nombre restreint des sondages que nous avons effectués jusqu'à maintenant. Pourtant, quels que soient les résultats que nous obtiendrons dans l'avenir et que nous publierons dans un ouvrage actuellement en préparation, une chose est déjà sûre: la division traditionnelle des langues romanes en deux groupes, oriental et occidental, ne correspond aujourd'hui à rien de réel, et cela pour deux raisons:

1. Elle est basée sur quelques faits à peine, choisis arbitrairement, et non pas sur un nombre plus considérable des faits dégagés de textes d'après le critère objectif de la fréquence d'emploi.

2. Même si le choix arbitraire de ces quelques faits se révélait dû à une juste intuition, la division en question ne pourrait pas s'appliquer à la période moderne, où la conservation de l's final n'est plus le fait de toutes les langues romanes dites occidentales. Le but de tout classement est de lier les faits en groupes. Or il en est des groupes de langues comme des langues particulières, qui existent et disparaissent. Au

XIX^e siècle, il a été possible d'énumérer, parmi les langues romanes, le *vegliote*, mais cela n'est plus possible de nos jours. Vers le début de notre ère, il a été possible de distinguer, à l'intérieur des dialectes italiques, deux groupes: latin et *osco-ombrien*, mais il serait absurde de réclamer cette distinction pour les dialectes italiens pour la simple raison que le dernier groupe a disparu dans l'antiquité. De même il y a eu au moyen âge un groupe assez vaste des langues romanes qui se caractérisait par la conservation de l'*s* final, mais il est impossible de fermer les yeux sur le fait que ce groupe, quoiqu'il existe toujours, a subi entre temps des pertes considérables et n'est plus ce qu'il a été il y a plusieurs siècles.

Somme toute, on peut dire que les langues indo-européennes modernes se subdivisent en langues romanes, germaniques, slaves, etc., mais on n'a pas le droit d'affirmer que les langues romanes se subdivisent en deux groupes, occidental et oriental. En se servant de la méthode exposée, il serait facile de confirmer le fait bien connu que les langues germaniques ou les langues slaves se ressemblent beaucoup entre elles, mais qu'un abîme sépare les unes des autres. Rien de tel n'est pas à signaler entre le roumain et l'italien d'une part et les autres langues romanes d'autre part. Comme il ressort des chiffres présentés ci-dessus, il est vrai que le roumain est un peu moins éloigné de l'italien que des autres langues romanes, mais cette différence n'a pas de caractère essentiel, et, en outre, toutes les langues dites occidentales sont plus proches de l'italien que le roumain.

DISCUSSION

Interventions de MM. A. ROSETTI, E. GUTER, B. POTTIER et R. PEREIRA COELHO.

A. ROSETTI (Bucarest): En l'absence de l'auteur, je me contente de remarquer qu'il y a, dans l'exposé, deux perspectives qu'il convient de séparer: au point de vue diachronique, il est évident que le roumain (groupe oriental) est apparenté à l'italien. Synchroniquement, la statistique peut établir un autre groupement mais qui n'entame nullement l'appartenance du roumain au groupe oriental !

E. GUTER (Perpignan): Les objections présentées au Congrès de Langues Méridionales d'Aix demeurent valables pour cette généralisation. Les textes comparés ne se recouvrent pas exactement, tant s'en faut: un mot d'une langue est souvent représenté par un mot d'une autre langue d'origine complètement différente; le découpage en morphèmes est aussi extrêmement arbitraire, et cette

faiblesse infirme la valeur des conclusions que l'on voudrait tirer de cette comparaison.

B. POTTIER (Strasbourg): Une question plus importante encore que celle du choix des traits considérés, est celle de la méthode d'analyse des langues romanes et du latin en *morphèmes*. Par exemple, *cantabat* devrait être analysé en *cant-ab-a-t*, étant donné l'existence de *cant-ab-a-s* et *cant-ab-i-t*, etc.; et que faire du français *o* (écrit *au*), qui représente à la fois *ad* et *illum*? Il faudrait logiquement admettre que *o* résume, sous un seul phonème, quatre morphèmes latins: *ad*, *ill-u-m*.

R. PEREIRA COELHO (Lisbonne): Pour évaluer quantitativement le degré d'éloignement des langues, on pourrait avoir recours à des procédés statistiques — tels que la méthode de χ^2 — plus fins et plus sûrs que la simple addition des valeurs absolues des différences des fréquences des morphèmes. Si, par exemple, les fréquences de deux morphèmes dans deux textes de langues différentes sont 1 %, 6 % et 11 %, 16 %, respectivement, le second fait est vraisemblablement moins significatif que le premier.

AUTOUR D'UNE CONTROVERSE LINGUISTIQUE : LANGUE OU DIALECTE

(Le problème de la classification des idiomes romans parlés
au sud du Danube) (*)

BORIS CAZACU
(BUCAREST)

Résumé:

L'auteur commence par présenter, d'une manière critique, les dernières discussions des linguistes roumains sur le problème de la classification des idiomes romans, parlés au sud du Danube. Il discute ensuite les critères linguistiques et extra-linguistiques proposés par divers linguistes, afin d'établir une limite entre la notion de 'langue' et celle de 'dialecte'.

Cet examen permet à l'auteur d'aboutir à quelques conclusions. Tout d'abord les critères linguistiques (génétique et structural) ne constituent qu'un point de départ pour une classification des idiomes en langues et dialectes (une classification de ce genre étant conditionnée par les limites de la parenté génétique et structurale). L'application de ces critères, sans résoudre le problème, est cependant nécessaire comme une première étape. C'est aux facteurs extra-linguistiques (causes d'ordre historique, social, politique et culturel) que revient le rôle déterminant, dans la mesure où ils ne s'opposent pas aux critères génétique et structural. Les facteurs extra-linguistiques, auxquels il faut ajouter l'interprétation des faits de langue par le sujet parlant (le critère de l'intelligibilité mutuelle), détermine, au fond, ce qu'on appelle 'la conscience' d'appartenir à une certaine communauté linguistique; son rôle est particulièrement important dans la période de constitution des nations.

On doit encore tenir compte, pour la solution du problème, des caté-

(*) Le texte complet de cette communication a été inclus dans le *Recueil d'Études Romanes* publié à l'occasion du IX^e Congrès International de Linguistique Romane à Lisbonne. Bucarest 1959, pgs. 13-29.

gories 'dialecte convergent' et 'dialecte divergent'. Les idiomes romans parlés au sud du Danube sont un exemple de dialectes divergents. Étant donné des circonstances complexes, ils n'ont pas réussi à former des langues indépendantes, capables de répondre à toutes les nécessités intellectuelles de la vie moderne; au contraire, ils sont en voie de disparition sous la pression des langues étrangères environnantes. Seul l'aroumain avait commencé à évoluer vers une langue indépendante; cependant, à cause des circonstances historiques et de la volonté des sujets parlants d'appartenir à la communauté linguistique roumaine, il n'a pas pu devenir une langue romane indépendante.

La délimitation des notions 'langue' et 'dialecte' est donc un problème des plus délicats. Pour le résoudre, le linguiste doit tenir compte de toute la complexité des faits (linguistiques et extra-linguistiques); il doit examiner la manière dont les facteurs extra-linguistiques se manifestent d'une manière concrète à travers les époques, et préciser, pour chaque idiome, les facteurs déterminants et le sens dans lequel ils agissent sur cet idiome. Seul un tel examen, correspondant aux exigences d'une méthode rigoureuse, mais souple, pourrait donner une réponse satisfaisante au problème qui nous préoccupe.

UN ÉLÉMENT NÉGLIGÉ DE LA DESCRIPTION LINGUISTIQUE : LE DEGRÉ DE LIAISON DES MORPHÈMES (français, espagnol, portugais)

BERNARD POTTIER

(STRASBOURG)

§ 1. Sous le titre général de degré de liaison des morphèmes, je voudrais envisager certains problèmes qui se posent lorsqu'on étudie l'expression linéaire du discours.

Chaque idiome, et dans le cas présent le français, l'espagnol et le portugais, a institué au cours de son histoire un certain nombre de normes, qui caractérisent à un moment donné son cadre de langue. Ces conditions permanentes de langue sont exploitées par le discours, qui use, suivant les contextes, des latitudes laissées ainsi à sa discrétion.

L'ordre des morphèmes dans le discours n'est généralement pas arbitraire; il obéit à un conditionnement interne, pour lequel on trouve une justification, c'est-à-dire une explication *a posteriori*, complètement étrangère à cette logique qui a été parfois présentée comme une nécessité apriorique des faits de langue.

Pour chacun de ces problèmes, séparabilité et ordre, je donnerai en premier lieu quelques exemples bien connus de tous, et faciles à interpréter; puis je considérerai un cas particulier susceptible de différentes interprétations.

§ 2. Le degré de séparabilité des morphèmes.

Je citerai trois exemples préliminaires bien simples:

a) Le français a institué le futur comme forme simple en l a n g u e dès le début de l'époque littéraire: *il le dira*. L'espagnol a fait cette opération à la fin du moyen âge: *dir lo a* est devenu *lo dirá*. Le portugais en est resté à la sélection de d i s c o u r s : *o dirá* à côté de *di-lo-á*.

b) Le français a institué en langue la forme adjectivale en *-ment*: *lentement et sûrement*. L'espagnol et le portugais n'ont pas atteint ce stade de grammaticalisation, et le discours opère le choix: *lenta y seguramente, lenta e seguramente*.

c) Le passé composé français est séparable et le participe peut être accordé: *les fleurs que j'ai toujours aimées*. L'espagnol a grammaticalisé ce temps: les deux éléments sont inséparables et invariables: *las flores que he querido siempre*. Le portugais en est à un stade intermédiaire, puisqu'entre *ter* et le participe peut se glisser un élément de discours.

§ 3. Le problème particulier des prépositions.

a) La préposition est un élément de relation qui situe un terme A par rapport à un terme B: *marcher-dans-la rue*.

Le contenu sémantique de l'un des deux termes peut déterminer le choix de la préposition. Ainsi en français, le terme régi B sélectionne *dans* lorsqu'on dit:

marcher
jouer *dans* la rue
sortir

où *dans la rue* forme un tout indépendant du verbe. Mais en espagnol et en portugais, c'est le terme régissant, A, qui sélectionne la préposition:

andar *por* la calle
jugar *en* la calle
salir *a* la calle, etc.

b) Un autre trait distinctif peut consister dans la possibilité ou non de ne pas exprimer le terme régi B lorsqu'il est connu des locuteurs. Le français peut dire:

«il a fait tout ce qu'il fallait *pour*.»
«il est revenu *sans*.»
«je ne l'ai jamais vu *avec*.»

L'espagnol et le portugais doivent exprimer le terme B:

«volvió *sin* él.»
«hizo lo posible *para* ello. etc.»

De même le français dit:

«il marchait *avec*, sous le bras, un livre.»

L'espagnol doit dire: «iba con un libro bajo el brazo.»

c) En se fondant sur les exemples cités, on peut donc constater que, lorsque le terme B est exprimé, il sélectionne fortement la préposition en français, alors que c'est le terme A en ibéro-roman. Mais par contre, la préposition, une fois choisie, est plus déliée de ce terme B en français, puisque d'une part elle peut s'en passer (cas de *avec*, *sans* et *pour*), ou s'en détacher dans le discours (cas de *avec* et *sans* particulièrement).

d) Dans une grammaire comparée romane, on serait tenté d'identifier les prépositions *sans*, *sin* et *sem* qui ont le même contenu sémantique. Ce serait inexact, par le fait que ces éléments se comportent, c'est-à-dire fonctionnent, de façons différentes. Et quand il s'agit d'éléments de liaison, comme dans le cas des prépositions, il est légitime d'étudier le degré d'intensité de ces liaisons et c'est ce critère distinctif de description, — un parmi beaucoup d'autres —, que je voulais mettre en relief.

§ 3. L'ordre des morphèmes dans le discours.

a) Premier exemple élémentaire: Les préfixes entrant dans la composition des substantifs, adjectifs ou verbes sont de deux types: ceux qui peuvent ne pas commencer le mot, et ceux qui obligatoirement sont à l'initiale du mot. Ainsi *dé-* peut être intérieur: *indémaillable*, *redéfaire*, tandis que *re-* et le préfixe *in-* à valeur négative sont toujours le premier élément du mot. Ceci en synchronie. Historiquement, seul *in-* est élément exclusivement initial puisqu'on a eu des formations telles que *irreprésentable* ou *irretrouvable*.

La justification de cette hiérarchie des préfixes est d'ordre sémantique. Le préfixe *in-* est une négation globale à valeur unique; *re-* est une itération globale, mais à effets de sens multiples. Les préfixes pouvant se trouver intérieurs (et qui fonctionnent aussi comme préposition) ont par contre une substance sémantique plus complexe: *dé-*, *en-*, *a-*, etc. Les trois langues romanes envisagées se comportent de la même façon à cet égard.

b) Second exemple. — Prenons le cas de l'espagnol *los campos*. Les morphèmes que l'on peut insérer dans cet ensemble se situent tous entre *camp-* et *-os*: *camperos*, *campillos*, etc. C'est-à-dire que le thème

camp- est délié de ses catégorisateurs de genre et de nombre, *o* et *s*, ces deux derniers étant, eux, toujours liés, inséparables, et en position finale; de sorte que la marque du nombre signale le terme de cette partie du discours. Là encore, la justification est de nature sémantique: le thème notionnel *camp-* est d'abord modifié par les infixes notionnels divers, puis il se conclut par les indices de catégories, d'abord celui qui est inhérent au registre nominal, le genre, — aucun substantif ne pouvant être réalisé en dehors d'un genre, fût-il arbitraire —, puis celui du nombre, non-inhérent à la catégorie, mais résultant d'un phénomène d'accord avec un contexte de discours. Je n'insisterai pas davantage sur ce point.

§ 5. La place des pronoms personnels compléments.

a) Il serait indécent de prétendre, en quelques minutes, résoudre ce délicat problème de la place des pronoms personnels compléments, particulièrement en portugais. Je désire simplement présenter quelques suggestions à ce sujet.

Le point de départ est le suivant: l'objet d'un verbe transitif, normalement postposé dans les trois langues, devient, quand il est exprimé sous la forme pronominale, antéposé en français et en espagnol, postposé en portugais, en règle générale:

«Thérèse *lui* donna un livre»

«Teresa *le* dio un libro»

«Teresa deu-*lhe* um livro»

Ceci est vrai aux temps de l'indicatif et du subjonctif. Lorsqu'il s'agit des autres modes, l'espagnol postpose le pronom à l'impératif, à l'infinitif et au gérondif, le français seulement à l'impératif. Tel est l'état actuel des choses.

b) Ici se pose le vieux problème de la philologie portugaise: la so-disante attraction du pronom personnel complément par un mot réputé «fort».

L'espagnol dit: *perderse* et *no perderse*

dándolo et *no dándolo*,

en face du portugais: *perder-se* et *não se perder*

ou mieux *se não perder*

dando-o et *não o dando*, etc.

Il y a donc là une différence remarquable entre l'espagnol et le portugais commun du Portugal que nous prenons comme base.

c) Première remarque. — Apparemment, le pronom complément n'a pas de raison d'être antéposé, plus que postposé au verbe. Il s'agit en fait d'une double possibilité, que les circonstances de discours sélectionnent.

Le discours espagnol peut aussi bien choisir

se puede perder que puede perderse.

Le système de la langue propose une ou deux solutions possibles et le discours en dispose, dans ce dernier cas, selon le contexte. C'est lui qui doit retenir notre attention.

d) Seconde remarque. — Le français a normalisé la place des pronoms, et le discours n'a généralement pas de choix à faire.

L'espagnol permet un choix. On sait qu'en début de phrase ou de proposition, on peut postposer le pronom complément à n'importe quel temps:

sabíase que iba a llegar; sentóse luego y dijo...

Aucun doute que c'est un élément rythmique qui sélectionne la postposition: l'attaque du syntagme verbal est constituée par le verbe lui-même. Au niveau de la langue, l'espagnol laisse le choix; le discours réalise tantôt *se sabía*, tantôt *sabíase*.

En portugais commun, cette sélection a été instituée en langue, et la motivation est sensiblement différente. La proposition commençant par un syntagme verbal doit attaquer par le verbe:

«*cansava-se* Teresa de o ver trabalhar».

La place du sujet n'influence pas cet ordre:

«Teresa *cansava-se* de o ver trabalhar».

(sauf dans les cas particuliers d'emphasis cités plus loin).

e) Voici à présent comment, semble-t-il, se présentent les faits en portugais.

On peut distinguer un ordre présentatif, déclaratif, indépendant, où le pronom est postposé:

«A guarnição *apresentou-lhe* as armas»
ou «*Apresentou-lhe* as armas a guarnição».

et un ordre dépendant, subordonnant, où le pronom est antéposé:

«A guarnição *que lhe apresentou* as armas...»

D'une façon plus générale, la déclaration pure demande la postposition, tandis que toute restriction à cette déclaration peut entraîner l'antéposition. Cette restriction, ce refus, peut être d'ordre sémantique ou syntaxique.

f) Parmi les *restrictions d'ordre sémantique*, je citerai le refus total, c'est à dire la négation, qui entraîne régulièrement le choix de l'antéposition:

«A guarnição *não lhe apresentou* as armas.»

D'autres restrictions ne sont que partielles, comme celles exprimées par les prépositions:

«*para* *lhe apresentar*, *sem* *lhe apresentar*.»

Un autre écart sémantique consiste à donner à un élément une intensité plus que normale:

«*tudo* se explica; *velho* *lhe chamei* eu;
«*grandes coisas* *lhe sucederam*.»

Tous ces exemples ont donc en commun la notion d'écart par rapport à l'énoncé déclaratif brut; soit par *un en-deça*, limitation due à la préposition ou à la négation, soit par *un au-delà*, emphase voulue sur tel élément du discours.

g) La *restriction d'ordre syntaxique* consiste en la mise en subordination du verbe au moyen de l'élément *que*:

«A guarnição *que lhe apresentou* as armas...»

Après les verbes volitifs, désideratifs, etc., on enregistre tout naturellement le même phénomène:

«Quero que *te lembres* disso»

Je voudrais signaler à cette occasion qu'on ne peut pas accepter la théorie selon laquelle la conjonction *que* attirerait le pronom personnel complément. Cândido de Figueiredo, qui a consacré de nombreuses pages à ce problème, dit: «la conjonction *que* offre un cas curieux: même absente, elle attire le pronom personnel atone». Et de citer le type

«quero *te lembres* disso.»

Il est tout de même bien évident qu'on ne peut attribuer à un *que* n'existant pas dans le discours l'antéposition du pronom complément. C'est le tour syntaxique subordonnant qui sélectionne la place du pronom, et non la présence incertaine de la conjonction. — De même lorsque la motivation est d'ordre sémantique, l'antéposition est fréquente dans la mesure où l'on accorde au terme précédant le verbe une importance suffisante. Certes un phénomène d'intensité accompagne l'emphase, mais il ne conditionne pas l'antéposition.

Pour nous, il ne s'agit donc pas d'un ordre normal qui serait inversé par la présence d'éléments dits forts, mais d'une double possibilité offerte par la langue, d'une alternance latente, qui se réalise suivant le contexte sémantique ou syntaxique du discours, et d'après les motivations ci-dessus signalées.

*

Du point de vue méthodologique, il apparaît à nouveau que la distinction du *plan de la langue* et du *plan du discours* est indispensable, et que la caractérisation des phénomènes morphosyntaxiques dans cette perspective permet de mieux mettre en relief les traits distinctifs de nos langues littéraires.

DISCUSSION

Interventions de MM. M. PAIVA BOLÉO, H. LÜDTKE et R. LAFON. Réponse de M. B. POTTIER.

M. PAIVA BOLÉO (Coimbra) félicite M. Pottier de la nouvelle interprétation qu'il a proposée au sujet de la proclise et de l'enclise (particulièrement celle des pronoms atones). Il croit, cependant, que la matière a

été présentée d'une manière trop schématique et qu'on n'a pas tenu compte du fait que la place des pronoms dans le langage *populaire* actuel correspond à leur place dans le langage *littéraire* ancien et dans celui du XVI^e siècle. Il rappelle deux exemples, l'un de Camões («*mal que lhe tu fizesten*») et l'autre du langage populaire moderne («*que me ele disse*»), les compare avec les formes du portugais normal («*mal que tu lhe fizesten*; «*que ele me disse*»), et fait remarquer que la différence de place peut être due à plusieurs motifs, parmi lesquels le rythme de la phrase, comme il l'a déjà suggéré dans son article *Brasileirismos*.

B. POTTIER: Du point de vue méthodologique, il semble préférable de se limiter d'abord à un parler défini dans le temps et dans l'espace. C'est à partir d'un ensemble de monographies que l'on pourra comparer les différents types de portugais. Sinon, comme on découvre toutes les solutions possibles dans les différents états de langue, on risquerait de ne pouvoir dégager les traits pertinents d'une structure particulière.

H. LÜBTKE: Pour ce qui concerne l'observation de M. Paiva Boléo, je voudrais remarquer qu'en syntaxe structurale il ne faut pas compter, dans une communauté linguistique donnée, avec un système unique, mais bien avec la consistance de deux ou plusieurs systèmes qui se superposent l'un à l'autre. Si, dans le portugais populaire, les règles qui déterminent la position des pronoms atones, diffèrent de celles du langage cultivé, on peut tenir compte de ce fait en établissant deux systèmes coexistants.

R. LAFON (Bordeaux): Les idées exposées par M. Pottier, et solidement appuyées sur des faits tirés des langues romanes, trouvent leur application en basque. Dans cette langue, géographiquement voisine de plusieurs langues romanes, mais dont la structure est si différente, le degré de liaison et l'ordre des morphèmes varient suivant que la phrase est affirmative ou négative, et suivant que la proposition est indépendante ou qu'elle dépend d'une autre.

La plupart des verbes basques ont une conjugaison entièrement périphrastique, à auxiliaires. «Je le vois» se dit *ikusten dut*, litt. «en vision je l'ai». On ne peut rien insérer entre *ikusten* et *dut*. Si l'on veut dire «je vois la maison», on place *etchea* «la maison» après ou avant *ikusten dut*. Mais pour dire «je ne vois pas la maison», il faut ajouter à *dut* «je l'ai», forme personnelle de l'auxiliaire, la négation *ez*, renverser l'ordre et insérer *etchea* entre *ez dut* et *ikusten*: *ez dut etchea ikusten*.

De plus, le basque ne possède pas de pronom relatif. Il exprime la relation entre les deux propositions au moyen d'un suffixe *-n*, *-an*, *-en*, qui s'ajoute à la forme verbale personnelle, et cette forme doit précéder immédiatement le mot qui, dans les langues romanes, est l'antécédent du relatif. On dit donc *ikusten dudan etchea* «la maison que je vois», mais *ikusten ez dudan etchea* «la maison que je ne vois pas» (en regard de *ez dut etchea ikusten* «je ne vois pas la maison», en proposition indépendante ou principale).

Les idées de M. Pottier sur le degré de liaison et l'ordre des morphèmes sont importantes pour la linguistique générale.

4. PHONÉTIQUE

REMARQUES SUR L'EMPLOI DES PHONÈMES SEMI-VOYELLES EN ROUMAIN ET EN ESPAGNOL *

A. ROSETTI
(BUCAREST)

Résumé:

Les semi-voyelles *y* et *w* sont en même temps des voyelles et des consonnes, c'est à dire des phonèmes ouverts ou fermés, à air, ou sans air, selon que l'on tient compte de leur fonction syllabique.

En latin, les semi-voyelles *j* et *u* sont utilisées dans une série de diphtongues, qui, en latin vulgaire, se sont transformées en voyelles uniques.

Le roumain possède quatre semi-voyelles, à savoir *e* (-i): *beată* «ivre» fém., *lupi* «loups» pl., *y*: *iapa* «jument», *o*: *coadă* «queue» et *w* (rare; après consonne, seulement dans les emprunts récents tels): *cuarf* «quartz» et à l'initiale: *oase* «os» pl.

L'espagnol possède quatre semi-voyelles, à savoir *j*, *i*, *w* et *u*, qui sont des variantes des voyelles *i* et *u*, ce qui n'est pas le cas pour le roumain; *w* ne se rencontre pas à l'initiale.

En roumain, comme en espagnol, les semi-voyelles, associées à une voyelle, forment diphtongue. Elles sont biphonématiques.

Parmi les différences entre le roumain et l'espagnol, signalons la présence de l'*e*, en roumain, dans la catégorie des semi-voyelles. Dans les combinaisons inconnues à l'espagnol, on retrouve *yi*, qui existe cependant en roumain: *copiii* «les enfants», pluriel déterminé.

L'*y* de l'espagnol est pareil à l'*y* du roumain.

Le roumain est allé plus loin que l'espagnol en matière de semi-voyelles.

(*) Le texte complet de cette communication a été inclus dans le *Recueil d'Etudes Romanes* publié à l'occasion du IX^e Congrès International de Linguistique Romane à Lisbonne, Bucarest 1959, pgs. 221-224.

DISCUSSION

Interventions de MM. E. GUITER, E. ALARCOS LLORACH et H. LÜDTKE.

E. GUITER (Perpignan): J'ai été surpris par l'affirmation de M. Rosetti que *w* ne se rencontre pas à l'initiale en espagnol. Comment dénommer alors le phonème initial de mots tels que *huevo*, *huerto*, etc.? Le stade diphtongue *ue* est dépassé depuis longtemps et le premier élément est consonantique. Dialectalement le *w* a pu être renforcé en *gw*, mais il ne s'agit plus là de l'espagnol commun.

E. ALARCOS LLORACH (Oviedo): Dans *huevo*, *hueso*, *huerto*, etc., il n'y a pas une diphtongue initiale, mais un groupe [gwe], dans les positions d'appui, ou un groupe [gwe], dans des positions «faibles», qui peut s'affaiblir en [we], tout comme *agua* peut se réaliser [ágwa] ou [áwa]. Du reste, *hue-* (en face de *gua-* dans *guardar*, *guasa*, etc.), n'est qu'un fait de graphie: aux siècles classiques on rencontre souvent *guevo*, *gueso*, *guerto*. Nous avons donc un [we] précédé d'un autre élément phonologique /g/, de même que dans des mots comme *nuevo*, *Duero*, *puedo*, etc.

H. LÜDTKE (Bonn): En espagnol, les mots *nuevo* et *huevo* consistent tous deux de cinq phonèmes. *huevo*, phonologiquement /gwebo/, pourrait aussi bien s'écrire *güebo*. Par un sujet espagnol quelconque, les orthographes *huevo*, *uevo* et *güebo* donneraient absolument la même prononciation. C'est pour cet argument (qui est confirmé par M. Alarcos Llorach) qu'il faut donner raison à M. Rosetti lorsqu'il soutient qu'en espagnol la semi-voyelle /w/ ne se trouve jamais en position initiale.

METAFONIA DO E TÓNICO EM PORTUGUÊS

JOSÉ INÊS LOURO

(LISBOA)

Nesta comunicação vamos tratar apenas da metafonia do *e* tónico dos nomes (e dos pronomes) relacionada com o *-u* final (escrito *-o*), própria da linguagem geral portuguesa ⁽¹⁾, por ser a menos estudada. (A metafonia do *o* tónico, em português, por influência do *-u* final, pode-se considerar já regularmente estudada e conhecida).

O nosso primeiro gramático (Fernão de Oliveira, *Gramática*, 1536) e alguns antigos ortógrafos (Duarte Nunes do Leão, *Ortografia*, 1576; J. M. Madureira Feijó, *Ortografia*, 1739, etc.) já falam na alternância *o/o* dalgumas palavras e L. do Monte Carmelo (*Compendio de Ortografia*, 1767) cita também alguns casos de alternância *e/e*, mas todos o fazem de modo empírico, sem aludirem a qualquer explicação dos fenómenos. É A. Gonçalves Viana que, em tempos modernos e com outros conhecimentos (principalmente em *Essai de Phonétique*, 1883, reeditado cerca de sessenta anos mais tarde em *B. de F.*, VII, pp. 165-243), depois de estudar a metafonia («*réfraction*», *Umlaut*) nos verbos, trata da inflexão do *o* tónico dos nomes devida ao *-u* final, mas acaba por negar que ela se dê também no *e* tónico («Les noms paroxytons dont la voyelle accentuée est *e* gardent généralement le son étymologique de l'*e*»; «La voyelle *e* dans les noms n'est donc pas soumise à l'influence de la voyelle finale, comme il arrive pour *o*» [*B. de F.*, VII, pp. 222 e 223]), embora cite alguns exemplos de alternância *e/e*: *capelo/capêla*; *cancêlo/cancêla*; *ourêlo/ourêla*... Mais tarde A. de Almeida Cavacas (*A Língua Portuguesa e sua*

⁽¹⁾ Como se sabe, a metafonia, devida ao *-u* final, falta geralmente no Norte de Trás-os-Montes (especialmente do distrito de Bragança) e está mais sujeita a perturbações analógicas no Sul do País.

Metafonia, 1929) estuda a metafonia, tanto verbal como nominal (e pronominal), com bastante desenvolvimento, mas também põe em dúvida que ela se dê no *e* tónico dos nomes. Vários outros autores se têm referido depois à metafonia do português (R. Menéndez Pidal, E. B. Williams, H. Sten, H. Lausberg, etc.), estes admitindo geralmente tanto a metafonia do *o* tónico como a do *e*. Recentemente foi estudada principalmente por J. M. Piel (*Considerações sobre a Metafonia Portuguesa*, *Biblos*, XVIII, 1942, pp. 365-371) e por S. Silva Neto (*História da Língua Portuguesa*, 1952, pp. 190-196), ambos estando de acordo não só em admitirem a metafonia do *e* tónico ao lado da do *o* (por influência do *-u* final), mas até em as considerarem fenómenos inteiramente paralelos.

Embora com muitas excepções, podemos, na verdade, admitir em português a metafonia do *e* tónico por influência do *-u* final (escrito *-o*), mas é forçoso reconhecer que, pelo menos no estado actual da língua, ela se afasta bastante da do *o* tónico.

Tipicamente, como se sabe, o *o* tónico (< *õ*) dos nomes (substantivos e adjectivos) nessas condições é *o* (o fechado), metafónico, no sing. masc. e *o* (o aberto), etimológico, no pl. masc. e nos dois números do fem. (se este existe). Por exemplo:

corvo (< *cõrvu-*) / *corvos* (< *cõrvõs*), —;
corpo (< *cõrpu[s]*) / *corpos* ⁽²⁾ (cp. *obra* < *õpëra*, pl. de *õpus*);
jogo (< *iõcu-*) / *jogos* (< *iõcõs*), —;
porco (< *põrcu-*) / *porcos* (< *põrcõs*), *porca*, *as* (< *põrca-*);
porto (< *põrtu-*) / *portos* (-), *porta*, *as* (*põrta-*) ⁽²⁾;
poço (< *põpũlu-*) / *põvos* (< *põpũlõs*), *póvoa*, *as* (?);
grasso (< *grõssu-*) / *grõssos* (< *grõssõs*), *grõssa*, *as* (< *grõssa-*);
novo (< *nõvu-*) / *nõvos* (< *nõvõs*), *nõva*, *as* (< *nõva-*);
torto (< *tõrtu-*) / *tõrtos* (< *tõrtõs*), *tõrta*, *as* (< *tõrta-*); etc.

Ora, o *e* tónico (< *ẽ* ou *ae*), inflectido por *-u* final, não só se afasta, pelo menos actualmente, da inflexão do *o* tónico (< *õ*),

(¹) Tornado semelhante aos substantivos de tema em *o*.

(²) O exemplo dado por alguns autores para exemplificar a metafonia do *o* em português é *poço*, *poça*, o que não está certo: 1.º) *poço*, provindo de *putũu-*, tem *o* etimológico e não metafónico; 2.º) *poça* é a pronúncia particular de Lisboa, pois que nos usos gerais se diz *poça*, *poças*, embora o pl. de *poço* seja geralmente *poços*, pronúncia analógica.

como até se comporta de modo diferente nos substantivos e nos adjectivos. Nos *substantivos*, o *e* metafónico do sing. masc. estende-se ao pl. masc., mas não ao fem. (se existe), de modo que, actualmente, estes substantivos, quanto à vogal tónica, só apresentam oposição de género:

cabedelo (< capitëllu-), *cabedelos* / *cabidêla*;
cadêlo (< catëllu-), *cadêlos* / *cadêla*, *as* (< catëlla-);
cancêlo (< cancëllu-), *cancêlos* / *cancêla*, *as*;
canêlo, *canêlos* / *canêla*, *as* (< b. lat. *cannella*, etc.);
capêlo (< b. lat. *cappëllu-*), *capêlos* / *capêla*, *as* (< *cappëlla-*);
esterco (< stëren[s]; cp. esp. *estiércol*) / —;
fariseu (< pharisaeu-), *fariseus* / —;
janelo (< *januëllu-), *janelos* / *janelá*, *as* (< *ianua-*);
medo (< mëtü-; cp. esp. *miedo*) / —;
moreço (< mure- caeu-), *moreços* / —;
novêlo (*< globëllu-), *novêlos* / —;
ourêlo (< ora), *ourêlos* / *ourêla*, *as*;
Pêdro (< Pëtru-) / *pêdra*, *as* (< pëtra-);
pêssego, *os* (< përsicu-; cp. esp. *prisco*);
portêlo, *portêlos* / *portêla*, *as* (< portëlla-);
seço (< sëssu-; cp. esp. *sieso*) / —;
têsto (< tëstu), *têstos* / *têsta*, *as* (tësta-);
vitêlo (< vitëllu), *os* / *vitêla*, *as*; etc.

Insistimos na palavra «actualmente» porque é natural que, noutros tempos, a oposição se tenha dado também entre o sing. masc. e o pl. do mesmo género, como no *o*, a avaliar por alguns plurais conservados isoladamente principalmente na toponímia — *Alfarelos*, *Barcelos*, *Carcavêlos*, *Cativêlos*, *Fradeiros*, *Francêlos*, *Grimancêlos*, *Maçarelos*, *Negrêlos*, *Vasconcelos*, etc., (cp. *Arcozêlo*, *Covêlo*, *Ermêlo*, *Lordêlo*, *Portuzêlo*, *Rabêlo*, *Soutêlo*, etc.). Os poucos topónimos de pl. em *-elos* que conhecemos (*Arcozêlos*, *Cancêlos*, *Covêlos*, *Trancosêlos*...) são de formação relativamente moderna, claramente relacionados com singulares anteriores, como *Arcozêlos* (de *Arcozêlo-do-Cabo* e *Arcozêlo-da-Torre*), *Covêlos* (de *Covêlo-de-Baixo* e *Covêlo-de-Cima*) e *Trancosêlos* (de *Trancosêlo* e *Trancoselhe*) — v. *Enc. Port. e Bras.* e J. B. da Silva Lopes, *Dic. Post. e Corog.*

Nos *adjectivos*, então, o *e* tónico, uma vez fechado por metáfora, estende-se em regra, pelo menos actualmente, a todas as

formas (masculinas e femininas), mesmo quando estas são usadas como substantivos (desde que se conserve a consciência das respectivas relações), não havendo, portanto, geralmente qualquer alternância vocálica. Eis os principais exemplos típicos:

avesso, avessos, avessa, avessas (<advěrsu-, a-);
galego, galegos, galega, as (<gallaecu-, a-);
grego, gregos, grega, as (<graecu-, a-);
ledo, ledos, leda, ledas (<laetu-, a-);
preto, pretos, preta, as (<*prěttu-, por prěssu-?);
reverso, reversos, reversa, as (<revěrsu-, a-);
soberbo, soberbos, soberba, as (<supěrbu-, a-?);
travesso, travessos, travessa, as (<transvěrsu-, a-);
vesco, vescos, vesca, vescas (<věscu-, a-)...

A estes se podem juntar outros, como *européu, europeus / europeia, as* (<europaeu-, a-), *hebreu, hebreus / hebreia, as* (<hebraeu-, a-), *judeu, judeus / judia, as* (<iudaeu-, a-), *labrego, labrega* (cp. esp. *labriego, a*), *lêvedo, lêvedos, lêveda, as* (<*lěvĭtu- <lěve-), *meu, meus / minha, as* (<měu-, mĕa-), *vesgo, vesgos, vesga, as* (<*věrsĭcu- <věrsu-?), etc.

É, porém, de supor que também nestes adjectivos (designadamente nos de forma típica) tenha havido, noutros tempos, alternância *ee*. Pelo menos entre o masculino e o feminino, essa alternância pode ainda inferir-se dalgumas formas femininas com *e* tónico usadas em locuções estereotipadas ou empregadas como substantivos bem individualizados: «às *avessas*» (cp. *avesso, avessa*[*]); *reversa* ('contracorrente' num rio. etc.), cp. *reverso, reversa*; «por linhas [vias ou portas] *travessas*»; «mão *travessa*» (medida correspondente à largura da mão); *travessa* ('peça de madeira' 'chulipa', 'rua', 'bacia oblonga'), etc.

De modo geral, actualmente os substantivos masculinos (mas não os femininos) e os adjectivos com *e* tónico metafónico (por influência do -u) confundem-se inteiramente, quanto à vogal tónica, com os que têm *e* fechado etimológico (<ē, ĭ, etc.) ou de qualquer outra origem (incluindo os deverbais masculinos em -o). Comparem-se com *arvoredo* (<arborĕtu-), *boleto* (<boletu-), *camelo* (<camĕlu <gr.), *degreço* (<decrĕtu-), *peso, pesos* (<*pĕsu <pensu-), *sebo* (<sĕbu-), *segredo, os* (<secrĕtu-), *veneno*

(<venenu-), *vinhedo* (<vinetu-), *artelho* (<artĭcŭlu-), *bacelo* (<bacĭllu-), *cabelo* (<capĭllu-), *cepo* (<cĭppu-), *conselho* (*) (<consiliu-), *dedo* (<dĭgitu-), *gesso* (<gypsu-), *labresto* (<rapĭstru-), *selo* (<sĭgĭllu-), *rezo* (<vĭtiu-), *zebro* (<equĭfĕru-), *genro* (<gĕnĕru-), *tempo* (<tempu[s]-), *vento* (<ventu-), *preço* (<prĕtĭu-); *acerto* (<acertar), *aconchego* (<aconchegar), *aperto*, *os* (<apertar), *arremesso* (<arremessar), *começo* (<começar), *concerto*, *os* (<consertar), *desespero* (<desesperar), *desfecho* (<desfechar), *desterro* (<desterrar), *emprego* (<empregar), *enterro* (<enterrar), *enzerro* (<enzerar), *regelo* (<regelar), *relevo* (<relevar), *tempero* (<temperar), *tropeço* (<tropeçar), *aceso*, *acesos*, *acesa*, *as* (<accensu-, a-), *plebeu plebeia* (<plebĕiu-, a-), *preso*, *a* (<prehensu-, a-), *quedo*, *a* (<quiĕtu-, a-), *ameno*, *a* (<amoenu-, a-), *bêbedo* (<bĭbitu-, a-), *crispo*, *a* (<crĭspu-, a-), *enfermo*, *a* (<infĭrmu-, a-), *espresso*, *a* (<spĭssu-, a-), *negro*, *a* (<nĭgru-, a-), *seco*, *a* (<sĭccu-, a-), *lento*, *a* (<lentu-, a-), *tenro*, *a* (<tĕnĕru-, a-), *terço*, *a* (<tĕrtĭu-, a-), etc.

Há, porém, conforme já lembrámos, muitas excepções à metafonía do *e* tónico (mais do que no caso do *o*). Mesmo pondo de parte as palavras cultas (*acesso*, *adverso*, *décimo*, *género*, *inverso*, *materno*, *moderno*, *tépido*, *ritelo* [ao lado de *ritelo*], etc.), podemos citar: *adorno* (<alatĕrnu-), *bonço*, *caderno* (<quatĕrnu-), *castelo* (<castĕllu-), *céu* (<caelu-), *catelo* (<cultĕllu-), *deserto* (<desertu-), *ferro* (<fĕrru-), *inverno* (<hibĕrnu-), *livreco*, *marmelo* (<*melimĭlu- [cp. esp. *membrillo*], por melimĕlu, do gr. *μελιμηλον*), *martelo* (<*martĕllu-, por marculu-), *melro* (<mĕrŭlu-), *neto* (<*neptu-, por nepôte-?), *perno* (<perna); *resto*, *amarêlo*, *a* (<amaru-), *bêlo*, *a* (<bĕllu-, a-), *cego*, *a* (<caecu-, a-; cp. *morcego*), *certo*, *a* (<cĕrtu-, a-), *sin-*

(*) A terminação *-elho* (*-elha*), de qualquer origem, é pronunciada *-elŭ*, *a* (*abçĭlha*, *artçĭlho*, *botĭlha*, *conçĕlho* e *conçĕlho*, *espçĭlho*, *foiçĕlho*, *ovçĭlha*, etc., etc.) em quase todo o País (Norte, Centro e Sul), excepto *evangçĕlho*, *quçĭlho* e *vçĭlho*... (além do correlativo *reçĭlho*), mas soa *-álhu*, *-álha* em Lisboa; a terminação *-eio* (*-eia*) soa geralmente *-áiu* (*-áia*) em grande parte do Norte, no Centro e em Lisboa; a terminação *-eijo* (*-eija*) soa *-éijo* no Norte e em parte do Centro, *-áijo* em parte do Centro e em Lisboa e *-êjo* no Sul; e a terminação *-enho* (*-enha*) soa *-ânho* (*-ânha*) em grande parte do Norte, no Centro e em Lisboa, soando *-ênho* (*-ênha*) no Norte de Trás-os-Montes e em quase todo o Sul (v. J. Leite de Vasconcelos, *Esquisse*).

gelo, *a* (<*singĕllu-, por singŭlu-), *terno*, *a* (<tĕnĕru-, a-), etc. Note-se que quase todos estes exemplos têm *e* tónico seguido de *l* ou de *r*, consoantes que, como se sabe, têm tendência a abrir (a tornarem mais abertas) as vogais anteriores [salvo talvez o *a*] ⁽⁵⁾.

Observe-se que alguns *ee* fechados (<ĕ ou ĭ) e, em concurso com *i* postónico, até alguns *ee* abertos (<ĕ ou ae) podem converter-se em *ü* tónicos por influência do *-u* final, neste caso em perfeito paralelismo com os *oo* em *uu*: *cio* (<*cĕlu- <zĕlu-; cp. esp. *celo*, os); *siso* (<*sĕsu- <sensu-; cp. *escuso* 'escondido' <absconsu-); *rodopio*, os (<retro- pĭlu-; cp. *pelo* e esp. *redopelo*); *carvalhido* ou *Carvalhido* (cp. *Carvalheda*, *Carvalhedo*, top.); *Lourido* (ao lado de *Louredo* <laurĕtu-); *aquilo* (<ant. *aquĕlo* <eccu- ĭllu[d]); *isso* (<ant. *esso* <ĭpsu-; cp. *esse* <ĭpse); *isto* (<ant. *ĕsto* <ĭstu[d]; cp. *tudo* <ant. *ĭodo* <tōtu-); *cirio*, os (<cĕriū-; cp. *testemunho* <testimōniū-); *sirgo*, *sirgos* (<sĕ-ricu-); *riço* (<vĭtiū-; cp. *rezo*); *dizimo*, *a* (<dĕcĭmu-, a-); *tibio*, *a* (<tĕpĭdu- a-); etc.

Em conclusão, no estado actual da língua portuguesa a meta-fonia de *e* tónico (<ĕ ou ae), por influência do *-u* final (escrito *-o*), já não se conserva paralela à do *o* (<ō) — nos substantivos, o *e* fechado por meta-fonia estende-se ao pl. masc. e nos adjectivos estende-se a todas as formas (masculinas e femininas). De modo geral a meta-fonia de *e* tónico em português também se afasta, pelo menos actualmente, da inflexão vocálica do asturiano central, bem como da do italiano meridional ou da dos dialectos sardos (cfr. principalmente: L. Rodríguez-Castellano, *Variedad dialectal del Alto Aller*, 1952; *Más datos sobre la inflexión vocálica*, *Bol. del Inst. de Est. Asturianos*, n.º XXIV, 1955; Diego Catalán, *Inflexión de las vocales tónicas junto al Cabo Pena*, *R. D. Tr. P.*, IX, 1953, pp. 405-415; R. Menéndez Pidal, *Pasiegos y Vaqueiros*, *Archivum*, IV, 1954; G. Rohlfs, *Hist. Grammatik der Ital.*; *Atlas Ítalo-Suízo*, I, 49, 180, 182 e 188, II, 222 e 223, III, 501, IV, 710, VI, 1088 e 1089, VII, 1335, VIII, 1579, etc.; Dámaso Alonso, *Zeitschrift f. rom. Phil.*, LXXIV, 1958; etc.).

(5) Acrescente-se que alguns *ee* e *oo* abertos resultam de contracções de vogais (*gio* [<anĕllu-], *peço* 'planta' [<filĭctu-], *Jarmelo* [<Germanellu-], *peço* [<pĕlĭgu(s)], *queijo* [<canalĭcĕlu-], *sestro* [<sinĭstru- ou *sinextru-], *molho* 'feixe' [<*manĕclu- ou manĭpĭlu- por manipulu-], *nó* (<nōdu-)...

Observe-se finalmente que a metafonia provocada pelo *-u* final (especialmente a dos *ee* tónicos) mostra bem que o *u* é uma vogal anterior (conforme dissemos em *Estudo e Classificação das Vogais*, B. de F., XV) e não «vogal posterior» (como se tem dito e escrito). Por um fenómeno de antecipação, o *u* final (como o *i* final ou o *i* postónico) tem tendência a alongar os tubos sonoros das vogais tónicas e, portanto, a fechá-las foneticamente (assimilação regressiva). A passagem do *a* tónico a *e* (palatalização) ou a *o* (labialização ou, melhor, bucalização), que se verifica no asturiano central, obedece precisamente ao mesmo princípio nos dois casos. Embora um tanto divergentes (quase paralelas), não são de modo nenhum metafônias em «sentido inverso», como se tem julgado, mas metafônias no mesmo sentido (para o mesmo lado).

O *-a* final, como vogal posterior que é (não «média», conforme se tem dito), parece ter, pelo contrário, certa tendência a abrir (foneticamente) as vogais tónicas, a tornar os respectivos tubos sonoros mais curtos, embora em português (acaso por ser relativamente fechado ou surdo) pareça carecer, só por si, de força para provocar a metafonia dos *ee* e dos *oo* tónicos fechados em *ee* e *oo* tónicos abertos (como actualmente se verifica nos dialectos sardos e em alguns dialectos italianos meridionais). Vejam-se, por exemplo: *alameda* (< *álamo*), *azeda* (planta), *bezerra*, *cerça* (< *cêra*-), *defesa* ou *deresa* (< *defensa*-), *enxerga*, *estrela* (< *stella*-), *greda* (< *c'rêta*-), *mesa* (< *mensa*-), *seda* (< *sêta*-); *abadessa*, *abelha* (< *apicûla*-), *bêbera* (< *bifêra*-), *cabeça*, *cepa*, *cerca*, *cesta* (< *cîsta*-), *esteva*, *geba* (< *gîbba*-), *letra* (< *lîttêra*-), *mêda* ou *mêda*, *pega*, *pena* (< *pînna*-), *pera*, *teta*, *verga* (< *vîrga*-), *zebra*; *boca* (< *hûcca*-), *boda* (< *vôta*-), *bola* (< *bûlla*-), *bolsa*, *borra* (< *bûrra*-), *cebola* (< *caepûlla*- ou *cepûlla*-), *empola*, *escova* (< *scôpa*-), *esposa* (< *sponsa*-), *força*, *gota* (< *gûtta*-), *loba*, *moça*, *poldra* ou *potra*, *raposa*, *rosca*, *soma*, *sopa*, etc. (6).

Os deverbais femininos em *-a* têm geralmente *ee* ou *oo* tónicos abertos (em oposição aos masculinos em *-o*) porque já tinham essas vogais abertas nas formas verbais correspondentes — *cerça* (< *cevar* < *cibare*), *conserva* (< *conservar*), *cresta* (< *crestar*),

(6) Como na nota anterior, algumas palavras portuguesas têm *e* (ou *o*) tónico aberto por crase de vogais: *bêsta* (< *balista*-); *mestra* (< *magîstra*-); *quêda* (< ant. *caeda*), *quêlha* (< *canal.cûla*-); *sêta* (< *sagitta*-)...

descarrega (< *descarregar*), *entrega* (< *entregar*), *espera* (< *esperar*), *ferra* (< *ferrar*), *leva* (< *levar*), *nega* (< *negar*), *pega* (< *pegar*), *perca* (por *perda*), *quebra* (< *quebrar*), *rega* (< *regar*), *seca* (< *secar*), *trasfega* (< *trasfegar*), *vela* (< *relar*), [*a*]mostra (< [*a*]mostrar), *desforra* (< *desferrar*), *desova* (< *desovar*), *engorda* (< *engordar*), *troca* (< *trocar*), etc. (cp. *achega* [< *arhegar*], *chega* [< *chegar*], *encolha* [< *encolher*], *escolha* [< *escolher*], *recolha* [< *recolher*], *têmpera* [< *temperar*], etc.).

Nos pronomes *ela*[s] e *aquela*[s] (< *illa*), parece que ainda pronunciados *ela* e *aquela* em parte do Minho, teria havido também certa influência analógica das numerosas formas em -*ela*[s], (*barbela*, *cadela*, *chinelela*[s], *costela*[s], *firlela*, *janellela*, etc.) para que a pronúncia com *e* se tornasse mais ou menos geral e normal. A pronúncia *essa* (< *ipsa*) e *esta* (< *ista*), ainda com *e* fechado no povo de quase todo o Norte e Centro de Portugal (cp. *toda*), seria influenciada pela das palavras anteriores (⁷). As formas em -*osa*[s] (*boudlosa*[s], *churrosa*, *formosa*, etc.) são certamente analógicas, isto é, as formas -*oso*, -*osos*, -*osa*[s] moldaram-se por *grosso*, *grossos*, *grossa*[s], *ovo*, *ovos*, *ova*[s], etc. (cp. *raposa*, *bola*, *orda*, *toda*, etc.).

Sem pretendermos tratar aqui de todas as palavras com *e* ou *o* aberto em desacordo com o latim, lembremos que algumas talvez nos tenham chegado por intermédio doutras línguas românicas com vogais de aberturas diferentes das portuguesas, como será o caso de *bodega*, *flecha*, *pela*, *prega*, *promessa*, *vela* (de navio, etc.), *bola*, *bota*, *copa*, *forja*, *gola*, *rota*, etc.

DISCUSSION

Interventions de MM. H. LÜDTKE, C. JUCÁ, J. M. PIEL et A. HOUAISS.

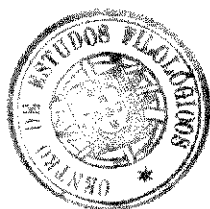
H. LÜDTKE (Bonn): Je suis presque entièrement d'accord avec M. J. Inês Louro. Moi non plus, je n'accepte pas la théorie de l'effet ouvrant de la voyelle finale /-a/. Mais il y a quand-même un cas particulier dont il faut trouver une explication, et c'est la métaphonie des démonstratifs: /iêtu/ eêta/ eêta/. Selon la théorie courante, /e/ dans /eêta/ serait le résultat normal de // latin, tandis que // dans /eêta/ serait dû à l'action métaphonique de /-a/. La forme /iêtu/ ne constitue aucun problème, par ce qu'on

(⁷) Por ex., nos *Cancioneiros medievais* (v. C. B. N. 1287 e 1507 ou C. V. 944 e 1137) *essa* rima com *abadessa*.

sait depuis longtemps qu'il s'agit là d'une fermeture relativement récent et qui a déjà trouvé son explication. Il faut donc seulement expliquer l'alternance /*ĕsta* - *ĕsta*/. Or, il me semble que le traitement de /*ĭ*/ latin dans *ĭsta* est à comparer à celui qu'on observe dans les formes verbales, p. ex. *sĭccat* /*se/a*/. Reste à expliquer /*ĕsta*/. Cette forme doit remonter à **ĭstĭ* du latin vulgaire, forme analogique modelée sur *quĭ*, et qui est à la base des formes correspondantes d'autres langues romanes (a. fr. *ist*, it. *questi*).

C'est ainsi que s'élimine le seul cas de la prétendue métaphonie ouvrante par effet d'un -a final; en même temps il s'agit d'un autre cas de métaphonie de l'e portugais qui confirme la théorie de M. J. Inês Louro.

A. HOUAISS (Rio de Janeiro): Louva o trabalho, considerando um passo à frente a separação dos factos relacionados com a metafonía do e e a do o. Considera que a metafonía do o está estabilizada como «sistema» quando apoiada em diferentes correspondências (tipo *novo*, *novos*, *nova*, *novas*), mas não estabilizada quando sem apoio (tipo *pescço*, *almço*, no Brasil quase sempre *pescços*, *almços*). Concorde com a opinião do Professor Piel de que os factos todos só poderão ter explicação cabal se considerada a circunstância de que a metafonía foi objecto de estabilização diferenciada por «ondas» cronológicas. Emite, por fim, a opinião de que perdura a possibilidade de distinções formais modernas para distinções semânticas (tipo *seca*, substantivo, em face de *seca*, substantivo também, ambos deverbais de *secar*).



QUELQUES REMARQUES SUR LE PHONÉTISME FRANÇAIS ET LE PHONÉTISME PORTUGAIS

MANUEL COMPANYYS MALDONADO

(TOULOUSE — BARCELONE)

Introduction

Le portugais est sans doute la langue romane qui offre au phonéticien le plus de faits intéressants à étudier. Son phonétisme, très complexe et très nuancé, l'oppose non seulement à l'espagnol, dont il est historiquement si proche et auquel il ressemble tellement sous sa forme écrite, mais aussi aux autres langues issues du latin.

Le français occupe, lui aussi, une place à part dans la Romania par certains traits phonétiques: la distribution de l'accent, les voyelles antérieures labiales, le «e caduc», les voyelles nasales (qui contribuent aussi à l'originalité du portugais), la grande tension articulatoire, etc.

Il nous a paru intéressant de mettre rapidement en parallèle le phonétisme de ces deux langues et d'essayer de faire quelques remarques sur les ressemblances et les différences, sur les traits qui les caractérisent, les rattachant ou les opposant aux autres langues romanes. Notre comparaison ne pourra pas être complète, étant donné le temps dont nous disposons, mais nous allons essayer de dégager quelques points importants qui mériteraient des études monographiques statistiques et instrumentales. (*)

Phonétique et phonologie

Ce qui frappe quand on considère la phonologie du français, c'est la grande économie des moyens phonétiques. Si nous faisons abstraction

(*) Nous utilisons dans cette communication le système de signes de l'Atlas Linguistique de Gascogne avec quelques petites modifications exigées par les disponibilités typographiques. Ainsi: *a* représente l'a atone relâché de *casa*, *é*, l'a tonique relâché de *cama*, *l* l' l vélaire de *mal*.

de nuances de prononciation extrêmement délicates, le français normal a presque autant de phonèmes que de sons. Ainsi, toutes les voyelles françaises, sauf peut-être le «e caduc», ont une valeur fonctionnelle: *i, é, ê, a, â, ü, æ, œ, u, ó, ò, â, õ, ê, ã*.

Il est vrai que certaines de ces oppositions ont un rendement faible et tendent à disparaître: *a-â, é-ê, æ-ê*, et même *ó-ò*. Mais il n'en reste pas moins que le système phonologique actuel met à profit toutes les ressources du système phonétique. La réduction la plus répandue dans les classes cultivées de la région parisienne, *ã-ê*, n'altère pas ce principe d'économie, puisque la disparition d'un phonème y est provoquée par la disparition du son correspondant. Il en résulte, qu'étant donné sa grande richesse vocalique, le français est une langue difficile à prononcer pour bien se faire comprendre car, en principe, toutes les nuances comptent.

Ce qui permet aux étrangers de se tirer d'affaire à Paris malgré une prononciation approximative, c'est la tolérance auditive des usagers du français normal, tolérance due au français régional. Habitué à entendre parler des compatriotes qui, par exemple, n'opposent pas phonologiquement les deux *a* ou les deux *e*, les parisiens les comprennent quand ils disent «Anne» pour «âne» ou «vallée» pour «valet».

Or de ces prononciations régionales, c'est celle du midi qui est la plus importante. Les différences avec le français normal sont telles, qu'en comparant des transcriptions phonétiques on pourrait croire à deux langues différentes. Dans le midi, phonologiquement, les voyelles se réduisent à sept: *i, e, a, ü, œ, o, u*. C'est encore beaucoup en comparaison avec d'autres langues romanes.

Mais ce qui est plus important, c'est que le français méridional a un système phonétique beaucoup plus riche que son système phonologique. Le *e* et le *o* ont deux timbres: fermé avant l'accent et en finale absolue, ouvert sous l'accent devant consonne articulée; on dit donc: «chaud»(*ó*), mais «chande»(*ò*), «violet»(*é*), mais «violette»(*ê*). Le *œ* a trois timbres: *æ* (à peu près le «e caduc») en position inaccentuée, *œ* accentué en finale absolue, *œ* accentué devant consonne articulée; on dit donc «heureux» mais «heureuse», et «je dis» y est identique à «jeudi» avec un *æ* qui est aussi la première et la dernière voyelle de «heureuse». Le *â* n'y existe guère que comme variante accidentelle ou individuelle, mais certaines voyelles plus ou moins nasales y apparaissent souvent comme variante combinatoire chez les sujets qui s'efforcent de parler le français normal. Mais ces voyelles nasales ne marquent jamais des oppositions fonctionnelles, ce rôle étant dévolu aux consonnes nasales qui les suivent,

dont le *ñ* vélaire, étranger au français normal, et qui apparaît dans le midi devant une autre consonne vélaire ou en finale absolue.

Le portugais va encore plus loin que le français méridional dans la faible économie des moyens phonétiques. Il a un phonétisme encore plus riche que celui du français normal et un système phonologique qui n'est guère plus riche que celui du français du midi. Pour le système phonétique nous renvoyons à l'article de Lacerda et Hammarström, *Transcrição fonética do português normal* (Coimbra 1952), qui distinguent vingt voyelles parfaitement différenciées sans parler des diphtongues ni des triphthongues! Il s'ensuit que le portugais est certainement plus difficile à *bien* prononcer que le français, mais sans doute plus facile à *mal* prononcer.

Ce rapide coup d'œil nous permet déjà de remarquer à quel point l'extraordinaire richesse de leur vocalisme oppose le français et le portugais aux autres langues romanes.

Pour le consonantisme les deux langues sont voisines: c'est en gros le consonantisme des langues romanes, seul l'espagnol ayant un système à part. Cependant un trait rapproche le système portugais de celui des autres langues latines de la péninsule, auxquelles se rattache le français méridional: la spirantisation des occlusives sonores intervocaliques. Le consonantisme portugais présente aussi quelques particularités moins importantes que nous n'avons pas le temps d'étudier ici.

Les voyelles nasales

La présence de voyelles nasales constitue la grande originalité du français normal et du portugais, mais les faits sont différents dans les deux langues.

D'abord le français n'en a que quatre qui tendent à se réduire à trois. Le portugais en a six, toutes avec valeur fonctionnelle: *ã*, *â*, *ɛ̃*, *ɪ̃*, *ỗ*, *ũ̃* auxquelles s'ajoutent quatre diphtongues, dont deux au moins sont probablement des phonèmes: *ãi*, *oi*, *ui*, *au*.

Ensuite la nasalisation a été plus complète en français, en ce sens qu'elle a pratiquement fait disparaître la consonne nasale subséquente. Nous disons «pratiquement» car nous croyons qu'on a un peu exagéré la «pureté» des voyelles nasales françaises. Même chez des locuteurs parisiens, des études instrumentales montreraient certainement, dans bien des cas, des appendices consonantiques que certains linguistes prétendent percevoir auditivement. En portugais ces appendices sont nettement audibles et ils peuvent revêtir tous les aspects d'une consonne

normale. Cependant ils peuvent aussi manquer, notamment en finale absolue, c'est pourquoi on ne peut leur attribuer aucune valeur phonologique.

Il est piquant de remarquer que la présence de voyelles nasales dans leur langue gêne les portugais plus qu'elle ne les aide à prononcer correctement le français. En effet les timbres ne se correspondent pas d'une langue à l'autre. La voyelle portugaise la plus proche du *ɛ* nasal français est le *ẽ*, c'est à dire, pour les portugais un *ê* nasal qu'ils substituent à tort au *â* nasal français. Le *ã* portugais de «a antiguidade» conviendrait mieux, mais c'est un son peu fréquent qui est senti comme un ensemble de deux sons, une sorte de diphtongue, non seulement par influence orthographique, mais aussi à cause de sa longueur. Par contre le sentiment phonologique leur fait remplacer le *ɛ* français par le *ẽ* portugais, qui est fermé et diffère beaucoup plus de la voyelle française que le *ẽ*. Et ne parlons pas du *œ* français, souvent baptisé la voyelle la plus complexe!

Harmonie vocalique

Le phénomène d'harmonie vocalique est encore un trait caractéristique que les deux langues ont en commun. La question mériterait une longue étude mais nous ne pourrions que l'effleurer ici. Dans les deux langues c'est la voyelle finale qui impose son timbre ouvert ou fermé; quant aux voyelles modifiées c'est surtout le *e* en français, surtout le *o* en portugais: *été-était(é-è)*; *maravilhoso, maravilhosa(ó,ô)*. Mais il y a une différence importante: en français c'est la voyelle accentuée qui impose sa couleur aux voyelles précédentes, en portugais c'est une finale atone qui agit sur la voyelle accentuée tout en restant sans action sur les voyelles protoniques. Il est remarquable aussi que le *o* portugais, fermé devant la finale *u* au singulier, s'ouvre au pluriel devant la finale *-us*.

Coupe syllabique

Les deux langues tendent à n'avoir que des syllabes ouvertes. En français méridional il n'y a pas de problème car, ou bien la voyelle finale se conserve sous forme de *ê*, ou bien la consonne qui la précédait a disparu aussi. Mais en français normal, la chute du «*e caduc*» amenant des consonnes en position finale, risquait de fermer les syllabes précédentes. Le portugais avait conservé presque toutes les voyelles finales latines, mais dans la langue moderne elles se réduisent et tendent souvent à disparaître surtout après une consonne sourde, phénomène que

nous avons étudié dans un article de la *Revista do Laboratório de Fonetica Experimental* (Coimbra 1954). La plus affectée des voyelles finales portugaises est le *i* dont la disparition est auditivement complète dans la plupart des cas. On se trouve donc devant une évolution analogue à celle du français quoique moins étendue et moins accusée.

Ce qui est remarquable c'est que les deux langues aient réagi de la même façon pour préserver l'ouverture de la syllabe précédente, et même pour l'étendre à d'autres syllabes normalement fermées. Les consonnes devenues finales ont conservé la valeur syllabique de la voyelle disparue: normalement le français «pote» et le portugais «pote» sont des dissyllabes, le *t* y ayant une valeur syllabique dans les deux langues. L'analyse instrumentale le confirme, en révélant souvent un appendice vocalique, trop bref pour être perçu.

Ce syllabisme de la consonne finale est souvent méconnu: en portugais parce que la voyelle est parfois prononcée et qu'on n'a pas conscience de sa suppression; en français à cause du jeu subtil des «*e caduc*» qui masque la réalité en attirant toute l'attention sur lui. Pourtant la difficulté qu'ont les français à prononcer les groupes «*-an*», «*-en*», «*-on*», en espagnol montre bien que ces groupes n'existent pas dans leur langue et que par conséquent des mots comme «âne», «aine» «aune» sont des dissyllabes.

En fait le «*e caduc*» tend à devenir en français un simple appendice vocalique servant à renforcer le caractère syllabique d'une consonne et le *i* portugais tend aussi à jouer le même rôle. Dès lors on utilise le procédé pour ouvrir des syllabes jusque là fermées. En français, par exemple, le *l* final de «Michel», nom d'homme, tend à devenir syllabique et le mot ne se distingue en rien du féminin «Michèle». Toutes les anciennes consonnes finales peuvent subir le même sort et Straka a cité la fable de la Fontaine qu'on entend lire:

«Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur»

De même en portugais on entend couramment: «*fazere*», «*cantare*».

Le syllabisme permet la prononciation des groupes trop lourds: «unourse blanc», et de même en portugais, dans les mots étrangers: «futebol», «sputzenik».

Différences de tension articulatoire

La plupart des différences phonétiques que l'on constate entre le français et le portugais tiennent à la différence de tension ou à la différence de base articulatoire.

Le français est la langue romane dont les sons sont les plus tendus; c'est pourquoi — nous l'avons vu — il y a presque autant de phonèmes que des sons. Le portugais est certainement la langue romane la plus relâchée.

Ce relâchement provoque la diversification des voyelles suivant le contexte phonétique: action du *l* vélaire, des nasales, des palatales. Par exemple un *a* devient *á* en contact avec une nasale, *â* devant un *l* vélaire. Les voyelles atones sont susceptibles d'altérations de timbre ou de sonorité et même de disparition complète. A certains points de vue cet état de choses est moins accentué au Brésil, où les voyelles semblent plus solides; par contre les consonnes y sont peut-être plus faibles.

Les diversifications ne sont pas toujours complètes et donnent souvent lieu à des diphtongues. Alors que le français s'est depuis longtemps débarrassé des siennes, le portugais a seulement réduit *ou* en *ó* à une date récente alors qu'il se créait de nouvelles diphtongues, surtout parmi les voyelles nasales. La dernière de ces diphtongaisons est certainement celle du *e* nasal devenu *ai*; elle n'a pas touché le Brésil. En dehors du cas des diphtongues, les voyelles accentuées portugaises sont particulièrement instables et contrastent avec les voyelles françaises vite formées, stables et vite finies, avec des zones initiales et terminales atypiques extrêmement brèves.

L'état du phonétisme portugais rappelle beaucoup celui du russe: 1^o) nombre de phonèmes très réduit par rapport au nombre de sons; 2^o) voyelles accentuées longues, aux timbres conditionnés par le contexte phonétique, peu stables au cours de leur émission; 3^o) voyelles atones très brèves, au timbre altéré avec tendance à la réduction. D'où, en gros, en portugais comme en russe, un triple registre vocalique: ouverte, fermée, réduite. Au Portugal, la présence du son *ĩ* — remplacé par *i* au Brésil — si proche du *bl* russe (et très voisin du *i* roumain) crée un point commun de plus. Cependant il y a des différences: le portugais est beaucoup plus riche en phonèmes et en sons, il a des voyelles nasales, et le cas des diphtongues est différent.

Différences de base articulatoire

Le français est la langue romane qui a la base articulatoire la plus antérieure; celle du portugais est bien plus en arrière. L'activité la plus caractéristique de l'articulation française est l'activité labiale. En portugais la vélarisation et la pharyngalisation jouent un rôle important. C'est ainsi, par exemple, que le «*e* caduc» est antérieur et labial alors que les deux sons portugais les plus proches, le *á* et le *ĩ*, sont centraux

et plus ou moins pharyngaux. Le *á* portugais a ainsi un timbre légèrement différent de celui de la «voyelle neutre» du catalan oriental, prononcée sans compression du pharynx, et se rapproche de la «voyelle neutre tonique» du Majorquin. Cette pharyngalisation peut d'ailleurs produire à l'oreille un effet voisin de la labialisation: le pronom «te», par exemple, a une prononciation très voisine dans les deux langues. C'est que les deux activités produisent une baisse des fréquences: un «flattening» selon la terminologie phonético-acoustique de «Preliminaries of Speech Analysis».

Evolutions contradictoires

Cependant on peut observer dans les deux langues, des évolutions qui sont en contradiction avec la base articulaire: le passage du *r* dental au *r* vélaire en français, et l'évolution de *u* vers *ũ*, que l'on observe actuellement dans certaines régions du Portugal.

La vélarisation du *r* est un fait relativement récent qui s'est manifesté un peu partout en Europe Occidentale et qui est plus ou moins avancé suivant les pays. Le portugais la connaît également, surtout au Brésil. Au Portugal on en est à peu près au stade du provençal (c'est à dire de l'occitan de Provence): le *r* multiple *y* passe à *ř* vélaire, mais le *r* simple reste apical.

Le passage de *u* à *ũ* a été bien étudié par Hammarström dans l'Algarve et on l'a observé sporadiquement dans d'autres régions du Portugal. C'est peut-être une évolution générale qui s'amorce.

L'accent et l'intonation

Au sujet de l'accent on peut aussi faire un rapprochement: en français comme en portugais l'élément d'intensité est assez faible. Mais l'analogie s'arrête là.

En français, en effet, l'intensité n'a été remplacée par rien. Les mots ont perdu pratiquement leur accent structural et se groupent en unités phoniques commandées par le sens, et recevant un faible accent sur la dernière syllabe, ou pas d'accent du tout. Aucun autre élément de mise en relief ne pouvait, en français, se substituer à l'intensité défaillante. Toutes les voyelles étant tendues, la faible différence de tension entre accentuées et inaccentuées n'entraîne guère des variations de timbre appréciables: les inaccentuées sont seulement un peu moins ouvertes ou fermées que les accentuées correspondantes. La longueur ne convenait pas non plus, car, si les voyelles ne peuvent être longues

que sous l'accent, les accentuées n'en sont pas forcément longues pour cela; d'ailleurs la longueur est si secondaire en français, que les voyelles longues s'abrègent dès qu'elles ne sont plus à la fin d'un mot phonique. Enfin le ton s'est entièrement dégagé du mot, et même du mot phonique, pour se mouler uniquement sur la phrase, dont il suit le cheminement logique avec un schéma de base d'une grande simplicité.

En portugais, au contraire, d'autres éléments de mise en relief ont permis de maintenir un accent très net sur les mots. Le principal de ces éléments est la longueur: il a agi positivement en allongeant considérablement la voyelle accentuée, et aussi négativement, en abrégeant les autres. Vient ensuite l'élément de tension, qui suffirait à lui seul à marquer la place de l'accent: par exemple, à *é*, *ê* accentués s'oppose *ĩ* inaccentué; à *â*, *a*, s'oppose *à*, etc. L'élément tonal n'est pas resté aussi lié au mot qu'en italien, mais il s'en est moins dégagé qu'en français. Quant à l'intonation portugaise, elle est très caractéristique, surtout les chutes des phrases, et à l'oreille elle rappelle souvent l'intonation russe.

Mais là nous entrons dans un domaine particulièrement ardu et discutable tant qu'on ne peut pas présenter des tableaux de chiffres et des courbes obtenus scientifiquement. Ceci nécessite de longues études instrumentales auxquelles on s'intéresse un peu partout, mais qui ne sont qu'ébauchées. Nous espérons avoir bientôt les moyens d'y collaborer.

DISCUSSION

Intervention de M. R. GSELL.

PHONÉTIQUE ET PHYSIOLOGIE

L'évolution phonétique du français à la lumière des données relatives au fonctionnement des circuits neuro-musculaires des organes articulatoires

GEORGES STRAKA

(STRASBOURG)

Si l'on veut comprendre l'évolution d'une langue et aussi l'homme qui parlait cette langue, en la transformant constamment, et en qui réside par conséquent la source profonde de toute évolution linguistique, il ne suffit pas de constater que des changements ont eu lieu, ni de les décrire seulement, chacun plus ou moins séparément. Après une description des faits, aussi précise et exhaustive que possible, il faut chercher à répondre aux questions: quand, comment et pourquoi ces faits se sont-ils produits? En dépassant le stade appelé parfois, avec un mépris immérité, «stade atomistique» de la phonétique historique, il faut confronter et, soit regrouper, soit dissocier les faits évolutifs sur l'échelle chronologique d'une part et, d'autre part, sur le plan de leur caractère purement phonétique, c'est-à-dire physiologique. C'est alors, mais alors seulement, qu'on aura quelque chance de découvrir les causes réelles des transformations phonétiques du langage et de pouvoir saisir, à travers ces transformations, le comportement de l'homme qui, à tel ou tel moment de l'histoire, se trouvait inconsciemment à leur origine.

A deux reprises, j'ai examiné la succession chronologique des transformations romanes et françaises ⁽¹⁾, et dans un ouvrage achevé en 1958, qui paraîtra, j'espère, sans trop tarder ⁽²⁾, j'ai classé de cette manière l'ensemble des changements phonétiques du latin au français.

⁽¹⁾ Cf. *Revue des Langues Romanes*, t. 71, 1953, p. 247-307, et *Revue de Linguistique romane*, t. 20, 1956, p. 249-267; v. aussi les *Actes du Congrès de Florence*, p. 437-443.

⁽²⁾ *Principales tendances de l'évolution phonétique du latin au français. Etudes de chronologie relative et de phonétique générale et expérimentale, appliquées à la phonétique historique du français*, 709 pages dactylographiées, 120 figures.

Dans cette étude, j'ai aussi tenté de répondre aux questions comment et pourquoi ces changements, du moins les principaux d'entre eux, se sont-ils produits, et aujourd'hui, c'est de ces derniers problèmes que je me propose de vous entretenir.

Méthode graphique, palatogrammes, radiographies, films, oscillogrammes, sonagrammes, etc., tous ces moyens d'investigation que la phonétique expérimentale met à notre disposition permettent de déceler dans la prononciation contemporaine, à l'intérieur d'une chaîne parlée, de nombreuses variations articulatoires selon la rapidité du débit, selon la force expiratoire, selon l'énergie articulatoire, selon la place des articulations par rapport à l'accent, selon leur place par rapport à l'impulsion ou à l'arrêt syllabique, etc.

Les écarts de l'articulation moyenne, normale, que ces variations représentent, ne sont rien d'autre que des modifications à l'état latent, que des débuts de transformations possibles, débuts semblables à ceux qui, dans le passé, ont abouti, dans tel ou tel idiome, à des changements complets. Plus ou moins avancés dans différents parlers actuels et, dans un même parler, chez divers sujets, voire chez un même sujet selon son état psychique ou physiologique du moment (état de santé, de fatigue, etc.), ils apparaissent parfois comme des changements en voie d'accomplissement. Je n'ai guère trouvé de changement phonétique du passé qui ne se manifeste pas ainsi à divers stades d'évolution dans le langage d'aujourd'hui. Si l'on les suit pas à pas, comme Rousselot le faisait jadis, on peut saisir sur le vif comment s'opèrent — et ont dû aussi s'opérer dans le passé — les changements phonétiques. J'ai ainsi suivi de près les diverses palatalisations dans le parler parisien et dans divers patois, le traitement du groupe *kl* en Auvergne, les passages du *yod* à *z*, de *w* à *g* ou *b* dans des parlers espagnols, les différentes modifications de *r* dans la Haute-Loire et dans la Loire, la vocalisation de *l* dans des idiomes slaves et en portugais, notamment du Brésil, son changement en *r* et sa disparition, la transformation de la durée vocalique en timbre dans la prononciation des langues et parlers les plus variés, les diphtongaisons des voyelles dans les parlers foréziens (Jean Séguy a fait des observations semblables, de première importance, sur les diphtongaisons naissantes dans un parler pyrénéen), les nasalisations des voyelles orales en français et ailleurs, la disparition des consonnes implosives dans le français populaire, les transformations de l'*s* implosive et finale dans des parlers espagnols, la sonorisation et la spirantisation des consonnes intervocaliques en espagnol, dans le Midi de la France et en français même, l'apparition des sons de passage, etc.

Cette reconstitution des changements, de leurs cheminements, révèle comment les changements se sont effectués dans le passé, mais ne permet pas encore de répondre à la question pourquoi ces changements se sont-ils produits. En effet, pourquoi les modifications embryonnaires, analogues à celles que les appareils saisissent actuellement et qui peuvent se maintenir et se maintiennent parfois à l'état latent, dans des limites restreintes, dans toute une série de générations successives, ont-elles progressé, dans tel ou tel cas dans le passé, ou progressent-elles actuellement au-delà de ces limites jusqu'à un changement réel? Incontestablement, la cause initiale qui, dans les réalisations actuelles, produit une modification donnée à son début, a dû recevoir, à un moment donné de l'histoire, une impulsion supplémentaire agissant dans le même sens. En conséquence, il est nécessaire de rechercher ces causes initiales et aussi les raisons pour lesquelles leur action a été augmentée à l'époque de l'éclosion et de la réalisation du changement en question.

L'acte de la parole consiste essentiellement en mouvements organiques qui résultent, on le sait, de contractions musculaires; les positions articulatoires qui, entre deux mouvements successifs, peuvent être parfois considérablement dégradées sur le plan à la fois de la qualité et de la quantité, résultent du maintien de ces contractions. Or le degré et la durée de celles-ci sont variables selon l'intensité du recrutement spacial et de la sommation temporelle des fibres musculaires; de plus, les organes intervenant dans la production d'une articulation peuvent tous entrer en action simultanément ou, au contraire, la dysfonction de l'un d'eux a pour conséquence une mauvaise coordination des mouvements articulatoires. En fait, les causes initiales des variations articulatoires actuelles et, aussi, de la plupart des changements qui ont eu lieu dans le passé, sont surtout de trois catégories: 1° variations d'énergie musculaire, respiratoire et articulatoire, qui engendrent des mouvements organiques plus ou moins amples et énergiques, ou plus ou moins réduits et faibles; 2° maintien plus ou moins prolongé des positions articulatoires et accélération ou, en revanche, ralentissement des mouvements organiques au passage d'une position à une autre; 3° entraves à la coordination (synchronisation) des mouvements que doivent produire simultanément les divers organes appelés à participer à l'émission d'un son.

La dysfonction va généralement de pair avec la faiblesse des contractions musculaires, tandis que l'énergie de ces contractions est généralement accompagnée d'une bonne synchronisation des mouvements (les cas contraires, comme la désynchronisation sous l'effet d'un renfor-

cement, sont des cas particuliers qui n'infirmement pas cette règle); de même l'énergie et le maintien des contractions sont généralement liés; leur faiblesse et la diminution de leur durée le sont également. Ainsi, les changements provoqués par la dysfonction et la faiblesse articulaire sont contemporains dans l'évolution des langues; ceux qui sont dus à l'énergie des mouvements se produisent à d'autres époques qui ne connaissent guère de changements provenant de la dysfonction.

Quels sont les types de changements qu'engendrent la dysfonction d'une part et, d'autre part, la force et la faiblesse articulatoires?

Les diverses dysfonctions facilitent évidemment les assimilations: celle des muscles redresseurs du voile (des péristaphylins et des palato-staphylins) facilitent ou produisent la nasalisation, celle des fibres laryngiennes les modifications de sonorité, etc. L'intensité et la faiblesse des contractions musculaires ont des conséquences sur la durée des articulations, la première la prolonge, la seconde l'abrège. L'intensité, par le fait qu'elle renforce et prolonge les positions articulatoires et, parfois, aussi le mouvement qui prépare ces positions, facilite l'apparition de certains sons additionnels (sons de passage), par ex. de *t* dans *sr* > *str*, de la voyelle prothétique *i* ou *e* devant *s* initial + consonne, du *yod* devant les palatales, etc. Mais l'intensité et la faiblesse des contractions musculaires ont surtout des répercussions importantes sur l'aperture des articulations: l'intensité qui amplifie le mouvement organique resserre l'occlusion pour les occlusives et rétrécit le passage buccal (la constriction et l'angle maxillaire) pour les constrictives, mais l'élargit au contraire pour les voyelles; la faiblesse qui diminue l'amplitude du mouvement, desserre l'occlusion et agrandit la constriction, mais diminue l'aperture des voyelles. Je ne peux pas entrer ici dans les détails de ces faits ni rappeler leurs causes anatomico-physiologiques^(*); leur intérêt est cependant capital. Ils ont été signalés pour la première fois, il y a près d'un demi-siècle, par Bogorodickij et par Chlumsky, et je les ai vérifiés à l'aide de divers procédés expérimentaux sur plus de 200 sujets, dans une dizaine de langues et dans de nombreux dialectes, sur des sujets sains et dans des cas pathologiques. Très prochainement, ils seront réexaminés en détail, comme d'ailleurs tous les phénomènes de dysfonction et de modifications de durée dont je viens de parler, par ma collaboratrice Madame Simon, sur des films radiologiques des organes de la parole vus de profil, tournés à 64 ou à 50

(*) V. notre étude *Voyelle et consonne*, dans *Bulletin linguistique*, t. IX. Bucarest, 1941, p. 29-39.

images/sec., et qui, par la suite, pourront être mis à la disposition des chercheurs et des enseignants; sur ces films, on pourra observer toute la complexité des mouvements articulatoires réalisés dans un débit normal, avec intensité habituelle (de 30 à 40 décibels environ, au point de vue acoustique), et on pourra aussi comparer ces mouvements à ceux que produisent une plus forte intensité musculaire et une intensité amoindrie d'une part et, d'autre part, un débit accéléré et un débit ralenti.

Dès maintenant, il est cependant certain, en ce qui concerne l'énergie articulatoire, qu'une voyelle qui se ferme est une voyelle faible, tandis qu'une consonne qui se ferme, est une consonne forte, et inversement. A la lumière de ces données, on peut donc distinguer, parmi les variantes articulatoires actuelles et parmi les changements anciens, ceux dont la cause initiale était la faiblesse articulatoire, ou la dysfonction neuro-musculaire, et ceux qui, au contraire, ne peuvent provenir que de l'augmentation de l'énergie articulatoire. Parmi les premiers, dus à la faiblesse, il y a lieu de ranger par ex. l'apophonie et les syncope des voyelles inaccentuées, la fermeture des voyelles atones dans la syllabe initiale, la fermeture ou l'effacement total des voyelles finales, la diphtongaison des voyelles par la fermeture du segment final ($\acute{e} > ei$, $\acute{o} > ou$, $a > ae$) la nasalisation des voyelles, la spirantisation des occlusives intervocaliques (aussi bien $t > \text{ç}$ que $k > j$ (y) ou l' palatal $> j$ (y), etc.), le passage des palatales en mi-occlusives et de celles-ci en constrictives, l'effacement des consonnes intervocaliques, finales et implosives, la vocalisation des implosives, etc. Parmi les seconds, dus à l'énergie articulatoire, on classera le passage des constrictives aux occlusives, par ex. à l'initiale de mot et à l'initiale de syllabe après consonne ($yod > d'$ palatal qui finit par aboutir plus tard par affaiblissement à $\acute{d}\acute{z}$ et $\acute{z}$; $w > b$ ou g , etc.), la consonnification de i et u en hiatus, la gémination, les palatalisations, l'allongement des voyelles, la diphtongaison des voyelles par l'ouverture du segment final ($e > e\acute{e} > ea$, $o > o\acute{o} > oa$), l'apparition des sons de passage devant r apical dans str , zdr , ldr , etc., la dénasalisation du segment final du n ou m devant r ($nr > ndr$, $mr > mbr$, etc.), l'apparition d'un passage vocalique à l'initiale devant les groupes $s +$ consonne, l'apparition d'un segment vocalique entre une consonne énergique et une voyelle énergique ($\acute{e} > ie$, $\acute{o} > uo$), etc.

Dans certains cas, le commencement d'une modification provenant d'un renforcement ou d'un affaiblissement est lié à la position de l'articulation dans la syllabe (position forte au début, position faible à la

fin) ou par rapport à la place de l'accent du mot, ou encore par rapport au voisinage; dans d'autres cas, l'augmentation et la diminution du mouvement organique sont indépendantes de ces positions (c'est le cas des palatalisations d'un côté et de l'affaiblissement des mi-occlusives en constrictives de l'autre). Dans la première série de cas — changements liés à la position — lorsqu'une modification embryonnaire devient un changement véritable, une simple augmentation ou diminution supplémentaire de l'amplitude du mouvement, s'ajoutant à l'énergie ou à la faiblesse des contractions musculaires propres aux articulations placées dans les positions en question, suffit pour faire éclore de véritables changements phonétiques. Dans la seconde série, un renforcement ou un affaiblissement articulaire plus poussé, plus important, a dû se produire, puisqu'au départ l'articulation attaquée n'était marquée par aucune force ou faiblesse particulière due à sa position.

Mais alors, pour quelles raisons physiologiques les sujets parlants renforçaient-ils ou affaiblissaient-ils tout d'un coup les articulations à un moment donné de l'histoire ?

Si les circuits neuro-musculaires fonctionnent correctement, les mouvements de l'articulation se font de façon coordonnée et leur amplitude est celle qu'ils doivent avoir effectivement; tout au plus, les individus dont les circuits ne souffrent d'aucune déficience, peuvent-ils prendre l'habitude d'exécuter des mouvements énergiques et amples grâce à un recrutement spacial et à une sommation temporelle supérieurs à ceux dont le mouvement donné a absolument besoin pour être exécuté. Alors, on assiste à ce qu'on appelle la stabilité linguistique (les articulations sont correctes) ou à des modifications dus à l'énergie articulaire.

En revanche, une diminution de l'état fonctionnel des muscles se manifeste par des contractions peu énergiques et réduits des fibres et par la fatigabilité musculaire d'une part et, d'autre part, par une certaine inaptitude neuro-musculaire à coordonner les mouvements organiques. Cette diminution de l'état fonctionnel des muscles peut provenir de sources variées. Celles-ci peuvent d'abord être constitutionnelles, d'ordre individuel, et généralement innées: musculature plus ou moins développée, produisant des mouvements défectueux de la langue, du voile du palais, etc.; hyperactivité cholinestérasique, au niveau de la jonction neuro-musculaire, détruisant trop rapidement le transmetteur chimique (l'acétylcholine) et produisant ainsi des troubles de la transmission dans le sens d'une diminution du mouvement, troubles susceptibles de provoquer la fatigabilité musculaire allant jusqu'à la myasthénie. Ces déficiences constitutionnelles, étant individuelles, semblent

cependant avoir peu d'intérêt pour l'évolution des langues. Mais, la diminution de l'état fonctionnel des muscles peut aussi provenir de sources physiologiques, fonctionnelles, beaucoup plus importantes de notre point de vue: 1° de la fonte des protéines contractibles et des réserves énergétiques au niveau de la jonction neuro-musculaire; 2° au niveau des centres nerveux, d'une hypoglycémie, d'une hypercalcémie ou d'une hyponatrémie, ou encore de troubles de l'équilibre hydro-minéral. Or, ces déficiences chimico-physiologiques qui se traduisent sur l'amplitude des mouvements organiques, sont généralement, à leur tour, une conséquence directe d'un état de fatigue ou de déficiences multiples de la nutrition, déficiences bien connues des physiologistes.

Tous ces faits ont été parfaitement démontrés sur le plan individuel, dans des cas pathologiques et dans de nombreux cas de fatigue et de déficiences passagères. Une diminution des mouvements musculaires de la langue, des lèvres, du voile, sous l'effet de la fatigue, a été à plusieurs reprises enregistrée et mise en évidence par Rousselot. J'ai aussi observé un amoindrissement frappant des mouvements articulatoires chez des personnes malades et chez des déportés épuisés de fatigue ou en état de sous-alimentation excessive et prolongée. De même, j'ai eu l'occasion d'examiner, pendant la guerre, une étudiante parisienne réfugiée à Clermont-Ferrand qui, sous-alimentée au moment des privations matérielles, n'effectuait pas de mouvements articulatoires suffisamment amples pour produire certaines occlusions consonantiques, mais qui, deux ou trois ans après la fin des hostilités, vivant de nouveau dans des conditions matérielles normales et convenablement nourrie, a retrouvé l'énergie musculaire nécessaire pour la production de toutes les occlusives.

De même, il est probable qu'une activité plus ou moins grande de la formation réticulaire dont on connaît, depuis peu de temps d'ailleurs, l'importance pour la réactivation du fonctionnement aussi bien des efférences motrices que des afférences sensitives, a des répercussions sensibles sur les mouvements organiques. On connaît les substances qui agissent sur la formation réticulaire et, par conséquent, on pourra examiner ce problème: je compte enregistrer, en collaboration avec un physiologiste, de plusieurs façons — sur kymographe, sur films radiologiques et à l'aide de palatogrammes — les articulations dans la chaîne parlée de sujets dont la formation réticulaire agit normalement, ensuite après une piqure qui aura diminué son activité et, enfin, après une autre qui l'aura augmentée.

La question de l'action de la formation réticulaire, si intéressante

qu'elle soit, n'est cependant qu'un aspect secondaire des problèmes qui nous intéressent et que nous avons suffisamment creusés pour pouvoir appliquer dès maintenant les résultats obtenus à la phonétique évolutive.

Dans l'évolution des parlers vivants, on pourrait songer à expliquer les changements dus à l'affaiblissement articulaire de la même façon que s'expliquent les mouvements organiques imparfaits dans des cas individuels. Dans une famille où les parents produisent des mouvements articulaires amoindris pour l'une ou l'autre raison invoquée (raisons relevant soit d'un trouble de la fonction neuro-musculaire, soit de l'état constitutionnel), les enfants peuvent reproduire ces mouvements imparfaits par la simple voie d'imitation, sans qu'ils soient dans la même situation au point de vue physiologique; ces articulations «incorrectes» peuvent ensuite se répandre, encore par imitation, de plus en plus loin, non seulement au sein de cette même famille, mais aussi dans la communauté sociale dont celle-ci fait partie.

Cependant, dans les cas où, au cours d'une période donnée, on remarque des séries de changements aussi bien parallèles que successifs provenant tous de l'affaiblissement des mouvements organiques ou de leur désorganisation, il semble qu'il faille y voir plutôt une conséquence d'un fait physiologique collectif, à savoir d'un amoindrissement des mouvements articulaires et d'une certaine inaptitude neuro-musculaire à coordonner ces mouvements dans toute la masse de la population de l'aire linguistique et de l'époque en question. Or, cet amoindrissement de l'activité musculaire ne peut pas être attribué à une différence dans la constitution de l'organisme entre générations. En revanche, un état de fatigue prolongé dû à des conditions matérielles difficiles de la vie quotidienne, et surtout des déficiences multiples et prolongées de la nutrition ne peuvent pas rester sans répercussions sur le fonctionnement des circuits neuro-musculaires dans la masse de la population.

Les conséquences collectives de ces déficiences semblent alors pouvoir être les mêmes que celles qu'on a constatées chez divers individus. Au niveau des muscles, des contractions peu énergiques des fibres et une grande fatigabilité musculaire peuvent se faire jour à la suite de la fonte des protéines contractibles et des réserves énergétiques; au niveau des centres nerveux, une dépression de l'activité peut se produire par suite notamment d'une hypoglycémie chronique, voire par suite de troubles de l'équilibre hydro-minéral, et tout ceci peut se faire dans l'ensemble d'une population comme chez un seul individu.

En ce qui concerne la transmission d'un pareil état collectif aux générations suivantes, elle ne peut pas se faire de façon héréditaire,

mais par voie congénitale; c'est le développement intra-utérin du fœtus qui peut devenir déficient, et de plus, pendant la période néo-natale, une déficience du développement neuro-musculaire peut encore résulter d'un allaitement insuffisant et être ainsi transmise d'une génération à l'autre.

Certes, un pareil état collectif ainsi créé dans une génération ne prend assurément pas des proportions inquiétantes d'un état maladif. Il ne peut s'agir que de différences au début imperceptibles dans l'ensemble de l'organisme, différences qui ne produisent que de l'effet minime sur les contractions des fibres musculaires; mais là où il s'agit de mouvements délicats et relativement petits, dont le moindre écart peut avoir des conséquences importantes, comme c'est précisément le cas des mouvements articulatoires, cet effet peut être suffisant pour devenir perceptible au bout de peu de temps. Si cet état physiologique collectif créé dans une génération est transmis à la génération suivante, si celle-ci continue à subir les mêmes conséquences des déficiences de la nutrition et des autres conditions matérielles de la vie quotidienne, si enfin toutes ces influences extérieures continuent à agir sur l'organisme pendant plusieurs générations successives, on comprend que les amoindrissements, au début minimes, des mouvements organiques finissent par aboutir à des séries considérables de changements phonétiques tra-uisant tous la faiblesse articulatoire.

En plus du fait que, dans ces conditions, chaque nouvelle génération produit des mouvements articulatoires de moins en moins énergiques, il ne faut pas oublier que les déficiences dont il a été question se portent aussi sur l'activité des centres nerveux, en particulier de ceux qui reçoivent les projections spécifiques et aspécifiques des afférences sensitivo-sensorielles mises en jeu dans la production des phonèmes, et qui subissent à leur tour une modification dans le sens d'une diminution de la réceptivité. Dans chaque nouvelle génération, l'exécution des mouvements articulatoires peut donc s'affaiblir non seulement par suite des déficiences de la fonction motrice, mais aussi par suite de celles du contrôle de cette fonction par les centres nerveux récepteurs et associatifs.

Mais revenons à l'évolution phonétique du latin vulgaire au français.

En classant dans un ordre chronologique aussi rigoureux que possible les changements qui appartiennent à cette époque, j'ai été frappé par le fait qu'au cours de certaines périodes bien déterminées, la plupart d'entre eux provenaient d'une amplification des mouvements organiques et que ces périodes ne connaissaient guère d'assimilations dues à la dys-

fonction des muscles; la première période se situe entre le début de l'Empire romain et la fin du III^e siècle, la seconde commence vers la fin du XIII^e siècle. Au contraire, au cours de la période qui va du IV^e siècle au XIII^e, et tout spécialement pendant les V^e, VI^e et VII^e siècles, et puis au cours des XI^e et XII^e, tous les changements proviennent d'un amoindrissement des mouvements articulatoires ou de leur mauvaise coordination.

Le tableau suivant, sans être exhaustif, réunit les principaux changements appartenant à l'une et à l'autre de ces deux catégories :

Changements dus à		
	l'énergie articulatoire	la faiblesse articulatoire
changements hérités de l'époque latine archaïque		— apophonie, débuts de la syncope — <i>w</i> devant <i>u</i> > 0 — <i>ns</i> , <i>nf</i> > <i>s</i> , <i>f</i> — <i>m</i> final > 0 — <i>t</i> final > 0 (tendance)
époque classique	— consonification des voyelles en hiatus <i>i</i> > <i>y</i> , <i>u</i> > <i>w</i> .	
fin de la Rép.		— <i>b</i> intervoc. > <i>w</i>
I ^{er} siècle	— géminées: maintien, renouvellement, création; — <i>dy</i> , <i>gy</i> > <i>yy</i> — <i>lw</i> , <i>rw</i> > <i>lb</i> , <i>rb</i>	
fin I ^{er} - II ^e s.	— tendance <i>w</i> initial > <i>b</i> — palatalisation <i>ty</i> , <i>ky</i> , <i>ly</i> , <i>ny</i> , <i>sy</i> — <i>w</i> germ. > <i>g^w</i>	
II ^e siècle	— voyelle prothétique devant <i>s</i> + cons.	

Changements dus à

	l'énergie articulatoire	la faiblesse articulatoire
début et première moitié du III ^e siècle	— y initial $> d'$ — palatalisation de k, g devant e ou i — allongement des voyel- les accentuées — $\dot{e} > ie$ — $w > v$	— g intervoc. devant e et $i > y$ — voyelles finales des pro- paroxytons $> a$ — $gm > um$ (avant <i>Afp.</i> <i>Pr.</i>)
fin III ^e s. — début IV ^e s.	— palatalisation de ry — $nr > ndr, mr > mbr,$ $sr > str, lr > ldr$, etc. — $u > \overset{i}{u}$ ($\ddot{u}$ acquis plus tard) — $\dot{o} > uo$ — y précédé d'une labia- le $> d'$	— k, g devant consonne $> y$ — g intervocalique dans le voisinage des voyelles vélaires $> o$ — g intervocalique devant $a > y$
fin IV ^e s.		— sonorisations
milieu V ^e s.	— palatalisation des k, g appuyés devant a	— b ($< p$) intervoc. $> w$ $> v$ — g ($< k$) intervoc. de- vant $a > y$ ou o
fin V ^e — début VI ^e s.		— d ($< t$ et $\dot{d}$) intervoc. $> z$
VI ^e siècle		— $\dot{e} > ei, \dot{o} > ou$

Changements dus à

	l'énergie articulatoire	la faiblesse articulatoire
VII ^e siècle		— voyelles finales devant $s, t > 0$ — simplification des cons. géminées — cons. implosives labiales et alvéodent. $>$ constrictives > 0 — l implosif $> u$ — t devant $n > s$ ou r
VIII ^e siècle		— voyelles en fin. abs. > 0
avant la fin du XI ^e s.		— d intervoc. et t final non appuyé — 0
fin XI ^e s.		— z implosif $> h > 0$
XII ^e siècle		— $o > u$ dans la syll. initiale — $e > a$ dans la syll. init. libre — mi-occlusives $>$ constrictives — r implosif — z ou 0 — consonnes finales > 0 — $l' > y$ — s implosif $> h > 0$ — e en hiatus $> i$
fin XIII ^e s.	— i en hiatus $> y$ — ue (noté oi) $> ua$ — nouvelles palatalisations (*)	

(*) Dans ce tableau dont les détails sont discutés dans nos différentes études antérieures et dans l'ouvrage cité ci-dessus, note 2, ne figurent pas les syncope des voyelles posttoniques et prétoniques qui s'échelonnent, on le sait, sur tous les siècles depuis l'époque latine préclassique jusqu'au V^e siècle de

A la lumière des faits physiologiques dont j'ai parlé, les périodes successives de force et de faiblesse articulatoires dans l'évolution phonétique du latin au français semblent apparaître comme des reflets d'événements extérieurs — historiques, économiques et sociologiques —, comme des conséquences que ces événements ont eues sur l'état physiologique de l'homme. La période des changements engendrés par l'énergie articulatoire au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne correspond en gros à la période de stabilité de l'Empire romain. Le début de la période suivante, marquée par d'innombrables affaiblissements et chevauchements des mouvements de l'articulation, coïncide avec la fin de la Pax Romana, avec la désorganisation politico-économique de l'Empire et avec les invasions germaniques. Au XII^e siècle et au début du XIII^e, une certaine recrudescence de la tendance à affaiblir les articulations et à mal coordonner les mouvements organiques apparaît au moment des Croisades. Les historiens et les sociologues savent que ces événements ont eu de graves répercussions sur l'aspect matériel de la vie quotidienne des populations, et cette vie quotidienne pénible n'a pu rester sans influence sur le comportement physiologique de l'homme. Ce n'est que sous le règne de Saint Louis et au temps de

notre ère. Celles qui remontent au latin vulgaire ne reflètent pas un affaiblissement articulatoire général, mais elles doivent être considérées comme un contre-coup de l'énergie de la syllabe accentuée. Seules les synopes proprement françaises et relativement tardives qui révèlent, par rapport aux autres idiomes romans, une tendance plus poussée à affaiblir les voyelles inaccentuées, peuvent peut-être relever de la faiblesse articulatoire de l'époque, mais il est difficile de faire une séparation équitable entre les deux types d'affaiblissement vocalique. — On ne trouvera pas non plus, dans le tableau ci-dessus, les nombreuses assimilations qui se sont produites, du IV^e au XIII^e siècle, à la suite de la dysfonction des mouvements organiques; leur liste l'allongerait beaucoup trop. Pour les dates des nasalisations, v. mon étude parue dans la *Revue de Linguistique romane*, t. 19, 1955, p. 245-274.

Certes, on relève, au V^e siècle, un changement qui n'a pu être provoqué que par la force articulatoire, et en revanche, aux III^e et IV^e siècles, un certain nombre de changements qui ne s'expliquent que par le relâchement de l'articulation. Mais ces changements peuvent se produire pour des raisons particulières à tout moment de l'évolution et ne reflètent nullement une faiblesse articulatoire généralisée (v. mon étude sur les palatalisations, *Revue de Linguistique romane*, à paraître). D'ailleurs, la loi du moindre effort agit toujours, et ce n'est qu'à une époque où elle agit trop qu'on peut se demander, surtout si l'on ne remarque aucune trace de fermeté articulatoire, ni aucune conséquence de la loi du plus grand effort, si durant cette période, la langue parlée n'a pas été atteinte de faiblesse articulatoire générale.

Philippe le Bel, que le français semble être entré dans une période de stabilité articulatoire, période marquée même par des changements dus au renforcement des mouvements organiques; sans doute, les conditions matérielles de la vie quotidienne de la masse de la population, du moins parisienne, se sont-elles améliorées à cette époque au point que l'organisme a reconquis une vigueur normale.

Certes, le langage est un phénomène essentiellement psychique. Mais son aspect phonique — articulatoire et acoustique — et les transformations de cet aspect sont au contraire des phénomènes qui relèvent entièrement de la physiologie. Les transformations phonétiques du langage, vues, comme je les vois, à travers les données de la physiologie et rattachées à des faits historico-sociologiques, permettent d'entrevoir, derrière les faits de phonétique historique, le comportement de l'homme. Eh bien, en dernière analyse, c'est ce comportement, c'est l'homme lui-même qui m'intéresse, que je cherche à découvrir, qui doit nous intéresser tous, à tout moment et partout où il a vécu. Les syntacticiens, les stylisticiens, etc., cherchent et découvrent par d'autres moyens son comportement psychique; le phonéticien peut et doit découvrir son comportement physiologique. Les chemins qu'empruntent les uns et les autres sont différents, mais ils doivent converger et nous conduire vers un même but: vers une connaissance totale de l'homme.

DISCUSSION

Interventions de M. A. ROSETTI et de MGR. P. GARDETTE.

A. ROSETTI (Bucarest): Les changements phonétiques, dans la parole, ont des causes variées. Dans la langue, c'est un fait social. Le changement peut se généraliser dans une communauté sociale. Je ne crois pas qu'il soit possible de préciser des périodes pendant lesquelles certaines causes physiologiques produisent tel changement phonétique.

LE PROBLÈME DE DEUX DIPHTONGUES DU ROUMAIN

ION POPINCEANU

(MUNICH)

On sait que dans les langues romanes existe une ancienne diphtongaison générale de *e* et *o* ouverts accentués en *ie* et *uo*. Le roumain n'en connaît que la diphtongaison de *e* en *ie*, tandis que celle de *o* en *uo* n'y est que tardive et dialectale.

Mais il s'agit ici d'autres diphtongues, qui sont caractéristiques pour le roumain, c'est à dire de la diphtongaison de *e* et *o* accentués en *ea* et *oa*. Cette diphtongaison s'est produite à une époque postérieure à celle de la première (de *e* en *ie* et *o* en *uo*), mais de toute façon avant que les roumains du nord fussent séparés de ceux du sud, car elle se trouve aussi en dialecte macédo-roumain. De plus, en macédo-roumain elle persiste encore dans des cas où en dacoroumain elle a été depuis longtemps simplifiée (ancien roumain *leage*, roumain actuel *lege*, macédo-*leadze*, 'loi'). Chez les istroroumains cette diphtongaison n'existe pas, étant simplifiée peut-être sous l'influence du slave méridional (*li g a t* > *lege*, *no c t e m* > *nopte*). Cette diphtongaison est conditionnée, car elle se produit devant un *a* ou un *e* finaux. Les éléments slaves du roumain l'ont subie aussi et il y a même des mots slaves dans lesquels cette diphtongue n'est même pas conditionnée par la voyelle finale: *deal*, *leac*, *veac*.

Plus tard, en dacoroumain un *ea* redevient *e* devant un *e* final (*mearge* > *merge*, *fetea* > *fete*).

Jusqu'en 1950 tout le monde était d'accord que cet important phénomène de réfraction vocalique — comme le nomme E. Bourciez — ou de métaphonie (Umlaut) — comme le dit Sextil Pușcariu — ne se base sur aucune influence superstratale et que ce n'est qu'une anticipation de la prononciation, en concordance avec le système phonétique du roumain (voir S. Pușcariu, *Limba română*, trad. allem. de H. Kuen, pp. 286-87).

Mais voici qu'un linguiste roumain, M. Emil Petrovici, vient renverser toutes ces lois du système phonétique roumain. Dans un article paru

dans *Studii și cercetări lingvistice* I, 2, Bucarest 1950, pp. 172-232 et intitulé *Corelația de timbru a consoanelor dure și moi în limba română* il déclare que, sous l'influence de la lecture des œuvres linguistiques du philologue russe R. I. Avanessov, il est arrivé à la conclusion que les diphtongues roumaines *ea* et *oa* n'existent pas en réalité. Pour M. Petrovici, dans des mots comme *team.î*, *seamăn*, *neagră*, *zeamă* nous aurions à faire à une consonne mouillée suivie d'un *a*.

Toute personne qui s'est occupée du roumain sait qu'ici un *e* latin accentué s'est diphtongué, dans les conditions susmentionnées par nous, en *ea* et un *o* en *oa*. La diphtongue *ea* n'a eu et n'a aucune influence sur la consonne précédente, tandis que la diphtongue *ie*, par exemple, la modifie le plus souvent. Le même cas s'est passé avec un *i* final en roumain et ce que M. Petrovici considère aujourd'hui comme consonne dure en dialecte moldave (*traf*, *urș*) est à l'origine consonne palatalisée par cet *i* final. En déconsidérant cette chose et en ne voyant les choses que du point de vue synchronique, il est évident que M. Petrovici ne puisse expliquer que d'après le système russe (consonne dure — consonne molle) le fait qu'en ancien roumain existaient des formes comme *measă*, *feată*, *peană*, *neveastă* (d'après lui toutes avec une consonne labiale molle) et qui aujourd'hui ont une consonne «dure». Nous avons ici en réalité la réduction de la diphtongue *ea* sous l'influence d'une labiale, tandis que d'après M. Petrovici «dans tous ces cas la tendance a été que la labiale molle devienne dure» (o. c. p. 195), bien que des formes avec la labiale molle (comme *veac*, *beat*, *meargă*) soient restées jusqu'aujourd'hui.

M. Petrovici nous explique encore que l'opposition consonne molle — consonne dure est utilisée dans le lexique et dans la morphologie: *sară* - *seară*, *casă* — *case*. Mais un *s* mou n'existe pas en roumain. Un *s* s'est palatalisé en ancien roumain, en devenant *ș* (écrit *ș*) devant un *i*, de même que *t* et *d* sont devenus, devant le même *i*, *ts* et *dz(z)*. Les mots *casă* et *case* ont le même *s*; *mulță* et *multe* le même *t*; *cadă* et *cade* le même *d*. Entre un singulier *izmană* et un pluriel *izmene* nous sommes convaincus qu'il n'y a pas de différence entre consonne dure et consonne molle, mais entre maintien d'un *e* au pluriel, à cause de l'*e* final, et perte de cet *e* au singulier, sous l'influence de la labiale *m*. Si des formes comme *izmană*, *bată*, *pată* étaient antérieures aux formes *izmeană*, *beată*, *peată* — ce qui n'est pas le cas — on pourrait dire, peut-être, que les consonnes *m*, *b*, *p* se soient mouillées, autrement non. On voit donc clairement qu'on y a à faire à des transformations vocales et non pas consonantiques. Ce qui s'y est changé, c'est que *e*

accentué est devenu *ea* et que celui-ci s'est réduit ensuite à *a*, tandis que les consonnes *m*, *b*, *p* sont restées comme elles l'ont été. Dans le mot slave *izmene* la diphtongaison de *e* en *ie* n'a pas pu avoir lieu, car cette diphtongaison était déjà close à l'apparition des mots slaves en roumain. Le *e* s'est donc diphtongué en *ea* et de sorte ni la mouillure de l'*m* n'a plus eu lieu, comme dans les mots latins *m e l e* > *miere*, *a g n e l l u* > *niel*, *m e u* > *mieu* (dialectal *niere*, *niieu*).

Il est certain que le point d'articulation se modifie un peu si après une consonne suit une voyelle palatale d'un côté et une voyelle labiale ou un *a* d'un autre. Mais d'ici jusqu'à la mouillure de la consonne est encore loin. Si l'on ne veut pas admettre l'influence de la voyelle suivante, on ne peut pas expliquer, croyons nous, la palatalisation ou la mouillure de certaines consonnes. Mais M. Petrovici ne veut pas admettre une influence de la voyelle sur la consonne précédente. D'après lui une consonne peut être dure ou molle, indifféremment de la voyelle qui suit. Il déconsidère donc les faits d'ordre phonétique-historique qui y sont en jeu.

M. Petrovici a répété ses théories dans plusieurs articles parus jusqu'à présent. Il les a répétées surtout dans un article intitulé *Echivalența morfologică a variantelor fonemelor vocalice românești*, paru dans la revue *Cercetări de lingvistică* I, 1-4, de la filiale de Cluj de l'Académie de la République Populaire Roumaine.

Le problème de ces deux diphtongues et des diphtongues roumaines en général a été repris dans le volume intitulé *Fonetică și dialectologie*, Bucarest 1958, publié par l'Institut de linguistique de l'Académie de la Rép. Pop. Roum. Le volume a paru sous la direction du phonéticien de Bucarest M. A. Rosetti qui, lui non plus, n'approuve pas les théories extravagantes de M. Petrovici.

M. Petrovici affirme donc que *ea* et *oa*, de même que *e* et *i*, ne seraient que des «variantes combinatoires» des seules cinq voyelles que la langue roumaine posséderait: *a*, *o*, *u*, *ă*, *î*. D'après lui donc, répétons-le, le mot roumain *bea* n'aurait que deux sons: un *b* mouillé et un *a*, tandis que tout le monde sait qu'il y en a trois: un *b*, un *e* semivoyelle et un *a*. Ce *ea* du mot *bea* n'est que la diphtongaison d'un ancien *e*, diphtongaison qui en dialecte moldave, par exemple, n'existe plus: *be*.

Il paraît que M. Petrovici est aujourd'hui seul à soutenir dans la linguistique roumaine ses théories. Un jeune linguiste roumain, M. Copeag, observe avec justesse, dans le volume mentionné plus haut, que si le *ea* roumain n'est pas une diphtongue, il faudrait alors trouver aussi d'autres dénominations pour la majorité des diphtongues des autres lan-

gues comme l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien. Ce même auteur analyse expérimentellement un nombre de 32 mots roumains et 30 mots russes qui contiennent une consonne suivie de la diphthongue *ea* (*ya*). Il en conclut que les consonnes roumaines sont dures et perçues isolées de la diphthongue qui suit, tandis que les mêmes consonnes en russe sont mouillées ou palatalisées.

Un autre auteur du même volume, Mme Galina Ghetu, analyse, elle aussi expérimentellement, la consonne *n* palatalisée du roumain. Elle est d'accord avec M. Rosetti que le roumain littéraire ne connaît pas le *n* mouillé, mais seulement un *n* faiblement palatalisé.

Mme. Tatiana Slama-Cazacu examine aussi, dans le même volume, les diphthongues du roumain, en faisant prononcer plusieurs mots à l'envers, et constate qu'une diphthongue roumaine est une unité indépendante.

En conclusion nous exprimons notre conviction que M. Petrovici finira par se reconvaincre lui-même de l'existence des diphthongues roumaines et surtout des diphthongues *ea* et *oa*, qui ne peuvent pas être expliquées par la phonétique synchronique seulement, sans tenir compte de leur développement historique, et qu'il renoncera au parallèle inadéquat fait avec la langue russe, étant donné que cette langue (de même que d'autres langues slaves aussi), qui possède vraiment des consonnes mouillées, n'a pas pu avoir dans ce sens d'influence sur la langue roumaine, qui ne connaît les consonnes mouillées ou palatalisées que sporadiquement et dialectalement, par exemple dans le parler moldave de la Bessarabie et de la Transnistrie.

DISCUSSION

Interventions de MM. A. ROSETTI, H. LÜDTKE, L. RODRÍGUEZ-CASTELLANO et C. TAGLIAVINI.

A. ROSETTI (Bucarest): Ce que dit M. Popinceanu est en général juste. Mais il y a des points de détail à corriger. E. Petrovici a publié sous diverses formes ses vues sur le système phonologique du roumain (il y a une brochure accessible au lecteur occidental, publiée en 1957 chez Monton, à la Haye). La section de phonétique et de dialectologie de l'Institut de Linguistique de Bucarest va publier un recueil sur les diphthongues du roumain (chez Munksgaard, Copenhague), où la théorie de M. Petrovici est combattue.

Dans *urȳi*, *ȳ* n'est pas «mouillé», mais faiblement palatalisé. Je ne vois pas que la monophthongaison de *measă* en *masă* soit due à l'occlusive labiale initiale (cf. *deacă* «sin» > *dacă*!). En Moldavie, le *-ă* (*mea* > *mă*) provient de *ea*, et n'est pas originaire. *ea*, dans *deal*, provient d'un v. sl. *b*, qui note un *ea* (ou *ea*), en bulgare oriental.

HELMUT LÜDTKE (Bonn): Je ne suis pas d'accord avec M. Popinceanu en ce qui concerne sa méthode. La thèse de M. Petrovici porte sur des faits synchroniques. Si on veut l'attaquer, il faut aussi se mettre sur le plan de la synchronie et ne pas y mêler des considérations diachroniques. Il faut distinguer nettement entre les diphthongues telles qu'elles existent aujourd'hui et le fait de la diphthongaison qui s'est produite il y a peut-être mille ans.

L. RODRÍGUEZ-CASTELLANO (Oviedo) rappelle qu'en Espagne il y a aussi une «*ile*» où l'on trouve une diphtongaison, semblable à la roumaine, de *e* > *ea* et de *o* > *oa*.

C. TAGLIAVINI (Bologne) déclare qu'il est absolument d'accord avec M. Rosetti.

O FACTOR PSICOLÓGICO NA MUTAÇÃO VOCÁLICA PORTUGUESA

CÂNDIDO JUCA (Filho)

(RIO DE JANEIRO)

§ 1. Adoptamos o nome de *m u t a ç ã o v o c á l i c a* para o facto conhecido e observado de, numa língua dada, e dentro de esquemas estabelecidos, certas vogais poderem trocar-se noutras, sem que haja para o falante nenhum desfiguramento semiológico.

No caso do Português essas trocas se observam dentro da série págino-palatal /é ê i/, ou da bilabial rádico-velar /ó ô u/*.

(*) Nas transcrições fonéticas que aqui fazemos, sempre entre barras /.../, os símbolos fonéticos têm os valores alfabéticos do Português.

Só indicamos as sílabas tónicas dos proparoxítonos, dos oxítonos e dos monossílabos tónicos, anunciando-as por este sinal ' , como em /'çabia çabi'a 'ma/.

Notaremos ainda que:

/a/ tem pronúncia condicionada. Vale /á/ nas sílabas tónicas, e pretónicas (brasileiras), como em /kazandu/, vale /ã/, como no Francês se combinado com /l/, ou com /u/, como em /'mal mau/; vale porém a fechado, quando postónico, como em /êla/.

/e/ sem acento corresponde a qualquer das três vogais da série págino-palatal /é ê i/, como em /rreçifi/, que tanto pode ser /rriçifi/ (litoral de Pernambuco), como /rrêçifi/ (pronúncia dominante), e até /rrécifi/ (vale do São Francisco).

/o/ sem acento indica qualquer das três vogais da série bilabial /ó ô u/, como em /'romãçi/, que tanto pode ser /'rumãçi/ (litoral do Ceará), como /'rrômãçi/ (pronúncia dominante), e até /'rrómãçi/ (vale do São Francisco).

/ç/ deve ler-se como ss de tosse /tôçi/.

/g/ como gu de guerra /gêrra/;

/j/ como g de gente /jêti/;

/l/ como lh em ilha /ilu/;

/ñ/ como nh em sonho /çõñu/;

/x/ como ch em chave /xavi/.

Não consideramos senão as pronúncias possíveis no Brasil. Mas são justas as reservas que se façam quanto às localizações geográficas, uma vez que está por levantar-se o mapa linguístico brasileiro.

§ 2. As mutações vocálicas têm sido notadas e conhecidas com diversos nomes, como sejam: apofonia, alternância vocálica, Ablaut, vowel gradation. Em certos casos, quando se verificam por influxo de algum fonema vizinho, tem-se-lhes preferido chamar: metafonía, inflexão, Umlaut, e até vowel mutation.

Não condenamos nenhum desses nomes. Mas quisemos uma denominação neutra, que não tivesse compromissos com a gramática histórica nem com os modernos princípios de fonologia, que não refutamos.

No estudo psicológico que vamos esboçar, o que mais importa é sondar o sentir do homem comum, que forja a língua como seu instrumento de expressão. Para ele, o fenómeno que enfocamos raramente chega a avultar como «troca» de vogais; mas consiste apenas na «matização» possível de determinadas vogais.

Quer-nos parecer assim que o termo «mutação» é o mais apropriado a significar o facto.

§ 3. Tem-se procurado explicar a mutação vocálica de modo vário; mas em alguns casos as razões de certo modo mecânicas da fonémica, ou da ciência histórica, não chegam a convencer.

¿Como se pode compreender que /a/ átono final português haja tido força para abrir o /ô/ tónico no feminino do sufixo -oso /ôzu/ como em *amoroso amorosa* /ãmorôzu ãmorôza/, e não haja conseguido o mesmo na terminal de *raposo raposa* /rrapôzu rrapôza/, ou em palavra feminina como *mariposa* /maripôza/? ¿Como se pode aceitar que o /u/ átono final de *todo* /tôdu/ haja conseguido ainda mais fechar o /ô/ em *tudo* /tudu/ no neutro, e não no masculino, que permanece inalterado? ¿Como se alcança explicar a oposição *tive teve* /tivi têvi/?*

Por mais subtis que sejam os argumentos conciliadores das diversas leis que presidem a trama linguística, não creio que se satisfaçam os estudiosos exigentes.

(*) A propósito de *pude pôde* escreveu o grande foneticista Rodrigo de Sá Nogueira:

«Como é que de *potui* se teria passado a *pude*? e como é que de *potuit* se teria passado a *pôde*? O caso não é tão claro como se pode julgar. Foneticamente as duas formas deviam convergir em Português: terminar uma na fase *pude* e a outra na fase *pôde*, é fenómeno que foneticamente se não explica.

«J. J. Nunes dá do caso uma explicação que me não satisfaz» (*Subsídios para o estudo das consequências da analogia em Português*, Lisboa, 1937).

§ 4. No nosso aviso a mutação vocálica reflecte em muitos casos a intervenção do espírito na elaboração caprichosa da língua.

Sustentámos em 1936 que a sintaxe está condicionada em grandíssima parte a factores psicológicos. Realmente, e muito embora a sintaxe românica pressuponha originariamente a latina, sente-se que ela se apartou desse padrão não somente cumprindo leis fatais, não somente por ignorância da gramática primitiva, senão que também pelo arbítrio de pessoas que quiseram inovar.

O mesmo passa com a mutação vocálica.

O metaplasmo é latino, e até indo-europeu. Mas o uso que dele fizemos é muitas vezes idiomático e resultou de intuits novos e particulares.

Basta verificar que a mutação vocálica portuguesa corresponde à ditongação espanhola em grandíssima parte, para concluir que o metaplasmo tem raízes no romance comum. Isso contudo não impediu que o homem português, còscio do fenómeno, o viesse aproveitar para fins gramaticais.

Em 1938, observava E. B. Williams: «Em Português, a metafonía não é um fenómeno fonológico independente; está indissolúvelmente associada com a flexão. Parece ter principalmente ocorrido onde se fez sentir a necessidade de descriminação ou maior diferenciação flexional» (*From Latin to Portuguese* — Filadélfia. Ver J. Matoso Câmara, *Dicionário de Fatos Gramaticais*, Rio, 1956).

Mas o caso é que a mutação vocálica é no Português um processo em pleno florescimento, que já hoje independe da metafonía, e que não raro supre a deficiência morfológica. Trata-se de uma criação que diz com a estruturalização gramatical da língua.

O Português moderno dispõe, para os seus recursos de expressão vocabular, não apenas de prefixos, sufixos, e desinências, mas também de mutações vocálicas, cujo emprego se tem ampliado e regularizado sempre e sempre.

Por isso é que, em 1945, no ensejo de comparar a conjugação antiga com a moderna, observava eu que «se processaram novidades nas mutações vocálicas, as quais antes seriam remanescentes da fonologia latina, e depois vieram a ser, como hoje, um fenómeno regular, inteiramente ligado à morfologia. metaplasmos que se estudam nos paradigmas dos verbos» (*Gramática Histórica do Português Contemporâneo*, p. 340, Rio).

O fenómeno constitui idiotismo que começa a requisitar a atenção e o estudo dos gramáticos.

§ 5. A mutação vocálica quase que só é possível na penúltima sílaba vocabular.

Como assinalámos acima, só se verifica dentro das séries /é ê i/, e /ó ô u/. No Brasil raramente atinge vogal nasal, sendo normalmente nasais as sílabas livres que, no interior do vocábulo, se achem imediatamente antes de uma consoante nasal, como em *cama, sono, vinho* /kâma, çõnu, viñu/.

Em Portugal, segundo Gonçalves Viana (em *Portugais*, Leipzig, 1903), ela é ainda possível noutros casos, que aliás não interessam.

* * *

§ 6. No substantivo a mutação vocálica mais antiga é talvez aquela que se observa em plurais em /ô/, que fecharam o singular em /ô/. A ancianidade da pronúncia no plural é de presumir em razão da correspondência com o ditongo castelhano /ue/, ou da origem aberta do /ô/ latino originário, nos seguintes vocábulos:

almóços	[almuerzo, *admördium]	almôço
avós (m.)	[abuelo, *aviölus]	avô
chócos	[llueca, *clöcca]	chôco
córnos	[cuerno, cõrnu]	côrno
córpos	[cuerpo, cõrpus]	cõrpo
córvos	[cuervo, cõrvus]	cõrvo
cóvos	[cueva, *cõvus]	côvo
escólhos	[scöpus]	escólho
esfórços	[esfuerzo, fõrtis]	esfôrço
fógos	[fuego, fõcus]	fôgo
fóros	[fuero, fõrum]	fôro
fóssos	[huesa, fõssa]	fôso
hórtos	[huerto, hõrtus]	hôrto
jógos	[juego, jõcus]	jôgo
ólhos	[öculus]	ôlho
óssos	[hueso, össum]	ôso
óvos	[huevo, *övum]	ôvo
pescóços	[pescuezo]	pescôço
pórcos	[puerco, põrcus]	pôrco
pórros	[puerro, põrrum]	pôrro
pórtos	[puerto, põrtus]	pôrto
póstos	[puesto, põstus]	pôsto
póvos	[pueblo, põpulus]	pôvo

renóvos	[nuevo, nõvus]	renôvo
rógos	[ruego, rogare]	rôgo
sógros	[suegro, söcer]	sôgro
sóros	[suero, *sörus]	sôro
tijólos	[tejuelo]	tijôlo
tócos	[*tueco]	tôco
tóros	[tuero]	tôro
trócos	[trueco]	trôco

Pode-se ainda acrescentar que alguns desses vocábulos conservam uma forma feminina em /ô/, como sejam:

avó(s)	pórta(s)
chóca(s)	pósta(s)
cóva(s)	póvoa(s)
fóssa(s)	renóva(s)
hórta(s)	sógra(s)
óva(s)	tóra(s)
pórca(s)	tróca(s)

§ 7. Entretanto, por mais profundas raízes que tenha a mutação vocálica, muitas vacilações existiram, e ainda existem.

Almóços, por exemplo, é forma quase inaudita. Monte Carmelo recomenda *almôços* (*Compêndio de Ortografia*, Lisboa, 1767, p. 105), como aliás ainda hoje se pode ouvir uma ou outra vez.

O plural *chócos* é inexistente para o mesmo autor (*O.c.*, p. 106).

A *córpos* não se referem nem Monte Carmelo nem Madureira Feijó na sua *Ortografia* (Lisboa, 1818). Hoje é absolutamente normal.

Esfórços e *escólhos* são formas erradas para Monte Carmelo (*O.c.*, p. 108).

Madureira Feijó recomenda expressamente *trôcos* (*O.c.*, p. 21).

§ 8. Dessas vacilações resultou no espírito do falante a necessidade de fixação de um critério, e estabeleceu-se uma regra. Não era um paroxítono em /ô/ que, por metáfora, fechava o singular em /ô/. Pareceu, ao contrário, que a um singular em /ô/ deveriam corresponder o plural e o feminino em /ô/.

O critério, uma vez aceito, foi-se estendendo a outros vocábulos:

cachôpo		cachópos, cachópa(s)
carôço	[carozo]	caróços
contôrno	[contorno]	contórnos

despôjo	[despojo]	despójos
destrôço	[destrozo]	destróços
espôso	[esposo]	espósos
estôrvo	[estorbo]	estórvos, estórva(s)
fôrno	[horno, furnos]	fórnos
fôrro	[forro]	fórros
miôlo	[meollo, *medullum]	miólos
pôço	[pozo, puteus]	póços, póça(s)
tôjo	[tojo]	tójos
tôrdo	[tordo, turdus]	tórdos
tôrno	[torno, tornus]	tórnos, tórna(s)
tremôço		tremóços
trôço	[trozo]	tróços e (?)tróça(s)
corcôvo	[corcovo]	corcóvos, corcóva(s)

§ 9. Haverá muito que anotar na lista acima.

Cachôpos, no sentido de *escólhos*, parece pronúncia firmada. Mas na acepção de *rapazes* alterna com *cachôpos*. *Cachôpa(s)* também se ouve. Estamos quase em dizer que no Brasil não se pratica a mutação.

Monte Carmelo ensina *contôrnos* (*O.c.*, p. 107), apesar de *tórnos* (p. 114). Franco de Sá também o faz (*A Língua Portuguesa*, Maranhão, 1915, p. 214), mas registra autoridades que recomendam *contôrnos*. Notar que *retôrnos* é a pronúncia normal.

Despôjo, *destrôço* e *estôrvo* não oferecem mutação para Monte Carmelo (*O.c.*, p. 107, e 108).

Muitas mutações já contempladas por Monte Carmelo no século XVIII não pareceram ainda boas para Madureira Feijó, que as não quis abonar. Assim, *caróços*, *miólos*, *tórdos*, *tremóços*.

§ 10. Segundo Corominas *abuela* e *suegra* são anteriores a *abuelo* e *suegro* (*Diccionario Crítico Etimológico de la Lengua Castellana*, Madrid, 1954). No Português é também evidente que *avó* e *sógra*, bem como os plurais *avós* (m. e f.) e *sógras* estão foneticamente mais aproximados do romance primitivo. *Avô* e *sógro* são exemplos de metáfora, como todos os outros do § 6.

O interessante é porém que se hajam formado os plurais *avôs* e *sógras*, os quais dizem respeito aos homens, com exclusão das mulheres. Conformando com este critério, disse Machado de Assis: «Pascal é um dos meus *avôs* espirituais» (Brás Cubas, p. 349, ed. Garnier).

Do mesmo modo se proferirá *espósos* em referência exclusiva aos homens. São palavras familiares que hoje têm dois plurais.

§ 11. Estabelecido o critério de levar /ô/ aos plurais e femininos de vocábulos que têm /ô/ na sílaba tónica, tem-se ensaiado a generalização do facto a inúmeras outras palavras, e talvez com mais ousadia em Portugal do que no Brasil.

Mas as autoridades não se entendem, e ensinam contraditóriamente, como nos seguinte exemplos:

apôdos (MC, FS)	apôdos (RG)	
bólsos (popular)	bôlsos (FS, RG)	bôlsa(s)
chôros (GV, RG)	chôros (MF, FS)	
côfos (FS)	côfos (RG)	
glóbos (FS)	glóbos (RG)	
gôzos (GV)	gôzos (MF, FS, RG)	
molóssos (FS)	molôssos (RG)	
perdigôtos (MC)	perdigôtos (FS, RG)	
rebórdos (FS)	rebôrdos (RG)	
socórros (GV, FS)	socôrrros (RG)	
tóchos (FS)	tôchos (RG)*	tócha(s)

A pronúncia *bolos* é universal, sem embargo de *bôla(s)*.

Também *fólhos*, apesar de *fôlha(s)*.

Côro, palavra erudita (pois é o grego *choròs*), adoptou geralmente o plural *córos*, conquanto isso repugne a muitos. «Tragédias com *córos*» (Herculano, *Opúsculos*, VI, p. 44, ed. 1884, Lisboa).

Epôdos é para muitos (NC, FS) o plural de *epôdo*. Mas alguns recomendam no singular *epôdo* (RG).

§ 12. Essa possível mutação que consiste em abrir no feminino a vogal tónica de certos paroxítonos, como em *trôco tróca*, fez que se estendesse o critério a um grupo considerável de palavras-casais, onde havia a terminação -êlo ou -êla.

Algumas vezes o acasalamento é pura coincidência como *capêla capêlo*, *novêla* (lat. *novella*) *novêlo* (lat. *globellum*). Mas não raro

(*) FS: Franco de Sá, O.c.;

MC: Monte Carmelo, O.c.;

MF: Madureira Feijó, O.c.;

GV: Gonçalves Viana, O.c.;

RG: Rebêlo Gonçalves, *Vocabulário Ortográfico da Língua Portuguesa*, Lisboa, 1940.

revela um processo de enriquecimento linguístico, um tanto estranhável aos Brasileiros. Examinem-se estes exemplos:

Cadêla cadêlo. «Mas ser um bom perdigueiro era mais alguma coisa do que ser um cadêlo à toa» (Miguel Torga, *Bichos*, p. 19, Coimbra, 1943).

Cançêla, cançêlo. «Por detrás do *cançêlo* do quinteiro» (Ramalho, *Farpas*, I, p. 7, Lisboa, 1887).

Canêla canêlo. «Algumas mulheres de aspectos repelentes, sujas da poeira das jornadas, com os *canêlos* calosos encodeados» (Camilo, *Brasileira de Prazins*, p. 339, Porto, 1882).

Janêla janêlo. «Vieram cabeças aos *janêlos*» (Aquilino Ribeiro, *Estrada de Santiago*, p. 116, Lisboa, 5.^a ed.).

Ourêla ourêlo. «Em casa, observou que o marido soprava, arrastava as chinelas d'*ourêlos*, e dava ais» (Camilo, *Sentimentalismo e História*, p. 142, Porto, 1880).

Panêla panêlo. «não tem paciência de pôr ao lume o *panêlo* com os feijões» (Aquilino Ribeiro, em *Grande Dicionário da Língua Portuguesa*, Morais Silva, Lisboa, 10.^a ed.).

Portêla portêlo. «Não chores, pequena; que a morte é *portêlo* que todos temos de passar» (Camilo, *Amor de Salvação*, p. 68, Porto, 1887).

Jamais ouvimos tais formas masculinas no Brasil. Nem ouvimos esta outra feminina:

Camêlo camêla. «ficando a *camêla* manca de um pé, (Diogo do Couto, em *Grande Dicionário*). (¿ Ou será *camêla*?).

Entretanto, e a par disso, são correntes formas casais como *adêlo adêla*, *chinêlo chinêla*, *cutêlo cutêla*, *gamêlo gamêla*, etc.

* * *

§ 13. Entre os qualificativos a mutação vocálica também se observa, mas não com tanto êxito. Nem se pode olvidar que em muitos casos atinge palavras que correm como substantivos.

Arrolaremos em primeiro lugar aqueles que fecharam em /ô/ o masculino singular. Esta lista completa a do § 6:

chócos	chóca(s)	[llueca, *clôcca]	chôco
gróssos	gróssa(s)	[grueso, grossus]	grôso
mórtos	mórta(s)	[muerto, mōrtus]	môrto
nóvos	nóva(s)	[nuevo, nōvus]	nôvo
póstos	pósta(s)	[puesto, pōstus]	pôsto
tórtos	tórta(s)	[tuerto, tōrtus]	tôrto

Góros, que se não usa no feminino (correspondente ao cast. *guero*), formou *gôro*; este reagiu sobre o plural, vindo a dizer-se hoje em dia *gôros*.

§ 14. Também, como aconteceu com os vocábulos da lista do § 8, houve algumas mutações de /ô/ para /ó/.

Em primeiro lugar, os adjectivos que têm o sufixo -ôso, que faz no plural *ósos*, e no feminino *ósa(s)*, muito apesar do *o* longo latino, e do exemplo castelhano de fidelidade à tradição:

amorôso [amoroso, amorosus] amorósos, amorósa(s)

Môrno seguiu o mesmo paradigma, fazendo *mórnos*, *morna(s)*.

Quanto a *canhôto* e *dorminhôco*, parece que a tendência é só admitir a mutação no feminino *canhóta(s)* e *dorminhóca(s)*, conservando-se fechado o plural masculino *canhôtos* e *dorminhôcos*.

§ 15. Tirantes esses adjectivos, pode-se dizer que a mutação vocálica não foi utilizada nem para o plural nem para o feminino entre os qualificativos, mesmo quando há uma forma substantiva aberta.

Dizemos:

absôlto(s), absôlta(s)	[absuelto]
absôrto(s), absôrta(s)	
balôfo(s), balôfa(s)	
barrôco(s), barrôca(s)	barróca (subst.)
bôbo(s), bôba(s)	
bôto(s), bôta(s)	
cabôclo(s), cabôcla(s)	
caôlho(s), caôlha(s)	ólhos
chamôrrô(s), chamôrra(s)	
chôcho(s), chôcha(s)	
côvo(s), côva(s)	cóvos, cóva (subst.)
côxo(s), côxa(s)	
criôlo(s), criôla(s)	
desenvôlto(s), desenvôlta(s)	vólta (subst.)
ensôssô(s), ensôssa(s)	
envôlto(s), envôlta(s)	vólta (subst.)
fôfo(s), fôfa(s)	
fôrro(s), fôrra(s)	
fôscô(s), fôsca(s)	

frôxo(s), frôxa(s)	
gôdo(s), gôda(s)	
gôrdo(s), gôrda(s)	
marôto(s), marôta(s)	
minhôto(s), minhôta(s)	
môcho(s), môcha(s)	
môço(s), môça(s)	
ôco(s), ôca(s)	[hueco]
revôlto(s), revôltas(s)	revôlta (subst.)
rôto(s), rôta(s)	
sôlto(s), sôlta(s)	[suelto]
zarôlho(s), zarôlha(s)	ólhos
etc., etc.	

§ 16. A palavra *senhôr* tem entretanto vacilado no feminino entre *senhôra* e *senhóra*. Incontestavelmente a última forma é a eleita do vulgo, e até a única que sem pedantismo se ouve no Brasil no substantivo composto 'nossa senhora' /nôça-cẽñóra/, tão composto e amalgamado que até se emprega na interjectiva 'Minha nossa senhora!'.

Mas há os que distinguem. *Senhôra* para o substantivo, sinónimo de *mulher*; e *senhóra* para o adjectivo, no sentido de *possuidora*. Ouçamos este diálogo em Alencar:

«—¿ Por que me chama *senhóra*? // às outras diz *senhôra*. Tenho notado; ainda esta noite.

— Essa é, creio eu, a verdadeira pronúncia da palavra; mas nós, os Brasileiros, para distinguir da fórmula cortês a relação de império e domínio, usamos da variante, que soa mais forte, e com certa vibração metálica. O súbdito diz à soberana, como o servo à sua dona: *senhóra*. //

—¿ Quer isso dizer que o senhor considera-se meu escravo? //

— Creio que lho declarei positivamente, desde o primeiro dia, ou antes desde a noite de que data a nossa comum existência. (*Senhora*, p. 276, ed. Garnier).

De qualquer forma, a mutação teria ocorrido para salientar a característica feminina.

§ 17. Raras são no Português as palavras que terminam em *-ór*. Pelo contrário, contam-se por centenas aquelas que acabam em *-ôr*.

É por isso estranhável que se pronunciem abertos os comparativos *maiór*, *menór*, *melhór* e *piór*.

E tanto mais estranhável quando se observa que os remanescentes de outros comparativos são fechados, como *anteriôr*, *citeriôr*, *exteriôr*, *inferiôr*, *interiôr*, *posteriôr*, *senhôr*, *superiôr*, *ulteriôr*. E que são fechados no Italiano *maggiore*, *minore*, *migliore* e *peggiore*.

É de supor que fossem fechados os ascendentes latinos: *maiozem*, *minorem*, *meliozem*, *peiozem*.

¿Como pois se teria verificado a mutação vocálica?

Supomos o seguinte:

Aquelas quatro palavras não são apenas um resquício morfológico do comparativo latino: elas conservam o seu valor comparativo, a despeito da índole da nossa língua; constituem ainda um latinismo, por cuja conservação se têm batido os gramáticos.

Enquanto aqueles vocábulos em *-ôr* deixaram de ser comparativos, e até admitem o *mais* característico desse grau, como em:

«A primeira razão, e da parte de Deus // é porque, ainda nas coisas *mais interiores* nossas, conhece Deus muito mais de nós» (Vieira, *Sermões*, V., p. 29/30, Lisboa, 1689).

«a parte *mais posterior* da casa é mais antiga e acanhada» (Garrett, *Alfageme*, p. 1, Porto, ed. Chardon).

«E ele compreendia e sentia-se *mais inferior* ainda sem aquela importância» (Lins do Rego, *Pedra Bonita*, p. 59, Rio, 1938).

insistiram os gramáticos em conservar a função comparativa das quatro palavras de que tratamos.

Se eles tal conseguiram, não foi sem luta. Há um século escrevia Francisco Leoni: «ainda hoje observamos em nossos camponeses que, em vez de *melhor*, dizem *mais bom*; em vez de *maior*, *mais grande*, etc.» *Génio da Língua Portuguesa*, I, p. 124, Lisboa, 1858). Como notou Silva Ramos, autorizado e curioso investigador de nossas coisas vernáculas, «o povo rude, que não tem consciência de que nas formas *melhor* e *maior* se acha envolvida a ideia de comparativo, não hesita em dizer *mais melhor* e *mais maior*» (em Mário Barreto, *Novíssimos Estudos*, p. 299, Rio, 1914).

E o caso é que, com toda a luta, não se conseguiu evitar que os mais acatados autores continuem agasalhando *mais pequeno*, em lugar de *menor*, e *mais ruim*, em vez de *pior*, como nestes passos:

Este orbe que primeiro vai cercando os outros *mais pequenos*» (Camões, *Lusiadas*, X, p. 174, Lisboa, 1572).

«e por isso assentou de torná-lo a coisa *mais ruim* e a *mais desenxabida*» (Alencar, *Ao correr da Pena*, p. 124, Rio, 1888).

Supomos então que os gramáticos, no esforço de restituírem e restaurarem o valor latino da desinência de comparativo, entraram a abrir aquele *o*, como a tradição luso-brasileira tem feito com todos os *oo* latinos (e também com todos os *ee*)¹. Latinismo de pronúncia.

Assim, a mutação vocálica, neste caso, passou a notar e caracterizar não mais o género ou o número da palavra, mas o grau.

* * *

§ 18. Também entre os *determinativos* se registam dois casos de mutação vocálica.

O pronome *ele* admite a mutação, por abrimento, para *ela*. É um caso de metafonía compreensível no feminino.

Outro tanto ocorre com os demonstrativos *êste*, *êsse*, *aquê*, que abrem no feminino para *êsta*, *êssa*, *aquêla*.

Mas é curioso que, por fechamento, se tenham conseguido as formas neutras *isto*, *isso*, *aquilo*.

§ 19. Ora, o processo de obter uma forma neutra por fechamento se estendeu a *tôdo* *tôda*, que chegou a *tudo*.

* * *

§ 20. Na categoria do *verbo* a mutação vocálica alcançou grande regularidade, o que resultou em parte de princípios analógicos, desprezadas as razões da metafonía. Ora, a analogia — que é a busca da quarta proporcional — embora tenha qualquer coisa de mecânico, é uma elaboração do espírito: é uma confirmação da nossa tese psicológica.

¹ Admitimos aliás que as classes de Latim sejam responsáveis por muitas pronúncias abertas que se fixaram no Português, como *replêto*, *crêia*, *hêra*, *a-prióri*, *a-posterióri*. O Lat. *forma* (com o fechado) evoluiu para o cast. *forma*, e se conserva no port. *fôrma*. Mas como latinismo passou para o cast. *forma*, e para o port. *fórma*, onde a vogal se abriu, no sentido de *spécies*, *figura*.

Aqui o fenómeno não tem nada de esporádico, e atinge todos os verbos cuja última vogal radical seja *e*, ou *o* (e também *a* em Portugal). Observa-se nas formas rizotónicas. As excepções são tão poucas, que podem considerar-se irregularidades.

§ 21. Na 1.^a conjugação não há senão o abrimento da vogal indecisa, ou seja a passagem de /e/ para /é/, e de /o/ para /ó/.

Servem de paradigma *legar lego* /le'gar légu/, e *colar colo* /ko'lar kólu/.

As excepções são:

— as vogais nasais: *sentar sento* /çê'tar çêtu/, *remar remo* /re'mar rêmu/, *contar conto* /kõ'tar kôtu/, *sonhar sonho* /çõ'ñar çõñu/.

Mas *entrar entro* admite a pronúncia /itrar êtru/.

— as vogais ocorrentes em ditongos: *peneirar peneiro* /pênê'rar penê ru/, *endeusar endeuso* /idêü'zar idêüzü/, *doirar doiro* /dôirar dôiru/, *roubar roubo* /rrô'bar rrôbu/, ou mesmo /rrôü'bar rrôübu/.

Mas é raro ouvir-se, em consequência da absorção da vogal atenuada, /pênêru, dôru, rrôbu/.

— o *e* de *chegar* *chego* /xê'gar xêgu/ e seus compostos.

— *e* seguido de /x/, /j/, ou /l/, como em *bochechar bochecho* /boxê'xar/boxêxu/, *desejar desejo* /dezê'jar dezêju/, *ajoelhar ajoelho* /ajuê'larajuêlu/. Mas *invejar invejo* /ivê'jar ivêju/.

O povo porém faz a mutação em *fechar fecho* /fê'xar fêxu/, *desfechar desfecho*, *vexar vexo* /vê'xar véxu/, *espelhar espelho* /ixpê'larixpêlu/.

§ 22. Os verbos cujo radical termina livre em *e*, ou *o*, admitem uma intersoante pontifical /i/, ou /ü/, nas formas rizotónicas, e seguem estes paradigmas: *cear ceio* /çe'ar çêiu/, *coar coo* /ko'ar kôiu/.

§ 23. Ensinava Moraes: «quando *pesar* significa 'examinar o peso', tem o *e* agudo: *péso*, *pésas*, etc., *pêsa-me* a carga; quando significa 'ter pesar', ou 'sentimento', o *e* é grave: v. g. *pêsa-me*, *pêsa-lhe*, *pêse-vos* isso muito, por 'tende muito pesar disso'. (*Dicionário da Língua Portuguesa*, Lisboa, 1813). Daí vem a pronúncia fechada de *pêsames*.

Mas hoje não se observa isso. A mutação é regular em qualquer das hipóteses.

§ 24. No Brasil estão sujeitos à mutação regular os verbos que não a têm em Portugal em virtude de crase, como *corar coro* /ko'rar kóru/.

ou em razão de estar *e* ou *o* antes de consoante lábil, como *in/e(c)tar in/e(c)to* /ɪfê(k)'tar ɪfé(k)tu/, *ado(p)tar ado(p)to* (adô(p)'tar adô(p)tu/.

§ 25. Alguns verbos conservam estranhamente a pronúncia dos substantivos a que se ligam:

invejar invejo /ɪvê'jar ɪvéju/	inveja /ɪvéja/
idear idéio /ide'ar idéïu/	idéia /idéïa/
estrear estréio /ixtre'ar/ixtréïu/	estréia /ixtréïa/
boiar bóio /bôï'ar bóïu/	bóia /bóïa/
aboiar aboio /abôï'ar abôïu/	boi /'bôï/
apoiar apoio apôï'ar apôïu/*	apoio /apôïu/

§ 26. Inteiramente regular é a mutação vocálica na 2.^a conjugação, e consiste em fechar a indecisa na 1.^a pessoa do singular do presente do indicativo e em todo o presente do subjuntivo; e pelo contrário, em abrir nas outras pessoas do presente do indicativo e no imperativo. Assim,

servem de modelo: *dever devo debes* /de'vêr dêvu déviç/, e *mover movo moves* /mo'vêr môvu móviç/.

As excepções são as vogais nasais, com as quais não há mutação.

Mas *comer como comes* e *encher encho enches* se pronunciam em geral /kũ'mêr kômu kômiç/, e /ɪ'xêr ěxu ěxiç/.

Não é raro ouvir-se *dêves dêve* /dêviç dévi/, *parêce* /parêçi/, e *pérco pérdes* /pérku pérdiç/: Mas são casos isolados, que se não generalizam.

Também o roceiro no Brasil diz às vezes *viver vivo véves* /vi'vêr vivu véviç/: «Quem de uma escapa cem anos véve» (Provérbio).

§ 27. A 3.^a conjugação não é mais do que um acervo de irregularidades da 2.^a. Por isso as coisas se complicam.

De um modo geral os verbos que têm *e* ou *o* na última sílaba do radical sofrem mutação vocálica nas formas rizotónicas. Fecham ao máximo na primeira pessoa do presente do indicativo, e em todo o presente do subjuntivo; e abrem nas outras pessoas do presente do indicativo e no imperativo. Assim,

(¹) Ultimamente se tem vulgarizado a mutação em *apóio* /apôïu/, *apóias* /apôïaç/, etc.

podemos tomar como paradigmas: *ferir firo feres* /fe'rir firu fériç/, *tossir tusso tosses* /to'çir tuçu tóçiç/.

As excepções são:

— *cerzir*, *prevenir*, e os compostos de *-gredir*; *sortir*, *polir*, e *monir*, — todos os quais permanecem fechados em todas as formas rizotónicas: *cerzir cirzo cirzes* /çer'zir çirzu çirziç/, *sortir s u r t o surtes* /çor'tir çurtu çurtiç/.

— *medir*, *pedir*, e os compostos de *-pedir*, que são abertos em todas as formas rizotónicas: *medir meço medes* /me'dir méçu médiç/.

§ 28. Acontece porém que, por motivos imponderáveis, temos levado a mutação vocálica, na 3.^a conjugação, a verbos que têm *i*, ou *u*, ou *u* nasal, na última sílaba radical.

Estão neste caso:

— *frigir frijo freges* /fri'jir friju fréjiç/;

— *cuspir cuspo cospes* /kux'pir kuxpu kóxpiç/, *fugir fujo foges* /fu'jir fuju fójiç/, *subir subo sobes* /çu'bir çubu çobiç/;

— *sumir sumo somes* /çũ'mir çũmu çõmiç/, e o seu composto *consumir*; mas não os outros, como *presumir*, *resumir*.

— *Acudir*, *bulir*, *entupir*, *escapular*, e *sacudir* entram neste grupo em razão da má grafia que se lhes dá: todos deviam escrever-se, como alguns já o fizeram, com *O*. Teríamos então *bolir bulo boles*, segundo *tossir tusso tosses*.

De qualquer modo, estes onze verbos só admitem a mutação, por abrimento, no presente do indicativo (excepção da 1.^a pessoa do singular), e, nos tempos modernos, no imperativo. Camões adopta no presente a mutação:

«Tal Joane, com outros escolhidos dos seus, correndo
acode à primeira ala» (*Lusiadas*, IV, 37);

mas não no imperativo:

«rompe toda a tardança, acude cedo à miseranda gente de
Castela» (*Ib.*, III, 105); «Acude, e corre, pai, que se não
corres, pode ser que não aches quem socorres» (*Ib.*).

Sume(-te)! ainda hoje se ouve, quer no Brasil quer em Portugal:

«Põe-te a andar! *sume-te*; rua! ladrão! e não tornes mais!»!
(Castilho, *Avarento*, p. 38, Lisboa, 1871);

«*Sume-te!*» (Camilo, *Novelas do Minho*, III, p. 183, Lisboa, 5.^a ed.).

§ 29. Ao tempo de Camões não havia prevalecido ainda o critério de o imperativo acompanhar foneticamente o presente do indicativo. Por isso lemos:

«que a Ilha é possuída da malina gente, que *segue* o torpe Maamede» (*Lusiadas*, I, 99);

«Assim *fogem* os Mouros, e o Piloto» (*Ib*, II, 28);

e entretanto:

«*Sigue-me* firme, e forte, com prudência» (*Ib*, X, 76):
«dizendo: *Fuge, fuge*, Lusitano» (*Ib*, II, 61).

É força convir que foi a vontade de uniformizar que levou a mutação ao imperativo.

§ 29 bis. *Estruir*, e *instruir* não sofrem mutação alguma, como é regular.

Construir, e *destruir* a admitem porém, facultativamente, segundo o critério do § 24. Diz-se *construir construo construis -constróis* /kõxtru'ir kõxtru'iu kõx'tru'iz -kõx'tróiz/, e paralelamente *destruir*.

Hoje são mais usadas as formas em /ó/, mas Camões não conheceu a mutação em:

«do Germano ajudado Silves toma, e o bravo morador *destruc* e doma» (*Lusiadas*, III, 88).

Tem-se estendido chocarreiramente a mutação aos verbos *contribuir* e *influir*, sobretudo na expressão: «Isso não *inflói*, nem *contribói*». Mas creio que algumas pessoas o têm feito a sério.

* * *

§ 30. Vamos por fim anotar certa mutação observável no passado perfeito de alguns verbos anómalos ou fortes os quais aí apresentam formas rizotónicas.

Como se sabe, no Castelhana e no Galego todos os verbos distinguem nesse tempo a 1.^a e a 3.^a pessoas. Conseguiram-no pela intervenção psíquica, com desinências adrede adaptadas aos radicais. No

Castelhano lá está aquele -o vitorioso, tónico ou não, de uso universal se excluirmos o *fué*. No Galego tem-se pespegado -ei, ou -n, a todas as primeiras pessoas, para as distinguir das terceiras.

No Português não se adoptou nenhum desses critérios. Tirando os verbos regulares, ou de irregularidade fraca, nenhum esquema distintivo veio a prevalecer.

Parece ter havido na língua arcaica o propósito de atribuir a desinência -i à 1.^a pessoa, e -e à 3.^a, como em *estívi estive, dixi dixei, fêzi feze, ouvi ouve, pôdi pode*, etc. Mas compreende-se que, dada a índole fonética portuguesa, tal distinção era insustentável.

Os Portugueses se fixaram num outro critério, que aliás não provou ser tão fecundo. Fixaram-se na vogal tónica, a qual, dentro da sua série, se fechou ao máximo na 1.^a pessoa. Daí as mutações:

estive estive /ixtêvi ixtivi/	foi fui /'fôĩ 'fui/
fez fiz /'fêç 'fiç/	pôde pude /pôdi pudi/
teve tive /têvi tivi/	pôs pus /'pôç 'puç/
veio vim /vêiu 'vi/	

Contudo a mutação vocálica não pôde generalizar-se a todos os verbos fortes,

uns porque já eram fechados ao máximo: *disse disse, quis quis*; outros porque tinham a sílaba tónica em ditongo: *coube coube, houve houve, jouve jouve, prouve prouve, soube soube, trouxe trouxe*, e os ditongos não admitem mutação vocálica.

§ 31. Temos aqui portanto um valor novo da inflexão, que é a caracterização da 1.^a pessoa do singular do passado perfeito do indicativo.

Encerraremos este assunto com uma observação ainda. E vem a ser que *eu coube, eu houve, eu jouve* (e *ele jouve*), e *eu prouve* são formas que se não praticam.

Quanto a *eu soube*, e *eu trouxe*, estas usam-se muito, e na verdade se pronunciam sem ditongo /êũ sóbi, êũ trôçi/. Por este motivo, o povo, no Brasil como em Portugal, profere, com mutação, /çubi, truçi/.

¿ Que dizemos? Tais formas chegaram a ter alguma aceitação literária no século passado, e no anterior.

Sá Nogueira diz que «*sube e truxe* formaram-se por analogia com *pude*» (O.c., p. 137).

Martinz de Aguiar notou que Constâncio, na célebre *Gramática Analítica da Língua Portuguesa* (p. 120-242), sustenta a legitimidade das formas *soube* e *trouxe*, como *sube* e *truxe*, para a primeira pessoa. E consigna que «o gramático prefere mesmo as flexões de /u/, porque diz que se afastam menos do Latim e ficam diferenciadas das flexões de /ôû/». (*Notas de Português de Filinto e Oderico*, p. 176, Rio, 1955).

E isso vem a propósito de *eu sube*, que respiga em Filinto, com a respectiva defesa: «Outros escrevem *soube*, que sendo primeira pessoa do pretérito perfeito, se confunde, ou equivoca com *soube* terceira pessoa do mesmo pretérito. *Sube* não se equivoca. Além de que esses mesmos que escrevem *soube* pronunciam *sube*. Vou-me com os que pronunciam, e não com os que escrevem». (*O.c.*, *ib.*)

O grande e sagaz pesquisador que é Martinz de Aguiar conseguiu arrolar diversos passos literários em que se lêem *sube* e *truxe*. Mas se esqueceu de registrar a nota de J. J. Nunes, segundo a qual, na Beira, «ainda a gente culta» diz *sube*, *cube*, *truxe* ou *truve*. (*Compêndio de Gramática Histórica Portuguesa*, p. 340, Lisboa, 1919).

E poderia ilustrar a sua lição com o imenso José de Alencar, que embora adoptasse *soube* na terceira pessoa:

«A donzela, apenas *soube* da chegada do cavalheiro»
(*Minas de Prata*, III, p. 396, ed. Garnier),

preferia *sube* para a primeira:

«Estimo o Sr. Pinheiro, desde que *sube* a maneira digna com que aceitou o seu infortúnio» (*Asas de um Anjo*, p. 124, Rio, 1860); «*sube*» (*Ib.*, p. 82);

«Perdoa-me, porque te ofendi; não *sube* resistir» (*Lucíola*, p. 244, ed. Garnier); «*sube*» (*Ib.*, p. 177, e 209);

«apenas chegado ao Rio de Janeiro escrevi à esposa de Robério, que *sube* viver ainda na Baía» (*Minas de Prata*, III, p. 63); «*sube*» (*Ib.*, II, p. 268; III, p. 59, e p. 232);

«Eu já não sei, ou antes nunca *sube* fazer versos» (*Divã*, p. 129, ed. Garnier);

«Eu assim que *sube*, vim» (*Gaúcho*, I, p. 221, ed. Garnier);

«Meu Deus, que vergonha eu tive quando *sube*» (*Ipê*, II, p. 112, Rio, 1871); «*sube*», (*Ib.*, p. 201);

«Do mais não *sube*» (*Alfarrábios*, II, p. 195, Rio, 1873);

«Então *sube* que ela outrora gostara do senhor» (*Senhora*, p. 87);

«mas eu não *sube* gerar com seu sangue um guerreiro digno deles» (*Ubirajara*, p. 156, ed. Garnier).

Nessa preferência, Alencar foi algumas vezes acompanhado por dois grandes contemporâneos seus:

«Torvado, calado e mudo, nada não *sube* dizer» (Gonçalves Dias, *Segundos Cantos*, p. 167, Rio, 1848);

«Logo que eu *sube* que mulher era a tal Silvina (Camilo, *Anos de Prosa*, Porto, 1863).

* * *

§ 32. Mas há ainda uma tal-qual tendência de proferir com vogal fechada os substantivos quando emparelhem com formas verbais, que então se abrem. Isto faz o povo não raro contra as prescrições gramaticais, quer nos casos em que o verbo é derivado, quer nos casos em que o substantivo é deverbais.

Diz-se fechado, nos substantivos; e aberto, nos verbos:

acêrto	acérto	acôrdio	acórdio
apêlo	apélo	almôço	almóço
desprêzo	desprézo	chôro	chóro
modêlo	modélo	decôro	decóro

Por isso vão prevalecendo certas pronúncias fechadas, no primeiro caso, como *interêsse* (palavra latina, cuja tradição postula o contrário), *acêrvo* (sem embargo das recomendações lexicográficas), *contrôle*, *combôio* (mas *bóia*), etc.

É possível que formas como *fêcho*, e *desfêcho*, em verbos de que tratámos no § 21, resultem da oposição popular com os substantivos a que correspondem *fêcho*, e *desfêcho*. Talvez o mesmo passe com a expressão popular *pêja-me* (no Brasil pelo menos), por oposição a *pêjo*. E é ainda possível que esta seja a razão por que se diz *eu pêso*, ao lado do substantivo *pêso*.

§ 33. No nosso parecer, a mutação vocálica, que originariamente teve causas puramente fonéticas (as quais a história aponta), chegou a

constituir, no Português moderno, um processo psicológico importantíssimo, e que urge estudar-se de modo profundo,

a) para salientar a oposição singular-plural, nos substantivos, e qualificativos;

b) para realçar a oposição masculino-feminino, nos substantivos, nos qualificativos e em certos determinativos;

c) para caracterizar o grau comparativo;

d) para marcar o género neutro, nalguns determinativos;

e) para uniformizar as conjugações verbais, dentro dos paradigmas herdados;

f) para distinguir a 1.^a pessoa do singular do passado perfeito do indicativo, nos verbos fortes;

g) para estabelecer a oposição substantivo-verbo.

Reconhecemos entretanto que esse processo, idiomático embora, nem sempre conseguiu impor-se, apesar da acção combinada do povo, português ou brasileiro, e dos escritores vernaculistas, na ânsia natural de conseguir a melhor expressão.

DISCUSSION

Interventions de MM. J. I. LOURO et A. HOUAISS.

A. HOUAISS (Rio de Janeiro): O Prof. Piel, intervindo sobre a comunicação do Prof. Louro tratando do mesmo assunto, não estranhou que se convocasse um simpósio de Filologia Românica da Metafonia, tão complexos são os factos a respeito. O Prof. Piel e vários outros concordaram com as vantagens metódicas oriundas da separação dos factos actuais da metafonia do *e*. Já a comunicação do Prof. Jucá oferece-nos a vantagem de nos lembrar a conveniência de termos em mente, no estudo da metafonia, os tipos de correspondência de base psicológica.

5. MORPHOLOGIE ET SYNTAXE

LE PARFAIT PÉRIPHRASTIQUE CATALAN «va + infinitif»

GERMÁN COLÓN

(BALE)

1. Le problème. — 2. Valeur temporelle de «va+infinitif». — 3. La mise en relief. — 4. La présentification de l'action. — 5. «Va+infinitif», signe du passé. — 6. Verbes servant à former la périphrase.

§ 1. Dans le domaine des langues romanes, il y a une formation périphrastique qui ne s'est complètement développée qu'en catalan où elle est devenue l'expression normale du passé défini. Il s'agit de la périphrase *va cantar*, *va menjar* qui signifie, en catalan, 'il chanta', 'il mangea' tandis qu'en français la même construction *il va chanter*, *il va manger* exprime un futur.

Les romanistes se sont limités à constater l'existence de ce parfait périphrastique (que l'ancien provençal et le moyen français ont aussi connu) mais ils n'ont pas essayé d'en expliquer la formation ni l'histoire. Il nous faut donc chercher l'origine de cette formation et trouver les causes qui ont assuré, au cours du temps, son triomphe sur la forme simple héritée du latin. C'est là un problème que j'ai eu dernièrement l'occasion d'étudier, en détail, dans un travail encore inédit. Ici, je n'en traiterai que les points essentiels en me bornant à la langue médiévale catalane.

§ 2. A part M. F. de B. Moll, dans une brève remarque ⁽¹⁾, tous les catalanistes qui se sont frottés à *va+inf.*, comme MM. M. de Montoliu ⁽²⁾ et A. Badia ⁽³⁾, se refusent à voir la valeur d'un parfait dans

⁽¹⁾ Francisco de B. Moll, *Gramática histórica catalana*, Madrid, Gredos, 1952, pp. 335-336, § 491. Cf. aussi M. Sanchis Guarnier, *Gramática valenciana*, València, Torre, [1950], pp. 195-196, § 228.

⁽²⁾ Manuel de Montoliu, *Notes sobre el perfet perifràstic català*, Biblioteca Filològica de l'Institut de la Llengua Catalana VI, Barcelona 1916, pp. 72-83.

⁽³⁾ Antonio Badia, *Gramática histórica catalana*, Barcelona, Noguer, [1951], pp. 326-327, §§ 177-178; du même auteur, *Regles de esquivar vocables*

les exemples catalans les plus anciens de cette périphrase. J'ai voulu vérifier l'exactitude d'une telle opinion. L'analyse minutieuse d'une bonne centaine de textes catalans médiévaux des origines de la langue au XV^e siècle ⁽⁴⁾ m'a permis de trouver le tour *va+inf.* dans 46 textes ⁽⁵⁾, soit un total de 415 exemples. Je puis affirmer que la périphrase y a bien la valeur d'un passé. Et pour le prouver, il y a d'abord les critères externes :

a) Comparaison avec des textes latins ou écrits dans une langue romane, textes dont nous possédons une traduction catalane médiévale. La liste est assez abondante. Voici quelques exemples :

«Mas .I. dia, d'aquel matex monestir de les vèrgens, una servidora de Déu entrà en l'ort e viu .Ia. letuga, e cobesejà-la; e oblidà-li benesir-la ab lo seyal de la creu, e va-sse'n là e *va.y mordre*, mas tantost casec presa per lo diable» ⁽⁶⁾.

Cf.: «Quandam vero die una Dei famula ex eodem monasterio virginum hortum ingressa est. quae lactucam conspiciens concupivit, eamque signo crucis benedicere oblita, avidè *momordit*; sed arrepta a diabolo protinus cecidit» ⁽⁷⁾.

o mots grossers o pagesívols.». *Unas normas del siglo XV sobre pureza de la lengua catalana*, Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona XXV, 1953, p. 155, § 56.

A. Par, *Sintaxi catalana segons los escrits en prosa de Bernat Metge*, Halle a. S., Niemeyer, 1923 (ZRP h. Beih., num. 66), p. 288, § 798, et «*Curial e Güelfan*», *Notes lingüístiques y d'estil*, Barcelona, Biblioteca Balmes, 1928 (Biblioteca Lingüística de l'Oficina Romànica, I), p. 32, semble considérer la périphrase *va+infinitif* comme une construction assez moderne. Il est fâcheux que les idées de Par aient été reprises par E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, § 319 c, et, à sa suite, par d'autres linguistes.

⁽⁴⁾ Pour la date et le genre des textes qui seront cités dans cet exposé, cf. J. Rubió Balaguer, *Literatura Catalana* dans *Historia general de las literaturas hispánicas* publicada bajo la dirección de Guillermo Díaz-Plaja, Barcelona, Barna, I, [1949], pp. 641-746 et III, [1953], pp. 727-930.

⁽⁵⁾ Ce tour manque donc dans plus de la moitié des textes étudiés. Il faut en chercher la raison, en tout premier lieu, dans la nature même du sujet qui est traité (par exemple, nous ne trouvons presque aucune trace de *va+inf.* dans les ouvrages de caractère spéculatif, scientifique, etc.) et aussi dans le soin que les auteurs ont pris à éviter une construction blâmée parce que trop vulgaire.

⁽⁶⁾ Sant Gregori, *Diàlegs*. A cura de Mn. Jaume Bofarull, Barcelona, Barcino, 1931 (Els Nostres Clàssics, num. 31-32), p. 44.

⁽⁷⁾ *Gregorii Magni Dialogi Libri IV*. A cura di Umberto Moricca, Roma, Instituto Storico Italiano, 1924 (Fonti per la Storia d'Italia, num. 57), p. 31.

«An eso quels parlaven axi, si *va axir* .j.prom de .j. cambre, qui era pravera e fo vastit de roba blanche...» ⁽⁸⁾.

Cf.: «En ce qu'il parloient ainsi issi uns preudons d'une des chambres de laienz, qui estoit prestres e fu ventuz de robe blanche...» ⁽⁹⁾.

«Cant lemprador hoy aso, mana tots sos cavallers armar e *vas armar* lemprador de ses nobles armadures e vench a Titus, son fill, quell sperave sus al canto del val» ⁽¹⁰⁾.

Cf.: «Can l'emperayre o auzic, mandet a totz sos cavaliers armar, e l'emperayre *armet se* dels melhors garnimens e venc lay on Thitus l'atendia, al canto del valhat» ⁽¹¹⁾.

«E yo, levant-me drete en peus e volent-li demanar què havia e què volia, veus yo que viu muntar micer Lambartusio, qui dix: — On est, traïdor? E yo, lavors, vehent-lo venir, *vaig-me parar* devant lo portal de la cambra, e volent ell entrar dintre lo retengué» ⁽¹²⁾.

Cf.: «Io mi levai diritta, e come il voleva domandare chi fosse e che avesse, et ecco messer Lambertuccio venir sù dicendo: — Dove se', traditore? — Io *mi parai* in su l'uscio della camera, e volendo egli entrar dentro, il ritenni» ⁽¹³⁾.

b) Indications que nous fournissent les grammairiens et les préceptistes du moyen âge. Par exemple:

«La segona manera és con algú posa en sos dictatz, per manera recitatoria las paraulas següens: «Aquelh *me va dir* aytals paraulas». Con bastaria e seria pus belh e sens pedaç que dixés: «Aquelh *me dix* aytals paraulas», car si bé guardatz, aytal sentència han aquestas paraulas derreras

⁽⁸⁾ Vincenzo Crescini e Venanzio Todesco, *La versione catalana della Inchiesta del San Graal secondo il codice dell'Ambrosiana di Milano I. 79 s.*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1917, p. 170.

⁽⁹⁾ *La Queste del Saint Graal. Roman du XIII^e siècle* édité par Albert Pauphilet, Paris 1923 (Classiques Français du Moyen Age, num. 33), p. 231.

⁽¹⁰⁾ *Destrucció de Jerusalem* apud *Colección de documentos inéditos del Archivo General de la Corona de Aragón* publicada... por Próspero Bofarull y Mascaró, Barcelona, 1857, XIII, p. 44.

⁽¹¹⁾ *La Venjansa de la mort de Nostre Senyor* apud Carl Appel, *Provenzalische Chrestomathie mit Abriss der Formenlehre und Glossar*, Leipzig, Reissland, 1902, p. 180, § 118.

⁽¹²⁾ Johan Boccaci, *Decameron. Traducció catalana segons l'únic manuscrit conegut (1429)* p.p. Jaume Massó Torrents, New York 1910 (Bibliotheca Hispanica), p. 409.

⁽¹³⁾ Giovanni Boccaccio, *Il Decamerone*. Sesta edizione integra, con prefazione e glossario di Angelo Ottolini, Milano, Hoepli, [1951], p. 438=VII giornata, 6.^a novella.

com las primeras, e ab aytant aqueilhas duas diccions, ço són, *me va*, romanen del tot pedaç, per tal com són supèrfluas» (14).

«[Il faut éviter l'emploi de] *Vaig anar* e *vaig venir* per *aní* e *vengul* e semblants» (15).

c) Étude des variantes textuelles. Voici un texte de Desclot:

«E axí aquells cavallers acostaren-se règeu al mur e a les portes, e quant foren ben prop, aquells lains *van desserrar* les ballestes» (16).

Et voici, dans le manuscrit X (Académie de l'Histoire de Madrid) du milieu du XIV^e siècle, à la place de la périphrase, une variante au passé simple: *despararen les ballestes* (17).

Tous ces critères externes nous permettent de conclure à la valeur de passé qu'a *va+inf*. Il nous reste encore les critères internes, c'est à dire l'examen direct de la structure des phrases catalanes dans lesquelles apparaît notre périphrase. L'examen démontre également que, depuis les textes les plus reculés, *va+inf*, a la valeur d'un passé. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire quelques exemples, pris au hasard:

«E ací vos diré hun bell exemple. Sapiau que una vegada eren dos hòmens, e cascú de aquells devie al rey mil florins, e eren axí pobres, que non havie cascú .X. florins per a pagar; e veus quel rey los dix que pagassen. «Senyor, no havem de què». «No, yo vull ésser pagat». E féu-los pendre e metre en una presó. E veus que quan vench a cap de alguns dies,

(14) «*Torcimany*» de Luis de Averçó. *Tratado retórico gramatical y diccionario de rimas. Siglos XIV-XV*. Transcripción, introducción e índices por José M. Casas Homs, Barcelona, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1956, I, p. 168, § 33. Ce précepte est dans l'esprit des *Leys d'Amors* toulousaines. Cf. *Monumens de la littérature romane* publiés par M. Gatienn-Arnoult. Toulouse, Paya, 1843, III, p. 392. On ne peut que s'étonner en lisant dans un compte-rendu de l'édition du *Torcimany* le passage suivant: «Vom durch *anar+Infinitiv* umschriebenen (späteren) hist. Perfekt ist noch nichts erwähnt. Womit bestätigt wird, dass diese Form zumindest als Vergangenheitszeit im 14. Jh. noch nicht anerkannt, vielleicht sogar überhaupt noch nicht geläufig war» (Heinrich Bihler, *Romanistisches Jahrbuch*, IX, 1958, p. 370).

(15) *Regles d'esquivar vocables*, éd. Badia, BRABL, XXIII, 1950, p. 143, § 49.

(16) Bernat Desclot, *Crònica*. A cura de Miquel Coll i Alentorn, Barcelona, 1950 (Els Nostres Clàssics, num. 66), IV, p. 123.

(17) *Ibidem*, IV, p. 205. On sait que *desserrar* et *desparar* ont la même signification, cf. DCVB d'Alcover-Moll, IV, pp. 332 et 477-478.

lo rey perquè ere tan misericordiós, hac-ne pietat, dient: «Oo, tots temps porien estar allí, certes; yo los vull perdonar. Mas per tal com yo he dit que vull ésser pagat, faré axí: faré lançar mil florins en la presó de cascú, e puix exiran, e pagar m'an». E axí, u féu. Ell appellà son tresorer e manà-li que anàs de nit a la presó de aquells dos hòmens, e que bé not (?) que degú no.u sentís, que lançàs en un bossot mil florins en la presó de cascú. E aquell, tantost que vench lo vespre, ell se'n anà a la presó de la hu, e gint gint, per la finestra, lançà los mil florins a la hu, e anà-sse'n, e, axí com los florins entraren, ell dormie davant la finestra e donaren-li en lo cap, e trencaren-lo-li, e aquell, tot irat, veus que.s lleva. «Oo, mesquí! Demà me han a pengar e encara me han trenquat lo cap». Tost, tost, ell cerque ab què ho havien feyt, e trobà.u, e no guardà que.y havie, e anà-sse'n a la finestra, e *rebaté'l*, e lançà'l de fora. E, aquell que.ls li havia lançats, pren-los e va-sse'n a la presó del altre, e axí mateix lançà-li altres mil florins per la finestra, e donaren-li en lo braç, e trenquaren-lo-li; e aquell, veus que no pogué rebatre lo colp, mas anà e guardà què ere. Axí com ho véu, de lluny dix: «Açò par que sia bossa; cert, sí he». E obri-la e trobà.y sos mil florins. «Oo, tan bon dia, ara poré pagar al rey, e escaparé de mort. Oo, Senyor! Gràcies te sien feytes. O, tan bon trenquar de braç és estat aquest!». E veus que, quan vench en l'endemà, lo rey los se féu venir davant. «Ara pagau-meu». E tantost aquell del braç trenquant, dix: «Veus ací mil florins», e escapà de mort. E l'autre dix: «Senyor, sapiau que anit qualche ribaut vench a la presó, e per la finestra lançà'm una cosa dura, e trenquà'm lo cap, e fuy irat e *vayg-la-li rebatre*, e no tinch de què pagar». «Oo, traydor! E, donchs, los mil florins has lançats?». «O, senyor, no.u sabia». «Qui la fa, la follia, que la's bega; tost, tost, pengau-lo», e tantost fo pengat. Vet; si no hagués rebut lo colp, no fore mort» (18).

Dans ce texte de Sant Vicent, nous trouvons le passé simple au moment de la narration objective: *rebaté'l*. Il s'agit d'un prisonnier qui a reçu sur la tête, pendant qu'il dormait, une bourse pleine d'argent. Ignorant le contenu de la bourse, le prisonnier, en colère, *la rejeta* au loin (= *rebaté'l*). Lorsque ensuite le prisonnier raconte, en style direct, le même fait, il emploie la périphrase *vayg-la-li rebatre* 'je la lui rejetai'.

Voyons maintenant cet exemple de Desclot:

«E quant viu que als no podia fer, ne altra loch no trobave, aparallà bé sa ballesta, e smà bé lo malalt e vehé que sahia en son lit e que li stava .I. scuder devant ab .I. ventall de ploma de pahó per ostar les mosques e aquell compta malalt que tenia una scudella d'argent plena de brou que bevia. E quant lo serray l'ach bé aesmat, *va desaparar* sa bona ballesta de .II. peus que tenia, e passà la treta per aquella fenella de les

(18) Sant Vicent Ferrer, *Sermons*. A cura de Josep Sanchis Sivera, Barcelona 1932 (Els Nostres Clàssics, Col. lecció B, num. 3), I, pp. 250-251.

portes de la finestra e donà tal colp al scuder que tenia lo ventall per la mà, que ultra passà la treta e puys anà ferir lo compta qui bevia lo brou e donà-li tal colp per los pits que ultra passaren les enpenes da l'altra part, sí que sempra cahech en sobines mort fret»⁽¹⁹⁾.

C'est un Sarrasin qui se dispose à tuer d'une flèche un ennemi. Les passés absolus qui indiquent les préparatifs de l'attaque (*aparellà, smà, uehé*) se succèdent dans l'ample durée des imparfaits. Ensuite, vient un passé antérieur *ach bé aesmat* 'quand il eut bien visé': c'est un temps relatif qui indique une action passée antérieure à une autre action également passée. Et cette dernière action passée est exprimée par la construction *va desparar* 'il tira'.

Par conséquent, l'identité temporelle que nous constatons dans la langue moderne entre le parfait synthétique *respongué, cantà* 'il répondit', 'il chanta' et le parfait analytique *va respondre, va cantar*, nous la trouvons déjà, cette identité temporelle, dans les textes du moyen âge. Ainsi pouvons-nous dire que le tour *va + infinitif* exprime l'antériorité à toute action. Il exprime une action passée qui a commencé, qui s'est poursuivie et qui est terminée. Voilà donc, brièvement, pour la valeur temporelle.

§ 3. Une autre question maintenant: quel était, au moyen âge, le rôle de notre périphrase à côté du passé simple *respongué, cantà*, etc.? D'où vient l'usage de *va + infinitif*?

Les exemples dont nous nous sommes servis tantôt sont assez significatifs. Nous y trouvons le recours à la périphrase *va + in/*, quand l'action se produit à un moment de grande affectivité, de tension. On veut donner de l'importance à un fait de la narration, et l'on y arrive par une espèce de choc, imprévisible et décisif, qu'exprime *va + infinitif*. Voici un exemple. Qui connaît l'histoire de Catalogne sait combien le roi Pierre, dit le Cérémonieux, était autoritaire et imbu de sa propre dignité. C'est lui qui écrit personnellement au noble Pere de Xèrica, en 1348, la lettre dont voici un fragment:

«E nós, veent açò, e que no s'i podia dar altre consell, acordam que anàssem a València, e cavalcam, per tal car en altra manera tots quants eren ab nós anaven en condició de morir. E, el poble de Murvedre axi avolatat, entorn .III. millia persones ab armes, *van-se emparar de nós*, e a manera de pres no.ns lexaren tro que fom al Puig»⁽²⁰⁾.

⁽¹⁹⁾ Bernat Desclot, *op. cit.*, 1951 (Els Nostres Clàssics, num. 69-70), V, p. 99.

⁽²⁰⁾ *Epistolari de Pere III*. A cura de Ramon Gubern, Barcelona, 1955 (Els Nostres Clàssics, num. 78), I, p. 93.

Ce *van-se emparar de nós* 'ils s'emparèrent de nous' est quelque chose d'inimaginable. Ce roi autoritaire ne peut pas concevoir que son peuple, révolté, s'empare de lui et encore moins que d'autres arrivent à le supposer. Pour mettre en relief un fait si extraordinaire, le roi recourt au procédé de *va+infinitif*. Les passés se suivent, monotones: *acordam*, *cavalcam* et, soudain, arrive la décharge: *van-se emparar de nós*. C'est un véritable coup de théâtre que ménage la périphrase. L'action était inattendue et, grâce à ce procédé, le narrateur réussit à la mettre au premier plan et à rompre la continuité avec l'action antérieure. Les exemples les plus anciens de DescLOT, Muntaner, Ramon Llull, etc. prouvent clairement que la fonction de *va+infinitif* consiste dans un procédé de mise en relief. À preuve encore, le passage suivant où il est question d'une nonne que convoite un prince. Sous la pression de celui-ci, la nonne feint de se soumettre:

«E.l príncep que.u oý, hach-ne gran go[i]g, e fon molt pagat. E. encontinent fo aquí al monestir. E la tam b[e]la dona anà-se'n a l'altar de senta Maria ab un resor e ab un lançol de li, e pregà santa Maria que li aydàs, e *va.s totre* aquí lo nas ab lo resor, e lo[s] labis, e cobrí's ab lo lançol tota la cara (2)».

Ce que je viens de dire à propos de la valeur de mise en relief que possède la périphrase se confirme bien lorsqu'à côté de *va+infinitif* se trouvent des phrases qui n'apportent rien d'essentiel à l'action, sinon des éclaircissements ou des conséquences. Les verbes de ces phrases sont toujours employés au passé simple et non sous la forme périphrastique.

Nous pouvons conclure que *va+infinitif* indique une action soudaine, en relation avec le passé et, par là même, marque une rupture dans le cours des événements; en conséquence, le nouvel événement vient se placer au début d'une autre série d'actions à venir pour lesquelles il est décisif.

§ 4. Une fois établies la valeur temporelle de la périphrase et sa fonction, nous devons nous demander maintenant quel était son sens premier. C'est-à-dire, d'une part, pourquoi l'effet de mise en relief s'obtient-il par l'emploi de l'auxiliaire *anar* et de l'infinitif du verbe qui indique l'action? D'autre part, pourquoi *va+infinitif* qui produit

(2) *Miracles de la Verge Maria. Col·lecció del segle XIV*. Text, pròleg i notes de Pere Bohigas. Barcelona. Pro-Libris, 1956 [Biblioteca Catalana d'Obres Antigues, I], p. 42.

cet éclat et ce relief, est-il devenu la marque du passé? La réponse est simple. La périphrase s'est formée grâce au concours de deux facteurs. Le premier de ces facteurs est le verbe *anar* 'aller' en tant que verbe de mouvement. Quand, de la notion de mouvement — la plus claire des notions d'action — on ne retient, comme élément sémantique propre, que l'idée d'impulsion, de spontanéité, d'élan, le verbe *anar* devient l'agent de ce que Damourette et Pichon appellent «l'allure extraordinaire»⁽²²⁾. La périphrase formée avec l'auxiliaire de mouvement est alors susceptible de venir perturber toute une suite d'événements; et cette perturbation a pour conséquence d'éveiller notre intérêt. C'est un signal d'alarme qui nous remet face à la réalité. La manière brusque et inattendue dont *va+infinitif* entre en action, provoque la «présentification» d'un fait.

Comparons maintenant la rédaction provençale et la rédaction catalane d'un même texte. Nous verrons que le but premier de *va+inf.* est de rendre vivante, présente au lecteur ou à l'auditeur l'action qu'on rapporte:

Prov.:

«Lo castor es una bestia que a un membre que porta medecina, e per aco lo cassa hom. E can ve c'om lo cassa, a gran paor de mort, e sap que per lo membres cassatz, c'aïtal es sa nature; et el lo *pren* ab las dents et arraba lo.s e laissa.l cazer el sol; e.ls cassadors venon apro, e can vezon lo membre, prenon lo e laisso.l *anar*»⁽²³⁾.

Cat.:

«Lo castor sí és una bèstia qui ha un membre lo qual és de gran virtut, los quals membres són los seus genitius. E con aquest castor és cassat per los cassadors, e.ls cans lo aconseguxen, ne coneix la rahó per què ell és cassat, *va's pendre* los genitius ab les dents, e arranque'ls-se, e gita'ls en terra. E.l cassador pren los genitius per què ell lo cassa, e lexa *anar* lo castor»⁽²⁴⁾.

⁽²²⁾ Jacques Damourette et Edouard Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française 1911-1936*, Paris, Bibliothèque du «français moderne», s. d. (Collection des Linguistes Contemporains), V, pp. 115-116, § 1661. Cf. aussi Ed. Pichon, *De l'accession du verbe aller à l'auxiliarité en français*, Revue de Philologie Française, XLV, 1933, pp. 65-108.

⁽²³⁾ *Bestiari del segle XIV* apud Ausiàs March, *Poesies*. A cura de Pere Bohigas. Barcelona, 1952 (Els Nostres Clàssics, núm. 72), II, p. 90, note.

⁽²⁴⁾ Appel, *Prov. Chrest.*, § 125.

Le fragment transcrit a une portée générale: il parle des propriétés du castor en tant qu'espèce et non en tant qu'individu. Nous avons donc affaire à une forme verbale atemporelle et non pas à un temps passé (25). Dans la rédaction catalane, le tour *va's pendre* correspond à un indicatif présent *pren* 'il prend' de la version provençale. L'indicatif présent du provençal expose, normalement, un fait: le stratagème dont use le castor quand il est poursuivi. Par contre l'exemple catalan est plus suggestif. Par suite de l'entrée en jeu de cet élément extraordinaire et perturbateur qu'est la périphrase *va+inf.*, la narration prend un tour plus animé. Et surtout ce *va's pendre* arrive au premier rang, il s'impose. — En résumé, la périphrase rend l'action plus proche du lecteur ou de l'auditeur. Mais il est normal, quand l'action se situe dans le passé, que le temps de l'auxiliaire soit aussi un passé. Et de fait, les constructions du type *anà ferir, tu anist respondre* où l'auxiliaire est au passé simple, sont assez courantes dans les textes des XIII^e et XIV^e siècles. Leur usage est, cependant, freiné par l'influence du *présent historique*. Le présent historique donne à la phrase une force descriptive très grande et il est fort employé en ancien catalan, comme d'ailleurs au moyen âge, dans toutes les langues romanes (26). Puisque la périphrase *va+infinitif* s'emploie pour actualiser l'action et la rapprocher de nous, il est parfaitement compréhensible qu'on recoure très souvent au présent historique dont la mission est aussi de pré-entifier le récit et lui infuser plus de vivacité. Les deux procédés, la périphrase et le présent historique, se compénètrent et unissent leurs forces. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si la narration historique préfère le présent *va+inf.* au passé *anà+inf.*

(25) Cet exemple catalan du XIV^e siècle est l'emploi le plus ancien que nous connaissions de ce tour. M. Georges Gougenheim, *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris, Les Belles Lettres, 1929, p. 305, dit qu'en français cet emploi ne semble pas remonter au delà du XV^e siècle; et il cite un passage tiré de la *Moralité de Charité* (vers 1555). Cf. aussi Damourette et Pichon, *op. cit.*, V, pp. 820 et 841, §§ 2064 et 2077.

(26) Ce n'est pas le moment d'étudier ici le présent historique. Bornons-nous à dire qu'il s'agit d'un procédé tout à fait populaire pour animer le récit, pour rendre plus saisissante l'apparition d'un fait nouveau. Aujourd'hui ce procédé reste très employé dans la langue de la conversation, aussi bien en catalan que dans d'autres idiomes; la langue littéraire, elle, évite en général les écarts de temps trop violents entre le présent et le passé et ne s'en sert que comme recours stylistique. Cependant, au moyen âge, l'emploi du présent historique est tout à fait généralisé. Il est très ancien: en français, nous le rencontrons déjà dans la *Cantilène de Sainte Eulalie*, v. 5.

§ 5. Nous avons ainsi répondu à la première question que nous posions tantôt: le pouvoir de mise en relief que possède *va+infinitif*. Il reste à éclaircir la deuxième question: comment *va+inf.* est-il devenu la marque du passé? Nous l'avons dit et répété: cette tournure a, comme fonction spécifique, l'actualisation, la présentification d'un fait. Or, on ne s'efforce de rendre présent que ce qui ne l'est pas. Les actions passées sont celles qui ont le plus grand besoin d'une projection dans le présent. C'est ainsi que la périphrase *va+infinitif* est devenue le signe distinctif du passé.

Ajoutons qu'en catalan aussi bien qu'en français et dans beaucoup d'autres langues (sauf en espagnol et en portugais) la forme du passé simple a disparu de la langue parlée ⁽²¹⁾. C'est un phénomène qu'on peut situer à l'époque de la décadence des lettres catalanes du XVI^e au XIX^e siècle. Avec le passé simple disparaît aussi, et logiquement, *anà+infinitif*. L'unique procédé qui restait était notre périphrase déjà grammaticalisée. Car si la forme du passé simple s'est perdue, sa valeur s'est conservée et est exprimée par *va+infinitif*: ainsi, *vaig cantar*= 'cantai' ('je chantai'), *van dir*= 'digueren' ('ils dirent').

§ 6. Je dois laisser de côté beaucoup d'autres problèmes. J'ajoute seulement qu'en groupant d'après leur signification les verbes qui peuvent former la périphrase, nous traçons une ligne de démarcation très nette entre les textes antérieurs à 1350 et ceux postérieurs à cette date. Après 1350, le nombre de verbes susceptibles d'entrer dans la périphrase est plus élevé, ce qui vient confirmer l'emploi toujours plus étendu de la tournure. Quant aux verbes de la première période (d'avant 1350), ils sont tous perfectifs: il n'y en a pas qui expriment un état ou une nuance passive. Ce sont des verbes qui indiquent une action, un geste ou un mouvement réalisé par une personne. A grands traits, nous pouvons les répartir en trois groupes. Au premier groupe appartiennent les verbes de mouvement avec déplacement du sujet (par exemple: *acostar-se* 's'approcher', *anar* 'aller', *córrer* 'courir', *eixir* 'sortir', *venir* 'venir'). Au deuxième groupe se rattachent les verbes d'action physique et momentanée sans nécessité de déplacement du sujet (par exemple: *abraçar* 'embrasser', *besar* 'baiser', *brocar* 'éperonner', *ferir*

(21) Antoine Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 1921 (Collection Linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, VIII), I, pp. 149-158; Manuel de Paiva Boléo, *O Perfeito e o Pretérito em português em confronto com as outras línguas românicas*, Coimbra, Biblioteca da Universidade, 1937.

'frapper', *gitar* 'jeter', *trencar* 'briser'). Finalement, dans le troisième groupe viennent les verbes de parole (par exemple: *contar* 'raconter', *cridar* 'crier', *demanar* 'demander', *dir* 'dire'). Mais déjà après 1350 des verbes suspects comme *dormir* 'dormir', *estar* 'se trouver', *sentir* 'sentir' se glissent dans l'emploi de la périphrase. C'est donc alors, vers la fin du XIV^e siècle, que nous pouvons situer le début de la grammaticalisation de *va*+*infinitif*. Cette grammaticalisation finira par triompher, contrairement à ce qui s'est passé en France. Mais c'est là un autre problème que nous ne pouvons pas traiter ici.

DISCUSSION

Interventions de MM. A. BADIA-MARGARIT, E. GUITER, F. de B. MOLL, A. DOPPAGNE, H. MEIER, A. BLINKENBERG. Réponses de M. G. COLÓN.

A. BADIA-MARGARIT (Barcelone) a trouvé l'étude de M. Colón très convaincante et désirerait savoir s'il a examiné les chartes latines.

G. COLÓN répond qu'il les a consultées mais n'y a rien trouvé d'intéressant pour son travail.

E. GUITER (Perpignan): Un tour syntactique nouveau n'acquiert droit de cité dans la langue écrite que lorsqu'il est déjà utilisé depuis un certain temps dans la langue parlée. La forme expressive nouvelle est en concurrence avec la forme ancienne, et l'une des deux formes finit par éliminer l'autre. En castillan médiéval (cf. *Vida de St.^e Maria Egípciaca*), nous trouvons des exemples multiples de parfait périphrastique avec *air*+*infinitif*; en castillan, la tendance nouvelle a avorté, alors qu'elle devait triompher en catalan. Les innovations les plus caractéristiques de l'une des langues ibériques ont en général apparu dans les autres: par exemple, Ramon Llull nous offre des exemples de passé composé avec auxiliaire *tenir*, type qui devait triompher en portugais, mais avorter en catalan.

F. de B. MOLL (Palma de Mallorca): Je voudrais demander si ce n'est pas le même phénomène que le parfait périphrastique catalan la construction que nous trouvons dans quelques textes du «Romancero» comme celui-ci: «Respondió el sarraceno, tal respuesta le fué a darn».

G. COLÓN répond que c'est bien la même construction. Toutes les langues occidentales ont connu cette tournure.

A. DOPPAGNE (Bruxelles) demande si le catalan connaît aussi, à côté de ce présent historique, l'allongement expressif et affectif de la proposition par un pronom explétif de la 2^e. personne du type: «Il vous prend sa cognée et vous tranche la bête» (La Fontaine).

Réponse affirmative de M. COLÓN.

A. DOPPAGNE: Le catalan a donc choisi la forme affective par allongement au moyen de l'auxiliaire *aller*.

H. MEIER (Bonn) trouve le problème étudié par M. Colón extrêmement intéressant, mais il lui semble extraordinaire que cette forme ne se soit développée et n'ait acquis une importance fondamentale qu'en catalan. Il se demande s'il ne s'agit pas d'une forme exclusivement littéraire, épique.

G. COLÓN répond qu'il ne s'agit point d'une tournure exclusivement littéraire.

A. BLINKENBERG (Aarhus) rappelle le caractère populaire du présent historique.

ALGUNS PROBLEMAS DO INFINITO CONJUGADO NO PORTUGUÊS

ZDENĚK HAMPEJS

(PRAGA)

A existência de um infinito «pessoal», «variável» ou «flexionado» no português é um facto bem conhecido. Mas menos conhecido e esclarecido é o problema da sua denominação, origem, essência e sintaxe. Nem sequer foi dito claramente (pelo menos que saibamos) que ele constitui um *traço aglutinativo* da língua portuguesa, que, como a maioria dos idiomas românicos, possui várias características aglutinativas (p. ex. a cumulação de pronomes enclíticos: *dá-no-lo*, etc.). É bem sabido que nas línguas aglutinativas as formas infinitivas (infinitos, participios) se criam por meio de um sufixo, o qual altera o significado do verbo. Esse é também o caso do fenómeno português que tentamos estudar nesta contribuição *que tem apenas por objectivo indicar problemas não estudados ou incompletamente estudados*. — (Também deveria acentuar-se mais o *alto grau da verbalização* do infinito, quer dizer, o seu emprego como uma forma finita verbal).

Não obstante a multidão de estudos existentes sobre este assunto, a sua leitura prova que vários problemas não foram resolvidos ainda satisfatoriamente. É certo que há *obstáculos* que tornam difícil a pesquisa ⁽¹⁾, mas apesar destes impedimentos, que às vezes fazem confundir até especialistas, o estado insatisfatório do problema é lamentável.

(¹) P. ex. a homonímia desse infinito com o futuro do conjuntivo nas 1.^a e 3.^a pessoas do singular dos verbos regulares. Também a homonímia do infinito conjugado com o infinito não conjugado nas 1.^a e 3.^a pessoas torna difícil a pesquisa. (Mas para remover este obstáculo há um meio bastante eficaz: a confrontação de tipos oracionais semelhantes. Assim podemos qualificar o infinito passado na frase: «está arrependido de me *ter* encontrado» como conjugado, por acharmos, num caso análogo, um infinito conjugado: «Ou estás arrependido de me *teres* emprestado o dinheiro?» (Namora, *Fogo na noite escura*, p. 139).

A prova disso começa no *aspecto terminológico* do fenómeno. A denominação que entre muitas mais frequentemente aparece, é a de infinito *peçoal*, denominação tradicional, que não satisfazia nem H. Schuchardt ⁽²⁾, por ser ampla demais, nem recentemente H. Meier ⁽³⁾, para o qual um infinito pessoal («infinitivo personal») é p. ex. o infinito invariável no espanhol com um sujeito expresso («por estar nosotros») ⁽⁴⁾. De facto, a mesma denominação para os fenómenos de ambos os idiomas não serve. Ela não expressa a diferença entre o esp.: *por estar nosotros* e o port.: *por estarmos nós*. Ambos os infinitos admitem o sujeito, mas somente o infinito português tem desinências verbais (pessoais). No exemplo espanhol o infinito, apesar de ser invariável, indica a noção da pessoa por meio do pronome. A flexibilidade do infinito português, indicada pelas desinências, deve ser dado outro nome. Mas qual? Examinemos, antes de mais nada, o termo tradicional: pessoal. A nosso ver, ele poderia ser aceite, por expressar o principal: o facto de o infinito português com flexão exprimir a categoria da pessoa. Mas aceitando esse termo, confundir-se-iam (como dissemos) o fenómeno espanhol e português. Não seria, então, melhor conservá-lo para o português e substituí-lo por outro no espanhol? Que nós saibamos, ninguém pensou nisso. Ambos os grandes romanistas, Schuchardt e Meier, como nos parece, adjudicaram o termo «pessoal» («personal») ao espanhol, não estudando a fundo a situação nessa língua nem buscando outra denominação para ela. Mas trata-se verdadeiramente de um infinito «pessoal» no espanhol? Esse infinito, por si só, não expressa a noção de pessoa. P. ex. na frase: «Hoy al recordar aquella época, se mencionan cifras de víctimas que parecen fantásticas», *al recordar aquella época* refere-se a um sujeito geral, indeterminado. A frase adquire o seu carácter pessoal somente ao ser-lhe intercalado o sujeito nominal ou pronominal («Al entrar el profesor (al entrar él), los estudiantes le saludaron»). O infinito por si só, repetimos, não expressa a noção da pessoalidade. Esta é dada por outro meio lexical. É, pois, impreciso e inútil falar de infinito pessoal no espanhol, e é preferível outra denominação, p. ex.: infinito acompanhado de

⁽²⁾ *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* 13 (1892), pp. 197-206.

⁽³⁾ *Boletín de Filología* (Santiago de Chile), VIII (1954/55), pp. 267-291.

⁽⁴⁾ Ou p. ex.: «Al terminar los obreros su exposición respondió con acento de gran cordura». (A. Gravina, *El único camino*, Montevideo, 1958, p. 145).

sujeito ou relacionado com o sujeito, ou ainda outro termo que indicasse o facto de aparecer esse infinito em construções (cláusulas) chamadas absolutas (infinito absoluto com sujeito?).

Tendo, pois, salvo o termo «pessoal» para o português, vejamos ainda se não há outros que também possam ser convenientes. São: infinito *flexionado* ou infinito *conjugado*. «Flexionado» é uma denominação mais ampla, mas poderia entender-se com ela qualquer flexão, inclusivamente a flexão nominal (a declinação). A denominação «conjugado» que preferimos nos nossos trabalhos, elimina tal confusão, excluindo a possibilidade teórica de se tratar de uma flexão casual (de desinências da declinação). Se o fenómeno de que falamos existisse, p. ex., nas línguas eslavas, que possuem um amplo sistema de declinação, uma distinção seria indispensável (*). Mas numa língua românica que, do ponto de vista sincrónico, desconhece a declinação, substituindo-a por meio da ordem de palavras ou de preposições, a denominação «flexionado» dificilmente pode dar lugar a confusão e seria por isso aceitável, tanto mais que começa a ser consagrada em ambos os países de fala portuguesa.

Resumamos, pois: Para o infinito com flexão poderia haver no português três denominações: pessoal, flexionado, conjugado. *Pessoal* indica que se trata da expressão da categoria da pessoa (mas não de número) (**). *Flexionado* convém para o português, mas causa confusão se se tomam em conta os outros idiomas que possuem fenómeno semelhante; além disso é mais um traço aglutinativo que flexivo na verdadeira acepção da palavra. Contra a denominação *conjugado* não achamos objecções, considerando este termo o mais exacto e sem am-

(*) Também no finlandês poderia falar-se de um infinito flexionado, porque os sufixos possessivos que ele adopta, aproximam-no do substantivo. Mas aqui trata-se mais de uma declinação do que de uma conjugação. O termo «flexionado», adaptado a ambos os idiomas — o português e o finlandês — poderia levar a uma identificação de seus tipos infinitivais, bastante diferentes um do outro. — Isto também é válido para o húngaro. Também nessa língua os infinitivos são flexionados, mas os sufixos possessivos que eles adoptam em relação a alguns verbos impessoais e a alguns adjectivos, p. ex. «még varnomkell» (=nós devemos esperar ainda), fazem pensar numa flexão entre nominal e verbal, então diferente do tipo português, apesar de não tanto como o tipo finlandês. — Naturalmente, a situação no finlandês e no húngaro não é a mesma. No finlandês o infinito é uma forma completamente nominal, enquanto que no húngaro há diferentes sufixos possessivos na declinação e na conjugação.

(**) Se se insistisse na denominação *pessoal*, melhor seria denominar esse infinito de «infinito com desinências pessoais».

biguidade, por ele indicar que o infinito conjugado expressa a pessoa e o número como as formas finitas (conjugadas) do verbo. É esse termo que empregaremos, pois, também neste trabalho.

* * *

Assim fica separado terminologicamente o infinito invariável do infinito flexionado. Mas basta um simples lançar de olhos sobre o infinito flexionado para surgir uma pergunta: Sendo ele dotado de desinências pessoais sòmente no plural e na 2.^a pessoa do singular, podem as duas restantes pessoas, a 1.^a e a 3.^a, falar-se de infinito flexionado? Nestas pessoas trata-se de um infinito conjugado com desinências zero, ou de formas do infinito comum ou pessoal não flexionado. No nosso entender, o infinito conjugado (na concepção que explicámos) nestas duas pessoas do singular não existe. Ele é suprido, aí, pelo infinito pessoal não conjugado (aquele que conhecemos do espanhol). Se não aceitássemos esta interpretação do paradigma do infinito português, que diferença encontraríamos entre: *sin saberlo yo* (em espanhol) e *sem sabê-lo eu* (em português)? Creio que nenhuma. A ser considerada correcta esta nossa afirmação, não poderíamos falar de infinito conjugado, mas sim de formas conjugadas do infinito. Esta concepção seria muito conveniente para ligar mais estreitamente ambas as variantes do infinito. Não falaríamos mais do infinito invariável e do infinito conjugado, mas sim só do infinito e da sua flexibilidade na 2.^a pessoa do singular e no plural. Cremos que o que acabamos de dizer, não é tão supérfluo como pode parecer. Para muita gente (especialmente, estrangeiros) há entre o infinito invariável e o infinito conjugado um muro que os separa, como se se tratasse de dois fenómenos, ligados pelo nome, mas desligados pela realidade que eles expressam. Como trataremos de demonstrar ainda que em português nos parece existir um só infinito, mas com uma variante estilística, dotada de desinências morfológicas, deveria cessar de falar-se do infinito conjugado como de uma particularidade que merece um capítulo especial na gramática, e deveria falar-se apenas do infinito, quaisquer que fossem as suas possibilidades flexivas.

Poderia ser-nos objectado de que também na 1.^a e 3.^a pessoas do singular do futuro do conjuntivo há desinências zero e apesar disso não se pensa num «supletivismo», nestas, por formas de outros tempos ou modos. Mas a situação aqui é outra. Aqui não se trata de nenhum membro de uma correlação binária, como no caso dos dois infinitos.

O «supletivismo» aqui é muito menos provável, pois que a proximidade, tanto semântica, como formal, dos infinitos seguramente pode contribuir a um «supletivismo» mútuo ou unilateral. Mas há outra objecção, mais grave: Não há verdadeiramente diferença entre o infinito pessoal no espanhol e o infinito conjugado no português? Os nossos materiais, tirados especialmente da comparação dos textos espanhóis e portugueses, levam-nos à convicção de que não há outra a não ser a amplidão do uso: segundo as nossas estatísticas, o infinito pessoal espanhol tem uma esfera mais restrita do que o infinito conjugado português, o que mais salta à vista nas orações finais (cf. esp. «llego para que me vean», port. «chego para eles me verem»). A comparação dos livros portugueses com as suas traduções espanholas e vice-versa demonstra que não há uma coincidência absoluta na frequência das funções de ambos, mas que na essência eles expressam o mesmo. As diferenças que há entre eles relacionam-se — além das que mencionámos — também com a colocação do sujeito pronominal em relação com o infinito — sujeito esse que no português moderno geralmente é anteposto, enquanto que no espanhol moderno é, regra geral, posposto —, e com o facto da divergência morfológica (o facto de ser o sujeito expresso no espanhol isoladamente, por um pronome (por outra palavra) e no português por um meio aglutinativo, podendo também sê-lo pelo pronome). Mas não obstante essas diferenças (a diferença na realização, na «técnica» do fenómeno), a identidade semântica entre o espanhol e o português do ponto de vista sincrónico parece-nos fora de toda a dúvida. Porque não falar então só do infinito, admitindo a sua flexibilidade como um meio de reforço da sua pessoalidade?

* * *

Mas passemos já do problema terminológico à tão discutida questão da *gênese* do infinito conjugado (⁷). Não tentamos dar aqui, por falta de tempo e por serem factos geralmente conhecidos, um resumo das teorias existentes (⁸). Nem nos atrevemos a apresentar uma nova teoria ou apoiar com novos argumentos qualquer das existentes. Digamos sòmente que, apesar de termos sido no passado (e nos trabalhos

(⁷) Como se criou esse infinito que prova corresponder à tendência geral do infinito para libertar o seu sujeito da dependência do sujeito do verbo regente?

(⁸) Já o fizemos num trabalho a publicar-se em Praga.

que então sobre esse problema escrevemos) partidários da teoria que explica a origem do infinito conjugado no imperfeito do conjuntivo latino, na actualidade — e não obstante a lúcida argumentação do Prof. H. Meier ⁽⁹⁾ — duvidamos cada vez mais da justeza dela ⁽¹⁰⁾. Parece-nos que, apesar do muito que foi feito pelos defensores da dita teoria, ainda não foi demonstrado convincentemente: 1.º que o conjuntivo imperfeito era usual no Portugal antigo, enquanto que desaparecera nos países vizinhos, e 2.º que, no caso da sobrevivência do conjuntivo em território português, o emprego do infinito conjugado correspondia mais ao emprego desse conjuntivo do que ao do infinito invariável. Parece-nos — e neste ponto aproximamo-nos, ainda que não definitivamente, da argumentação do Prof. Maurer Jr. ⁽¹¹⁾ — que para filiar o infinito conjugado no conjuntivo do imperfeito seria indispensável explicar por que razão ele perdeu a maioria das funções mais comuns do conjuntivo para adoptar, na maioria dos casos, as de um infinito. Mas falarmos mais sobre isso seria prematuro e esperamos que só no futuro poderemos apresentar resultados mais frutuozos da nossa pesquisa.

Há duas observações gerais com que queremos comentar a investigação existente sobre a origem das formas flexionadas do infinito português. Primeiramente quereríamos anotar que na pesquisa realizada até hoje, não se tomaram em consideração, como era devido, além dos factores básicos que formam a essência desta ou daquela teoria, os factores de menor importância, mas que também podem exercer certa influência. Um exemplo concreto disso pode ser o conjuntivo do futuro, que foi durante muito tempo uma suposta origem do infinito conjugado. Essa teoria, baseada numa semelhança formal e mecânica, não pode elucidar satisfatoriamente a complexidade dos problemas, aos quais o nascimento desse infinito está ligado. Mas não seria bom cair no outro extremo — a rejeição categórica de qualquer influência que o futuro do conjuntivo possa ter. A identidade das desinências do futuro do conjuntivo e do infinitivo conjugado salta à vista, e desta maneira o futuro do conjuntivo, no nosso entender, apesar de não ser a origem do infinito, pode influir para acelerar o pro-

⁽⁹⁾ *Miscelânea de filologia, literatura e história cultural à memória de Francisco Adolfo Coelho*, II, Lisboa, 1950, pp. 115-132.

⁽¹⁰⁾ Esperamos em breve — quando colijamos todos os materiais indispensáveis — poder proferir um parecer mais definitivo sobre este particular.

⁽¹¹⁾ *Dois problemas da língua portuguesa*, São Paulo, 1951.

cesso da sua criação. O que dissemos é válido também para o modelo latino do infinito — ou seja o imperfeito do conjuntivo. Também os que não aceitam a teoria desta origem do infinito, devem levar em conta detidamente todas as influências que este tempo, como factor secundário, pode ter exercido no aspecto formal do infinito conjugado. E mais exemplos poderíamos citar. Esta concepção que evita uma absolutização de uma só teoria e procura a explicação numa pluralidade de causas com diferentes graus de importância — causas ligadas dialécticamente entre si — complica ao máximo todo o trabalho do investigador, mas constitui o único caminho para chegar a uma interpretação não unilateral, mas ampla do nosso fenómeno.

A segunda nota de índole geral que quieríamos fazer à pesquisa levada a cabo até hoje, chama a atenção para o facto de se ter dedicado uma importância exagerada a um esclarecimento fonético e morfológico da evolução, que, por mais importante que seja, pode conduzir — e conduziu — a um caminho errado. Se nos contentarmos com a interpretação fonética e morfológica, não podem surgir objecções nem à teoria do futuro do conjuntivo nem à do conjuntivo imperfeito. Mas outras perspectivas se abrem diante de nós, se transferirmos o centro da pesquisa para o campo da syntaxe, como o fez ultimamente H. Meier ⁽¹²⁾. Essa transferência, que se torna indispensável, pode dar frutos inesperados e permitirá confrontar o emprego do infinito conjugado com as suas fontes, para que se verifique em que se assemelham e em que se diferenciam. As primeiras pesquisas no campo sintáctico abalaram a nossa fé no imperfeito do conjuntivo como origem do infinito conjugado, mostrando-nos que as divergências entre o infinito conjugado e o imperfeito do conjuntivo prevalecem muito sobre as concordâncias. Mas disso não nos queremos ocupar aqui. Tentamos somente acentuar a necessidade imprescindível de focalizar o infinito conjugado do ponto de vista sintáctico, o que seguramente nos levará a novos e mais seguros resultados.

A subestimação das relações sintácticas, na maioria dos trabalhos existentes sobre a génese do infinito conjugado, acrescenta-se o facto de não ser muito clara a *índole* do fenómeno português — isto é — o seu lugar no sistema verbal desta língua. Trataremos, na parte que vai seguir-se, de expor algumas das nossas opiniões sobre a infinitividade do infinito flexionado português e avaliar se é ou não certa a definição tradicional do infinito.

(12) Veja-se a nota 9.

* * *

Primeiramente seja-nos permitido resumir a nossa primeira opinião apesar de não a considerarmos agora como absolutamente correcta. O facto de o infinito conjugado contradizer as definições, até agora geralmente aceites, do infinito geral ⁽¹³⁾, levou-nos a perguntar se o infinito conjugado português não seria um infinito apenas formalmente, e funcionalmente um outro modo. Muitos exemplos pareciam apoiar esta nossa hipótese. Sintacticamente esta hipótese seria explicável pelo facto de ser o infinito flexionado, em muitos casos, substituível por um conjuntivo e, em contrapartida, não poder ser o infinito não conjugado (em exemplos semelhantes) substituído pelo conjuntivo. P. ex.: em vez de *é melhor partirmos* pode dizer-se *é melhor que partamos*, enquanto que a construção *para fazer bom exame é preciso estudar* é insubstituível pelo conjuntivo. Devido a vários exemplos deste tipo parecia-nos provável que o infinito conjugado pudesse possuir um matiz de irrealidade, diferenciando-se assim do infinito não conjugado ⁽¹⁴⁾. Sendo uma das características do conjuntivo a de expressar a irrealidade e sendo esta qualidade própria também do infinito português conjugado, parecia-nos provável que sob uma forma infinitiva se pudesse ocultar, no caso do infinito conjugado, um conjuntivo — por outras palavras: uma forma que desempenhasse a função do conjuntivo, sendo só formalmente um infinito. Neste caso estaríamos perante um fenómeno que, existindo parcialmente no português, se manifestou plenamente nos idiomas balcânicos — uma restrição do infinito. Segundo esta nossa conjectura, o único vestígio do infinito em português, depois da restrição mencionada, seria o infinito não conjugado ⁽¹⁵⁾.

Já ao formular esta hipótese, apontámos alguns dos seus pontos fracos. Sobretudo opunham-se a essa opinião os casos em que o infinito não conjugado é substituível pelo infinito conjugado e vice-

⁽¹³⁾ Aduzamos, entre muitas, a de Marouzeau (*Lexique de la terminologie*, Paris, 1951, 3.^a ed., p. 120), que admite que o infinito pode ser substantivado e que «il peut avoir un régime», podendo excepcionalmente expressar o género e o tempo, mas não o número e a pessoa.

⁽¹⁴⁾ Mas é claro que esta concorrência do conjuntivo e infinito não basta para provar plenamente o matiz irreal deste; é um problema demasiado complicado para ser estudado aqui.

⁽¹⁵⁾ Mais sobre essa teoria pode ler-se nos *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, I, 1 (1959) pp. 53-57.

-versa ⁽¹⁶⁾. Além disso, era já então claro para nós que para dar mais visos de realidade a este problema, seria necessário averiguar se com a existência do infinito conjugado não ficaria diminuída a frequência do conjuntivo. Nesse tempo levámos também pouco em conta a possibilidade de o infinito ser substituído por um indicativo, e.g. em: «por estar ausente (porque estava ausente) não veio»; «viu os homens saírem (viu os homens que saíam)»; «penso serem eles teus amigos (penso que eles são teus amigos)».

A maior deficiência dos exemplos acima mencionados (*é melhor partir; é preciso estudar*) e outros desta índole foi terem sido tirados de duas esferas diversas — da esfera das orações com um sujeito indeterminado e da das orações com um sujeito determinado. Essas orações são difíceis de comparar e não interessam ao nosso caso pelo simples facto da existência da pessoalidade (essência do infinito conjugado) num caso e a sua falta no outro. Outro facto que também nos confundiu, foi a abundância do infinito conjugado nas orações finais e a sua substituíbilidade pelo conjuntivo ⁽¹⁷⁾. Mas a pesquisa ulterior levou-nos à revelação (à qual além de nós chegou também na sua comunicação no Simpósio de Filologia Românica, realizado o ano passado no Brasil, o Prof. Maurer Jr.) que não somente o infinito flexionado, mas também o infinito não flexionado prevalecem, entre todas as orações infinitivais, nas orações finais. Além disso muito frutuosa foi para nós a comparação do emprego do infinito em várias línguas românicas. Disso

(16) O próprio factor da substituição merece uma pergunta. Será ele tão notável e básico para tornar-se critério de uma sinonímia ou parecença de dois ou mais fenómenos? Isto deverá ser estudado com mais atenção no futuro. No nosso entender, ele possui considerável significado. Tomemos o caso de construções infinitivais que substituem uma oração subordinada; se essa substituição é possível, não duvidamos que entre um e outro modo de expressão haja apenas uma diferença mínima; caso contrário teremos de admitir que existe uma considerável diferença, seja só estilística, seja semântica. O factor da substituição equivalente poderá levar, pois, a importantes revelações quanto à relação de dois fenómenos linguísticos.

(17) Quanto a essa abundância em orações finais, seja dito que segundo as nossas estatísticas o infinito conjugado nos textos do português antigo abrange mais da metade de todos os casos, em que ele aparece; p. ex. na *Crônica* de Pedro de Frias em cada 17 infinitos conjugados pertencem 9 a orações finais. Também no português moderno o infinito conjugado é muito frequente nessas orações; p. ex. no romance de Leão Penedo *A Caminhada* de 83 infinitos conjugados há 23 nas orações finais, tanto próprias, como impróprias (na justaposição paratáctica com a conjunção *para*).

resultou que essa prevalência do infinito nas orações de sentido final não é exclusiva do português, mas é comum a vários outros idiomas românicos. Como se vê, a nossa primitiva opinião tinha pontos fracos. Mas era ela completamente absurda? Não cremos.

Aduzimos dois exemplos dos resultados das nossas numerosas comparações dos textos portugueses com as suas traduções para o francês e o espanhol ⁽¹⁸⁾.

Tendo comparado 138 páginas do romance de Fernando Namora, *O trigo e o joio*, Lisboa, 1954, com a parte respectiva da sua versão francesa (*Le bon grain et l'ivraie*, Paris, 1957), registamos 13 infinitos conjugados traduzidos por um infinito, dois por um conjuntivo e quatro por outros meios de expressão.

Outro exemplo: Na tradução portuguesa do romance clássico tcheco de Bozena Nemcová, *A Avó* (Rio de Janeiro, 1958) encontramos 41 infinitos conjugados (dos quais 23 nas orações finais). Na tradução espanhola (*La abuela*, Barcelona, s. d.), 4 deles foram traduzidos pelo conjuntivo, 4 por um gerúndio, 5 por uma construção nominal, 3 por uma oração principal, 10 por uma construção absolutamente diferente e, por tanto, incomparável com a frase respectiva no português, os restantes, quer dizer, 15, por um infinitivo ⁽¹⁹⁾.

Mas apesar desta frequente substituíbilidade do infinito conjugado pelo infinito «normal», indicativo ou por outro meio semelhante, há uns casos (no livro de Namora, 2, na *Avó*, 4) que correspondem, nas traduções francesa e espanhola, respectivamente, a um conjuntivo. Este facto leva-nos a perguntar: O infinito conjugado, apesar de não ser equivalente na maioria das vezes a um conjuntivo, é um infinito puro — um infinito sem uma infinitividade reduzida (nalguns casos)? Não ha-

(18) Essas comparações, naturalmente, devem ser aceites com muita cautela, por se tratar de comparações de *dois sistemas linguísticos*. Mas, apesar disso, podem oferecer resultados interessantes.

(19) Esta comparação, digamos de passagem, poderia sugerir uma série de estudos, especialmente sobre o estilo nominal no português e no espanhol; segundo nos parece, esta língua emprega-o mais do que a portuguesa. Isto também é demonstrativo (o que outros materiais apoiam) de grande vitalidade do infinito português. O infinito em geral, tanto conjugado, como invariável, é mais frequente no português do que no espanhol ou o francês e italiano. Seria lícito supor, por isso, que, em virtude dessa enorme frequência, o infinito se tivesse dividido em duas variantes estilísticas? É sabido que nos idiomas em que o infinito é muito frequente, costuma ser diferenciado, como p. ex. no finlandês onde há cinco infinitivos.

verá algo aproveitável na nossa anterior concepção, por mais exagerada que fosse? Não tem o infinito conjugado, pelo menos nalguns casos, um matiz modal? Não teremos no português uma categoria «conjuntivo-infinitiva», sobreposta à categoria do infinito e à categoria do conjuntivo — uma categoria (intercategoria) que se manifesta de duas maneiras: uma vez «infinitivamente», outra vez «conjuntivamente»?

* * *

Passemos agora às nossas *reflexões sintáctico-estilísticas*.

O Prof. Maurer Jr. dividiu, num recente ensaio ⁽²⁰⁾, os empregos do infinito — como ele diz: pessoal e impessoal, ou como nós diríamos: conjugado e não conjugado — em três grupos. O primeiro abrange os casos em que o infinito é sempre não conjugado, o segundo, os casos onde ele é sempre conjugado, e o terceiro, os restantes casos que sugerem a possibilidade de uma escolha entre uma ou outra forma sinónímica ⁽²¹⁾. Esta divisão é bem fundamentada e facilita uma orientação na complicada matéria. Mas é ainda necessário procurar as causas deste estado de coisas. É uma tarefa muito delicada que exige um perfeito conhecimento da língua, ou seja: é preciso ser-se português ou brasileiro. De um estrangeiro não se pode esperar muito neste sentido. Mas duas possíveis explicações de alguns casos nos ocorrem:

1) Os verbos auxiliares e alguns mais ligam-se sempre com um infinito não conjugado. A causa disto poderia ver-se numa unificação ou lexicalização, numa automatização de todo esse sintagma, estável gramatical e semânticamente. O auxiliar e o infinito não conjugado constituem quase só uma forma gramatical. O verbo auxiliar é um verbo semânticamente vazio. O único papel que ele desempenha no sintagma é expressar as funções de um verbo finito. Mas sendo pobre semânticamente, ele necessita ser completado por um outro verbo no infinito. E este infinito que dá conteúdo semântico ao sintagma, não precisa de expressar a categoria do número e da pessoa, pois isto é feito pelo verbo auxiliar. As funções dos componentes do sintagma são, pois, distintas e completam-se. Por isso nestas construções não aparece, regra geral, o infinito conjugado.

(²⁰) *Revista Brasileira de Filologia* (Rio de Janeiro), vol. 3, tomo I, pp. 19-57.

(²¹) No húngaro existem somente os dois primeiros grupos, perfeitamente delimitados. O estudo deles e a sua comparação com o português contribuiria talvez para o esclarecimento do caso português.

2) O grupo que abrange a alternativa de infinito conjugado ou não conjugado ⁽²²⁾, deveria ser submetido a uma detalhada análise estilística. A essência do estilo linguístico é poder expressar-se o mesmo na mesma língua por meios diferentes ⁽²³⁾. Disto se trata no terceiro grupo da citada classificação. Este aspecto estilístico foi ainda subestimado e, infelizmente, de propósito não foi levado em conta nos, aliás, ricos trabalhos sobre o infinito português, do Prof. Holger Sten ⁽²⁴⁾. Mas uma simples leitura de textos portugueses mostra que os autores brasileiros geralmente empregam menos esse infinito do que os portugueses; que gente mais culta emprega esse infinito com mais frequência do que gente com pouca cultura; que no diálogo aparece esse infinito relativamente (acentuamos: relativamente) menos do que na descrição. Na língua falada é a sua existência mais rara do que na língua escrita, o que poderia ser explicado pelo facto da língua falada expressar menos detalhada e precisamente todos os matizes semânticos do que a língua escrita, que prefere um modo de expressão mais preciso e exacto. O infinito conjugado é, pois, mais que tudo, uma característica da língua escrita ⁽²⁵⁾. Etc. Seja-nos permitido aduzir algumas provas do interesse que pode ter essa pesquisa estilística ou sintáctico-estilística:

1) Na poesia o infinito conjugado é muito mais raro que na prosa. Tendo comparado 3016 versos com o mesmo número de linhas de textos prosaicos, encontramos 31 infinitivos conjugados na prosa e só 5 na poesia. Na obra de Almeida Garrett encontramos nas 1670 linhas prosaicas, em média, 116 infinitos conjugados, mas nenhum no mesmo número de versos das suas *Folhas Caídas*. No *Oxford Book of Portuguese Verse* (Oxford, 1952, 2.^a ed.) encontramos em 10.967 versos que este livro contém só 21 infinitos conjugados, quer dizer um infinito conjugado em 522 versos; também tratámos de averiguar se esta relação da frequência do infinito conjugado na poesia em comparação com a

⁽²²⁾ Poderíamos denominar isso uma sinonímia funcional de ambos os tipos infinitivais.

⁽²³⁾ P. Trost, *Slovo a slovesnost* (Praga) XVI (1955) 15-17.

⁽²⁴⁾ *Boletim de Filologia* (Lisboa), 13 (1952), pp. 83-142, 201-256; 96-127.

⁽²⁵⁾ Isto é válido mais para Portugal do que para o Brasil. Neste país o infinito conjugado é frequente também na linguagem corrente. Poderia explicar-se isto pelo facto de ter o português falado no Brasil conservado certos aspectos do português seiscentista? Para responder a esta pergunta deveríamos analisar melhor o português daquela época.

prosa não variaria segundo a época. Mas verificámos que não: Em 522 linhas da *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel I*, de Damião de Góis (1566) achámos, em média, 17 infinitos conjugados; num moderno romance português (*Fogo na noite escura*, de Fernando Namora) ele aparece no mesmo número de linhas, cinco vezes ⁽²⁶⁾. Como explicar os factos apontados? Pela aversão da poesia às palavras compridas, quer dizer: aumentadas por uma sílaba, a sílaba representada pela desinência do infinito? Tal não pode ser a explicação, pelo simples facto de acharmos no citado *Oxford Book* 11 formas homónimas do futuro do conjuntivo, o qual também alonga o verso de uma sílaba. Ou evitam os poetas o infinito por ele dificultar a formação de rimas? Não sabemos, mas o certo é que na mencionada antologia inglesa ele aparece apenas cinco vezes no fim da rima. Talvez seja uma das explicações do facto acima citado a construção gramatical da poesia, que, sem dúvida alguma, é mais simples que a da prosa e prescinde, por isso, do infinito conjugado. A sua maior frequência na poesia poderia ser explicada também pelo esforço da poesia de não repetir um meio tão visível e chamativo, facilmente suportado pela prosa. Ex.: «Era caso para se *satisfazerem* de o *verem* com tais companhias» (Redol, *Marés*, p. 276). Ou outro exemplo: «A meio caminho se evaporam entre as camadas referventes que sobem, e volvem, repelidas, às nuvens, outra vez condensando-se, *precipitarem-se* de novo e novamente *refluirem*: até *tocarem* o solo que a princípio não humedecem, tornando ainda aos espaços com rapidez maior, numa vaporização quase, como se houvessem caído sobre chapas incandescentes, para mais uma vez *descerem*...» (Euclides da Cunha, *Os Serões*, Rio de Janeiro, 14.^a ed., 1938, p. 37). A poesia, como se sabe, distingue-se da prosa, entre outras coisas, por uma escolha mais cuidadosa de meios lexicais, e por isso a mencionada repetição, se não tem um fim especial, geralmente se evita.

2) Salta à vista a frequente aparição do infinito conjugado junto do verbo reflexo, o que não se dá no caso contrário. A futura pesquisa que se ocupar disto, deverá levar em conta os diferentes casos da refle-

(26) Confessemos que os critérios, adoptados por nós, são bastante formais. Dificilmente podem comparar-se linhas da prosa com versos que são sempre mais curtos que aquelas. Melhor seria examinar os factos funcionalmente, quer dizer, tratar de revelar, onde o infinitivo na poesia não aparece, embora esperássemos encontrá-lo ali, e, pelo contrário, onde ele é usado na prosa, ainda que pudesse ser expresso por outro modo. O critério mecânico, que adoptámos, tem só um valor temporário e de orientação.

xividade (verbos reflexos, formas reflexas, reflexos impróprios, verbos com a partícula *se* como objecto) e estudá-los separadamente.

3) Um factor que também influencia a flexibilidade ou não flexibilidade do infinito é a colocação deste na frase. Deveria estudar-se detidamente se prevalece o infinito conjugado ou não conjugado antes ou depois do predicado.

4) Na passiva, o infinito conjugado é mais frequente do que o outro, como o demonstram as nossas investigações estatísticas, que por falta de espaço devemos omitir aqui. Também este facto seria um tema útil para estudo ⁽²⁷⁾..

5) Uma atenção especial mereceria também o problema do infinito conjugado «détaché» (distanciado), quer dizer, separado da forma finita do verbo pela interposição (intercalação) de outras partes de oração. O infinito na posição mais liberta do verbo regente tem uma forma e posição sintáctica diferentes do que na sua vizinhança, quando esses dois componentes aparecem mais ligados tanto semântica, como sintacticamente. P. ex., na frase: «Como pudeste estar tanto tempo sem *saber* de mim, sem me *veres*», o primeiro infinito é invariável, mas o segundo é dotado de desinências verbais. Quais são as causas, ainda não explicadas, deste tão frequente fenómeno que pertence não sòmente à esfera da sintaxe, mas também à da estilística? A nosso ver, há três motivos que poderiam elucidar esse infinito «détaché»: a) O esforço de ligar infinitos que se completam semânticamente, e desligar infinitos, que são mutuamente independentes ou até semânticamente contraditórios — elementos tirados de camadas semânticamente diversas. P. ex., na frase: «E alguns clientes do hotel tinham conseguido esquecer imediatamente que havia um elevador e uma escada, para *escolher* a única solução espectacular: *saltarem* pela janela» (F. Namora, *O homem disfarçado*, p. 13), a flexibilidade do infinito atributivo *saltarem* tem uma função diferenciadora, que impede relações associativas entre ele e o infinito final *escolher*. Pela alternância do infinito conjugado e não conjugado deve ser traçada uma linha divisória sintáctica também neste exemplo: «A culpa é desta gente que nos governa, destes homens que juraram *perder* tudo quanto era nobreza para *podere*m à vontade fazer das suas, sem *ter* quem lhes vá à mão» (J. Dinis, *Os Fidalgos da Casa Mourisca*, p. 51). Esta alternância tem às vezes uma grande importância para a construção da oração portuguesa, pois

(27) Pode a causa disto ser vista na frequência maior da voz passiva na prosa do que na poesia?

auxilia a vencer a contradição entre a máxima extensão semântica da frase e a necessidade de manter a sua unidade formal. — b) Além disso poderia procurar-se interpretar esse fenómeno rítmicamente. A alternância das duas variantes infinitivais é um meio estilístico para romper a monotonia rítmica da prosa e para prover o texto de uma *tensão* dinâmica e antitética. Este factor rítmico poderia ser válido especialmente nos casos contrários aos precedentes, a saber, naqueles, em que na vizinhança do verbo regente se encontra o infinito conjugado e na posição mais afastada deste o infinito não conjugado, p. ex.: «O que é preciso é *juntarmo-nos* numa boa rusga por toda a cidade e *deixar* sem um pêlo todas as cabeças anti-praxistas» (F. Namora, *Fogo na noite escura*, p. 90). — c) Também nos parece que ainda outra circunstância exerce uma certa influência: a reflexividade, melhor dito: a contradição da presença e da ausência da mesma. Mas isso já foi mencionado acima. — Em certos contextos cremos ser possível combinar (para explicar o infinito «détaché») os três mencionados factores, p. ex. o factor rítmico com o factor da reflexividade na seguinte frase tirada do *Fogo na noite escura*, de F. Namora: «Para que faço eu sacrifícios por ti? Para me *envergonhares* a cara? Numa repartição, e de Estado!, entre gente cumpridora, a *ler* tolices, a *expor-me* a descon siderações de quem repara pelas coisas! E a *dares* cabo do senro, rapaz, enquanto desprezas o dever!» (p. 111). Muito interessante será, se se aceitam como justos os factores acima apontados, considerá-los dialécticamente, nas suas mútuas interrelações, e não absolutizar um só factor, rejeitando os outros ⁽²⁶⁾. Seja dito ainda que esses factores não são necessariamente os únicos, os exclusivos; poderá haver ainda outros, p. ex., o factor da clareza, que frequentemente (e cremos que mais do que é necessário) se cita nos existentes estudos sobre o infinito. Esse factor pode ser notável pelo facto de o infinito, que possibilita uma condensação da frase, exigir uma maior precisão estilística.

Etc. Etc.

Isto que acabámos de dizer, foi somente uma amostra dos temas que aguardam uma análise estilística ou sintáctico-estilística. Mas esta deverá prosseguir com mais método e mais sistematicamente. Primeiramente será necessário estudar os *factores individuais* e os *factores objectivos* que condicionam o uso ou a omissão do infinito conjugado. Sabe-

(26) É o mesmo que acentuámos ao falar sobre o problema da origem do infinito conjugado.

mos já, sem um estudo profundo deste fenómeno, que há autores que gostam de empregar esse infinito, e outros, que lhe têm aversão. Será necessário averiguar se o uso do infinito não é uma tentativa de tornar mais culto (ou até arcaico) o estilo, ou se não depende do grau da cultura da pessoa que o emprega, etc. Mas ainda mais importante será achar as normas dos estilos objectivos. Quais são os factores deles ⁽²⁹⁾? São de dois tipos: os que têm por base o pensamento, e os que são relacionados com a situação dada no acto de falar. Ao primeiro grupo pertence o factor da função do objectivo e do carácter do acto (seja emotivo, seja racional), bem como a atitude perante o tema e a sua concepção. Ao segundo grupo pertencem os factores do ambiente, da índole do acto comunicativo e do contacto entre o que fala e aquele a quem se fala. Desses factores dependem os diferentes estilos (corrente, prático, científico, jornalístico, etc., etc.) Além disso, estes estilos dependem também da expressão linguística (acústica ou gráfica). Esta sistematização da estilística, cujos traços principais acabamos de expor, poderia servir de base a um paciente estudo dos estilistas que se ocupam do infinito conjugado. Somente assim, parece-nos, poderão ser colhidos bons frutos numa futura investigação do problema do infinito conjugado ⁽³⁰⁾.

Essa investigação talvez demonstre a justeza da nossa concepção, ainda não formulada expressivamente, mas implícita na precedente explicação: O infinito conjugado é neste terceiro grupo (segundo a classificação do citado professor paulista) uma variante estilística do infinito normal. Mais difíceis serão os casos dos outros dois grupos, onde não é tão patente a lexicalização, como no aduzido exemplo dos verbos auxiliares.

Caberia perguntar ainda, numa futura investigação, as razões desta diferenciação estilística. Tratava-se originariamente de um só fenómeno que com o decorrer dos tempos se diferenciou, ou existiam já, quando

⁽²⁹⁾ Segundo K. Hausenblas, *Slovo a slovesnost* (Praga), XVI (1955) pp. 1-15, estes factores não dependem do tema, cuja elaboração pode realizar-se de muito diferentes maneiras. P. ex., o tema sobre a energia atómica é geralmente elaborado na forma de um ensaio científico, mas também o pode na forma de artigo jornalístico, de um diálogo num manual, etc. — De Hausenblas, é a classificação que aduzimos aqui.

⁽³⁰⁾ Uma especial atenção mereceria a questão da expressividade do infinito conjugado. Um estrangeiro dificilmente poderia estudá-la por lhe faltar uma fina percepção dos diversos matizes do português.

se formou o infinito conjugado, duas formas com um diferente aspecto estilístico? ⁽³¹⁾.

* * *

Como já dissemos no início desta comunicação, achamos que o infinito conjugado não constitui uma particularidade tão marcada, como até hoje se tem considerado ⁽³²⁾. Mas acaso a concepção do infinito conjugado como infinito não contradiz as definições tradicionais (que provêm do latim, língua essa que ainda hoje injustamente serve de modelo e critério para diversos fenómenos de línguas modernas) deste, como é o caso da citada definição de Marouzeau? Não há dúvida — contradiz. Até hoje sempre se disse que o infinito conjugado não podia ser considerado um infinito. É uma «*contradictio in adiecto*», afirma o Prof. Sten. Não se trata de um paradoxo? poderia perguntar alguém.

Parece-nos que o problema deve ser encarado por outro prisma. Se o infinito conjugado português é infinito e apesar disto não «cabe» — digamos — na definição do infinito, tradicionalmente aceita, a causa disto pode ser também o facto de ser errada a concepção tradicional do infinito em geral. Hoje aceita-se geralmente a classificação de Brugmann ⁽³³⁾ que distingue entre as formas verbais no sentido mais estrito da palavra (formas finitas) e as formas nominais, anexas ao verbo (formas infinitas). A característica principal das formas finitas é terem desinências verbais, enquanto que as formas infinitas não expressam todos os significados gramaticais, especialmente não determinam a pessoa. Daqui se conclui que o infinito não expressa a categoria da pessoa. Mas será justa essa asserção?

O Prof. V. Skalicka demonstrou, num recente estudo ⁽³⁴⁾, que o infinito é pobre quanto às suas características verbais, mas não é necessário que seja absolutamente falho destas características. O infinito

⁽³¹⁾ Mas seja como for, não se trata aqui duma diferença maior do que aquela que existe entre o mais-que-perfeito simples e o composto. Também aqui, neste caso, segundo o nosso modo de ver (necessariamente limitado pelos nossos conhecimentos da língua portuguesa) se trata da mesma coisa, só estilisticamente diferenciada. O modo de focalizar este fenómeno deverá ser idêntico ao proposto por nós para a análise estilística do infinito português.

⁽³²⁾ É um infinito conjugado, como do ponto de vista diacrónico o é o futuro. (Que outra coisa pode ser o futuro do que um infinito conjugado?)

⁽³³⁾ *Grundriss d. vergl. Gr. d. idg. Spr.* II, 3, 2.^a ed., Strasburg, 1 e seg.

⁽³⁴⁾ *Sborník slavistických prací*, Praha, 1958, pp. 3-10.

tcheco, p. ex., não expressa o tempo, mas o infinito latino expressa tanto o presente (*laudare*), como o passado (*laudavisse*) ou o futuro (*laudaturum esse*). O modo do verbo não é expresso geralmente no infinito, mas no grego γεισσειναι, esse caso dá-se. E quanto à indicação da pessoa, basta lembrarmo-nos do infinito tcheco com sentido de condição irreal («Já byt tam, tak se to nestalo»), onde o sujeito é expresso pelo pronome; ou do infinito latino histórico («*Diem ex die ducere Haedui*»), onde o sujeito é expresso pelo nominativo do substantivo, para vermos que não é absolutamente certa a opinião de que o infinito não distingue nem a pessoa nem o número. E ainda mais claramente — continua o Professor tcheco — isso nos aparece nos idiomas, como o finlandês, o húngaro e o português, cujo infinito tem designações para indicar a pessoa e o tempo. A isso acrescentam-se ainda os casos, onde o sujeito é expresso indirectamente, quer dizer quando o sujeito do infinito concorda com o sujeito do verbo regente ou com o complemento directo dele, e. g.: «quero escrever», «ensino-a a falar português».

Como se vê, o infinito pode perder as características verbais, mas isso não é uma necessidade absoluta. A sua falta de traços verbais (quer dizer, os de pessoa, número e modo) não é total. E isso deve levar-se em conta também ao analisar o infinito conjugado português. Se num dos nossos artigos escritos anteriormente dissemos, que ele é «uma forma verbal, cuja infinitividade é... difícil tanto de comprovar como de rejeitar»⁽⁸⁵⁾, hoje estamos convencidos de que o caminho que acabamos de esboçar, poderia levar à revelação da essência do curioso fenómeno português.

DISCUSSION

Intervention de M. H. MEIER. Réponse de M. HAMPEJS.

(85) Pág. 57 do artigo citado na nota 15.

L'EXTENSION SUCCESSIVE DES FORMES DE POLITESSE

HENRI GUITER

(PERPIGNAN)

«È persuasione largamente diffusa che il *Lei* allocutivo italiano sia dovuto a influenza spagnola» ⁽¹⁾. Cette observation de M. Migliorini pourrait sans doute être reprise pour d'autres langues, en particulier, pour le catalan. Bien des catalanisants sont convaincus que la forme de politesse *vostè-vostès*, employée avec les personnes non tutoyées auxquelles on veut manifester de la déférence, est due à une influence castillane. Il y a là deux problèmes qui sont beaucoup plus liés qu'il n'y paraît au premier abord.

M. Migliorini rappelle que la substitution de la troisième personne du singulier à la seconde personne du pluriel s'accuse en Toscane sur la fin du XV^e siècle, entre 1478 et 1487. L'emploi de *lei* comme sujet, très rare à cette époque, est combattu par les grammairiens. Le début du XVI^e siècle mélange les deux tournures, mais *lei* gagne du terrain, et triomphe dès le milieu du siècle.

Estimant, par ailleurs, que l'élocution abstraite à la troisième personne se répand en Espagne vers le milieu du XV^e siècle, un peu avant l'Italie, M. Migliorini croit que, par le canal des Cours, une certaine influence de l'étiquette espagnole est probable. Il précise qu'il ne s'agit pas de l'imitation d'un phénomène linguistique étranger, mais bien d'un courant d'étiquette, venu d'Espagne, mais plus amplifié en Italie qu'en Espagne elle-même.

Des remarques de deux ordres s'imposent. D'abord au point de vue chronologie. Il est certain que, dès le milieu du XV^e siècle, apparaissent en castillan des périphrases à la troisième personne ⁽²⁾, parmi lesquelles dominent *vuestra señoría*, *vuestra excelencia* et surtout *vuestra merced*. Mais *vostra signoria* n'avait-elle pas fait son apparition en

⁽¹⁾ Bruno Migliorini, *Primordi del «Lei». Lingua nostra*, VII, 1946, p. 25; repris dans *Saggi linguistici*, 1957, p. 187.

⁽²⁾ J. Pla Carceles, *Revista de Filología Española*, 1913, X, p. 245.

italien dès la fin du XIII^e siècle? Les dernières décades du XIV^e siècle marquent une poussée de l'élocution abstraite, non seulement en italien et en castillan, mais même en français. Cependant les formes contractées castillanes, telles que *vuesasted* ne datent que de la fin du XVI^e siècle; et il faut arriver au XVII^e siècle pour que l'équivalent syntactique de l'italien *lei*, le castillan *usted* (en 1635 chez Tirso de Molina), acquière droit de cité dans la langue littéraire. L'emploi de la deuxième personne du pluriel subsiste en castillan tout au long de cette même époque:

primores y delicadezas que guardavades y usavades en vuestro escribir (1536) ⁽³⁾.

Sacadnos, señor, deste tan gran cuidado, porque si de vuestra vida ordena Dios otra cosa no muráis sin heredero (1567) ⁽⁴⁾.

Aunque tengo esfuerso, tío, no lo tengo para vos (1630) ⁽⁵⁾.

No direys, tío, que os lo bevo yo... (1653) ⁽⁶⁾.

Par l'emploi de la périphrase à la troisième personne, Cervantes a prétendu obtenir des effets comiques en la plaçant dans la bouche des *pícaros*:

De qué tierra es vuesa merced, señor gentilhombre, y para dónde bueno camina? (1613) ⁽⁷⁾.

Ces effets n'auraient pas été obtenus si l'élocution abstraite avait été généralisée dès ce moment à toutes les couches de la population.

Il est certain qu'au XVI^e siècle *voi* était encore d'emploi courant en Italie. M. Migliorini remarque que le vénitien Pietro Bembo (1547) mélange les deux tournures; de Brescia, Veronica Gambara écrit: *La vostra lettera con li due sonetti...* (1535) ⁽⁸⁾ et le Toscan Giovanni della Casa publiera beaucoup plus tard: *in riconoscimento di tanta cortesia da voi usata verso di lui, mi ha imposto che io vi faccia un dono per sua parte, e caramente vi manda pregando, che vi piaccia...* (1558) ⁽⁹⁾.

⁽³⁾ Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*.

⁽⁴⁾ Juan Timoneda, *El patrañuelo*.

⁽⁵⁾ Tirso de Molina, *El burlador de Sevilla*.

⁽⁶⁾ *La vida de Lazarillo de Tormes*.

⁽⁷⁾ Cervantes, *Novelas Ejemplares*.

⁽⁸⁾ Veronica Gambara, *Lettre a Francesco M. Molza*.

⁽⁹⁾ Giovanni della Casa, *Galateo*.

Les faits castillans sembleraient donc marquer un certain retard par rapport aux faits italiens; contentons-nous d'admettre qu'ils sont contemporains.

Car une objection historique vient enlever de leur portée à ces remarques chronologiques: une comparaison directe avec l'italien de ce que M. Migliorini appelle l'espagnol, et dont nous avons tenu à préciser le nom de castillan, est illusoire à la fin du XV^e siècle, parce qu'il n'y a pas contact direct entre les deux domaines. Isolant le domaine italien du domaine castillan s'interpose le domaine catalan, avec un développement de côtes allant depuis Perpignan jusqu'à Múrcia, sur la rive orientale de la péninsule ibérique. C'est avec les Catalans que les Italiens ont des relations politiques, militaires ou culturelles, encore que le nom de l'état catalan soit «royaume d'Aragon». Dès 1262, le roi d'Aragon Pierre II le Grand avait épousé Constance de Sicile, fille du roi Manfred; en 1282, il vole au secours de la Sicile, qui se place sous sa protection pour se débarrasser de la domination angevine, et le domaine catalan s'étend sur la Calabre et la Pouille. Cette union devait se prolonger près de cinq siècles.

Plus anciens encore étaient les contacts catalano-sardes. En 1146 une nièce de Ramon Bérenguer IV avait épousé le juge d'Arborea; en 1285 Marian II d'Arborea sollicite l'alliance de Pierre le Grand. En 1297 le Pape Boniface VIII accorde à Jacques II d'Aragon l'investiture de la Sardaigne. L'occupation de l'île ne se fera pas sans peine, et il faudra vingt-cinq ans de luttes pour en déloger les Génois et les Pisans qui y prétendaient; par la suite, la Sardaigne restera solidement associée à l'état catalan.

Au cours du XIV^e siècle, les Catalans occupent en outre la Corse, Malte, Gozzo Gerba, Kerkenna ainsi que les principautés grecques d'Athènes et de Néopatrie: on peut dire que la Méditerranée est alors un lac catalan.

Au milieu du XV^e siècle, en 1444, le roi d'Aragon Alphonse V le Magnanime est reconnu roi de Naples, tandis que se développe le siècle d'or des lettres catalanes avec Ausias March († 1459), Joan Martorell († 1460), Jordi de Sant Jordi († 1449), Jaume Roig († 1479), etc.

Certes, après la mort d'Alphonse V (1458) s'amorce le déclin de la confédération catalano-aragonaise. De 1479 à 1504, le roi d'Aragon Ferdinand II est en même temps l'époux de la reine de Castille, Isabelle; mais les affaires des deux états sont bien séparées, et à la mort d'Isabelle, Ferdinand redevient exclusivement roi d'Aragon jusqu'en 1516.

Si le fils de sa seconde femme, Germaine de Foix, avait vécu, l'Etat catalan aurait continué à mener son existence propre. Mais cet enfant tardif mourut jeune, et Charles-Quint devait monter sur les trônes multiples des royaumes ibériques, des Pays Bas et de l'Empire germanique. Dès lors, en dépit de son indépendance théorique et du régime de l'union personnelle, l'Aragon est progressivement étouffé par son puissant voisin; le catalan Boscà devient un des meilleurs poètes lyriques de langue castillane.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que jusqu'en 1516, alors que prend naissance l'emploi de l'élocution abstraite, les «Espagnols» que connaît l'Italie ne sont guère que des Catalans; la correspondance de langue catalane du Pape Alexandre Borgia est très abondante, et le catalan est la langue administrative de la Sicile: dès lors, comment songer à une influence castillane sur l'Italie?

Nous sommes donc amenés à nous demander comment réagissait le catalan de cette époque sur le point précis que nous étudions. Chose curieuse, le catalan semble manifester du retard par rapport à l'italien, et même au castillan. Dans la deuxième partie du XV^e siècle nous trouvons des exemples d'élocution abstraite.

Senyora, perquè m'ho demana vostra senyoria? (1460) ⁽¹⁰⁾.

Senyor, no volria que la senyoria vostra hagués a pensar...
(1460) ⁽¹⁰⁾.

Souvent, la correspondance mélange les tournures, comme le faisait l'italien contemporain:

Trametem a vostres magnificències en Bernat Ros, notari, qui us explicarà, e fareu... (1473) ⁽¹¹⁾.

Plàcia-us voler-lo oir com si per nosaltres propis dit era a vostres grans providències... (1474) ⁽¹¹⁾.

Dans les lettres privées, on rencontre à peu près exclusivement la seconde personne du pluriel tout au long du XV^e siècle ⁽¹²⁾. Le mélange se produit encore jusque vers le milieu du XVI^e s.:

ha paregut fer-vos la present, pregant a V. M. vullen scriure y fer memorial a llurs síndics... (1537) ⁽¹¹⁾.

⁽¹⁰⁾ Joan Martorell, *Tirant lo Blanc*.

⁽¹¹⁾ *Correspondance de la Ville de Perpignan*, publiée in *Revue des Langues Romanes*.

⁽¹²⁾ *Epistolari del segle XV*, Els nostres clàssics, 1926.

Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, la correspondance officielle n'emploie plus que la troisième personne:

Illustres senyors, Ha'ns paregut fer-ne aquest avis a V. M. per que puguen mirar per la salut de aqueixa ciutat... (1561) ⁽¹¹⁾.

Mais la forme équivalente au *lei* italien et au *usted* castillan, le *vostè* catalan, ne fait son apparition qu'au XVII^e siècle, au moment de l'éclipse de la littérature, et son succès durable atteindra toutes les couches de la population, aussi bien en Catalogne espagnole que française:

Barcelona — *I vostè, senyor Pau, deixi l'escombra...* (langue de 1850) ⁽¹²⁾.

Perpignan — *és que vostè me'n deixa pas gaire el temps* (1880) ⁽¹⁴⁾.

Au Portugal, l'évolution semble avoir avancé à peu près du même pas qu'en Catalogne, peut-être avec un peu de retard, puisqu'au milieu du XVII^e siècle, une même oeuvre présente les deux tournures.

Deos a salue, Brazia Antunes — Bons dias lhe dê Deos, Dominga Nunes

Isso dizeis a vossa ama... ⁽¹³⁾.

Ai! pela Virgem Maria me perdoe Vossa Mercê... ⁽¹⁵⁾.

«Dans l'emploi de cette forme de courtoisie, observe M. Silveira Bueno, il y eut une notable transformation sémantique: de haute expression de respect qui ne se donnait qu'aux puissants, à ceux qui pouvaient *fazer mercês*, situés si haut qu'on les traitait de *vós*, elle passa ensuite à la classe commune des gens polis, et aujourd'hui elle est réservée aux intimes, sous la forme *você*, non seulement aux contacts entre intimes, mais encore de supérieurs à inférieurs, c'est à dire, ceux qui ne peuvent faire aucune *mercê*, et attendent tout de l'autre.»

Pour l'ensemble des trois langues écrites de la Péninsule Ibérique, le XVII^e siècle, et, en moyenne, le milieu du XVII^e siècle, semble

⁽¹²⁾ Santiago Russinyol, *L'auca del Senyor Esteve*.

⁽¹⁴⁾ Albert Saisset, *Vinyes i dones*.

⁽¹⁵⁾ Edit. Silveira Bueno, *O auto das regateiras*.

donc être le tournant où une expression de politesse facultative s'est transformée en formule grammaticale obligatoire.

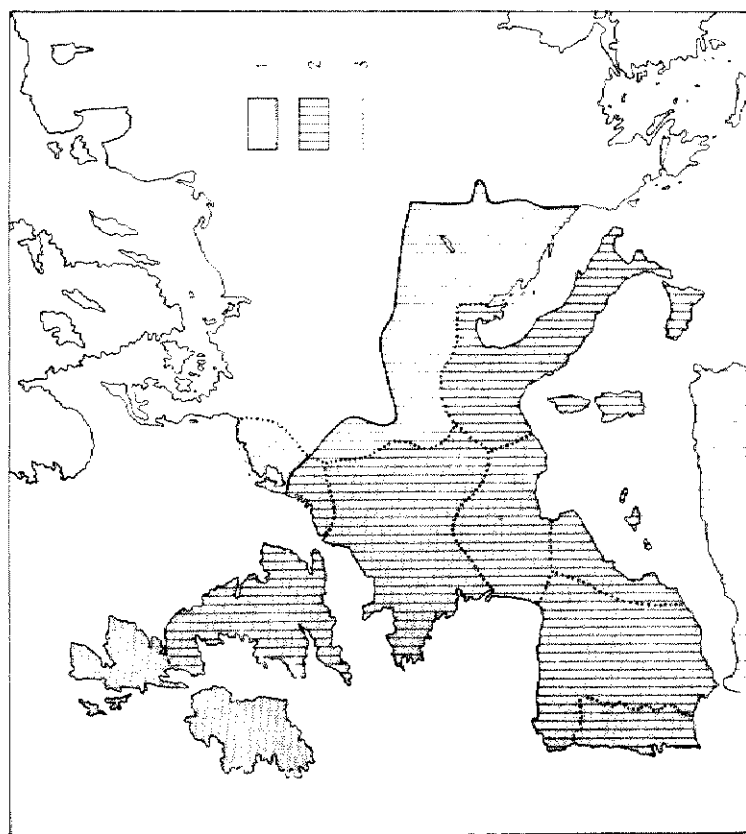
Le même changement s'effectuait, à la même époque, dans le monde germanique. «La forme de courtoisie emploie, comme deuxième personne, la troisième personne du pluriel *Sie*, qui s'appliquait à l'origine aux mots abstraits au pluriel, tels que *Votre Grandeur*, *Votre Grâce*, mais dont l'emploi était généralisé à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle» (16). Cette révolution dans la langue allemande se prolonge au-delà des frontières du Saint-Empire, vers le Danemark et la Norvège, ce qui s'explique, la maison d'Oldenbourg régnant sur ces deux royaumes au XVI^e et au XVII^e siècles, et les relations avec les Etats allemands étant très étroites.

Parallèlement à l'allemand *Sie*, nous trouvons en dano-norvégien *Di* qui est aussi une troisième personne du pluriel, et se construit avec le verbe à cette personne. La Suède qui a rompu en 1523 l'Union de Calmar, et s'est séparée des autres pays scandinaves, reste en dehors de cette innovation.

Dans le domaine germanique, le cas du néerlandais est assez curieux. Comme l'anglais, il a pratiquement perdu l'emploi de la deuxième personne du singulier au bénéfice de la forme de politesse. Mais cette forme de politesse a été double, d'une part la seconde personne du pluriel *gij* (solution anglaise), d'autre part une expression abstraite du singulier (solution ibérique) *Uwe edelheit* «votre noblesse», destinée à se réduire à *U*. La première forme était celle de la langue écrite; la seconde, celle de la langue parlée. Présentement, une forme familière dérivée de *gij*, *jij* tonique et *je* atone, est devenue la véritable deuxième personne du singulier, et *U* a repris son rôle de forme de courtoisie. Notons que *U* peut s'accorder à la troisième personne du verbe *U heeft*, accord selon la logique, ou à la seconde *U hebt*, accord selon le sens.

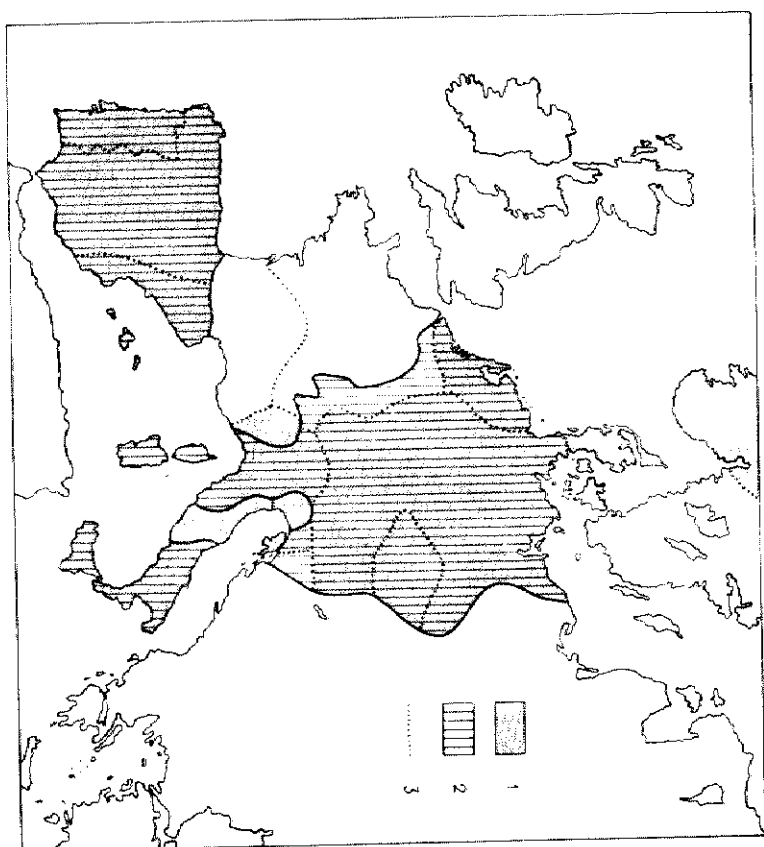
Pour essayer d'expliquer cette introduction de la troisième personne comme forme de politesse, il est utile de la comparer à la révolution analogue survenue un millénaire auparavant. Indiscutablement, lorsqu'on s'adresse à un interlocuteur unique, la logique exige la deuxième personne du singulier; c'est ce que pratiquait le latin classique. Mais, dès cette époque classique, il arrivait que l'on substituât *nos* à *ego*, soit par modestie, soit aussi par emphase. C'est cette deuxième

(16) Sutterlin et Waag, *Deutsche Sprachlehre*.



CARTE. 1

1 : 2^e personne pluriel courtoise au Moyen-Age — 2 : Empire d'Honorius
3 : Limites linguistiques



CARTE 2

1 : 3^e personne courtoise — 2 : Empire de Charles-Quint — 3 : limites linguistiques

tendance qui, dès 240, faisait remplacer *tu* par *uos*, lorsqu'on s'adressait à l'empereur. Pendant longtemps, cet emploi fut sporadique.

Ergo cum a te, Imperator christianissime, fides Deo uero sit exhibenda... (384) ⁽¹⁷⁾.

At tu, inquit, quo te in hominibus sustentas, rhetoricam tenes (398) ⁽¹⁸⁾.

Saluator generis Romulei, precor, qui cunctis ueniam das pereuntibus... (402) ⁽¹⁹⁾.

C'est alors que l'empire romain s'écroule sous les invasions barbares, au V.^e siècle, que semble s'établir l'usage de *uos* à la place de *tu*: «Le *vous*, dit Edmond About, est une invention des Romains de la décadence».

Nous trouvons le *vous* bien établi lors des premières oeuvres littéraires romanes aux XII^e et XIII^e siècles:

Cumpaing Rollanz, car sunez vostre corn (Chanson de Roland)
Qual pro y aurettez, dompna conia, si vostr'amors mi deslonia?
(Guillaume de Poitiers).

Cosin Joan, que'l siats fyl, e ela a vos mayre (Plant de Santa Maria).

Do sodes, caboso? venid aca Minaya (Cantar de mio Cid).

Ond'io a lei: «Nè mirabili aspetti vostri risplende non so che divino che vi trasmuta... (Dante).

La séparation linguistique de la Dacie, en 271, a été trop précoce pour que le même phénomène puisse se retrouver en roumain.

Cette substitution de la seconde personne du pluriel à celle du singulier englobe donc toute la Romania héritière de l'Empire d'Occident: elle se présente comme un fait impérial.

L'anglo-normand, simple dialecte du français, fait bien entendu partie de ce groupe. Au XIV^e siècle, la jeune littérature nationale anglaise revient au tutoiement germanique; mais au XV^e siècle, l'influence de la Cour rétablit la seconde personne du pluriel, au point que la forme du singulier en arrivera à être éliminée de la langue anglaise.

⁽¹⁷⁾ Saint Ambroise, *Première lettre à Valentiniem*.

⁽¹⁸⁾ Saint Augustin, *Confessions*.

⁽¹⁹⁾ Prudence, *Contra Symmachum*.

Ce sont des faits analogues qui se produisent au XVI^e siècle pour assurer le triomphe de la troisième personne comme forme courtoise. La gestation en a commencé en Italie dès le XIII^e siècle, de même que celle du *uos* avait commencé dès le III^e siècle. Son développement complet laisse en dehors la France, l'Occitanie, l'Angleterre. Il inclut la Péninsule Ibérique, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas: si nous reportons ces pays sur une carte, c'est l'empire de Charles-Quint que nous dessinons. Une fois encore, la substitution de la troisième personne à la seconde se présente comme un fait impérial. Et de même que les événements politiques avaient amené l'Angleterre à devenir une annexe de la zone du *vous*, de même ils amènent maintenant le royaume de Danemark-Norvège à devenir une annexe de la zone de la troisième personne.

M. Migliorini soulignait le rôle des Cours; nous allons plus loin en indiquant celui qu'a joué l'Empire de Charles-Quint, autour duquel cristallise la seconde mutation des formes courtoises, comme la première l'avait fait autour de l'Empire Romain d'Occident.

DISCUSSION

Interventions de MM. R. LAFON et A. DOPPAGNE.

R. LAFON (Bordeaux): Les faits basques témoignent en faveur de la thèse de M. Guiter. En basque, très avant l'époque des plus anciens textes (XVI^e siècle), l'ancien pronom de 2^e. pers. du pl., *zu*, symétrique de *gu* «nous», est devenu pronom respectueux de 2^e. pers. du sing. *Zu*, décliné au pluriel, a fourni un nouveau pronom de 2^e. pers. du pl. *zuek*, et l'on a créé de nouvelles formes verbales de 2^e. pers. du pl. en ajoutant aux anciennes des morphèmes de pluriel. Quelques dialectes basques se sont donné en outre un traitement de la 2^e. pers. plus respectueux que *zu* lui-même: le pronom *berori*, composé de *ber* «mêmes» (*idem* et *ipse*) et de *ori*, démonstratif de 2^e. pers. comme lat. *iste* et esp. *ese*. *Berori* veut dire littéralement «la personne même à qui l'on s'adresse» et se construit avec des formes verbales de 3^e. pers. du sg. Or ce pronom, qui constitue le traitement le plus respectueux, n'est employé que dans des dialectes du Pays basque espagnol. Il est absent de la partie de la Basse-Navarre (région de Saint-Jean-Pied-de-Port) qui n'a été soumise que pendant très peu de temps à l'autorité de Charles-Quint. Je ne peux pas dire à quelle époque il a été formé. En tout cas, on ne le trouve pas dans les textes du XVI^e. et du début du XVII^e. siècle qui proviennent de la partie espagnole du Pays basque.

A. DOPPAGNE (Bruxelles) fait remarquer qu'en néerlandais la forme «*gij*» n'est plus considérée comme forme de politesse. A date récente, la Hollande a introduit une nouvelle expression de la politesse. En Belgique, la propension des Flamands à ne connaître que le tutoiement quand ils parlent français, est très caractéristique — leur «*gij*» se traduit par «*tun*».

LA FORME «CANTARÍA» EN ESPAGNOL: MODE, TEMPS ET ASPECT

EMILIO ALARCOS LLORACH
(OVIEDO)

La grammaire traditionnelle, inspirée du modèle latin, avait groupé *cantaría* avec *cantase* et *cantara* sous le titre de «imparfait du subjonctif». L'Académie espagnole, héritière de la tradition, maintint longtemps cette opinion, en se basant, sans doute, sur des emplois où ces formes sont équivalentes: *-ra* et *-ría* dans l'apodose, *-ra* et *-se* dans la protase des phrases conditionnelles, et elle ne remarqua pas les grandes différences qui les séparaient dans d'autres circonstances.

Ce fut Bello qui, le premier, fit un trait de lumière sur la question (*Gramática de la lengua castellana*, 23^e ed., Paris 1928, pp. 119-121). On ne pouvait pas mettre ensemble les trois formes, puisque *cantaría* présentait des rapports très différents dans les constructions subordonnées: elle se comportait tout à fait comme les formes dites d'indicatif. Du point de vue du mode, elle appartenait, donc, à l'indicatif. Quant aux relations temporelles, elle était un futur mesuré du passé, un «postérieur».

La critique judicieuse de Bello amena, plus tard, l'Académie à reprendre son examen du problème. A la suite du savant américain, elle retrancha *cantaría* du subjonctif, mais, plus conservatrice, elle n'osa pas l'inclure dans l'indicatif. Peut-être avait-elle des scrupules à admettre dans ce mode une forme comme *cantaría*, susceptible d'emplois en quelque sorte modaux. Prudemment, elle en fit un mode spécial, le «potentiel», dont la grammaire française offrait un parallèle: le conditionnel.

De nos jours, M. Gili Gaya (*Curso superior de sintaxis española*, Méjico 1943, pp. 145-151), en tenant compte davantage de la langue vivante, est revenu à l'opinion de Bello. Il place *cantaría* dans l'indicatif, en tant que forme parallèle, pour le passé, de *cantaré*, futur du présent. Cependant, les valeurs modales qui parfois accompagnent *cantaría*, obligent M. Gili Gaya à ajouter une précision terminologique: *cantaría* est un futur *hypothétique*.

Désormais, il semble bien établi que *cantaría* n'est pas un subjonctif et qu'il exprime le futur du passé. Toujours est-il que le doute reste entre deux possibilités: celle d'en faire une forme d'indicatif et celle de créer avec *cantaría* un mode particulier.

Il y a une dizaine d'années, nous avons ébauché une première description du système verbal espagnol («Sobre la estructura del verbo español», *Boletín Bibl. Mdez. Pelayo*, 25, Santander 1949, pp. 50-83). Nous nous sommes rangés dans la ligne des idées de Bello et de Gili, et avons discerné dans la conjugaison espagnole trois catégories: le «mode», le «temps» et l'«aspect». Pour le mode, nous avons distingué entre indicatif et subjonctif, en écartant l'impératif pour la «Auslösungsfunktion». Dans le temps nous avons séparé deux perspectives: l'opposition passé/non-passé, et l'opposition futur/non-futur. Quant à l'aspect, nous en distinguons deux types: celui, héréditaire, qu'exprime l'opposition entre *canté* et *cantaba*, et celui qui est indiqué par l'opposition entre les périphrases de *haber* avec le participe et les formes simples (*he cantado/canto* etc.). Dans ce dernier cas, nous signalions le fait que la valeur aspectuelle originaire des formes composées (perfectives, ou, si l'on préfère, «résultatatives») avait commencé, de bonne heure, à glisser vers l'expression de l'antériorité par rapport aux formes simples correspondantes. Dans le cadre de ce système, nous voyions *cantaría* comme un des termes de plusieurs oppositions: *cantaría/cantase* (modale), *cantaría/cantaré* (passé/non-passé), *cantaría/canté* (futur/non-futur), *cantaría/habría cantado* (aspect de l'antériorité).

Plus tard, M. Togeby, dans un livre plein d'intérêt (*Mode, aspect et temps en espagnol*, Copenhague 1953), a repris l'étude du système verbal espagnol. Il étudie d'abord les rapports syntagmatiques que contracte chaque forme de la conjugaison, et, une fois établie ainsi une classification fonctionnelle des formes, il tâche d'en déterminer leur contenu sémantique. Il ommet l'examen des formes composées, et pense que les formes simples de l'indicatif sont organisées sur deux axes: celui du temps (passé, présent, futur) et celui de l'aspect. L'indicatif offrirait un tableau symétrique et équilibré:

<i>canté</i>	—	<i>cantaré</i>	perfectif	A S P E C T
—	<i>canto</i>	—	neutre	
<i>cantaba</i>	—	<i>cantaría</i>	imperfectif	
passé	présent	futur		
TEMPS				

C'est, en somme, le même schéma que M. Pottier, tout dernièrement (*Introduction à l'étude de la philologie hispanique, II: Morphosyntaxe espagnole*, 1958, § 215), a établi, en s'inspirant de la méthode psychosystématique de M. Guillaume. Nous n'avons rien à objecter au sujet de la différence aspectuelle entre *canté-cantaba*, puisque ces opinions coïncident avec les nôtres. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, autant M. Ruipérez (*Word*, 10, pp. 94-98) que nous même (*Archivum*, 5, pp. 172-175), il semble excessif d'introduire l'aspect comme élément différentiel entre *cantaré* et *cantaría*, qui seraient alors dans des rapports identiques à ceux que nous sommes d'accord d'attribuer aux passés *canté-cantaba*.

En définitive, la situation de *cantaría* dans le système soulève trois problèmes: a) indique-t-elle un aspect?; b) si elle n'appartient pas au subjonctif, est-elle purement et simplement une forme de l'indicatif, ou bien faut-il poser l'existence d'un «potentiel»?; c) quelles sont ses relations temporelles?

Considérons, pour commencer, la question de l'aspect. Certes, les deux passés s'opposent parce que l'un, *canté*, fait allusion à un terme après lequel l'action verbale cesse, tandis que l'autre *cantaba*, évite toute référence à un terme quelconque: «*recibió dinero de su familia*»/«*recibía dinero de su familia*». Cependant, le système espagnol ne nous autorise guère, afin de satisfaire le goût de la symétrie, à étendre une telle distinction aux formes «futurées» *cantaré* et *cantaría*. Celles-ci ne se réfèrent pas du tout à l'existence d'un terme réel ou possible de l'action verbale. Les phrases «*mañana escribiría a Pedro*» et «*mañana escribiré a Pedro*» ne sont aucunement dans le même rapport que les phrases «*ayer escribía a Pedro*» et «*ayer escribí a Pedro*». Entre *escribía* et *escribí* la seule différence est, en effet, aspectuelle; mais si l'on voulait exprimer dans le futur une distinction semblable à celle des deux passés, nous serions obligés d'avoir recours à des périphrases plus ou moins lourdes et inusitées: par exemple, pour indiquer l'aspect non-terminatif nous dirions quelque chose comme «*mañana estará escribiendo a Pedro*», et pour déclarer l'aspect terminatif il nous faudrait dire à peu près «*mañana escribiré del todo* (ou: completamente) a Pedro». La substitution de *cantaría* par *cantaré* n'introduit pas de référence à un terme, mais elle change la perspective «temporelle». Ce sont les «adverbes» de futur les seuls à pouvoir accompagner *cantaré* dans le discours, alors que *cantaría* est aussi compatible avec «ayer», «hoy» etc. Observons les phrases «*dijo que llegaría ayer*», «*dijo que hoy nos recibiría*», «*dijo que mañana sería mejor*», à comparer avec

«dice que *llegó* ayer», «dice que hoy nos *recibe*», «dice que mañana *será* mejor». Il est clair que le choix entre *cantó*, *canta*, *cantará* dépend de l'adverbe; par contre, *cantaría* est une forme exigée par le verbe au passé *dijo*, et les adverbes, dans les deux groupes d'exemples, n'expriment que la relation temporelle avec le moment de la parole. Donc, la distinction entre *cantaré* et *cantaría* se base sur leur différente perspective, ainsi que l'ont fait remarquer Bello et le regretté Jean Bouzet (dans l'excellent appendice grammatical à l'un de ses livres d'espagnol à l'usage des classes, dont nous ne pouvons pas maintenant préciser le titre): *cantaré* est en rapport avec le «speech event», *cantaría* en ommet toute référence et prend comme point de départ le «passé». Prenons les phrases «*dijo: Llegaré el próximo domingo*», «*dijo: Llegaré el próximo martes*», «*dijo: Llegaré el próximo jueves*», exprimées toutes un mardi; si nous les transposons au style indirect, elles deviennent «*dijo que llegaría el pasado domingo*», «*dijo que llegaría hoy martes*», «*dijo que llegaría el próximo jueves*». Si maintenant nous changeons en construction indirecte les phrases «*dijo: Llegó ayer*», «*dijo: Llega hoy*» et «*dijo: Llegará mañana*», nous obtenons «*dijo que había llegado el día antes*», «*dijo que llegaba aquel mismo día*», «*dijo que llegaría al día siguiente*», exemples où l'on voit que *llegará* est la seule forme à avoir un rapport étroit avec *llegaría*. Cela prouve que *llegaría* comporte les mêmes valeurs que *llegaré*, mais envisagées du passé. L'aspect n'y joue aucun rôle.

Bello a été le premier à démêler la question de la modalité de *cantaría*. En adoptant un critère fonctionnel, il considère les modes comme les inflexions qui résultent de l'influence d'un autre élément de la chaîne parlée, auquel le verbe est ou peut être subordonné (o. c., p. 119). Par conséquent, les formes verbales régies par un même élément donné (ou variable seulement quant à la personne, le nombre et le temps) appartiennent à un mode identique: dans les exemples de Bello «*sé que tus intereses prosperan*», «*sé que tus intereses prosperaron*», «*sabemos que tus intereses prosperarán*», «*supe que tus intereses prosperaban*», et «*sabíamos que tus intereses prosperarían*», les formes soulignées, dépendant toutes de l'idée de savoir, constituent un même mode, l'indicatif. Par contre, la substitution de l'idée de savoir par l'idée de douter, éliminerait ces formes et introduirait d'autres: «*dudo que tus intereses prosperen* (ou: *prosperasen*)», «*dudamos que tus intereses prosperen*», «*dudé que tus intereses prosperasen*». La forme *cantaría* ne peut jamais apparaître dans de tels contextes, limités à ce

qu'on appelle le subjonctif. *Cantaría*, donc, ne se range pas avec le subjonctif.

Reprenons les exemples que présente M. Pottier (*o. c.*, § 207), où *cantaría* et le subjonctif *cantara* apparaissent dans le même entourage: «me dijeron que *atravesaría* el río»/«me dijeron que *atravesara* el río». Ici, évidemment, ce n'est pas «dijeron» qui régit le mode adopté par *atravesar*; bien au contraire, c'est le mode de celui-ci qui détermine la valeur sémantique du verbe *decir* («dire»/«ordonner»). Mais, en transposant ces expressions au style direct, nous aurions «me dijeron: *Atravesarás* el río», en face de «me dijeron: *Atraviesa* el río». De nouveau, nous y pouvons remarquer la relation intime entre *cantaré* et *cantaría*. Si nous plaçons ces phrases dans le «présent»: «me dicen que *atravesaré* el río»/«me dicen que *atraviese* el río», et que nous rétablissons la construction directe: «me dicen: *Atravesarás* el río»/«me dicen: *Atraviesa* el río», on voit bien que c'est le «temps» de *decir* qui détermine le «temps» de *atravesar*, mais non le mode. Donc, *atraviese* et *atravesara* sont bien des subjonctifs, tandis que *atravesaré* et *atravesaría* appartiennent à un autre mode.

Ces exemples prouvent, d'autre part, que le subjonctif ne peut pas être défini que par sa fonction comme mode de la subordination, puisqu'il y a des contextes où c'est le contenu sémantique seul qui l'exige. D'autres cas viennent à l'appui: comparez les phrases «tal vez lo *conozco*»/«tal vez lo *conozca*», «*quizá están* ausentes»/«*quizá estén* ausentes», etc.

Si l'on est d'accord à considérer l'indicatif comme le mode de la «réalité», de la «réalisation», de l'«effectivité» d'une signification verbale, le subjonctif est, en conséquence, le mode de la «non-réalité», de la «non-réalisation», de la «non-effectivité»: en prenant les paroles de M. Pottier, il «est essentiellement un *refus* de l'indicatif».

Or, la forme *cantaría* est employée parfois pour indiquer le contenu verbal «non en tant que réel, mais en tant que possible» (*Gram. Acad.*, § 285): «yo de buena gana *estudiaría*» (où le maître Correas, au XVII^e siècle disait que cette forme «muestra deseo i futurizión»), «el mueble *podría* ser mejor», «*querría* hablar con Vd.», «me *gustaría* verlo otra vez» (Gili, *o. c.*, pp. 146, 150), «*sería* bueno multiplicar las escuelas» (Alonso-Ureña, *Gram. Cast.*, II, p. 197), etc. La considération de ces faits sémantiques amena l'Académie à la création du mode «potentiel». M. Gili Gaya (*o. c.*, p. 146) critique l'opinion académique, qui ne tient compte de la fonction de *cantaría*; puisque celle-ci se comporte

comme les autres formes de l'indicatif, il n'y a pas de raison pour l'en détacher.

Une exposition concise et lucide du problème est présentée dans la *Gramática castellana* (1. curso, 11.^e éd., p. 232) de Amado Alonso et P. Henríquez Ureña:

El considerar *modo* a la forma *-ría...*, no es, en verdad, más objetable que el considerarla *tiempo*, porque si bien Bello probó... que *estaría* es un tiempo del indicativo, también es verdad que otros usos de esta forma tienen un especial significado modal. Pero si por eso se hace con la forma *-ría* un modo, habría que añadirle el futuro *estará* en ejemplos como éstos: «ahora estará mi madre pensando en mí», que significa un presente de probabilidad, como *estaría* significa un pretérito de probabilidad en la frase «entonces estaría mi madre pensando en mí».

Sans doute, il y a des traits fonctionnels et sémantiques communs à *cantaré* et *cantaría*, qui nous obligent à les placer en relation étroite, soit que nous en fassions un mode, soit que nous les appellions «futurs d'indicatif». La décision entre ces deux solutions n'est pas une simple question terminologique. Certaines constructions qui permettent l'emploi des autres «temps» d'indicatif, excluent absolument les «futurs». On dit «se despierta cuando *amanece*», «se despertó (ou despertaba) cuando *amanecía*», mais il n'est plus admis de dire «se despertará cuando *amanecerá*», «se despertaría cuando *amanecería*», où seulement les formes de subjonctif sont possibles: «se despertará cuando *amanezca*», «se despertaría cuando *amaneciese*». Il serait inexacte de penser, dans ce cas, que le subjonctif est déterminé par «cuando», particule qui est aussi compatible avec l'indicatif dans les autres cas; étant donné que le «temps» de *amanecer* est régi par le «temps» de *despertar*, on est surpris qu'une telle direction ne s'accomplisse point avec *despertará* et *despertaría*. Si ces deux formes étaient de vrais «temps» comme *despierta* et *despertaba* (ou *despertó*), on s'attendrait à voir dans le membre subordonné les mêmes formes *amanecerá* et *amanecería*. Les «passés» et le «présent» peuvent coexister avec eux mêmes; les «futurs», par contre, ne sauraient être employés deux fois de suite pour exprimer deux actions simultanées: «se despertará cuando *amanezca*», «se despertaría cuando *amaneciese*». Comparez encore des actions simultanées exprimées dans les phrases: «hace lo que le *ordenan*», «hace lo que le *ordenen*», «hacia lo que le *ordenaban*», «hacia lo que le *ordenasen*». Notons-y que le «temps» du verbe subordonné *ordenar* est régi par le «temps» du verbe principal, mais que le mode indicatif ou subjonctif est libre et dépend uniquement de ce qu'on veut

dire. De même, dans «fumo donde *puedo*», «fumo donde *pueda*», «fumaba donde *podía*», «fumaba donde *pudiese*». Si nous y commutons le «présent» et le «passé» par les «futurs», ceux-ci sont exclus du verbe subordonné et il n'y a plus de choix modal: «hará lo que le *ordenen*», «haría lo que le *ordenasen*», «fumaré donde *pueda*», «fumaría donde *pudiese*». Pourtant, les «futurs» ne dirigent pas nécessairement le subjonctif; lorsque les deux actions ne coexistent pas, l'indicatif réapparaît: «hará lo que le *ordenan* (ou *ordenaron*)», «haría lo que le *ordenaron* (ou *ordenan*)».

Il faut, donc, conclure que *cantaré* et *cantaría*, puisqu'ils se comportent différemment, n'appartiennent pas au même groupe que le «présent» et les «passés» de l'indicatif.

Cela s'explique parce que, tout en acceptant que le «présent» et les «passés» indiquent une situation dans le temps, les «futurs» expriment plutôt une relation de postériorité qu'un point ou une étendue temporelle. Et alors, la simultanéité est inconcevable en coexistence avec une relation de postériorité.

D'autre part, les emplois relevés par Alonso et Ureña (dans le passage cité), nous montrent une valeur sémantique importante des «futurs»: l'expression de la probabilité ou de la possibilité, notions nettement en dehors de la «réalité» attribuée à l'indicatif. Des exemples tels que «*serán* las doce» ou «*serían* las cuatro» ne s'opposent pas à «*son* las doce» ou «*eran* las cuatro» par des différences de «temps», mais par un trait sémantique qu'on ne saurait pas considérer autrement que modal. Du moment où nous introduisons dans ces exemples un signe à contenu pleinement modal, l'indicatif réapparaît: «*probablemente son* las doce», «*probablemente eran* las cuatro».

Maintenant, il faudrait trouver un terme commode et univoque qui recouvre ces deux valeurs essentielles de la signification de *cantaré* et *cantaría*. Puisque la postériorité dans l'avenir et la possibilité dans le passé et le présent, sont toutes deux des notions forcément non-réelles, il semble préférable de parler d'un mode «potentiel». Mais on peut toujours dire «les futurs», pour autant qu'on n'y voie pas une étendue temporelle déterminée. L'indicatif affirme la réalité objective du fait exprimé (qui ne peut guère être située ailleurs que dans le «présent» ou le «passé»). Les «futurs» posent une telle réalité dans la dépendance d'un «après quelque chose» ou bien d'un «d'après quelque chose». Enfin, le subjonctif peut être ou bien une simple répercussion de la modalité exprimée ailleurs dans la phrase (et partant, un «lux» de la parole: «quiero que *vengas*», qui disparaît, aussitôt que la personne

est exprimée autrement, au profit de la forme neutre du verbe, l'infinitif: «quiero *venir*»), ou bien l'expression de toute notion non-réelle.

Une fois admis le caractère à part de *cantaré-cantaría*, il nous reste à examiner le point c) quelles sont les relations temporelles entre ces formes? La différence de «temps» entre les formes pures de l'indicatif, le «présent» *canto* et les «passés» *cantaba-canté*, ne soulève aucun doute: *canto* est employé pour les faits qui coïncident, total ou partiellement, avec le moment de la parole, et *cantaba-canté* recouvrent la zone des faits qui ne sont plus au moment où l'on parle. Néanmoins, il faut remarquer que le «présent» se réfère aussi quelquefois à des faits qui, considérés en dehors de leur relation avec le sujet parlant, se sont produits avant ou peuvent se produire plus tard; c'est-à-dire, la forme *canto* est susceptible d'indiquer des faits dans n'importe quel moment de la chaîne du temps réel. Par conséquent, *canto* est une forme capable d'être étendue à des emplois «sur-temporels» ou «non-temporels»: le présent dit «habituel», le présent dit «gnomique», le présent dit «historique», le présent «d'anticipation» n'en sont que des échantillons («el sol *sale* por el este», «el hombre *es* mortal», «*llego* a su casa, *llamo* a la puerta y me *recibe* su tío», «se *casa* el año que viene»). C'est, donc, le contexte situationnel (ou grammatical) qui nous permet de placer la référence de *canto* dans la ligne temporelle des événements, le plus souvent dans le présent du sujet parlant, mais parfois dans le passé, dans le futur ou dans le «toujours». On dirait que, de ce point de vue, le «présent» est le temps neutre du système.

Par contre, les «passés» *cantaba-canté* placent les faits dans la zone du «non-plus», opposée à celle qui coïncide avec le «speech event» (bien entendu, cette zone du moment de la parole peut être aussi mince que «ahora», ou aussi large que «en estos tiempos»; c'est ainsi que le «passé» peut être situé aussi proche du «speech event» que «hace un momento»).

Ces remarques nous amènent à préférer le terme de «perspective» au terme, confus et équivoque, de «temps». Les formes dites «présent» et «passés» indiquent, non la situation réelle du fait dans l'écoulement du temps, mais la perspective que le sujet parlant adopte pour considérer le fait. Nous préférierions, dans le niveau sémantique, opposer *canto* à *cantaba-canté* au moyen des notions de «participation immédiate» / «détachement ou éloignement» du sujet parlant par rapport au fait exprimé. Cela explique le «présent historique», qui, tout le

monde est d'accord, nous fait participer plus vivement, avec une plus grande intensité, dans les événements du récit.

Il nous semble que cette double perspective de «participation» — «détachement» sépare aussi les formes des deux autres groupes modaux: les formes «potentielles» et les formes «subjunctives». En effet, au «potentiel» il est encore plus douteux qu'on puisse parler de «temps»: nous avons vu plus haut que *cantaré* peut être un «présent» (de probabilité), et que *cantaría* peut être un «passé» (de probabilité). Aux notions de «possibilité-postériorité», *cantaré* ajoute la participation immédiate du sujet parlant, *cantaría* ajoute son détachement; *cantaré* indique, pour ainsi dire, une possibilité qu'on «sent», *cantaría* une possibilité qu'on «sait», froidement. D'autre part, des faits nombreux démontrent que *cantaré*, de par sa perspective, va de paire avec *canto*, et que *cantaría* se groupe avec *cantaba-canté* («anuncia que vendrá» / «anunció que vendría» etc.).

Pareillement, au subjonctif, c'est la perspective qui sépare *cante* de *cantase* (*cantara*). Les cas où le subjonctif est une conséquence du style indirect (ou du régime de certaines conjonctions), nous montrent que la perspective du subjonctif dépend entièrement de celle du verbe principal: «se despierta antes de que *amanezca*», «se despertará antes de que *amanezca*» (perspective de participation ou du «présent»), mais «se despertó (ou despertaba) antes de que *amaneciese* (ou *amaneciera*)», «se despertaría antes de que *amaneciese* (ou *-ra*)» (perspective de détachement ou du «passé»); comparez encore les exemples de Bello, cités plus haut. De même, la nuance sémantique différente entre «ojalá *llueva*» et «ojalá *lluviese*» dépend de la perspective: le désir de pluie est plus vivement senti dans la première que dans la seconde phrase; dans celle-ci le sujet parlant «connaît» son désir, mais il n'ose pas espérer d'être exaucé.

La perspective de détachement commune à tous les passés (dans tous les modes) explique les emplois dits de «politesse»: «*quería* pedirte un favor» (au lieu de *quiero*), où le sujet parlant «se détache», par politesse, du fait objectif, son propre «querer»; «*preferiría* no dar mi opinión» (au lieu de *prefiero*), où par égard à celui qui écoute, le sujet parlant «se détache» du fait et encore il le situe dans la possibilité; «*quisiera* su autorización» (ou *querría*), où l'on exprime, paradoxalement, un froid détachement, par convenance sociale, envers le propre et vrai désir.

Pour conclure, nous croyons que les formes simples du verbe espagnol comportent trois traits distinctifs:

1. La valeur modale, distinguant trois degrés:

- a) zéro (*canto, cantaba, canté*).
- b) «possibilité-postériorité» (*cantaré, cantaría*).
- c) modalité pleine (*cante, cantase-cantara*).

2. La perspective:

- a) de participation ou de «présent» (*canto, cantaré, cante*).
- b) de détachement ou du «passé» (*cantaba, canté, cantaría, cantase*).

3. L'aspect, pertinent dans le passé:

- a) non-terminatif (*cantaba*).
- b) terminatif (*canté*).

Si nous tenions compte des formes composées, il faudrait ajouter un nouveau trait: «l'aspect syntagmatique» ou «expression de l'antériorité». Mais les questions impliquées dans le problème de décider leur caractère sémantique, aspectuel ou temporel, restent forcément en dehors du cadre que nous nous sommes proposé pour cette communication.

DISCUSSION

Interventions de MM. A. ROSETTI et B. POTTIER. Réponse de M. E. ALARCOS LLORACH.

B. POTTIER (Strasbourg): Le caractère de «non-réalisé» commun à *cantaré* et *cantaría* ne semble pas justifier la création d'un mode intermédiaire entre l'indicatif et le subjonctif. *Cantaré* est aussi «objectif» (c. à d. on lui accorde un aussi grand degré de réalisation) que *canté*; la distinction porte seulement sur l'époque («passé-futur»). L'opposition fondamentale *canté-canto-cantaré* n'a pas son parallèle sous l'aspect imperfectif: *cantaba* répond bien à *canté*, mais *cantaría* recouvre aussi bien le présent que le futur. La valeur «passé» de *cantaría* semble résulter d'effets de sens de discours dus au contexte.

E. ALARCOS LLORACH rappelle l'opposition entre: *serán las ocho* 'il est peut-être huit heures' et: *serían las ocho* 'il était peut-être huit heures'.

«SER» Y «ESTAR» CON PARTICIPIOS Y ADJETIVOS

FÉLIX MONGE

(ZÜRICH)

A R. R. Bezzola *

El ilustre hispanista francés Georges Cirot terminaba uno de los varios artículos dedicados a trazar las sutiles diferencias que establece el uso español de *ser* y *estar*, diciendo: «Estamos ante un pequeño misterio». El mismo había intentado, por primera vez, la delimitación de fronteras en su célebre estudio «*Ser* et «*Estar*» avec un *participe passé*», publicado en 1904, como contribución a las *Mélanges* en homenaje a Brunot. Casi sesenta años de incesante actividad gramatical transcurridos desde entonces no han conseguido resolver el problema propuesto, y hoy podemos concluir con las mismas palabras de Cirot: el misterio está cercado, sitiado, pero no se ha rendido plenamente a nuestros ojos. Este trabajo pretende ser una pequeña recapitulación, una revisión crítica de algunas hipótesis emitidas hasta ahora sobre el apasionante problema, examinado en su faz puramente sincrónica, que pueda servir de punto de partida para tentativas más ambiciosas.

Ante todo, — y esto no suele hacerse con la necesaria pulcritud — se impone aislar lo problemático de lo cierto. Hay usos de *ser* y *estar* que no pueden ofrecer duda a un extranjero porque reposan sobre reglas pragmáticas seguras. Podemos establecer el siguiente cuadro:

a) Las dos grandes categorías de espacio y tiempo se distribuyen casi perfectamente el uso de *estar* y *ser*. Todas las relaciones locales — como herencia ininterrumpida del latín *stare* — corresponden a *estar*, mientras que las temporales se expresan con *ser*. *Estoy aquí, Carlos está en Segovia, Cartago estaba en Africa, frente a Son las seis, Eso fue hace un año, Augusto era entonces emperador.*

* Este trabajo figura en el Homenaje (no publicado) ofrecido al Prof. Dr. R. R. Bezzola de la Universidad de Zürich por sus amigos y discípulos.

b) Cuando el atributo es un sustantivo, pronombre, infinitivo o adjetivo determinativo, se usa, inexorablemente, *ser*: *Soy abogado. Esa pluma es mía. Vivir es sufrir. Su alegría es poca.*

c) Se usa siempre *ser* cuando el atributo es un genitivo en sus múltiples relaciones: propiedad o posesión, pertenencia o material: *El libro es de Pedro. Huir ante el enemigo es de cobardes. La caja es de madera.* Para explicar el segundo de estos ejemplos la *Gramática de la Real Academia Española* (1931, § 196), da una explicación artificiosa. Dice que usamos *ser* cuando el atributo es un sustantivo con la preposición *de*, siempre que esta locución sea equivalente a un adjetivo o a una expresión en que mentalmente suplimos a un sustantivo. En el ejemplo propuesto se supliría el adjetivo *propio*: «*Huir ante el enemigo es propio de cobardes*». En éste, como en otros muchos casos, es incorrecto apelar a falsas elipsis. Nos hallamos en realidad, ante la legítima herencia de un uso latino: *esse* + genitivo (*cujusvis est errare*).

d) El gerundio sólo puede llevar como auxiliares tiempos de *estar*: *Estuvieron corriendo, Pedro está trabajando.*

e) Si el atributo es un ablativo de origen o procedencia se emplea *ser*: *Es de Madrid.*

Aparte estas reglas de fácil y segura aplicación es preciso inventariar las locuciones en que *ser* y *estar* funcionan anómalamente, como arcaísmos fosilizados, y todos los sintagmas, explicables o no, desde nuestro estadio idiosincrónico: *la acción es en Madrid, estamos a 12 de junio* (en donde el sintagma *stare ad*, de *estamos a punto de salir*, ha invadido una expresión temporal) *estar bien o mal, esto es, estar por, estar para, estar en, estar de*, en donde *ser* y *estar* funcionan con valor sustantivo sin que en ellos se haya producido por completo la gramaticalización que los ha reducido al papel de cópulas.

El inventario, con todo lo que tiene de trivial para una mente ordenada, se impone en la Gramática pragmática, y aun en la descriptiva, cuando la confluencia de causas históricas y psicológicas han entremezclado tan confusamente el material lingüístico. Es aquí donde la Gramática histórica debe proporcionarnos los hilos conductores que nos lleven a un origen, ya que no a una explicación. Hoy por hoy es una necesidad aplicarse al puro inventario, el cual puede resultar útil si introducimos en él algunos principios de clasificación. Esto no quiere decir que debemos renunciar a dar explicaciones causales. Por el contrario, según veremos en este trabajo, damos o, mejor dicho, rehabilitamos una de ellas.

Desbrozado así el camino, henos ya ante la dificultad escueta, ante los problemas que plantea el empleo de *ser* y *estar* con participios y adjetivos. Nos encontramos con dos grandes grupos de participios y adjetivos: uno, cuya significación exige el uso exclusivo de *ser* o *estar* (*estar empeñado, ser querido; estar muerto, ser lícito*); y otros, que pueden construirse con *ser* o *estar* independientemente de su significado (*ser o estar terminado, ser o estar blanco*). Dentro del primer grupo, constituyen una pequeña subclase una serie de adjetivos que exigen uno u otro verbo, según la acepción en que sean tomados. Los principales son *bueno, malo, vivo, listo y fresco*. Desde el punto de vista de la Gramática descriptiva, el grupo segundo de participios y adjetivos es el que constituye el verdadero problema, puesto que son los únicos rigurosamente susceptibles de un enfoque teórico que nos conduzca a la enunciación de reglas gramaticales. Sin embargo, los participios y adjetivos que exigen un uso exclusivo de *ser* o *estar* pueden considerarse, a su vez, como casos particulares del grupo segundo, a efectos causales. En otras palabras, como casos que cumplen la regla gramatical aunque afincados siempre en uno u otro de los polos que constituyen *ser* y *estar*. Esta es la razón de que siempre hayan sido considerados juntos, aunque, repetimos, a efectos expositivos, debe tomarse buena cuenta de esta distinción. Como hemos dicho, fue G. Cirot, quien, en 1904, expuso las dificultades que los extranjeros encontraban para el uso correcto de *ser* y *estar*. En su trabajo, rechazó como inexacta la distinción de usos que establecían los gramáticos españoles, dándoles una base lógica. En la *Gramática de la Real Academia Española*, se expone esta doctrina en su forma más ortodoxa: «Cuando el predicado es adjetivo calificativo y expresa una cualidad que concebimos como permanente en el sujeto, empleamos el verbo *ser*: *el hielo es frío, mi criado es obediente*, etc. Por el contrario si la cualidad significada por el adjetivo conviene al sujeto no de un modo permanente sino transitorio y accidental, empleamos el verbo *estar*: *El agua está fría, caliente: mi criado está estos días muy obediente*». La misma distinción entre permanencia y transitoriedad rige el uso respectivo de *ser* y *estar* con los participios, según esta doctrina. G. Cirot reaccionaba contra ella apoyándose en que hay cualidades permanentes (*muerto*, por ejemplo) que se atribuyen con *estar*, y en el mismo caso, se encuentran algunos participios: *las casas están construídas*. En 1912, publicó F. Hanssen su célebre estudio sobre la pasiva castellana recogido un año más tarde en su *Gramática Histórica* (Halle, 1913). En él, señalaba el carácter imperfectivo de la frase con *ser* y el perfectivo de

las construídas con *estar*. Esta inteligente explicación tuvo en general una pobre acogida, pero ha sido puesta despues en circulación por S. Gili Gaya.

En busca de soluciones y no de causas, Manuel J. Andrade dió, en 1919 un paso importante hacia la solución práctica del problema ⁽¹⁾. Andrade insiste, con Cirot, en la necesidad de renunciar a la oposición permanente-transitorio, y de buscar por otros caminos. Para él, el curso de la evolución de *ser* y *estar* consiste en la restricción del sentido original de *ser* y, al mismo tiempo, la extensión de *estar*. La base de la distinción está en que *estar* aparece siempre asociado con los sentimientos que exigen experiencia inmediata, mientras que *ser* se utiliza en juicios que no exigen tal experiencia. Sin necesidad de comprobación, sabemos que *la nieve es blanca*. Pero si nuestros sentidos perciben suciedad, negrura en la nieve, nuestra experiencia inmediata exigirá el uso de *estar*: *la nieve está sucia*. Esto supone, para Andrade, tanto como decir que *estar* sirve de nexo a las atribuciones afectivas frente a *ser* que establece relaciones lógicas. Muy interesante, sobre todo para la enseñanza del español a estudiantes de habla inglesa, es la única regla práctica que enuncia: cuando *to be* puede ser reemplazado por *to feel* o *to look*, equivale casi siempre a *estar* + adjetivo.

Seis años más tarde, en 1925, publicó S. Griswold Morley su extenso trabajo *Modern Uses of «Ser» and «Estar»*, con pretensiones de exhaustividad ⁽²⁾. Morley ve con claridad que es difícil, si no imposible, reducir el problema a una ley, y observa que la distinción entre *ser* y *estar* ha sido apoyada por diferentes filólogos, según los siguientes principios:

<i>ser</i>	<i>estar</i>
I. Duración, inherencia.	I. Transitoriedad, accidentalidad.
II. Mera existencia.	II. Situación definida en el espacio.
III. Con participios pasados, acto.	III. Estado, con participios pasados o adjetivos.
IV. Conceptos mentales.	IV. Percepciones sensoriales.

⁽¹⁾ Andrade, Manuel J.: *The distinction between «Ser» and «Estar»*, *Hispania*, California, 1919, pp. 19-23.

⁽²⁾ *PMLA*, XI, 1925, pp. 450-489.

Morley pasa a continuación revista a estos cuatro principios, comprobando los usos que se ajustan a ellos, y señalando sus excepciones. Pero como vamos a ver (en los comentarios que incluimos entre paréntesis) no siempre Morley acierta al valorar dichas excepciones.

El uso de *ser* para atribuir cualidades durativas o inherentes, se ve confirmado:

1.º — Por su uso constante con nombres predicados.

Excepciones:

a) *Mi padre estaba de ingeniero jefe en Guipúzcoa y Alava* (Morley no aplica la regla que, poco después, enuncia sobre el uso exclusivo de *estar* en las relaciones locativas. El sintagma *estar de* no indica transitoriedad pura, sino mezclada, cuando existe, con la expresión de un lugar. Esta nota prepondera e introduce el uso de *estar*).

b) En los sintagmas del tipo *Buen par de majaderos estáis los dos!* y *No estás tú mala pájara!* (Estos usos, lejos de contrariar el principio de inherencia, lo afirman. Se trata de un uso eufemístico de *estar*, para atenuar la gravedad que tendrían tales exclamaciones con *ser*).

2.º — Un adjetivo se construye con *ser* cuando expresa una cualidad durativa, inherente o acostumbrada, o cuando se quiere reforzar alguno de estos elementos.

Casos dudosos:

Morley opone a este principio, en este punto, algunos casos en que, asegura, «es difícil determinar por qué se usa un verbo u otro».

a) *La tarde fue triste. — Están estas tardes hermosas. La mañana era espléndida. — La noche estaba suave.* (Tales usos, sin embargo, tienen una explicación lógica en el modo de concebir del hablante. En *la tarde fue triste* y *la mañana era espléndida*, la cualidad se concibe como inherente de hecho al sujeto: la tarde y la mañana pasaron ya, y fueron, efectivamente, triste y espléndida, respectivamente. En *están estas tardes hermosas* y *la noche estaba suave*, el hablante concibe que puedan cambiar o pudieran haber cambiado la hermosura o la suavidad).

b) *De qué color está el cielo? Está azul. De qué color son esas nubes? Son blancas.* (Morley explica así el ejemplo: «Se puede argüir que el cielo es siempre cielo, y puede variar de color, mientras las nubes

son nubes blancas. Pero algunas nubes pueden cambiar de color». La razón estilística de estos usos aparece, sin embargo, clara. Ningún problema ofrece *el cielo está azul*. El cielo se concibe como algo independiente de su color, de igual modo que el agua no se concibe como caliente, tibia o fría. El cielo o el agua son un soporte de cualidades y si decimos *el cielo es azul* o *el agua es fría*, es porque identificamos una cualidad frecuente con una cualidad inherente. El color del cielo como la temperatura del agua pueden cambiar; sólo la sustancia queda inmutable. Pero las nubes, en este caso, son concebidas como ligadas indisolublemente a un color determinado. No podemos decir *las nubes están blancas* si concebimos las nubes como un soporte de cualidades; nada esencialmente incorrecto habremos dicho. Pero las nubes son cambiantes, aparecen, pasan, se esfuman. Son individualidades concebidas como suma constante de sustancia y accidente. La cualidad es aquí inherente. De un mismo individuo (hombre, agua, aire, cielo, etc.), diremos que está pálido, amarillento, lívido, cuando nuestra experiencia nos permita obtener resultados diversos en diversos momentos. Pero si uno o varios individuos se presentan a nuestra experiencia una sola vez, sus cualidades se nos mostrarán constitutivas, inherentes: *las nubes son blancas*).

c) *Y estaba hermosa todavía?* — *Hermosa! Hermosa!... Lo había sido, señor.* (Alarcón). (Como en el caso anterior, no nos hallamos ante una excepción al principio de inherencia, sino ante dos modos de concebir, o sea, ante dos actitudes estilísticas. En el *lo había sido, señor* estamos ante una cualidad constantemente verificada en el sujeto, y, por tanto, inherente a él. Aquella mujer había sido siempre hermosa. Ahora han pasado los años y el sujeto que pregunta ha dejado de comprobar la permanencia de aquella cualidad que sabe perecedera, transitoria; se impone, por tanto, el uso de *estar*).

El resto de las excepciones que Morley plantea al principio de inherencia, en este apartado, se dejan analizar conforme a estos criterios. Ni uno sólo de sus ejemplos escapa a dicho principio. El análisis de todos ellos, haría interminable nuestro trabajo.

3.^o — Falla también el principio de inherencia, según Morley, en el uso de ciertos adjetivos que expresan condiciones necesariamente transitorias y que, sin embargo, se construyen habitualmente con *ser*. Tales son, *joven, rico, viejo, pobre, feliz, infeliz, dichoso, desdichado* (pero no *alegre y contento*). Todavía añade el citado gramático, *soltero, casado, viudo*.

(Hay que rechazar la incorporación de estos tres adjetivos a la lista anterior. El uso de *ser* y *estar* con ellos da lugar a sutiles matizaciones estilísticas en las que tampoco es posible percibir una contradicción al principio que estudiamos. *Soy soltero* y *estoy soltero*, responden a dos actitudes distintas en el sujeto que habla. Responderá *soy soltero, casado, viudo*, ante alguien que no lo conozca e inquiera por su estado civil. Este estado se concibe como consustancial al individuo en aquellas circunstancias. Pero ante el amigo que no vemos hace tiempo y que ignora nuestro estado civil éste se presenta como algo añadido a nosotros que, en aquel momento, somos sólo un soporte potencial de calificaciones. (I = agua, aire, cielo). Cualquiera que sea la verdadera aparecerá como añadida. No habrá inherencia sino accidentalidad. A un análisis semejante se presta el adjetivo *calvo*, aducido por otros gramáticos y no por Morley. Como vemos, las coordenadas lógicas esencial-accidental, en sus variedades (permanente-temporal, inherente-transitorio) están, hasta ahora, incommovibles, aunque basadas en una gran profusión de modos de concebir. Observemos ahora el uso de *ser* o *estar* con los adjetivos de la primera serie. A simple vista se ve que Morley tiene un concepto de una temporalidad estrictamente lógica. *Joven, rico, viejo, pobre, feliz, infeliz, dichoso, desdichado*, son cualidades permanentes, definitivas en la mente del que habla. Es cierto que la riqueza o la pobreza, la felicidad o la desgracia pueden alterarse, pero esta alteración no es necesaria. El hablante hace la distinción que *en aquel momento* es lógica y de ahí el uso indubitable de *ser*. El uso de *estar* con dichos adjetivos reafirma la validez del principio. *Está joven* o *viejo* accidentalmente, quien esencialmente *es joven* o *viejo*. Morley excluye de la lista, creemos que sin fundamento, el adjetivo *alegre*. La alegría es una cualidad que puede atribuirse como inherente al sujeto o como transitoria, y el uso respectivo de *ser* y *estar* expresa claramente el sentido de la atribución. La exclusión de *contento* es, en cambio, correcta. Nos hallamos ante un adjetivo perteneciente al primero de los dos grupos que, al principio de nuestro trabajo, establecimos, es decir, ante un adjetivo de uso exclusivo con *estar*. Esta exclusividad es una exigencia semántica. La cualidad de *contento* se concibe como transitoria y para expresar su permanencia se exige el empleo del adverbio *siempre*. Los problemas semasiológicos que puede suscitar este adjetivo no nos interesan ahora. Nos importa tan sólo señalar que su uso con *estar* reafirma, una vez más, el principio lógico esencial-accesorio).

Si en el uso de *ser* para atribuir cualidades inherentes, G. Morley

ha encontrado aparentes irregularidades, no ocurre lo mismo con el empleo de *estar* en la atribución de cualidades transitorias. Señala como obedecen claramente al principio:

- a) Los adjetivos portadores de tal noción.
- b) Los adjetivos *bien, mal, mejor, peor*, usados «in a temporary state».
- c) La formación de tiempos progresivos: *estoy escribiendo*.

Añade a esta enumeración «algunos adverbios que denotan estado temporal»: *A la sombra de este cerezo estamos perfectamente*. Tal uso estaría en contradicción con una de las normas que, un poco antes, calificábamos de segura: el empleo constante de *ser* en las relaciones temporales. Efectivamente, la seguridad de la norma no se ha alterado, puesto que aquí rige otra, también expuesta: la exclusividad de *estar* en expresiones locativas.

El segundo principio de los analizados por G. Morley, es, como hemos dicho, el que asigna a *ser* la atribución de la pura existencia y a *estar* la existencia en cuanto viene matizada con circunstancias locales, situacionales en sentido literal o figurado. Así se explican claramente sintagmas del tipo *los pocos sabios que en el mundo han sido* (arcaísmo) *es que... este libro es de mi padre*, frente a *está en Madrid, estás en tus cartas*. Y añade: «Pero si el sujeto no es material y el sentido de posición es literal, se usa *ser*. Es más fácil sentir este uso que razonarlo. Probablemente se siente el verbo expresando la existencia más que una distintivamente visualizada localización». Propone, entre otros ejemplos, *la escena es en Madrid, allí es el piar triste, averigüad donde el duelo debe ser*. La solución apuntada por el propio Morley nos parece correcta: prepondera la idea de existencia, desarrollándose en el tiempo, como lo demuestra la concurrencia de *ser* en estos casos con *suceder, acontecer, transcurrir, desarrollarse*, etc.

El tercer principio, apoyado en Hanssen, es el que asigna a *ser* la expresión del acto y a *estar* la atribución del estado. Morley hace una simple comprobación y se adhiere a este principio. Más aún, asegura que ciertos adjetivos que significan estado se construyen casi siempre con *estar*, aun cuando este estado sea duradero o permanente. Tales son *conforme, despierto, harto, junto, contento, lleno, solo*, y sus opuestos, cuando existen. Confesamos no vislumbrar donde radica la permanencia en la significación de estos adjetivos. Por su sentido, no pueden considerarse inherentes a un sujeto cualquiera sino esencial-

mente transitorios. Hasta tal punto es esto cierto que la duración prolongada de esas cualidades en un sujeto necesita ser expresada mediante el adverbio *siempre*. Por fin, examina el gramático norteamericano el cuarto principio, basado en el trabajo de Andrade, según el cual, *ser* atribuiría conceptos y *estar* percepciones. Como ya hemos dicho, según Andrade, la afectividad sería expresada por *estar* y las relaciones lógicas, más frías, con *ser*. Arguye Morley, con absoluta razón, que la connotación afectiva de *estar* es una característica secundaria y problemática y rechaza este principio. Por nuestra parte, haremos notar cómo la oposición concepto-percepción, de Andrade, es una forma intuitiva de presentar la oposición lógica esencial-accesorio.

Morley termina su importante trabajo con unas conclusiones de compromiso, que comprenden las siguientes afirmaciones:

a) No basta un solo principio para explicar todos los usos de *ser* y *estar*.

b) Prevalecen, sin embargo, las oposiciones durativo-transitorio y acto-estado. Las excepciones son numerosas.

c) *Estar* posee, además, su propio y original sentido locativo.

d) Lo conceptual o lo perceptivo entran, sin duda, como connotaciones secundarias.

e) Algunos ejemplos son puramente idiomáticos y sin posible explicación racional. El lenguaje es sentimiento y no razón.

f) La posesión de estos dos verbos dota al español de una superior delicadeza y variedad de expresión. Sólo la práctica y el estudio permitirán al estudiante extranjero percibir los matices.

g) La distinción entre *ser* y *estar* es un rasgo más del afán de independencia y del individualismo del pueblo español.

Como ha podido verse, nuestra crítica del trabajo de Morley ha ido encaminada a desvanecer las objeciones que opone al principio de distinción entre *ser* y *estar*, de acuerdo con las coordenadas esencial-accesorio. Pero podemos ir un poco más lejos. El segundo principio (existencia — situación definida en el espacio) carece de virtualidad, puesto que puede reducirse al primero, ya que la situación en el espacio es una cualidad necesariamente accesoria. El principio de Hanssen perfectivo-imperfectivo, es una formulación gramatical de la antinomia permanente-transitorio, y es por tanto, reducible también a esta primera base distintiva. Por último, la oposición de Andrade, es una simple

expresión intuitiva de dicho criterio. Así, pues, la base lógica sobre la que se apoyan todos esos principios es única: la distinción esencia-accidente, como modos esenciales de la atribución.

En 1930, G. Cirot volvió a enfrentarse con el problema, que él mismo había planteado por vez primera, en su aportación al homenaje a Todd, *Nouvelles observations sur «Ser» et «Estar»* ^(*). Todo el trabajo es un análisis minucioso de los ejemplos de Andrade y Morley, proponiendo interpretaciones sensatas que en nada fundamental alteraban las de dichos filólogos. Su conclusión se cifraba en un cuadro que puede interpretarse así:

Ser+participio pasivo con valor verbal, atribuye estado pasivo; sentido presente; duración de la acción.

Ser+adjetivo, nombre o participio sin valor verbal, atribuye: idea de una relación, de un paralelismo entre sujeto y predicado; duración indeterminada.

Estar+participio pasivo con valor verbal, atribuye: estado resultante de un acto anterior (sobre todo con verbos perfectivos) y estado resultante de un acto simultáneo (casi con todos los verbos).

Estar+adjetivo, nombre o participio sin valor verbal, atribuye: estado nuevo u ocasional.

Estar atribuye además, con cualquier participio, adjetivo o nombre, la situación, la posición relativa.

Taxativamente, Cirot afirma que «la distinction entre *ser* et *estar* ne peut s'appuyer sur l'idée de plus ou moins grande permanence». Sin embargo mantiene la duración como nota de *ser*, e introduce una variante en la antigua delimitación lógica: *estar* no atribuirá cualidades transitorias sino estados resultantes adquiridos.

La hipótesis de Cirot ha prevalecido en la excelente *Gramática Castellana* de Amado Alonso y Pedro Henríquez Ureña. Estos ilustres filólogos distinguen con absoluta claridad el uso de *ser* y *estar* con adjetivos o con participios. Escriben: «El adjetivo con *ser* significa la cualidad inherente al sujeto; con *estar* significa que la cualidad se da como un estado alcanzado... o bien se compara implícitamente la cualidad como estimamos normal en el sujeto». Y añaden: «Se ha solido explicar la distinción diciendo que *ser* se une a cualidades permanentes

(*) *Todd Memorial Volumes*, New York, Columbia Univ. Press., 1930, I, pp. 91-121.

y *estar* a transitorias. Pero la muerte no es transitoria y decimos *está muerto*; ni la rotura del cristal tiene compostura y decimos: *Este vaso está roto*. Con *estar* no significa el adjetivo una cualidad que va a pasar, sino que se ha adquirido. No se alude al final sino al principio». Los profesores Alonso y H. Ureña, siguiendo y aclarando a Cirot, como acabamos de ver, rechazan de nuevo la antinomia permanente-transitorio. Sin embargo mezclan el adjetivo transitorio con el adjetivo accidental como si entre ellos hubiese paridad significativa. Naturalmente que lo transitorio es una manera de manifestarse lo accidental. Pero la proposición recíproca no es cierta. Hay muchas cualidades accidentales que no se conciben como transitorias. Nadie piensa en la transitoriedad de la calvicie cuando de alguien se dice que *está calvo*. Y tal cualidad no es esencial a esa persona aun cuando sepamos que siempre habrá de acompañarle. Hablar de «estados alcanzados» o de «comparaciones implícitas», con cualidades normales, es decir, esenciales, es un modo intuitivo, agudo y brillante de presentar el principio lógico de la distinción esencial-accidental; en manera alguna un argumento en contra suya.

Hablando de *ser* y *estar* con participios, Alonso y H. Ureña establecen otro criterio diferenciador. Comparando los ejemplos *Sarmiento fue desterrado por el tirano Rosas* y *Sarmiento estuvo desterrado en Chile*, escriben: «Con *ser*, la acción del participio ocurre en el tiempo del auxiliar: *fué desterrado* (entonces lo desterraron). Con *estar*, la acción del participio es anterior al tiempo del auxiliar». Henos aquí ante otra fórmula clara e intuitiva pero poco rigurosa. Confirmándola, siguen diciendo los citados gramáticos: «*Estoy avergonzado* significa el estado que es consecuencia del haberme antes avergonzado. *Estoy cansado*, el estado de cansancio consecuencia de haberme antes cansado. *Está herido*, la situación que es consecuencia de haber sido herido». Pero bien claro está que la acción de *estar* y del participio transcurren simultáneamente en todos estos ejemplos. El que sirve de punto de partida a la exposición de Alonso y H. Ureña (*Sarmiento estuvo desterrado en Chile*) puede sugestionarnos falsamente. En efecto, la estancia en Chile es posterior a la acción del destierro. Pero acaso *estar* no añade, en este ejemplo, una nota situacional? No estamos aquí ante un caso claro de expresión locativa? Este ejemplo es, pues, desechable. Y como en los demás, no se cumple, como decíamos, la regla. Se está avergonzado, cansado, desde el momento justo en que uno comienza a avergonzarse o a cansarse. Y se está herido, desde el instante en que se recibe la herida. Los pro-

fesores Alonso y H. Ureña se han limitado, en su gramática, a presentarnos de modo gramaticalmente incorrecto el principio diferenciador propuesto por Hanssen. La oposición puntual-durativo, explica mejor todos estos ejemplos (*).

Otro ilustre gramático español, S. Gili Gaya, ha vuelto a ocuparse nuevamente de la cuestión en su *Curso Superior de Sintaxis Española* (primera ed. 1943). En él se da al problema una solución de compromiso, siempre ponderada y sensata. Podemos distinguir en ella los siguientes aspectos:

a) Negación del principio lógico, porque *muerto*, cualidad permanente, se construye con *estar*.

b) Rehabilitación de la antinomia de Hanssen perfectivo-imperfectivo. Aceptación de la regla práctica procedente del primer trabajo de Cirot, según la cual usamos *estar* cuando pensamos que la cualidad es resultado de un *werden* o *devenir* o un *become* real, o supuesto.

c) Aceptación de la antinomia procedente de Andrade, concepto mental-percepción sensorial, y de su regla práctica ya enunciada: cuando los verbos *to feel* y *to look* pueden sustituir a *to be* debe emplearse *estar* en español.

d) Adhesión al criterio de Alonso y P. Henríquez Ureña, según el cual, en la pasiva con *ser*, la acción verbal que el participio expresa se produce en el tiempo en que se halla el verbo auxiliar, mientras que con *estar* la acción se da como terminada antes del tiempo que indica el tiempo auxiliar. Sin embargo, Gili Gaya cae en la cuenta de que, según señalábamos, «esta correspondencia demuestra con toda claridad el carácter imperfectivo de *ser* y el perfectivo de *estar*».

En 1946, Luis Crespo ha tratado del problema que nos ocupa en su endeblísimo ensayo *Los verbos «ser» y «estar» explicados por un nativo* (*). En él se afirma que la distinción ha de ser forzosamente fácil, ya que un español nunca titubea en el empleo de dichos verbos. Pero a la hora de dar una base distintiva, no parece estar de acuerdo con esa facilidad. Según él, el verbo *estar* se usa para indicar que algo

(*) La doctrina de estos ilustres filólogos ha hallado eco inmediatamente. William E. Bull, en su trabajo *New principles for some spanish equivalents of to be* (*Hispania* XXV, 1942, pp. 433-443) la acepta íntegramente en medio de inocentes protestas contra el principio lógico.

(*) *Hispania*, XXIX, 1946, pp. 45-56.

está de alguna manera en comparación con otro estado; este «otro estado» puede referirse al mismo sujeto o a otra persona o animal o cosa relacionada... Desarrolla, pues, complicando así el problema, otro criterio diferencial establecido de pasada por Alonso y H. Ureña. Contra él ha reaccionado matizándolo el filólogo norteamericano Dwight L. Bolinger en su trabajo: *Still more on «ser» and «estar»* (*). Bolinger rechaza el criterio de la comparación, tal como lo plantea Crespo, apoyado en ejemplos concretos del tipo *la carne es más nutritiva que el pan*, en donde se exige la presencia de *ser*. Habría que sustituirlo, afirma Bolinger, por el de «self-comparison». Cuando decimos *comeré la manzana porque está más madura que la pera*, no comparamos pera y manzana sino a dos estados distintos de madurez. Pero acaso en el ejemplo anterior no comparamos dos valores nutritivos, el de la carne y el del pan y, sin embargo, *ser* es irremplazable?

* * *

Hemos pasado revista a una serie de teorías que pretenden explicar, más o menos claramente, los usos españoles de *ser* y *estar*, más adjetivo o participio. Este examen nos ha permitido mostrar cómo los criterios emitidos, o son falsos o son variedades del principio lógico, según el cual *ser* atribuiría cualidades esenciales (permanentes, inherentes, etc.) y *estar*, cualidades accidentales (transitorias, alcanzadas en una variación, etc.). Frente a Morley, que ve en los usos españoles de *ser* y *estar* una manifestación individualista del espíritu español, creemos por el contrario que estos usos demuestran una gran fidelidad por parte de los hispanohablantes a las categorías lógicas de esencia y accidente.

Los filólogos han apartado los ojos de esta base distintiva huyendo del logicismo gramatical prudentemente, pero también precipitadamente. El lenguaje representa, no las cosas, no los objetos, sino los pensamientos, la vivencia que el hablante se forja de las cosas y objetos. Basta con tomar este sencillo punto de partida para que los dos supuestos extremos, lógica y lenguaje, se reconcilien. Efectivamente, el principio lógico de la distinción de *ser* y *estar* debe entenderse en este sentido. *Ser* y *estar* se utilizan, no cuando existe objetivamente una relación respectivamente necesaria o no necesaria entre

(*) *Hispania*, XXX, 1947, pp. 361-368.

sujeto y atributo, sino cuando el hablante *piensa que existe* ese tipo de relaciones, aunque sea científicamente erróneo su modo de pensar. La afirmación vossleriana de que lo gramaticalmente correcto suele no coincidir con lo lógicamente correcto, no supone que el hablante no proceda con lógica, con una lógica que emana del sistema de lengua, del modo de concebir de los hablantes. Las leyes lógicas formales no pueden nunca erigirse en reglas gramaticales y, por eso, resulta falso identificar a ultranza *ser* con la expresión de lo esencial y *estar* con la atribución de lo accidental. En efecto. Cómo determinar con criterios formales los momentos en que un hablante concebirá a un atributo en conexión, necesaria o no, con un sujeto? El carácter de la atribución pertenece al modo de concebir del hablante, que no es formal, y, por ello, cambia en los distintos tiempos (cfr. la invasión progresiva de *estar* en los dominios de *ser*) y lugares. Hay muchas cualidades objetivamente necesarias ante las que el idioma no admite titubeo: *el hielo es frío, la nieve es blanca*. Y otras no necesarias ante las que no cabe dudar: *la nieve está sucia*. Pero en la mayor parte de los casos el sujeto se nos presenta como un soporte de cualidades potenciales. Depende exclusivamente de nuestro modo de concebir (o del modo de concebir de la lengua) el que consideremos a una de esas cualidades como esencial o como accidental. En unos casos, pertenece al habla el decidir entre *Luis es triste* o *Luis está triste*; en otros, la lengua en sentido saussureano impone *es lícito* o *está prohibido*. Son estos los casos en que la penetración gramatical ha de hacerse más sutil. Cómo va a atribuir *estar* cualidades transitorias si decimos de un sujeto que *está muerto*? se han preguntado los gramáticos desde Cirot hasta Gili Gaya. Pero negar la transitoriedad no supone negar la accidentalidad con que el hablante concibe la muerte. *Está muerto* y *está vivo* responden siempre a preguntas sobre un sujeto. Si yo encuentro un pájaro inmóvil en la calle constataré si *está vivo* o *está muerto* enfrentándome con una alternativa. El hecho de poder atribuir a un mismo sujeto dos cualidades contradictorias y excluyentes demuestra que ninguna de ellas es concebida por el hablante como esencial. Esto no obsta para que en Lógica objetiva una de ellas sea inherente a aquel sujeto.

Es, pues, en este sentido peculiarísimo en el que podemos afirmar que la distinción entre los usos de *ser* y *estar* reposa sobre las nociones lógicas de esencia y accidente y que, a pesar de ser esto cierto, no nos es posible basar en esas nociones unas reglas gramaticales. Luis Crespo, recordémoslo, veía, en la seguridad con que un hispano-ha-

blante se produce siempre en el uso de ambos verbos, un indicio de que el criterio diferenciador era posible y hasta sencillo. Nada más falso. Si el empleo de *ser* o *estar* responde a modos diversos de concebir, por parte del individuo o de la colectividad (habla o lengua) es decir a una *innere Sprachform* peculiar, es difícil, por no decir imposible, dar normas sobre los distintos usos. Puede llegarse a acotar usos indubitables y hasta a inventariarlos. Pero siempre quedará una amplia zona en donde el extranjero no podrá moverse con seguridad sin haber asimilado previamente nuestra forma lingüística interior.

Precisamente la zona cuyo conocimiento exigirá el del habla en cualquiera de sus actualizaciones, la total posesión de nuestras actitudes mentales, la íntima comprensión del sistema.

DISCUSSION

Intervention de M. B. POTTIER.

B. POTTIER (Strasbourg) trouve la communication de M. Monge très intéressante et rappelle que non seulement *ser* et *estar*, mais aussi *haber* et *tener* doivent être étudiés ensemble. Il serait également possible, et même avantageux, d'étudier les quatre auxiliaires ensemble.



PARA O ESTUDO DA CONJUNÇÃO «E» NA PROSA NARRATIVA DO PORTUGUÊS MEDIEVAL

WOLF-DIETER STEMPEL

(BONN)

Quem penetra um pouco que seja na prosa medieval românica, observará que uma característica estilística particular é a ordenação das frases por meio da conjunção *e*, a que se acrescenta ainda, no francês e provençal antigos, a conjunção *si*. A parataxe sindética é nessa medida desconhecida na poesia medieval românica. Ela é um elemento constitutivo do estilo da prosa, como p. ex. mostra *Aucassin et Nicolette*, um dos primeiros documentos da prosa literária na România, no qual a ligação com *e* ou *si* se apresenta principalmente nos trechos em prosa, embora a narração continue em parte nos versos.

Só há algumas indicações sobre o uso de *e* no campo da prosa (de resto, o estilo da prosa medieval está ainda pouco estudado) ⁽¹⁾. As gramáticas limitam-se à apresentação das características sintáticas de *e*, tomando os seus exemplos indiferentemente da poesia e da prosa ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Cf. Zauner, *Altspan. Elementarbuch* p. 119; Menéndez Pidal, *Antología de prosistas españoles* p. 9; R. Lapa, *Pero Menino*, p. LIX; Kretschmann, *Die Kausalsätze und Kausalstrukturen i. d. altspan. Literatursprache*, tese Hamburg 1936, p. 9; Lapesa, *Hist. de la lengua esp.^a* p. 165; Galmés de Fuentes, *Influencias sint. y estil.* p. 181 ss. — Últimamente pronunciou-se sobre isso D. Schellert, a propósito dum outro tema: *Syntax und Stilistik der Subjektstellung im Portugiesischen*. Roman. Versuche und Vorarbeiten 1, Bonn 1958, p. 21, cf. esp. p. 26-27.

⁽²⁾ Cf. Brunot, *Hist. de la langue fr.* I, p. 356 (a maior parte dos exemplos são colhidos em Villehardouin); Sneyders de Vogel, *Syntaxe hist. du fr.* p. 271 ss; Lerch, *Hist. fr. Syntax* I, p. 55 ss. (baseado em Wehrmann, *Beitr. z. Lehre von den Partikeln der Beiordnung im Franz. Roman. Studien* 5, 1880, 383 ss. que com excepção dos *Serments* de Estrasburgo só analisou obras poéticas); v. Ettmayer, *Anal. Syntax der fr. Sprache* p. 76 ss.; Gamillscheg, *Hist. fr. Syntax* p. 574-5 (os exemplos do francês medieval, só da poesia); Par, *Syntaxi catalana* p. 410-1 (embora se baseie nas obras em prosa de B. Metge, pronuncia-se sobre *e*, *i*, com referência aos «mostres clàssichs»); Schultz-Gora, *Altprov. Elementarbuch* (1924), p. 138.

Com isto pouco ganha a compreensão dos textos, se pensarmos que a poesia épica liga as frases principalmente de forma assindética (para a lírica e o romance cortês são válidas outras ligações) ⁽³⁾. Mediante a tradicional equivalência: parataxe = fala popular, que sobrecarrega a maioria das apreciações sintácticas e estilísticas das linguagens românicas da idade média, resulta finalmente um ponto de partida falso para a investigação do estilo da prosa. No presente trabalho tentar-se-á apreciar as funções de *e* dum diferente ponto de vista através de exemplos colhidos no português medieval ⁽⁴⁾.

1. Ordenação de frases com o mesmo sujeito:

...depois que este Hercoles ouve morto o grãde porco enno môte de Arcadia, *e* matou o touro de Oreça que era muy bravo e muy spantavyl, *e* matou outrossy os tres liões aas mãos...; *e* matou a grande serpente da lagoa de Lerme...; *e* perseguyou as Aspias,... *e* foy cõ Jaassõ...; *e* destrouy Troya da primeira vez, ca elle foy o que primeiro entrou em ella per força *e* depois entrou aa batalha onde estava el rey Leomedon... *e* mathouho etc. (CG 18, 15).

A primeira impressão que se destaca da ordenação com *e*, é a duma construção por medidas iguais: cada trecho da vida de Hércules mede-se pela mesma significação quantitativa. O uso de *e* aproxima-se aqui ao do *e* polissindético que p. ex. nas descrições de pessoas indica, uma após outra, as diferentes características corporais ⁽⁵⁾. É no fundo o mesmo uso p. ex. da seguinte passagem em Lopo d'Almeida:

(3) Cf. Biller, *Remarques sur la syntaxe des groupes de propositions dans les premiers romans français en vers (1150-1175)*, Göteborg 1920, p. 21-22.

(4) Colhi os exemplos nos documentos seguintes: *A Demanda do Santo Graal*, vol. I, ed. A. Magne, Rio de Janeiro 1944 (=Dem.); *Crónica Geral de Espanha de 1344*, ed. L. F. Lindley Cintra, vol. II, Lisboa 1954 (=CG); *Vida de Eufrosina*, ed. J. Cornu, in: *Romania* 11, 1882, pp. 357-65 (=Eufr.); *Two Old Portuguese Versions of the Life of Saint Alexis*, ed. J. H. D. Allen Jr., Urbana 1953 (=Alex.); *Chronica do Condestabre de Portugal Dom Nuno Alvarez Pereira*, ed. Mendes dos Remedios, Coimbra 1911 (=Cond.); Fernão Lopes, *Chronica de el-Rei D. Pedro I*, ed. Bibliotheca de Classicos Portuguezes, Lisboa 1895 (=Pedro I); id., *Crónica de D. João I*, vol. I, ed. A. Sérgio, Porto s. d. (=João I); Lopo d'Almeida, *Cartas de Itália*, ed. R. Iapa, Lisboa 1935 (=L. d'A.). Os números referem-se às páginas e às linhas, se estas são numeradas.

(5) O *e* polissindético que descrevendo liga frases e palavras é também frequente na poesia (preferido na épica para enumeração de pessoas), e tal uso explica-se pelo facto de que este *e* horizontal tem como papel deter

...e diante deste Duque vinha o Duque de Barbaria e trazia na mam hũa maçaam d'ouro...; e diante deste vinha um conde e trazia na mão hum cetro...; e diante deste vinha o mestre da camara...; e diante deste vinha hum, que trazia a espada do Emperador (10,3).

No seguinte exemplo é ainda mais patente a igual construção da sucessão épica:

...moverô de Lixboa e foron sobre Sevilha e tenerôna cercada dez-oyto dias. E ouveron hy sua fazenda cõ os mouros do logar e matarô muito delles e levarô ende roubos... E deshy moveron dally e foron pera Calez e Assydonya. E ouverô ally outrossi muytas e grandes lides com os mouros e vencerônos e estragarom toda essa terra a ferro (CG 408, 18).

Embora sejam visíveis aqui tentativas para a formação de episódios em forma adverbial, em compensação são colocados lado a lado e catalogados com o mesmo valor feitos na duração tão diferentes como p. ex. uma partida marítima, um cerco de dezoito anos, uma vitória na batalha, uma matança de mouros.

Por outro lado é de notar que uma certa expressão verbal épica é analisada em fases, sendo acentuada assim ainda mais a incongruência dos feitos alinhados lado a lado. Isto principalmente nos verbos de movimento:

dalli partio e amdou seu caminho, e chegou per Coimbra (João I, 121);

E foron e acharom hy aquellas gentes (CG 409, 18);

Ide e buscade (Alex. 50,4 e 10).

Muito frequente é *olhar* (*catar*) + *ver*:

e olhou e viu ante si uña água (Dem. 289).

a sucessão épica dada pela seriação dos versos. — Cf. nos nossos textos p. ex. Cond. 1: *Em Portugal ouve huñ grande cavalleyro muy fidalgo e de grande sangue... E este era nobre de linhagem e de condição e de grande casa e acompanhado de muytos boõs parçes e criados. E este era muy graado e dava de boõ coraçam.* — Tanto o carácter como os feitos são catalogados no seguinte exemplo: (Gonçalvez Pereyra) *foy grãde e hõrrado e rico de muytas riquezas e de muytas virtudes, ca era nobre de cõdiçam e boõ cavalleyro e muy entêdido. E foy fora deste regno... E fez na hordê muytas obras... E fez... E edificou... etc. (2).*

Cf. ainda:

vio estar huã ssoma de prata... e tomoua toda e lançoou na abaa
(João I, 23);

tomou a corôa menor e pôs-lha na cabeça (L. d'A. 12,1) (*).

Casos em que verbos épicos e não épicos (intelectuais, sentimentais) são colocados numa mesma ordem e sucessão épica são ainda mais diferentes do uso moderno:

E el-rei se ergeu da mesa e foi aa mesa u siia Galaaz e viu i seu nome escrito e foi muy ledo e disse (Dem. 59);

Entom decendeu e no elmo colheu água e viu viir uũ corço que vinha beber aa fonte, e el filhou sua lança e pensou que se o podesse matar que comeria dele (Dem. 287) (*).

Mais notórios são os exemplos em que os aspectos se misturam e não se distingue entre a perspectiva vertical e horizontal:

...aque-vos ña doncela sobre seu palafrem, e veo tam escondidamente que nunca a dantes viu... E a donzela era mui fremosa e disse-lhe (Dem. 287);

(o Emperador) foi-se asentar...; e o Emperador tinha diante sy todo o que trouxera o outro dia (L. d'A. 15, 1) (*).

(*) E depois que disse esto, tomou dos bẽs que tijna e partyuse e joy se ao mar e meteu se ã hũa nave (Alex. 46, 20); El-Rei... partio... e amdou... e chegou aa Guarda (João I, 114); Entom o filhou Galvam e deitou-o antre os arçõs da sela (Dem. 206); e acabada ella (a oraçom), tomou o Bispo de Sena hũa cruz e deu-a a beijar aa dita Senhora (L. d'A. 3, 1) etc.

(*) ...partiosse daquella terra e foisse pera G. onde elle posera os piares e a imagem ã cima e achouha alçada e prouguelhe dello muyto (CG 27, 30); E elle fez enton contar toda sua jente e achou que eram tres tantos que os mouros; e ouve dello grande prazer e teve que se lhe nõ defenderiam (CG 327, 10); Mas depois lhe veo ã mente como vyvya con o dragon e ouve voontade de o hyr buscar; e tornou-se pera a cova onde o leixara (CG 37, 16); E Pau-nunção ouve gram prazer e meteusse em hũa barca (Eufr. 359) etc.

(*) E el-rei foi entam ouvir a missa aa see... E ele trazia tam rico guar-nimento que maravilha era (Dem. 45); E em meo da oussia ante o altar havia uũ muimento tam rico que maravilha era, e era o muimento grande na boã mensura (Dem. 196); E Pau-nunção nõ podya ssofrer a coyta e ho pesar e nom achava cõsolaçom e ffoysse ao abbade (Eufr. 362); Jazia el-rei em Lisboa uma noite na cama e não lhe vinha somno para dormir e fez levantar os moços

Nesta quase absoluta sucessão épica e vertical estrutura da apresentação que raramente ordena horizontalmente, quer dizer, coloca poucos episódios em relação uns com os outros, a relação adversativa entre duas acções sucessivas é numa larga medida descuidada:

teveron mñtes e nõ viron nem hũa cousa (CG 310,26);

E buscaron per todo o campo elrei dom Rodrigo e nũca o poderon achar (CG 332,12);

E ele... sayu fora e catouo e nõ o conhoceo e tornou-se (Alex. 48,4) ⁽⁹⁾.

E logo tostemente vieram a el-rei, e não ousaram de entrar na camara (Pedro I, 36).

A oposição é expressa suficientemente pela negação. Mas também sem negação se encontram casos em que *e* liga duas acções opostas:

De Villa Guarçia se partio o Condestabre... com entençom de hijr em romaria... e leyxou de o fazer, porque lhe disserom... (Cond. 133).

Eu queriame hyr e poerme ã tam santa vida. e temome desobedeçer a meu padre (Eufr. 359) ⁽¹⁰⁾.

(Pedro I, 57); E era o Meestre quando matou ho Comde, em hidade de viimte e çimquo anos e amdava em viimte e seis e foi morto seis dias de dezembro (João I, 22); e tomouha el Rei de rredeca, e a Rainha sua filha tras ella... E el Rei hia armado dhuias solhas (João I, 127) etc.

⁽⁹⁾ Cf. porém Alex. 47, 12: mais nõ o conhecerõ.

⁽¹⁰⁾ ...hia buscando... e nom achou (CG 20, 10); e muitos a demandarã.. e aficarõ muito o padre e nunca a poderam aver (Eufr. 358); E mandarom sparger muyto ouro e plata... E o poboo todo nõ curava deste aver (Alex. 53, 6); E depois que se partyu catarõ no andando por toda a cidade de Roma e nõ o poderõ achar (Alex. 47, 5); El-rei... saiu pelo alcaçar, cuidando achar alguns dos seus para os matar e não os achou ...E achou no pago... Sancho Diaz de Vilhegas (Pedro I, 87); e quisera-se entremeter o embaixador d'El-Rey d'Aragão de a tomar e não lhe foi consentido (L. d'A. 6, 10); E o Condeestabre quissera logo hijr a elles e por seer ja muyto tarde o leixou de fazer (Cond. 135). — Com câmbio de sujeito: quyserõno matar. E el rey nõ quis (CG 35, 27); e el lhe rogou que ficasse... E ela disse que com tam desleal cavaleiro... nom ficaria jamais (Dem. 186); E estiverom á porta ambos e não lhes abriram (Pedro I, 87); Os outros quiseromlhe dar mais feridas e o Meestre disse que estevessem quedos (João I, 22); O Meestre dizia que sse fossem aa Rainha... e elles sse aficavom cada vez mais (João I, 34); Huũa barcha... defe-rio por fazer viagẽ pera Restello, e o vento contrairo a levou per força caminho de Sacavẽ (João I, 261); e elle mandou por ella dous condes que se fosse aa camara delle; e ella nom quis (L. d'A. 29, 2) etc.

II. Ordenação de frases com sujeito diferente.

Se no decurso do sucesso épico aparece um novo agente, passa-se, segundo os princípios da clássica arte de contar, dum sujeito A para um sujeito B através do contraste assindético (nomeação do nome, pronome, se este já foi mencionado pouco antes, advérbio, oração subordinada regressiva no papel de elo: «*Quando B. ouviu isto...*» etc.) ou da conexão relativa. Na prosa medieval esta mudança falta em larga medida, sendo a perspectiva do parceiro (o nosso sujeito B), isto é, a formação de episódios, visível na sucessão absoluta apenas em tentativas. Isto é sempre válido para acções correlativas, como p. ex. ordem — execução, pergunta — resposta, pedido — realização:

E... mandou que o levassem fora do paaço... E entam o levarom fora (*Dem.* 47);

e ho abbade ouve doo delle e pidio a Nosso Senhor que lhe desse fruyto e ouvio Deus as orações danbos e deulhe hua filha (*Eufr.* 357) ⁽¹¹⁾.

A correlação entre a acção A e B pode igualmente faltar:

Elles forô a ella e fallaronlhe... E ella mandoulhes que em outro dya veessen... E elles penssaron seer escarnho (*CG* 32, 29);

quando quis partir o Papa dos Paços, mandou que lhe tomasse Luís Gonçalves a fralda...; e quisera-se entremeter o embaixador d'El-Rey d'Aragão de a tomar (*L. d'A.* 6, 8) ⁽¹²⁾.

⁽¹¹⁾ «Filho, outorga-me o que te demando » E Galaaz lho outorgou (*Dem.* 41); «Filho, entra na tua camara...» E ele entrou (*Alex.* 46, 13); E mandou... que fossem fora a descobrir terra... E logo... fizeram o que lhes o prioll mandou e se foram fora da villa (*Cond.* 4); El-rei... mandou... chamar o infante, e elle veiu e entrou (*Pedro I.* 91); Os outros quiseromlhe dar mais feridas, e o Meestre disse que estivessem quedos, e nehuñ foi ousado de lhe mais dar (*João I.* 22); e preguntou Pirus, como avya nome aquella serra e disseronlhe que avya nome a serra do Sol (*CG* 34, 23); e pediu logo seu Salvador e adusserom-lho (*Dem.* 206); E Rotas, quando o vyo, ouve medo delle... e rogouho que lhe nom fizesse mal... E o usso homyldousselhe logo (*CG* 36, 17) etc.

⁽¹²⁾ E os mouros teveron por ben d'estaren quedos e que os cristaãos os fossem cometer. E a dom Sancho... prougue muyto d'esto (*CG* 327, 25); jazia en ella huñ dragon muy grande. E elle, quando o vyo, ouve delle grande medo e rougoulhe que... E o dragon tomou tal amor com elle que... (*CG* 36, 10); E os do paaço foram todos com eles... E quando a rainha viu ca el-rei levava Galaaz pola mão, saiu ela... e el-rei disse a Galaaz (*Dem.* 60); Esto dizia o

Em seguida são aqui de mencionar casos em que as acções ligadas por *e* apresentam diferentes aspectos temporais (cf. acima):

E porem pobrou hũa cidade ao pee do monte Cayo e pobrouha de hũas gentes que com elle veheram de Grecia; e huũs delles erã de Tiran e os outros de Anssona e porõ pos nome aa cidade Tirassona e oje em dia lhe chamã Taraçona (CG 29, 6) (13).

Às vezes, tratando-se duma correlação, é intercalada entre A e B uma circunstância determinando a reacção do sujeito B, por meio duma ligação por *e*:

a raynha disse contra dõ Nuno Alurez que ella o queria armar de sua mão e nõ queria que doutras mãos tomasse armas. E dom Num Alurez assy como era moço era muy vergonhoso e missurado. E quãdo ouvio o que a raynha dezia, respõdeo (Cond. 5) (14).

Finalmente pode mesmo faltar na troca do sujeito a nomeação do segundo sujeito quando este já appareceu antes como complemento:

E foyse Rotas con Tarcos e casouho con sua filha e ouve della dous filhos (CG 37, 12);

abbade... nõ sabendo o abbade que era... e disselhe Panunção que lhe prazia de falar cõ aquel frayre spiritual, e chamou o abbade o monge Agapito (Eufr. 362); e el-rei, por cumprir justiça, mandou-o enforcar, e ia a mulher e os filhos carpindo traz elle (Pedro I, 41); O Meestre moveo dalli pera huũ grande eirado logo muito açerca, e a Rainha começou de dizer (João I, 23); mandarom bailar meu sobrinho... o baile mourisco... e espantou-se El-Rey do seu bailar (L. d'A. 27, 13) etc.

(13) *E trouxe consigo huũ grande sabedor... que avia nome Allas e este nome avya elle guanhado por que morava muyto no monte Allac... e este monte he a par de Cepta (CG 19, 16); E achou em hũa terra... satenta pias... e jazian em terra e en elles eram scriptos todollos saberes (CG 35, 9); E veo a ele a abadessa com quatro donas e adusse consigo Galaaz e Galaaz tam fremosa cousa era que maravilha era (Dem. 39); E chegaram lhe n'esta sezão suas respostas. E a letra do papa dizia assim: (Pedro I, 20); a dita quinta feira... se foi o Santo Padre aa Igreja de São Pedro... e o Emperador estava já na Igreja ante que o Papa fosse (L. d'A. 6, 4) etc.*

(14) *...e mandoulhe dizer (a Muça) que lhe daria passagen... E Muça era vassalo de Miraamolim e nõ quis fazer rem (CG 322, 16); E desta vez fallo o prioll padre de dom Nunalurez a elrey dom Fernãdo e lhe pedio por merçe que tomasse dom N. seu filho por morador em sua casa. E elrey prezava muyto e amava o prioll e por elle amava muyto seus filhos... e foy muy ledo de lho tomar por morador (Cond. 6); (Nunalurez) mãdou retar Johã d'Ançores... decrarandolhe per sua carta... que se queriã cõ elle matar dez por dez. E johã d'Ançores era hom de grã coraçõ e logo ledamente recebeu ou acceptou a desaffiaçõ (Cond. 22) etc.*

E (Eufemiano) achegouse a el e descubryoulhe a fase... E tijinha na mão hũ scripto (*Alex.* 50, 26) ⁽¹⁵⁾.

A origem desta parataxe da prosa é praticamente desconhecida, e também não cabe no presente curto estudo aproximarmos mais dela. Na maior parte das vezes, a ordenação por *e* é explicada, com recurso ao latim, como sendo popular ⁽¹⁶⁾. Contra esta suposição opõe-se o facto de que no estilo paratáctico de autores latinos, especialmente dos autores mais antigos bem como na linguagem familiar latina, o assíndeto é apontado como característico ⁽¹⁷⁾. Isto é também válido, o que para nós é importante, para a linguagem dos primeiros cronistas que só raramente usam o *et* e o *-que* ⁽¹⁸⁾. Naturalmente, também a linguagem popular usa o *et* ⁽¹⁹⁾, mas os exemplos indicados por Hofmann como substitutos da hipotaxe, referem-se quase todos ao latim tardio (*Vitae patrum*) ⁽²⁰⁾. Isto conduz-nos na direcção do estilo bíblico. Só aí achamos uma tal frequência de parataxe com *e* como a que é característica dos primeiros textos medievais em prosa ⁽²¹⁾. Todos os exemplos que acima foram citados, deixam-se inúmeras vezes

⁽¹⁵⁾ *E pos* (Hercoles) *ainda em cima hũa ymagen de pedra e tiinha a mão contra ouriente e tiinha escripto ãna palma:* (CG 20, 22); *E os cavaleiros... foram a ele... e acharom que lhe saia pela boca e pelas nareces chama de fogo... e tiinha em suas mãos umas letras* (Dem. 47); *E el-rei disse a Lançalot: «Don Lançalot,...» E quando esto ouviu, houve mui grande vergonha* (Dem. 49); *E fez Agapito todo o que lhe mandou o padre... e meteo Esmerado na çella... e ally estava ãs horações* (Eufr. 361) etc.

⁽¹⁶⁾ Cf. Lerch, *Hist. fr. Syntax I*, p. 56; v. Wartburg, *Évolution et structure* (1958), p. 104-5; Brunot, loc. cit.

⁽¹⁷⁾ Cf. Stolz-Schmalz/Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* ¹, 1928, pp. 653, 809, 811; J. B. Hofmann, *El latín familiar* (trad. J. Corominas), Madrid 1958, p. 166.

⁽¹⁸⁾ Cf. Marouzeau, *Traité de styl. lat.* p. 219 s.

⁽¹⁹⁾ Assim p. ex. o tipo de análise verbal acima apontado pertence já ao latim arcaico (*ibo et cognoscam*), cf. Leumann-Hofmann, *op. cit.* p. 661 h. Também o *e* adversativo é naturalmente conhecido no latim (sem que Hofmann chame a atenção para o carácter também retórico desta construção; cf. p. 660 d).

⁽²⁰⁾ Cf. Leumann-Hofmann, *op. cit.* p. 661 h. Cf. ainda Svennung, *Lat. Nebensätze ohne Subordinationswert*, in: *Glotta* 22, 1934, pp. 170, 175, 190.

⁽²¹⁾ Ao lado de *et*, conhece a Vulgata naturalmente *autem* em analogia com o grego *de*, cuja significação adversativa é porém inteiramente aplanada. Também nos nossos textos, *mas* tem muitas vezes a significação de *e*, cf. CG 18, 12; 21, 20; 27, 16; 29, 5 etc.

comprovar pela Vulgata. A estrutura vertical do estilo bíblico, sobre o qual Erich Auerbach, em *Mimesis*, chamou a atenção na interpretação da passagem agustiniana, está em íntima ligação com o estilo narrativo da prosa medieval. Ainda no seu último livro sublinha Auerbach a importância da Bíblia como obra historiográfica: «Die Bibel... ist geschriebene Geschichte; sie wurde seit der Ausbreitung des Christentums von sehr vielen, ja von allen gelesen und gehört. Sie formte ihr Geschichtsbild und ihre moralisch-ästhetischen Vorstellungen» (22). A prosa românica historiográfica da idade média é orientada pelo estilo bíblico (23).

Ora, se é mais que evidente pela sua frequência a ligação das frases por *e* nos nossos textos, não é exclusivamente empregada, como também o não é na Bíblia. Um apanhado da sucessão épica para a formação de episódios e cenas, quer dizer, para a ordenação horizontal, é de notar em todos os textos, em minoria (o que é compreensível de acordo com o que dissemos) na historiografia secular, bem como na religiosa (24) (crónicas e vidas de santos), e mais forte na *Demanda do Santo Graal* (25). Não é raro o encadeamento de anterioridade por meio duma oração subordinada temporal (*depois que, quando ouve feito esto*), muitas vezes na forma pesada da catena (26), na qual se deve talvez ver uma reacção contra a ordenação isoladora do conteúdo através de *e*. Frequentemente há ordenação com base em advérbios como *entam, nisto* etc., mas na maioria dos casos uma anteposição de *e*. O caso da formação duma autêntica «perspectiva do parceiro» quase

(22) *Literatursprache und Publikum i. d. lat. Spätantike und i. Mittelalter*, Bern 1958, p. 43.

(23) Também para um importante ponto de vista chamou a atenção Menéndez Pidal numa pequena nota: a «inhabilidad para el paso de la narración en verso de los juglares, a la narración prosaica de la historia» (loc. cit.)

(24) Cf. sobre tudo também a tradução em português medieval do Velho Testamento do séc. XIV (*Collecção de Inéditos Portuguezes dos seculos XIV e XV*, vol. II, ed. Fr. Fortunato de Boaventura, Coimbra 1829), que nós não tomámos em consideração por faltar o original latino (texto abreviado).

(25) Também o romance cortês em prosa pode ser considerado como estando numa relação de dependência da historiografia, cf. para isso Tiemann, *Rom. Forsch.* 63, 1951, 309 (crítica do livro de Brummer).

(26) ...e joysse pera Galliza. E depois que allo joy... (CG 23, 25); e virom e seer uñ cavaleiro... E siia pensando tanto que... E u siia assi pensando, deu ãa voz (Dem. 47); E disse... «E depois que esto disse, partiosse (Eufr. 360) etc. (muitas variantes desta construção).

nunca se verifica ⁽²⁷⁾. Embora a passagem da acção A para a acção B se faça mediante o gerúndio e a oração temporal (como é natural, principalmente com verbos de percepção ⁽²⁸⁾), na maior parte das vezes não se realiza nenhuma mudança de registo na perspectiva, mas sim uma continuidade sem quebra *E quando B. ouviu, E B. ouvindo, E estando A... chegou B...* A coordenação assindética alarga-se pouco a pouco a partir dos pronomes pessoais reflexos e demonstrativos, que nos primeiros textos já se encontram com alguma frequência em posição assindética (a posição inicial de nomes próprios e verbos é todavia rara ⁽²⁹⁾). Sobre esta base podem formar-se cenas em casos isolados, como p. ex. na *Demanda* (37):

Ela foi logo pera el e salvou-o. Ela tanto que a viu recebeu-a;

El-rei, como os viu, tomou gram prazer... e começou-os de perguntar, como fôra aquillo. Elles, pensando que longa criação e serviço... o demovesse... começaram de negar... Elle que já sabia de que guisa fôra disse que... Elles em negando, viram que el-rei queria pôr em obra o que lhe por palavras dizia, confessaram tudo... e el-rei, sorrindo-se disse (*Pedro I*, 32).

Este último exemplo mostra também a separação dos aspectos: os feitos não relevantes no sentido épico ficam neutralizados (*pensando, que sabia*), os mundos épico e intelectual estão já diferenciados. A tendência para esta separação dos aspectos conduz por vezes a construções com abundância de orações relativas a que se poderia dar o nome de ultracorreções:

e de nenhuma houve filhos, salvo de uma dona natural de Galliza *que* chamaram Dona Thorez *a que* pariu um filho *que* houve nome D. João *que* foi mestre de Aviz em Portugal e depois rei... *o qual* nasceu em Lisboa (*Pedro I*, 16) ⁽³⁰⁾.

⁽²⁷⁾ Na *Demanda* a narração muitas vezes continua com *Entam* após discurso directo (cf. 38; 40; 43; 46 etc.). Também diálogos são aqui já construídos assindeticamente (com *disse X* posposto), cf. por um lado 38-9 e por outro 40. Na *Eufrosina* também surge um *Disselhe*: assindético em câmbios rápidos de interpelação e resposta.

⁽²⁸⁾ Cf. St. Lyer, *Syntaxe du gérondif et du participe présent dans les langues romanes*. Tese, Paris 1934, p. 48.

⁽²⁹⁾ Cenas como a seguinte, são antes de Fernão Lopes bastante isoladas: *Quando Galvaam esto ouviu, leixou-se correr a ele e derom-se tam grandes lançadas que as lanças voarom em peças e eles cairom em terra... Galvam foi mal treito... Patrides nom era tam mal chagado... Ergerom-se ambos... Er meterom ambos maãos aas espadas e ferirrom-se* (Dem. 184).

⁽³⁰⁾ E estava hí huũ homem boõ que era seu primo que avia nome Anri-

Fernão Lopes apresenta sem dúvida um grande progresso na formação de episódios; especialmente na *Crónica de D. João I* encontram-se cenas em maior frequência:

A rainha espantada... levantou-se...; os outros a pressa olharom per amtre as portas... A Rainha quando esto ouvio, ouve gram temor, pero disse... Os outros que hi estavom... quando isto virom... nom ousavom sahir... Joham Gonçallves... qando esto vio, começaram fugir ell e os seus... O Meestre moveo dalli pera huñ grande eirado... e a Rainha começou de dizer (*João I*, 22)⁽³⁾.

Uma vez que a formação de episódios por meio de assíndeto atinge tão grande progresso que se poderia falar duma o p o s i ç ã o : ligação com e / assíndeto, pode a ordenação com e ser estilisticamente utilizada pelo autor. É o que faz F. Lopes na cena em que o mestre de Santiago é assassinado pelo rei (*Pedro I*, 86). O rei mandou-o chamar a Sevilha. O mestre chega sem nada pressentir: *Nisto chegou Dom Fradarique... O mestre disse... O mestre partiu-se* (para a sua pousada, depois da recepção pelo rei). Ao passo que o seu desconhecimento da situação é expresso por assíndeto (ele vai para o rei, por assim dizer, de viseira levantada), este último não se mostra como adversário: *E el-rei o recebeu mui bem... E el-rei... disse*. Quando o mestre, avisado, entra em suspeita, passa pela primeira vez como sujeito para depois de e: *e elle começou de tornar pera el-rei, pero espantado receando-se muito. E como ia entrando pelas portas dos paços e das camaras, assim ia cada vez mais desacompanhado... E estiveram à porta ambos* (ele e o mestre de Calatrava). O rei manda-o prender, mas o mestre liberta-se e foge: *O mestre ficou espantado... e desenvolveu-se*, sem, porém, poder escapar ao destino simbolizado pela ordena-

que (CG 312,6); e pensou como o mestre avia hñ filho que muyto amava que chamavã JohamAnçores que era muy boñ cavalleyro (Cond. 21) etc. — Cf. também as conexões relativas Cond. 31.

Ao lado disto, surgem naturalmente muitos casos, em que só em parte se estabelece a relatividade: *ficou... com huñ ayo que chamavam Martim Gonçalves... que era huñ boñ escudeyro, e era jirmão da madre de Nunalurez, que depois foy huñ muy honrrado cavalleyro* (Cond. 6); *tomou a corôna menor e pôs-lha na cabeça, estando o Emperador ante elle em joelhos; e entam lhe beijou o pee e a mam* (L. d'A. 12, 1) etc.

(³) *A gente começou de sse jumtar a elle... Taaes hi havia que... Delles braadavom por lenha... Outros sse afficavom pedimdo escaadas. Huñas viinham..., outros tragiam... De cima nom minguaava quem braadar... Entom os do Meestre... disserom* (25); *Silvestre Esteevêz... O Bispo...* (28) etc.

ção rápida e—e—e: e *houve-se no curral*; e *quis tirar a espada...* e *foi sua ventura que não ponde...* Os archeiros ferem-no: e *caiu em terra morto*. O rei tem o seu plano realizado, sai vitorioso e aparece pela primeira vez em posição de sujeito assindético: *El-rei, quando viu o mestre jazer em terra, saiu...*

Na cena seguinte, é descrito o assassinio do camareiro-mór do mestre. Aqui ordenam-se com *e* as frases ligadas ininterruptamente; o suceder épico é, comparado com a cena precedente, de menor importância. Não há construção de episódios (³², ³³).

Termino com uma breve observação sobre o *Clarimundo*, a *Menina e Moça* e o *Palmeirim de Inglaterra* (³⁴).

No *Clarimundo* mudaram-se essencialmente as coisas. A «perspectiva do parceiro» é observada na maioria dos casos (³⁵), e também a reacção com os verbos correlativos já não é expressa através de *e* (³⁶). Também Barros utiliza o efeito estilístico que pode ser logrado pela ordenação *e — e — e* (³⁷). São muito frequentes no *Clarimundo* as construções gerundivas (³⁸), que, contudo, em oposição às orações temporais correspondentes, são quase sempre ligadas por *e* (*Quando B ouviu*, mas *E B ouvindo*). Ocasionalmente é de notar a mistura dos aspec-

(³²) Há pouco, fez D. Schellert justas observações acerca da ordenação por meio de *e* (*op. cit.* 26 ss.). Pode-se pôr em confronto com a sua tese da perspectiva pessoal e perspectiva fatalista (SP/PS), inspirada pela tese de Harri Meier, a oposição: assindeto/ordenação com *e* (se tal oposição existe) que me parece mais proveitosa para a interpretação. A diferença entre *e disse el-rei* e *el-rei disse* é a meu ver menos relevante que a entre *El-rei disse* e *E el-rei disse* ou *E disse el-rei*.

(³³) Cf. p. ex. a cena com Affonso Madeira (Pedro I, 37 ss.): depois de ultrapassado o ponto culminante, a castração de A. M., o fim do herói é reduzido, por assim dizer, ao seu esqueleto épico (*E pensaram A. M. e guareceu e engrossou em pernas e corpo e viveu alguns annos engelhado do rosto e sem barbas e morreu depois de sua natural morte* (39)).

(³⁴) João de Barros, *Crónica do Impêrador Clarimundo*, vol. I, ed. M. Braga, Lisboa 1953; Bernardim Ribeiro, *História de Menina e Moça*, ed. D. E. Grokenberger, Lisboa 1947; Francisco de Moraes, *Palmeirim de Inglaterra* vol. I, ed. G. de Ulhoa Cintra, São Paulo 1946.

(³⁵) *A condessa...* O conde (74, 1, 12); *A dona...* Narfastim (81, 8, 14); *Quando Drongel ouviu...* Narbote... (87, 28; 88, 1); *Fainama...* Um daqueles escudeiros... Grionesa... Milina (96, 21, 26; 97, 5; 98, 1) etc.

(³⁶) Sempre com *responder* que também é intercalado em diálogos, como já antes *disse X* (cf. anot. 27): *Nunca Deus queira, respondeu a condessa* (75, 27) etc.

(³⁷) Cf. 73, 6 ss.

(³⁸) Cf. 71, 5 (quatro gerúndios numa frase).

tos ⁽³⁹⁾ e mesmo a continuidade em linha única sem nomeação do novo sujeito ⁽⁴⁰⁾.

São interessantes as coisas na *Menina e Moça*, porque os três manuscritos muitas vezes não concordam. O excessivo apanhado através do assindeto em F (*vio que elle era em estado de morte, começou de chorar* 27,13) que a meu ver deve ser considerado como uma reacção, é mitigado em M pelo *e*: *E vio... e começou*, mesmo em verbos expléticos (...*olhou, vio o hirmão fazer* 31, 11; em M+E: *olhou e vio*) ⁽⁴¹⁾. E também em construções gerundivas opõem-se quase sempre M e E a F ⁽⁴²⁾. Por outro lado, em M e E as frases estão ordenadas por assindeto, quando advérbios como *entam*, *enfim* etc. estabelecem a ligação (*e levantou entam Belisa... hũa manga*; M+E: *levantou.*) ⁽⁴³⁾. Um exemplo característico para os nossos textos mais antigos é apresentado por M e E perspectivicamente (*achou hũa menina e chorava* 38, 17; M+E: ... *que chorava*). Por vezes, é também produzida a «perspectiva do parceiro» que, facto curioso, não é sempre observada neste texto com pronomes pessoais ⁽⁴⁴⁾. Resulta a impressão de que E e M apresentam um texto mais equilibrado do que F.

No Palmeirim finalmente, a ligação medieval por meio de *e* é quase inteiramente abolida. O relato histórico desenvolveu-se no sentido do estilo narrativo.

⁽³⁹⁾ ...*chegaram à Floresta Combalida e chamava-se assim, porque...* (96, 2); *entre algumas turcas... eram três filhas... E a mais velha... vinha prenhe... e... pariu um menino* (71, 23); cf. também a intercalação duma passagem moralizante: *E isto é mui próprio em nos...* Depois de novo mudança para a narração: *E estando ambos...* (75, 1).

⁽⁴⁰⁾ *Isto dizia este coitado com muito temor, porque vinha pelo caminho um cavaleiro... e quando o viu estar naquele pranto, perguntou-lhe (o cavaleiro) 88, 15; (el-rei) soltou da mão a Bronai, porque assim chamava ao nebri por causa de quem lho mandara. E tanto que pôs os olhos na garça... subiu direito (o nebri) 66,19* etc.

⁽⁴¹⁾ Cf. ainda 34, 13 *Elle vio que sonhara..., lhe perguntou que cousa fora esta (E: E elle vendo que sonhara... perguntou).*

⁽⁴²⁾ *Achando-o jaa lançado no chão 27, 13 (M+E: e achando-o); Cercando os seus olhos 28,5 (M+E: E çarrando); E apeando-se... foi correndo para elle, lançando seus toucados em terra começou a hir 31, 13 (M+E: e lançando); Neste mesmo tempo ouviu a donna honrrada chorar... cuidando o que era atenton 38, 15 (M+E: e cuidando)* etc.

⁽⁴³⁾ *E nisto chamou o escudeiro 33,6 (E: Nisto); e enfim foi assim a desaventura 37,20 (M: Enfim); e tomando-a entam nos braços (M: tomando) 38, 17* etc.

⁽⁴⁴⁾ (fala Lamentor). *E ella... se chegou pera elle dizendo-lhe 35, 12 (E: Ella).* Em outros casos concordam F, M e E (33, 8; 33, 17 etc.).

Nas anteriores investigações sintácticas foi apontado como popular o fenómeno da parataxe com *e* (cf. acima). Pondo de parte o facto de que nos nossos textos aparecem períodos perfeitamente construídos (cf. os prólogos das diferentes crónicas, esp. da *CG*), poderia perguntar-se, se o alargamento do asindeto não é o resultado da evolução da fala popular para a linguagem culta. Mas creio que o problema é assim falsamente apresentado. Ele não é de ordem sintáctica (no sentido da gramática positivista): a perda da perspectiva vertical na horizontal através da formação de episódios é um problema de estilística e de história literária.

DISCUSSION

Interventions de MM. M. MARTINS et H. MEIER.

M. MARTINS (Lisbonne) reconnaît l'influence du style biblique, mais croit qu'il y a aussi quelque chose d'un style, pour ainsi dire, *enfantin* chez les anciens prosateurs portugais.

H. MEIER (Bonn) n'est pas du même avis. Il pense que ce n'est qu'un préjugé qui nous porte à croire que le Moyen-Âge était primitif, *enfantin*. Il préfère expliquer les faits de la prose médiévale au moyen d'autres raisons.

SUR QUELQUES PROBLÈMES DE LA SYNTAXE FRANÇAISE

MORITZ REGULA

(GRAZ)

I. Phénomènes de la rection

1. *changer*: a) *Il change de visage*: construction du *totum cum parte* ou construction personnelle du verbe moyen avec une «retouche». Cp.: *Elle est jolie de visage* ⁽¹⁾.
b) *Il change d'avis* = *il fait un changement d'avis*. Le prépositionnel (= objectoïde) ⁽²⁾ est *complément de limitation*.
c) *Je me change* (= *je change d'habit*): construction du *totum pro parte* ou de la *persona pro re*. Cp. *se débarbouiller, se boutonner, se fouiller, se (dé)couvrir; s'expliquer, se confesser, s'oublier, se répéter*, etc.

2. *Il pleut des pierres* s'analyse par: *il fait une pluie de pierres* ⁽³⁾. *Des pierres* est élément sémantique du prédicat analytique. Grammaticalement, c'est une espèce d'*objet interne* complétant ou spécialisant la signification du verbe. *Des pierres pleuvent* (= *tombent dru, à foison*) contient un *déterminatif du prédicat*. La même relation existe pour les phrases *Il sonne midi* et *midi sonne*.

II. Les constructions *changer, convertir, transformer qch. en qch., passer à l'état de qch.* nous

⁽¹⁾ Cp. en latin: *bellus es arte* (Martial). *Orator suavis est voce*.

⁽²⁾ Terme créé par Karl v. Etmayer.

⁽³⁾ En latin il y a, à côté de *pluit lapides* ou *lapidibus*, forme analytique du phénomène, la forme synthétique *lapidat(ur)*.

conduisent aux chapitres de la syntaxe qui demandent une réforme radicale. Dans le *Lexique de la Terminologie Linguistique* J. Marouzeau qualifie le prépositionnel «d'instrumental prédicatif», conception inexacte. C'est plutôt un *prédicatif de résultat*. La locution: *faire d'une mouche un éléphant* renferme, par contre, deux objets: l'*objet-départ* ou, partant d'un autre aspect, l'*objet de moyen*, et l'*objet-résultat*.

Il faut distinguer soigneusement le *circonstanciel* d'avec le *prédicatif*, l'*adverbial* et l'*objectoïde*. Ces deux derniers membres de la phrase déterminent exclusivement le *verbe*. Sous les *adverbiaux* se rangent la *détermination qualificative* (*chanter bien, courir à toutes jambes, à qui mieux mieux*)⁽⁴⁾, l'indication d'intensité, de grade ou de mesure (*donner furieusement dans le marquis; s'incliner très profondément; avancer, retarder de deux minutes*), de manière (*s'habiller à l'anglaise*), de moyen ou d'instrument (*peindre à l'huile; couper avec la faucille*). Le *circonstanciel* exprimant les rapports plus ou moins statiques de lieu, de temps, de concomitance, de cause, de condition, de concession, de but, de conséquence détermine des faits accessoires en connexion avec le contenu de la *proposition entière*. En outre, il y a encore différentes formes d'appréciation subjective (*généralement parlant, au point de vue politique, pour comble, heureusement*, etc.) et des parenthèses, les unes comme les autres étant de second plan. Prenons avant tout le *prédicatif*, membre de la phrase le plus méconnu.

Dans la phrase: *Les heures s'envolent rapides* J. Marouzeau considère l'emploi de l'adjectif comme énullage. Mais sous ce terme on entend surtout une figure poétique qu'on appelle aussi *traiectio epitheti*. Mais dans ce cas, il ne s'agit pas d'un substitut, mais d'une forme plus expressive que ce n'est l'adverbe abstrait⁽⁵⁾. Grammaticalement, *rapides* est un *prédicatif*. Met-on une virgule devant l'adjectif, on a affaire au *prédicatif libre* en fonction de *retouche*. D'après Kr. Sandfeld ce serait un *prédicat indirect*, qu'on pourrait aussi qualifier de *prédicatif périphérique*, p. ex. *H o n t e u x de son échec, il se tut. — Le maître,*

(4) Syntaxe pittoresque: La duplication de *mieux* — *mieux* au carré — peint l'action de dépasser.

(5) Remarquer le sens concret du neutre des adjectifs dans les combinaisons que voici: *peindre fade et mou, penser universel, agir humain (=en homme), sonner sec et féroce*, etc. Les adjectifs fonctionnent comme *objets internes*.

généreux, pardonna. — *Mon ami, médecin*, ne pouvait autoriser ce voyage. Marouzeau parle d'une apposition circonstancielle. Mais *généreux* est plutôt *prédicatif* détaché indiquant l'état du sujet. Le prédicatif peut, dans certaines circonstances, se rapporter au complément d'objet, p. ex.: *Présente, je vous suis, absente je vous trouve*. Le fait seul que le héros dit ces paroles, nous fait conclure le juste rapport des prédicatifs antithétiques. La compression de sens la plus hardie faite par un prédicatif libre nous est donnée par le célèbre vers de Racine: *Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?* L'analyse de cette admirable architecture spirituelle serait: *Quoique tu fusses inconstant, je t'aimais. Qu'aurais-je fait, si tu avais été fidèle?*

Avec une préposition: *parler en maître* = *parler en qualité de maître*, *agir en père*, locution qui peut signifier aussi *agir paternellement*. Dans ce cas, il s'agirait d'un adverbial. — *Elle arriva en courant*: attitude du sujet, par conséquent prédicatif. Mais: *Je me suis fatigué en courant* (= à force de courir): adverbial instrumental. *Je me suis enroué en criant* = *je me suis égosillé* (aphoné). Il existe un prédicatif condensé qui indique un état passé: *De pâtre* (= autrefois pâtre) *il avait glissé brigand* (V. Hugo) (*). *Si joyeuse autrefois*, elle était devenue grave (P. Louys, *La Femme et le Pantin*). *Autrefois économe et sobre*, il s'émerveillait lui-même de ce changement (A. France, *Crainquebille*) (**).

Il y eut mainte larme de versée: avec accord secondaire. — *Vous n'êtes pas, je pense, de ces commis voyageurs de Paris qui lisent leur journal de couchés* (J. Aicard, *Les deux Stablazaires*) (***). *De tout le mois de mars, nous n'eûmes pas un jour de bon*. — *Il eut le visage allongé*.

(*) Cp. L. Adloquor.. amicos, qui modo de multis unus et alter erant (Ovide, *Tristia*, III, 19).

(**) Cp. L. Marius. magnus et clarus antea, maior atque clarior haberi coepit (Salluste, *bell. Jug.* 92, 1).

(*) Ce *de*, qui conduit au *de* adverbial, provient du provençal, où il sert à styliser les expressions adverbiales de l'attitude de corps, établit le passage vers les cas où la formule: avoir+objet IV+part. passé a la valeur d'un passif, p. ex.: *Il eut la mâchoire fracassée*. A distinguer la formule: avoir+nom d'action comme composant sémantique, tour qui remonte probablement à Flaubert. Il exprime l'immédiat et l'inattendu du fait, tout en soulignant l'attitude passive du sujet: *Il eut un sourire, un cri, un regard désespéré, un geste vague, un moment d'hésitation*, etc.

Le prédicatif peut aussi prendre d'autres formes. *Elle est à la cuisine, qui fond* (=fondant, à fondre) des balles (Mérimée, *Colomba*). *Tout le monde est sur le balcon, à guetter* (A. Daudet, *Le Photographe*). *Tout le jour il est là qui travaille*. — *Mon ami tu es là que tu te promènes* (A. Karr, *Le Ruisseau*) avec le relatif analytique (*). — *J'avais le cœur gonflé et le sang qui me bouillait dans le cerveau* (E. Souvestre, *Le Philosophe sous les toits*) avec dissimilation syntaxique. — *Je le vois qui court* (=courant ou courir). L'origine de la relative prédicative s'explique, d'après Gamillscheg, par le besoin d'écarter l'équivoque dans des cas comme: *Je le vois peindre, je l'ai vu(e) dessiner*.

L'infinitif de narration, ellipse de signe grammatical, est peut-être aussi un prédicatif, qui peint un tableau: *Et toute la diligence de rire* = *voilà toute la diligence riant* (qui riait, à rire). La préposition *de* sert de tentative modeste de grammaticalisation, tout en affaiblissant la pesanteur de l'infinitif.

III. Parcourons encore les divers cas de la *retouche*, qui, en général, sont marqués par une rupture de phrase. *J'ai une nouvelle, grande* (R. Bazin, *Une grande nouvelle*): épithète détachée. — *Du lièvre — y en a-t-il du lièvre* (Maupassant, *Hautot père et fils*): construction apokoinou. — *Je le crois sacrebleu bien, qu'il ne puisse tenir sur ses jambes. Vous lui avez mis les deux pieds dans la même jambe..* (G. Courteline, *Le petit Malade*). Le subjonctif marque tout simplement le sujet psychologique indiqué par le pronom personnel antécédent et la virgule. Dans l'ordre inversé, la subordonnée garde son rang de «thème»: *Qu'il ne puisse tenir..., je le crois*. Dans l'un et l'autre cas, la réalité est impliquée, par conséquent, de valeur secondaire: de là le mode de prise de pensée ou d'envisagement.

Que j'en trouve encore une, de montre (Courteline, *Le Commissaire est bon enfant*, 4). *De*, mot-fonction, symbolise la pensée grammaticale en explicitant le rapport entre l'article isolé et son nom. Dans des constructions du type: *un drôle de médecin, ce fripon de valet, un amour de petite chèvre, cette diable de musique*, etc. il y a généralisation du sujet déterminatif (à analyser: *un drôle qu'est un médecin* dont la qualité est énoncée. Il faut

(*) Cp. it. *Aida era nell'orto che coglieva l'insalata fresca*, analysé par St. Skerlj.

y rattacher l'expression affective: *Pauvre de moi!* esp.; *Desdichado de mí!* — Un autre genre de retouche se rencontre dans la phrase contemplative: *La jolie petite fille que c'est* (Molière, *Don Juan*, IV, 3) = *Quelle jolie petite fille!* Cp. la formule affective: *mot prédicatif + que + forme définie de être: Maraudeurs que vous êtes!* A la fine analyse grammaticale, rythmique et stylistique de St. Škerlj dans son étude: *Osservazioni sul carattere, popolare o dotto che sia, dei costrutti del tipo «giunto che fu», «bello com'è» e simili* nous voudrions ajouter l'explication psychologique de ces tours. Le sujet parlant qui veut souligner la conformité de son expression avec la réalité retouche la mise en relief phonative par la forme explicite de l'espèce-d'être.

IV. La locution *valoir son pesant d'or* nous amène directement aux *permutations* ou *inversions syntaxiques*, qui prennent toutes sortes de rapport. C'est qu'elle suppose la pré-forme *valoir son or pesant*. Grevisse explique *vaillant* et *pesant* dans les archaïsmes *dix livres pesant*, *n'avoir pas le sou vaillant* comme espèces d'adverbes équivalant à peu près à «*en poids*», «*en valeur*». Mais on pourrait aussi admettre que le gérondif substantivé figure comme *complément direct*, tandis que les indications de valeur ou de mesure fonctionnent comme *sous-objets internes*.

Les combinaisons: *du plat de sabre*, *du tranchant de la main*, *à ras de bord*, *au ras du sol* (:à rase terre), *à étanche d'eau*, *à vau-de-route*, *à couvert* (à l'abri) *de l'indigence*, *à sec de toile*, *au plus fort de l'hiver*, *à changé de visée*, *du meilleur de mon âme* (cœur), *à moins d'une livre* tirent leur origine de la substantivation du déterminatif primitif, p. ex. *au couchant du soleil* < *au soleil couchant* ⁽¹⁰⁾. Autres formes de permutation: *Les chiffres, ça me connaît* ⁽¹¹⁾; — *rien ne lui profite*, *réussit: Il ne profite, réussit à rien*. — Le type: *Je voudrais que je ne (le) pourrais pas* = *quand même je*

⁽¹⁰⁾ La variante *au soleil couchant* appartient au phénomène du *concrétisme*, qui se révèle dans les expressions *c'est mon rêve accompli*, *dès la nouvelle connue*, *après la paix conclue*, *depuis toute gosse*, etc. Ces constructions peuvent être regardées comme continuation de la manière concrète de voir des Romains. Cp. *post victoriam reportatam, ante re cognitum* (Salluste, *bell. lug.* 110, 3), etc.

⁽¹¹⁾ L. Spitzer rappelle des locutions telles que: *Ça me tape sur les nerfs*, *ça me pèse sur l'estomac*. Peut-être s'agit-il d'un emploi plaisant de la construction *res pro persona*.

voudrais je ne pourrais pas présente un cas d'inversion syntaxique tout particulier.

Nous croyons avoir démontré que nombre d'expressions appartenant à des secteurs essentiellement différents affectent un «style» créé sur un seul et même principe révélant la direction générale de la «pensée-forme», ce qu'on appelle génie de la langue.

DISCUSSION

Intervention de M. G. FRANCESCATO (Utrecht) et réponse de M. M. REGULA.

QUELQUES PARALLÈLES SYNTAXIQUES ROMANS *

IORGU IORDAN

(BUCAREST)

Résumé:

Il s'agit, tout d'abord, de certaines constructions syntaxiques pléonastiques, p. ex. la reprise du sujet substantival par un pronom personnel ou la reprise des compléments direct et indirect par la forme atone d'un pronom personnel. Dans le premier cas, la construction a ou peut avoir une valeur stylistique bien marquée (p. ex. en roumain, où elle constitue une particularité du langage familier à teinte populaire évidente).

Un autre fait pris en considération c'est l'équivalence syntaxique entre l'adjectif possessif et la forme atone du pronom personnel au datif: à côté de *j'ai vendu ma maison*, on dit (en roumain, en espagnol et en portugais) **je me suis vendu la maison*.

Enfin l'auteur discute l'existence, dans les langues susmentionnées, de quelques constructions avec *de*, qui sont tout à fait pareilles quant à la nuance du rapport qu'elles expriment.

Tous ces faits syntaxiques se sont développés dans chacune des langues romanes en question, indépendamment l'une de l'autre et sans aucune relation directe avec le latin.

DISCUSSION

Interventions de MM. V. BUESCU, B. CAZACU et B. POTTIER.

V. BUESCU (Lisbonne) présente des réserves au sujet de l'exemple: *vine el tata* (= *il vient, le père), quoiqu'on trouve des exemples français sem-

(*) Le texte complet de cette communication a été inclus dans le *Recueil d'Études Romanes* publié à l'occasion du IX^e Congrès International de Linguistique Romane à Lisbonne, Bucarest 1959, pgs. 103-124.

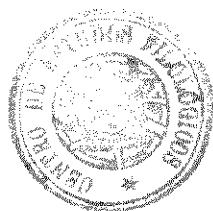
blables. Il s'agit d'un phénomène du langage enfantin. C'est d'ailleurs le seul cas roumain de ce genre que M. Buescu connaisse.

B. CAZACU (Bucarest) rappelle que cette construction se trouve chez Eminescu; elle n'est pas, à son avis, spécifique du langage enfantin.

B. PORTIER (Strasbourg) s'occupe, avec réserve, des relations possibles entre les constructions françaises du type: «Serait-il épaté, le vieux» et les exemples roumains correspondants.

SECTION II

6. LEXICOLOGIE





LA FORMATION DES MOTS CHEZ LES POÈTES HUMANISTES ET LA NORME DU FRANÇAIS

(Quelques types d'adjectifs dans le français du XVI^e siècle)

HALINA LEWICKA

(VARSOVIE)

Les déficiences de la dérivation dans le français moderne sont bien connues (quoi qu'en aient dit Pichon et Bally). Ces déficiences concernent plus particulièrement la formation de l'adjectif dénominatif. De nombreux substantifs, comme *guerre*, *eau*, *soeur* et bien d'autres, n'ont point d'adjectifs correspondants ou, si ceux-ci existent, ils ont un sens spécialisé: tels *aqueux* ou *aquatique* qui ne peuvent être employés que dans des contextes spéciaux, alors qu'ailleurs il faut dire *d'eau*: bain d'eau, cours d'eau etc. Une des raisons invoquées par certains linguistes pour expliquer les déficiences de la dérivation c'est l'éloignement phonétique du primitif et du dérivé (*eau*: *aquatique*), causé par le fait que l'on puise des éléments dans deux langues: français et latin (cf. l'article de Marchand, *Phonology, Morphology, Word-formation*, NM, 1951). Une autre difficulté, non moins fondamentale, vient de ce que Bally a appelé la structure linéaire du français, c.-à-d. le fait que les éléments qui indiquent les rapports logiques sont extérieurs au mot (contrairement aux langues synthétiques). Or, on sait que l'adjectif dénominatif oscille selon le contexte entre deux fonctions: la fonction de rapport (possession, appartenance, origine etc.) qui, dans les langues à flexion, peut aussi être exprimée par des cas (*château royal*=ch. du roi etc.) et la fonction de qualification, propre à l'adjectif primaire (*demeure princière* non pas *d. du prince*, mais *digne d'un prince*, etc.). Ce n'est que dans la mesure où la fonction de rapport est oblitérée que le français moderne peut proprement employer l'adjectif dénominatif. Ailleurs il faut employer un tour prépositionnel *la secrétaire du directeur* et non *la secrétaire directoriale*.

Depuis quand ces règles existent-elles? On croit généralement que ce n'est que le XVII^e siècle qui a établi l'usage moderne, par réaction à l'abus du néologisme pratiqué précédemment. Cependant cet abus n'apparaît que dans certains styles, dans la poésie humaniste et dans la prose scientifique du XVI^e s. Les textes rapprochés de la langue parlée, comme les farces, les sotties et autres spécimens des bas genres présentent dès avant cette époque une toute autre situation.

Je voudrais analyser ici, au point de vue de leur quantité et de leur qualité, les adjectifs dénominatifs en *-eux*, *-in* et *-ien*, tels qu'ils se présentent dans les différents styles de la fin du XV^e et durant le XVI^e siècle. Pour les textes des farces, sotties etc., et autres apparentés, je me base sur mes propres recherches. Pour les poètes humanistes, et le XVI^e s. en général, sur les ouvrages de valeur très inégale de Humpers (J. Le Maire de Belges), Marty-Laveaux, Mellerio, Vaganay, Huguet, Chamard et autres (la Pléiade), Creore (Du Bartas) et, naturellement, F. Brunot.

Parmi les suffixes dont je me suis occupée *-eux* a toujours été productif en français. A l'époque qui nous intéresse on le trouve dans deux sortes de formations: a) mots savants tirés directement ou imités du latin (surtout du latin tardif où abondaient des mots en *-osus* comme *pietosus*, *misericordiosus*, *araneosus* etc., cf. l'excellente monographie d'Ernout); b) dérivés populaires. La poésie humaniste présente une profusion singulière d'adjectifs en *-eux appartenant aux deux groupes*. Il y a cinquante ans environ Vaganay a dressé une liste de mots en *-eux* (ZFSpL, 1908) de la deuxième moitié du XVI^e et du début du XVII^e s. et il en a compté plus de 1500. Malheureusement sa liste contient tous les mots avec la finale *-eux*, de quelque origine qu'ils soient. Ainsi on y trouve des mots où *-eux* représente en réalité *-eur* (nom et adj.) *avant-coureur*, *moissonneur*, etc. avec amuïssement de l'r final, ou bien *-alis* > *-eus*, comme *sempiternelux*, etc. ou encore des mots de toute autre provenance, comme *creux*, *vioux*, et même *deux* (!) etc. En outre Vaganay y a mis tous les mots à préfixes. Leur analyse offre quelques difficultés: p. ex. *incurieux* remonte-t-il à *incuriosus*, ou est-il fait sur *curieux*, *impiéteux* vient-il d'*impiété* ou de *piéteux* avec la particule négative *-in* et ainsi de suite. Après le rejet des cas douteux, il reste encore 1.107 adjectifs en *-eux* (*-osus*) auxquels j'ai pu ajouter 17 mots, glanés ailleurs, en tout 1.124. Sur ces 1.124 mots, 301 sont empruntés aux langues classiques ou forgés artificiellement d'éléments empruntés; parfois il est difficile de dire si l'on a affaire à l'un ou à l'autre cas, p. ex. *brumeux* de *brume* ou du tardif *brumo-*

sus (voir Ernout) et d'autre part *nectareux* — formation française (le latin ne connaît que *nectareus*). Cependant sur les 301 mots savants deux tiers seulement sont de formation récente (XV^e-XVI^e s.). Le reste (823) sont des formations françaises dont 652 formées plus récemment. On voit que les mots dits populaires constituent la plus grande partie des adjectifs en *-eux* de la poésie humaniste. Si l'on passe maintenant aux textes de l'ancien théâtre, on voit au total — 83 adjectifs en *-eux*, dont 22 emprunts ou mots de formation savante et 61 mots populaires. Sur ce dernier nombre l'immense majorité remonte au XII^e ou au XIII^e siècle. On ne relève que 5 ou 6 mots plus récents. Evidemment, on pourrait demander quelle est la dimension comparée des textes humanistes d'une part et des textes plus populaires, que j'ai analysés, de l'autre. Or, je ne pourrais donner que des chiffres très approximatifs. Les textes du théâtre (farces, sotties, moralités etc.) forment un corpus énorme, plus de quatre cents textes que l'on peut évaluer globalement à plus de 400.000 vers (la longueur moyenne est de 1.000 vers). Je ne sais point quel peut être le total des textes dépouillés dans les monographies utilisées. Mais il est un fait que lorsqu'on a affaire à des chiffres de cet ordre, les textes nouveaux n'ajoutent généralement plus grand chose.

Du reste la comparaison statistique n'est pas ici l'essentiel. Ce qui importe beaucoup plus c'est la fonction syntaxique et sémantique de l'adjectif. Celle-ci n'est pas toujours facile à établir, la plupart des auteurs, comme Humpers, Vaganay, Creore ne donnant que des répertoires de mots, sans contexte. L'ouvrage qui fournit encore le plus dans ce sens c'est le Lexique de Marty-Laveaux (qui est d'ailleurs la source principale de Chamard, de Brunot et d'autres).

De même qu'il en est des adjectifs latins en *-osus*, une grande partie des adjectifs français en *-eux* sont tirés de noms abstraits et signifient 'doué de, qui possède un trait de caractère' (*ambitieux, ireux, obli-vieux, avaricieux, honteux, gracieux* etc.). Dans la poésie humaniste ont ce sens: 176 mots d'origine savante dont 117 mots empruntés ou forgés anciennement et 58 mots nouveaux ainsi que 79 mots de formation française dont 39 anciens et 40 nouveaux. Dans les textes du théâtre relativement beaucoup, 48 ou plus de la moitié des 83 adjectifs en *-eux*, sont de ce type (32 latinismes et 16 mots français). Cependant, et ceci est frappant, presque tous ces mots sont attestés en français déjà au XII^e ou au XIII^e s. Il n'y a qu'un mot savant et un mot populaire inconnus avant le XIV^e siècle.

Les autres groupes sémantiques présentent des divergences plus

significatives, sauf un seul qui embrasse les adjectifs tirés des noms de maladies ou de leurs symptômes où l'on peut constater une sorte de parallélisme. En effet, en face d'adjectifs populaires, comme *chassieux*, *foireux*, *farcineux* etc. dont on trouve 16 dans la langue du théâtre, il y a une grande quantité d'adjectifs savants (*catarrheux*, *cancereux*, *ulcéreux* etc.) — toute une terminologie médicale en train de se former au XVI^e siècle. La liste de Vaganay en comporte quelques dizaines, mais assurément des termes très spéciaux n'y sont pas entrés (Vaganay se base essentiellement sur Marty-Laveaux et sur le *Dict. des rimes* de La Noue, 1624). Les mots populaires de ce groupe sont presque tous anciens. Une partie des néologismes ont été formés dans une intention plaisante comme: *napleux*, 'qui a le mal de Naples', ou *matelineux*, 'qui a le mal saint Mathurin ou Mathelin' (saint protecteur de fous). La différence entre les textes du théâtre et les textes d'esprit plus littéraire peut ici être ramenée à la différence entre deux structures phonétiques et morphologiques, celle du latin et celle du français (cf. l'article déjà cité de Marchand).

Dans les autres groupes les différences sont d'un autre ordre. Un groupe très nombreux dans la liste de Vaganay est celui des adjectifs signifiant 'qui abonde en, couvert de...', (sorte de compl. de possession). Il y en a plus de cent (je ne saurais donner de chiffre exact, puisque je ne connais pas le contexte, sauf pour certains relevés en dehors de Vaganay: p. ex. *chapeau plumeux*, 'couvert de plumes', *Liban cedreux*, *Marne l'isleuse* etc. Les textes du théâtre ne contiennent que trois ou quatre mots qui peuvent, à la rigueur, être classés dans ce groupe, comme *breneux*, *pouilleux*, *loqueteux*. Cependant ces mots sont employés surtout au figuré, comme des épithètes méprisantes, ce qui en fait des qualificatifs. Dans d'autres cas, on voit plutôt des périphrases, telles que *plein de poux*, *plein de bren* etc. Ce n'est que dans quelques moralités d'allure plus littéraire qu'on trouve *bruineux*, *ombrageux* (au sens de couvert d'ombre), etc. Un sens rapproché est 'qui porte des fruits'. Chez les poètes de la Pléiade on peut compter par dizaines des exemples du type *chesne glandeux*, *fleureuses moissons*, *germeuse plaine*, *isle fruiteuse* etc. Dans nos textes nous n'en avons relevé qu'un seul: *palme fructueux*, dans une moralité latinisante. Les adjectifs qui indiquent un trait physique caricatural (et qu'on peut traiter également comme des compl. de possession) tels *crineux*, *ma-melleux*, *échineux*, dont Vaganay cite un bon nombre, manquent tout à fait dans les bas genres. Il en est de même pour le groupe qui indique l'appartenance: *odeur bouquineuse* (de bouc), *escaille poissonneuse* (de

poisson) etc. J'en ai dénombré 13 dans la poésie humaniste, et aucun dans les textes du théâtre. Au sens de *complément d'origine* un seul dans la langue poétique *indeux* (cf. ci-dessous les dérivés en *-in* et en *-ien*) et aucun dans les textes du théâtre où les exemples manquent également pour les sens de *compl. de temps* (cf. dans la poésie *aouteux*, *aubeux*, *nuiteux* etc.) et de *compl. de lieu*, cf. *framboise areneuse* — framboise qui croit sur le sable etc. Les textes du théâtre ne contiennent point d'adjectifs indiquant un *compl. de matière*, cf. les poétiques: *marbreux*, *marmoreux*, *massue arbreuse* 'massue d'Hercule faite d'un seul arbre' (Ronsard) etc. Même le groupe qui indique la ressemblance et qui a un sens rapproché des adjectifs qualificatifs, comme *rive argenteuse* etc., dont la liste de Vaganay comporte quelques dizaines, est faiblement représenté dans les bas genres, seuls *lardeux*, 'de la nature du lard', et peut-être *gouffronieux*, difficile à classer. Dans toutes ces fonctions, à l'exception des deux premières (adj. dér. de noms abstraits et indiquant un trait de caractère et adj. tirés des noms de maladies), les textes plus populaires préfèrent se servir du tour prépositionnel.

Les divergences entre les différents styles sont encore plus nettes en ce qui concerne la formation et l'emploi des adjectifs dénominatifs en *-in* et en *-ien*.

En dehors d'un certain nombre d'adjectifs de formation très ancienne, tirés des noms de provinces, comme *angevin*, *poitevin*, *limousin* etc., on ne trouve dans les textes du théâtre que 13 adjectifs en *-in*. Pour la langue poétique je ne disposais point d'une liste dans le genre de celle que Vaganay avait confectionnée pour les adjectifs en *-eux*. D'après les divers lexiques dont je me suis servie (cf. ci-dessus), j'en ai compté 154. Il se peut qu'il y en ait eu encore d'avantage. Selon Huguet, *-in* était le plus usité des suffixes du XVI^e s. pour former des adjectifs. Du reste, ici encore ce n'est point la quantité relative qui importe le plus. Au point de vue de la fonction, les néologismes de la Pléiade indiquent tous un rapport. Ce qui frappe c'est leur caractère contraire à la tendance analytique du français. Je me bornerai à citer ici quelques spécimens des différents groupes, en leur opposant l'usage parlé:

a) sens de *compl. d'appartenance* (fonction du génitif). Ce groupe est le plus nombreux: *plume anserine*, *queue chevrine*, *pied caprin* etc. *peau louvine*, *horlogins appeaux*, *os geantin* (aussi *gigantin*). Mes textes ne connaissent dans ce sens que des tours dans le genre de: *plume d'oie*, *pied de chevre*, *peau de loup*, etc. On a aussi quelques latinismes: *lupin*, *vulpin*, *serpentin* (*langue serpentin*), mais le même texte, la

Farce des langues esmoulues, a aussi *langue de serpent*). Certains adjectifs de ce groupe jouent un rôle de compl. de définition: *gemme adamantine*, *pierre ardoisine* etc.

b) compl. de matière — *cornin*, *marbrin* etc.: *huis cornin*, *colonnes marbrines*, *chambre marbrine*. Les textes du théâtre ne comportent qu'un seul mot de cette sorte — le latinisme *cristallin*.

c) compl. d'origine: *semence titanine*, *abeilline liqueur* et de nombreux autres exemples, en face desquels la langue du théâtre n'offre rien.

d) adjectifs qui expriment la ressemblance: *teint azurin*, *doigts ivoirins*, *dents perlines* etc. Même dans ce sens où la notion de rapport est à peu près effacée et qui se rapproche de celui des adjectifs primaires, nous n'avons relevé dans nos textes que trois dérivés: *damoiselin*, *barbarin*, *feminin*.

Enfin le dernier suffixe, *-ien*, n'apparaît que dans les mots savants. Il est extrêmement productif dans la poésie humaniste. Vaganay a commencé à publier la liste des adjectifs en *-ien*. Malheureusement il n'a guère dépassé les premières lettres de l'alphabet. Or, la seule lettre *A* comporte 209 adjectifs! En face de cette prolifération on a dans les textes plus populaires un certain nombre d'adjectifs tirés des noms de villes et de provinces (*parisien*, *troyen*, *savoisien* etc.) et deux mots héréditaires: *chrestien* et *ancien*. Quant aux fonctions des dérivés en *-ien* de la langue littéraire, ce sont essentiellement les mêmes que pour les dérivés en *-in*, c.-à-d. des compléments déterminatifs de toutes sortes. Ils expriment l'origine: *peuple abramien*, *sang adonien*, le lieu: *île acheronienne*, l'appartenance au sens large: *baïfienne pucelle*, *germe dodonien* 'forêt sacrée de Dodone', plus rarement la ressemblance: *mouches à miel abeilliennes* etc. Inutile de dire que, dans tous ces cas, la langue populaire se sert du complément prépositionnel.

Il est évident qu'en forgeant leurs adjectifs dénominatifs, que ce soient des dérivés entièrement savants ou faits d'éléments populaires, les poètes humanistes introduisaient des usages conformes à la structure plus exactement à la syntaxe latine, en opposition à la structure analytique déjà cristallisée du français. Huguet qui a signalé en passant les latinismes de ce genre (dans son livre *Les Mots disparus depuis le XVI^e s.*) n'a point dit que ces créations étaient propres seulement aux textes d'inspiration humaniste et, plus généralement, savante. Les adjectifs dont j'ai parlé ici ne sont d'ailleurs que l'exemple le plus frappant des procédés pratiqués aussi pour d'autres types de néologismes.

Les textes rapprochés de la langue parlée offrent d'ores et déjà l'usage moderne.

Ainsi, d'une manière paradoxale, le théâtre dans le goût du moyen âge présente, au point de vue linguistique, un stade de développement plus avancé que la langue de la poésie humaniste dont la dérivation fabricative — pour employer un terme de Pichon — était vouée dès l'abord à l'échec. C'est l'usage de la langue parlée qui, un siècle plus tard, va devenir la norme approuvée par les théoriciens de la langue.

DISCUSSION

Interventions de M. B. MIGLIORINI, Mlle. M. PARENT et M. P. IMBS.
Réponses de Mme. H. LEWICKA.

B. MIGLIORINI (Florence) évoque la possibilité que quelques-uns des adjectifs des auteurs de la Pléiade aient été composés à partir d'exemples italiens (*caprin* de *caprino*, par exemple) et pense que les nouvelles formations ont peut-être surgi alors qu'il existait déjà un adjectif de même sens (tels *général*, *générique*, *généreux*).

H. LEWICKA répond qu'il faut effectivement tenir compte de l'influence italienne pour établir les processus de formation des mots employés par les auteurs de la Pléiade; elle a certainement contribué, en particulier, à intensifier la formation des diminutifs (les suffixes *-ino*, *-one*, etc.). Il est néanmoins souvent difficile de dire s'il s'agit d'un mot tiré du latin ou de l'italien: tel est le cas de *caprin*. Chacun sait qu'un adjectif formé à partir d'un radical peut entraîner: 1) la formation d'autres adjectifs du même type, tirés d'autres radicaux (*chevrin*, *louvain*, etc.); 2) la formation d'autres adjectifs tirés du même radical.

MONIQUE PARENT (Strasbourg), après avoir exprimé son estime pour un travail qui apporte tant de précisions sur la formation des adjectifs au XVI^e siècle et sur la différence entre le langage poétique et celui du théâtre comique, demande, à propos de l'observation de l'auteur sur la rareté des *adjectifs ad relationem* dans la langue actuelle, si elle désignerait ainsi, par exemple, le mot *solaire*, dans l'expression *chaleur solaire*.

H. LEWICKA estime que la formation des adjectifs dénominatifs n'est pas épuisée en français moderne. Elle connaît même un regain de faveur, depuis trente ans, surtout dans certains styles plus ou moins érudits. Une de ses élèves a analysé, de ce point de vue, les œuvres de Georges Duhamel, et trouvé des différences très significatives entre les plus anciennes et les romans d'après la dernière guerre.

P. IMBS (Strasbourg) fait observer que si l'on appliquait la même méthode à la langue du XV^e siècle, on aboutirait sans doute à des conclusions plus

favorables à la thèse exposée, car on voit déjà apparaître au XV^e siècle beaucoup des adjectifs du XVI^e.

H. LEWICKA répond qu'on trouve, en effet, dans le vocabulaire du XV^e siècle, de nombreux éléments jusqu'à présent considérés comme postérieurs; elle-même avait pu faire plusieurs listes de dates, permettant de constater que bien des mots, que l'on faisait généralement dater de Rabelais, remontent en réalité au XV^e siècle. Du point de vue de la formation des mots, on peut dire que le XV^e siècle a connu une énorme prolifération de synonymes (*brouillis, brouillure, brouillement*, etc.). C'est le XVI^e qui en a laissé de côté un certain nombre.

LA SIGNIFICATION DU NOM «MARCHE» DANS LA CHANSON DE ROLAND

RITA LEJEUNE

(LIÈGE)

Le mot «marche», provenant du germanique *marka* ⁽¹⁾, est employé sept fois dans la version d'Oxford de la *Chanson de Roland* ⁽²⁾. Il ne s'agit donc pas d'un emploi occasionnel. D'autre part, il ne s'agit pas non plus d'un emploi limité à telle ou telle partie de l'oeuvre. Quatre fois, le mot apparaît dans la première partie, celle qui s'étend jusqu'à la mort de Roland (v. 190, 275, 839, 2209); il est contenu deux fois dans l'épisode de Baligant (v. 3128, et 3168); la dernière partie, celle du jugement à Aix-la-Chapelle, l'utilise une fois (v. 3716).

Avons-nous affaire, avec ces différents emplois, à une notion précise ou bien à une notion flottante du mot?

A en croire l'édition Bédier, c'est la seconde hypothèse qui est la bonne. Sans doute, le maître ne s'est pas prononcé nettement là-dessus, mais le comportement de son édition oriente l'esprit du lecteur.

Voici, notamment, ce que dit, au mot *marche*, le *Glossaire* dressé par Lucien Foulet ⁽³⁾:

«Le mot semble avoir dans le poème le sens de «province» ou de division d'un empire plus vaste; au v. 275, il désigne cet empire-là même». Renvoyant au mot *marquis* («celui qui régit une marche», «marquis»), Foulet, après avoir noté que, dans un cas (v. 3502), *marquis* «peut prendre l'acception très générale de chef», ajoute ceci: «de même que *marche*, l'acception très générale de «province, région».

On aura noté, au passage, l'hésitation de Lucien Foulet, cet excellent lexicographe: «le mot semble avoir»...

Cette hésitation de Foulet est d'autant plus sensible que, si on se rapporte, cette fois, à la traduction de Joseph Bédier, on constate que

⁽¹⁾ Cfr. F. E. W., *Lieferung* nr. 60, p. 552, («frontière; pays de frontière militaire d'un Etat»).

⁽²⁾ Ed. Joseph Bédier, 151^e édition, Paris, 1944.

⁽³⁾ *Commentaires*, t. II, p. 421.

cette dernière n'adopte pas moins de quatre attitudes différentes à l'égard du mot:

quatre fois, il conserve le mot «marches» sans le traduire (v. 829, 2209, 3168, 3716).

une fois, il le traduit par «terres» (v. 190).

une fois, il le traduit par «empire» (v. 275).

une fois encore, il ne le traduit pas du tout (v. 3128).

Les *Commentaires* n'ont pas fourni les raisons de ce curieux éec-tisme (*).

Il y a donc là un petit problème qui, me paraît-il, mérite d'être creusé.

* * *

La signification de «marche» provenant d'un mot germanique *marka*, «frontière», est bien connue au moyen âge. Tous les historiens sont d'accord pour définir ce terme.

Le mot, comme la chose qu'il désigne, se répand sous le règne de Charlemagne pour désigner un territoire militaire situé aux confins de l'Empire. Il double d'abord, puis remplace peu à peu le terme latin *limes* sous la forme latinisée *marca*.

La consultation des *Annales Francorum* ne fait pas de doute à cet égard (5). En 810, il est question d'un *custos limitis* (6); en 818 et en 819, d'un *prefectus limitis* (7). *Prefectus limitis*: on aura reconnu la qualification que la *Vita Karoli* d'Eginhard donne à Roland, «*Brittan-nici limitis praefectus*» (8).

Toutefois, dès 799, les mêmes *Annales* parlent d'un homme «*qui in marcam presidebat*» (9) et nomment, en 818, un *prefectus marchae* (10).

De la «marche» carolingienne, dirigée par un homme qu'on appellera bientôt *marchisus* (notre «marquis»), la définition de Halphen reste aujourd'hui encore une des plus claires et des plus complètes:

(*) Ils se sont bornés simplement à faire remarquer que, par deux fois, le mot *marche* figure dans une laisse où *a* oral assonne avec *a* nasal (v. 839 et 3716).

(5) *Annales Regni Francorum*, éd. Kurze (*Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum*, Hanovre, 1895).

(6) *ibid.*, p. 130.

(7) *ibid.*, p. 149: Cfr. s.a. 821, p. 154 et s.a. 826, p. 170.

(8) éd. Louis Halphen, *Vie de Charlemagne*, Paris, 1947, p. 30.

(9) *Annales*, p. 108.

(10) *ibid.*, p. 149.

...«Les provinces qui confinent aux frontières terrestres échappent, dans leur ensemble, à l'organisation habituelle. Le contact avec l'ennemi y étant permanent, elles forment des territoires militaires qu'on appelle «marches». Il est question dans les textes d'une «marche de Bretagne» en bordure de la Bretagne indépendante; d'une «marche d'Espagne» englobant Gérone, Urgel et Barcelone; de la «marche de Frioul» aux confins des pays slaves du sud; de la «marche avare», de la «marche wende», de la «marche danoise».

Dans chaque marche (*marca*, ou *marcha*, ou encore, en latin classique, *limes*), tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains du chef des troupes d'occupation, qui a rang de comte et prend le titre de «comte de la marche», en latin *comes marchae*, et, en langue germanique *markgraf*, dont nous avons fait «margrave». On dit aussi *marchio*, et l'on dira plus tard *marchisus*, dont nous avons fait «marquis». Ce personnage, de quelque nom qu'on le désigne, commande en chef les troupes qu'on juge sage de laisser à sa disposition afin de parer à l'imprévu, et c'est pourquoi on l'appelle encore parfois «duc» (*dux*). c'est-à-dire général. Mais ses pouvoirs dépassent ceux d'un général ordinaire, puisque, à l'instar des autres comtes, il administre, juge, lève les impôts, promulgue les décisions impériales, bref travaille comme eux, dans l'ordre administratif, au triomphe de l'unité franque ⁽¹¹⁾».

Ce général en chef ayant la haute main sur les troupes d'une circonscription militaire englobant plusieurs comtés, nous en connaissons un type fameux dans l'épopée française. C'est Guillaume de Toulouse, qui deviendra à Gellone saint Guilhem, et que la chanson de geste appellera, plus tard, Guillaume d'Orange. Officiellement, le Guillaume historique est «généralissime des troupes du front sarrasin. Il est comte à Toulouse, mais, en outre, par-dessus les comtes, ses collègues, qui commandent respectivement les contingents de leurs comtés, Guilhem est duc, et l'ensemble des forces de la vaste «marche» qui fait face à l'Islam est placée sous son commandement supérieur» ⁽¹²⁾.

Cette «marche d'Espagne» fut une des constructions les plus marquantes de Charlemagne. Ce fut aussi la plus tôt parachevée bien qu'il fallût y consacrer plusieurs années. «La constitution d'un glacis pyrénéen, entreprise à partir de 785, ne fut véritablement réalisée qu'après 800: la prise de Barcelone est de 801 et cette ville constituera

⁽¹¹⁾ *Charlemagne et l'Empire carolingien*, Paris, 1947, p. 154.

⁽¹²⁾ Joseph Calmette, *Charlemagne, sa vie et son oeuvre*, Paris, 1945, p. 212-213.

le centre d'une «marche» destinée à protéger, contre les sarrasins d'Espagne, le Sud de la Gaule» (13).

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et il faudrait, notamment, rappeler la description saisissante que nous a laissée de cette province primitivement exposée aux invasions franques et arabes, le poème d'Ermod de Noir, dédiée à Louis le Pieux (14). Mais le temps fait ici défaut et je me contenterai de renvoyer à un excellent article de Bautier, *La marche d'Espagne au IX^e siècle* (15).

Nous en savons assez, en effet, pour déterminer ce qu'était une «marche» au IX^e siècle. Mais la notion ne s'est pas limitée à cette époque. Elle s'est prolongée très tard et elle n'a commencé à évoluer qu'au XII^e siècle, lorsque, de «territoire militaire se trouvant aux frontières et relevant du pouvoir central», on a glissé tout doucement vers l'idée de zones où les frontières étaient mal délimitées et où «les pouvoirs de deux entités politiques différentes s'entrepénétraient» (16).

Ainsi donc, à l'époque de la *Chanson de Roland*, qu'on date la version d'Oxford du dernier quart du XI^e siècle ou des environs de 1100, la notion était encore et toujours celle du monde carolingien.

* * *

Il n'est pas difficile de constater que c'est le sens carolingien, traditionnel, «territoire frontière aux confins de l'Empire», qui a été employé par l'auteur de la version d'Oxford dans les quatre exemples où Bédier conserve, dans sa traduction, le mot «marche».

v. 839

Charlemagne, franchissant les Pyrénées avec son armée, pense avec angoisse à Roland qu'il a laissé derrière lui:

Jo l'ai lesset en une estrange marche (17).

(Je l'ai abandonné dans une marche étrangère).

(13) François-L. Ganshof, *La fin du règne de Charlemagne. Une décomposition*, *Zeitschrift für Schweizerische Geschichte*, 1948, p. 436.

(14) éd. Edmond Faral, Paris, 1932, v. 118 et suiv.

(15) Dans les *Mélanges Félix Grat*, t. I, Paris, 1946.

(16) François-L. Ganshof, *Histoire des relations internationales* publiée sous la direction de Pierre Renouvin, t. I, *Le Moyen Age*, Paris, 1953, p. 140.

(17) Ici, comme ailleurs, il est intéressant d'étudier le comportement des

L'endroit où est resté Roland est considéré ici non pas comme la marche de la *Francia*, mais bien comme la marche du pays sarrasin, d'où l'adjectif *estrange*, étrangère.

La réflexion de Charlemagne, laconique, est destinée à montrer combien la position de Roland est périlleuse.

v. 2209

Roland, prononçant la déploration funèbre sur le corps de son ami, fait allusion à sa glorieuse parenté:

*«Vos fustes filz al duc Renier
Ki tint la marche del val de Runers.»*

*«Vous fûtes fils du duc Renier
Qui tint la marche «du val de Runers (?)»*

Nous passerons rapidement sur ce passage important, mais visiblement contaminé comme le prouve la métrique défaillante. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la version d'Oxford qui fait un «duc» du père d'Olivier est probablement la bonne ⁽¹⁸⁾: il suffit de se reporter à ce qui a été dit plus haut au sujet du «duc», général dans une marche.

versions concurrentes. Je le ferai en utilisant les textes des différentes versions éditées par Raoul Mortier.

V⁴, v. 791, évite le mot *marche* et remplace les vers 838-839 par un seul vers:

*El a çuce mon nef Rollant in Spagne
xx.M. homi ont in la reeguarde.*

Châteauroux, v. 1220, passe également les v. 838-839 de O et réinvente un autre vers:

Grant poor ai mes niés R. remaigne!

Cambridge, v. 118, remplace le vers par un autre:

Du bon Roullant ai ge grant craignance.

V⁷, passe le vers.

Lyon

Paris

Fr. Lorrains

} leur texte ne contient pas le passage correspondant.

(18) V⁴, v. 2361: *«Vos fustes filz al pro cont Rainier*

Chi(r) tint la marche de Çenevra sor la mern.

Cambridge, v. 1822: *«Vos fustez fils au preu conte Renier*

Qui tint la marche et le val Dernin.

v. 3168

Devant un «eslai» magistral de Baligant à cheval,

Païen escrient: «Cist deit marches tanser!»

Les païens s'écrient: «Celui là est fait pour défendre les marches».

Ce qui signifie que Baligant, gardien naturel des territoires de l'Islam, est en tout point digne d'en défendre les pays frontières ⁽¹⁹⁾.

v. 3716

Cette fois, il s'agit des paroles que Charlemagne dit à Aude, pour tenter de la consoler, lorsqu'il lui apprend la mort de Roland. Elle a perdu un preux; l'empereur promet de lui donner son propre fils Louis:

«Il est mes filz e si tendrat mes marches»⁽²⁰⁾.

«Il est mon fils et il commandera mes territoires frontières.»

«Mes marches»: on notera le pluriel. D'ordinaire, en effet, chaque marche a son chef. En parlant de son fils, qui, lui, commanderait toutes les marches de son empire, Charlemagne lui attribue des pouvoirs absolument extraordinaires. Comme si, opposant Louis à Roland, (l'historique *Brittannici limitis praefectus*), Charlemagne avait voulu insister sur le fait qu'Aude ne perdrait certes point au change...

*V^l, laisse 223: «Vos fustes filz au bon conte Rainer
Qui tant fu proz por ses armes baillern».*

*Paris, v. 2499: «Vos fustez fiuls au bon conte Renier
Qui tint la marche et l'onnoir a bailliern».*

*Châteauroux, v. 3841: «Vus fustes fius al bon conte Rainier,
en nulle terre n'ot meillor chevaliern».*

*Lyon, v. 1395: «Ja fus tu fieuz au bon conte Rainier
en nulle terre n'ot meillor chevaliern».*

Fragments Lorrains: pas de correspondant.

⁽¹⁹⁾ *V^l, v. 3354: Païen escrie: «Questo de nostre marche tanser!»
Châteauroux, v. 5195 sq. passe le vers.*

Paris, v. 3664: Païen escrient: «Cist est de grans fiertez!»

Cambridge, v. 2757: Païen escrient: «Cil est de grant bonté».

V^l, laisse 283, passe le vers.

Lyon

Fragments Lorrains } pas de vers correspondant.

⁽²⁰⁾ *V^l, qui développe l'histoire d'Aude, ne fournit pas ce détail.*

Même attitude de Lyon, Châteauroux, V^l, Paris, Cambridge.

Les Fragments Lorrains n'ont pas de texte correspondant à ces vers.

Il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'auteur de la version d'Oxford ait connu le texte d'Eginhard mentionnant la «marche» de Roland et que, le connaissant, il s'en soit servi, instinctivement, dans la rédaction de ce passage.

v. 190

«Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches.» ⁽²¹⁾

Cette phrase, que Charlemagne prononce en rapportant à ses barons les propositions de paix du roi Marsile, est à rapprocher de l'exemple précédent (avec le verbe *tenir* qui est terme technique).

Il ne faut pas traduire, comme l'a fait Bédier, «il sera chrétien, c'est de moi qu'il tiendra ses terres». Car le mot «terres», ici, est beaucoup trop général. Le roi Marsile n'a pas à se mettre sous la dépendance totale du roi des Francs, même s'il se fait chrétien. Ce qu'il promet à Charles, et ceci est fort naturel, c'est d'abord de lui payer tribut (d'où l'énumération des dons qu'il veut lui faire v. 182-186); il reconnaîtra aussi sa suzeraineté pour une certaine catégorie de terres, les marches, c'est-à-dire les terres en bordure de son royaume sarrasin.

* * *

Restent les deux passages — ceux des vers 275 et 3128 qui ont, visiblement, embarrassé Bédier.

Le premier retiendra surtout notre attention.

v. 275

Il figure dans la scène au cours de laquelle Charlemagne demande à ses barons de lui désigner un ambassadeur pour aller traiter avec Marsile. Scène capitale puisque la querelle entre Roland et Ganelon, son

(21) V⁴ ne reproduit pas le passage.

Châteauroux, v. 228-229, réécrit deux vers pour remplacer la leçon et force la soumission de Marsile:

Jointes ses meins sera mes commandez.

De mi tenra Espaigne en quietez

V⁷, laisse 13: *Jointes ses mains sera mis amic comandez*

Lyon

Paris

Cambridge

Fragments lorrains

} ne possèdent pas le passage correspondant

parâtre, va naître à ce moment précis et conditionner tous les événements subséquents. J'ai dit ailleurs que la terrible légende du «péché de Charlemagne», liée à la légende de Saint-Gilles, apparaissait fort probablement en filigrane dans les pages de cette scène ⁽²²⁾. Je ne reviendrai donc pas ici sur cet aspect de la querelle. Mais je rappellerai les détails nécessaires à l'intelligence du texte. D'abord, le refus net, catégorique, de Charlemagne aux premiers de ses hommes qui se présentent pour faire son message, c'est-à-dire à Naimés, à Roland, à Olivier. L'archevêque Turpin se lève alors et dit au roi: «Laissez en repos vos Francs! En ce pays vous êtes resté sept ans: ils y ont beaucoup enduré de peine, beaucoup d'ahans. Donnez-moi, sire, le bâton et le gant, et moi j'irai voir le Sarrasin d'Espagne ⁽²³⁾».

Cette proposition est encore rejetée, vigoureusement, par Charlemagne ⁽²⁴⁾. Ce dernier a une autre idée, une idée qu'il expose au début de la laisse suivante (XX):

*«Francs chevalers», dist li emperere Charles,
«Car m'eslisez un barun de ma marche
qu'a Marsiliun me portast mun message.»*

Chose curieuse, la traduction de Joseph Bédier reproduit ici une erreur que l'on trouvait déjà chez Léon Gautier ⁽²⁵⁾: «Francs cheva-

⁽²²⁾ *Le Péché de Charlemagne et la «Chanson de Roland»*, in *Homenaje a Dámaso Alonso*, tomo II, Madrid, 1961, p. 339-371.

⁽²³⁾ v. 264: *Turpins de Reins en est levet del renc
e dist al rei: «Laissez ester vos Francs!
En cest país avez estet set anz:
Mult unt oïd e peines e ahans.
Dunex m'en, sire, le bastun e le guant
e jo irai al Sarazin espan...»*

On remarque que Turpin établit une distinction entre les Francs et lui-même. Non pas, sans doute, qu'il n'appartienne à la *Francia* de Charles, mais parce qu'il oppose sa qualité d'homme d'église aux Francs de l'empereur, c'est-à-dire à ses guerriers francs.

⁽²⁴⁾ v. 271: *Li empereres respunt par maltalant:
«Alez sedeir desur cel palie blanc!
N'en parlez mais, se jo nel vos cumant!»*

⁽²⁵⁾ Voir notamment l'édition de Tours, 1895, p. 69:
v. 274: *«Chevaliers francs», dit l'empereur Charles,
«Elisez-moi un baron de ma terre,
Qui soit mon messager près de Marsile»...*

liers», dit l'empereur Charles, «élisez moi un baron de ma terre, qui puisse porter à Marsile mon message». Et l'erreur est manifeste parce que, ainsi comprise, la phrase de Charlemagne n'offre aucune logique. Qu'ont fait ses chevaliers francs jusqu'ici si ce n'est essayer de lui procurer le messager qu'il réclame? Naimès, Roland, Olivier, Turpin lui-même ne sont-ils donc pas des «barons» de sa «terre»?

Aussi bien, cette traduction ne tient pas compte de deux mots: *marche* à qui elle donne un sens absolument inusité, et dans son contexte historique, et dans le contexte même de la *Chanson*; car en tête de phrase, qui, devant un impératif, a un sens très particulier.

A ce sujet, il suffit de se reporter au *Glossaire* et voir ce qu'en dit Lucien Foulet: «Adverbe: devant l'impératif, il équivaut à notre «donc» d'impatience ou d'encouragement». Quant à *marche*, il suffit de lui donner son sens usuel de «territoire frontière». Et on obtient, dès lors, une phrase dont le sens est pleinement satisfaisant dans la bouche du chef militaire qu'est Charlemagne. Il sait — comme Turpin l'a rappelé lui-même — que les Francs de son entourage, mis à une rude épreuve pendant de longues années, ont besoin de se reposer, «d'ester». Et voilà pourquoi il a refusé les services des volontaires qui se sont proposés. Il ne veut pas davantage d'un autre Franc qu'élirait son conseil. Il demande qu'on lui choisisse non un Franc, mais un homme de la région frontière. Et il le demande avec quelque insistance: «Choisissez-moi donc» ou «Choisissez-moi plutôt un baron de ma région frontière». Quelle région frontière, quelle marche? «Ma marche» signifie ici, naturellement, la Marche d'Espagne, la marche par excellence: de quelle autre marche s'agirait-il puisque l'action de la *Chanson de Roland* se déroule aux confins des Pyrénées?

Cette volonté de Charlemagne de recourir à un homme de la Marche d'Espagne pour traiter avec Marsile, roi de Saragosse, se justifie pleinement: non seulement les Francs n'auront pas à assumer une dangereuse ambassade, mais la négociation s'effectuera plus aisément, peut estimer Charles, entre un souverain musulman d'une part et, de l'autre, un de ses voisins, baron chrétien de la région pyrénéenne.

Autre conséquence de ce choix que le roi franc demande d'effectuer dans une catégorie déterminée: si, à ce moment, Roland l'impulsif désigne nommément son parâtre, Ganelon, c'est évidemment que ce dernier n'est pas un Franc, mais un homme de la Marche. Sans que cela soit souligné par un auteur décidément fort habile, la trahison de Ganelon n'entachera donc pas l'honneur franc.

Cette astuce, les versions concurrentes d'Oxford ne l'ont pas com-

prise (²⁶). Ainsi, de par l'attitude des copistes médiévaux comme par celle de la critique moderne, la seule indication suggérée par le texte lui-même sur le pays d'origine de Ganelon s'est perdue. Au lieu de concevoir Ganelon comme une sorte de Goth, voire de Gascon, comme le voulait la version d'Oxford, le moyen âge dut réinventer, plus tard, un Ganelon l'Allemand ou un Ganelon «de Maïance» (²⁷)...

v. 3128

Lorsque Charlemagne chevauche à la tête de ses barons pour aller à la rencontre de Baligant, le poète prend soin de décrire à grands traits les paysages qu'il traverse: montagnes et hauteurs, vallées profondes, défilés pleins d'angoisse, puis une région inculte (*la tere guaste*).

Devers Espaigne sunt alez en la marche (²⁸)

«Ils ont pénétré en Espagne», traduit Bédier.

Le *Glossaire* de Foulet, à *devers*, indique pourtant ce passage sous

(²⁸) V⁴, v. 206: «*Segnur baronn, dist li enperer Carle,
«eleçi me un bon vasal de paraçen.*

Châteauroux, v. 325: «*Seignor François, entendez mon corage,
enseigniez moi un home de bernagen.*

V⁷, laisse 20: «*Seignor François, entendez mon corage
ensegnez moi un home de barnagen.*

Inutile de dire que la cheville est manifeste.

Lyon	}	ne possèdent pas le passage correspondant.
Paris		
Cambridge		
Fragments		

On peut même se demander si le silence insolite des versions n'a pas quelque chose de volontaire. Il ne faut pas oublier que s'était constitué dès le X^e siècle, dans le sud-ouest de la France, le comté de la Marche. Faire de Ganelon le traître un baron de la «marche» était amphibologique et risquait peut-être d'éveiller certaines susceptibilités.

(²⁹) Voir à ce sujet Langlois, *Table des noms propres contenus dans les chansons de geste*.

(³⁰) V⁴, v. 3315: *Dever Spagna e allé in le marche*

Paris, v. 3613: *Devers Espaigne ont la marche saisie*

Cambridge, v. 2721: *Devers Espaigne ont la marche saisie*

Châteauroux, v. 5153 sq } suppriment le vers dans le passage corres-
V⁷, Laisse 281, } pondant.

Lyon:	}	pas de passage correspondant.
Fragments Lorrains:		

le sens «mouvement pour se rapprocher d'un lieu» et fait, à juste titre, la comparaison avec une autre expression: *devers Espagne en vait en un guaret* (2266).

Le vers 3128 marque, en effet, la direction générale des hommes de Charles. Ils vont, toujours plus profondément vers «l'Espagne», c'est-à-dire l'Espagne musulmane, à travers le pays dénommé «la marche», c'est-à-dire la Marche d'Espagne.

Du point de vue de la critique textuelle, il n'y a aucune raison pour supprimer les détails «vers Espagne» et «la marche»: ces leçons sont assurées par la tradition manuscrite. Convient-il de se demander ici pourquoi, dès lors, Bédier les passe sous silence? Je ne le crois pas. Toute discussion sur ce point nous entraînerait trop loin.

* * *

Il est temps de conclure. Les sept emplois du mot *marche* (*marka*) dans la version d'Oxford prouvent que l'auteur a, de ce mot, une notion claire et cohérente autant que traditionnelle. Il faut adopter, dans tous les cas, une traduction unique: «territoire militaire se trouvant aux frontières et relevant du pouvoir central» ou, plus simplement, «territoire frontière».

DISCUSSION

Interventions de MM. P. AEBISCHER, G. GASCA-QUEIRAZZA et P. IMBS.
Réponses de Mme. R. LEJEUNE.

P. AEBISCHER (Lausanne), après avoir manifesté son intérêt pour la communication de Mme. Lejeune, dit qu'il est du même avis: dans les passages de la *Chanson de Roland* où figure le mot *marche*, il a incontestablement le sens de «région frontière». Il attire ensuite l'attention sur les vers 2208-2209, manifestement erronés dans le texte d'Oxford, et sur le passage du fragment d'Oslo de la *Saga of Runnivals bardaga*, qui permet de compléter le texte norvégien, lequel, à son tour, complète le texte de Digby.

G. GASCA-QUEIRAZZA (Turin) demande si la question ne pourrait pas être éclaircie à l'aide d'autres versions.

R. LEJEUNE répond qu'on ne trouve généralement pas, dans ces versions, la notion de *marche*.

P. IMBS (Strasbourg) observe qu'au vers 275 l'adjectif possessif *ma* donne

l'impression qu'il n'y a qu'une *marche*, à quoi R. LEJEUNE répond que le contexte éclaire ce point, et que l'adjectif possessif est simplement la preuve de la prédilection de Charlemagne pour la marche d'Espagne.

P. IMBS remarque encore qu'en traduisant *marche* par *terre*, Bédier a sans doute pensé au latin *finis*, qui voulait dire «frontière» et «terre qu'elle renferme».

R. LEJEUNE n'est pas de cet avis.

MOTS MALAISIENS EMPRUNTÉS AU PORTUGAIS

WILHELM GIESE

(HAMBOURG)

Le nombre des mots dérivés du portugais est très considérable dans certaines langues des Indes et de l'Extrême Orient. Ils reflètent l'influence culturelle qu'ont exercée les portugais colonisateurs dans ces régions dès le XVI^{me} siècle et qu'ils y exercent encore. Les emprunts, pris de milieux différents et de domaines variés, accusent un changement culturel, ou, au moins, le commencement d'une modification de la culture préexistante.

Les emprunts en question ont été étudiés par Monsenhor Sebastião Rodolfo Dalgado dans son œuvre magistrale *Influência do vocabulário português em línguas asiáticas*, Coimbra 1913. On consulte aujourd'hui la seconde édition, en langue anglaise, *Portuguese Vocables in Asiatic Languages*, Baroda 1936, revue et considérablement augmentée par Antony Xavier Soares. C'est l'édition que je citerai dans la suite.

Dalgado était un indien konkani du territoire de Goa, né en 1855 à Assagão comme fils d'un brahmane. C'était un homme d'Église et missionnaire qui s'était occupé de beaucoup de langues, langues classiques et modernes, et surtout de langues orientales. En 1907 il devint professeur de sanskrit à l'université de Lisbonne. Il est bien touchant de voir travailler sans cesse et sans repos ce savant hardi et bien instruit, qui avait perdu les deux jambes. Son œuvre principal est le *Glossário luso-asiático* en deux volumes (Coimbra 1919, Lisbonne 1921).

Le riche vocabulaire, dont nous nous occupons ici, accumule sous les mots portugais leurs dérivés dans 47 langues orientales, en y joignant des explications quand elles sont nécessaires. On y trouve aussi des listes de mots ordonnées par langues. Il y a en plus quelques pages sur la vie de l'auteur et une introduction traitant de l'influence des portugais en Orient, du caractère et de la propagation des langues

orientales et du système employé pour rendre l'écriture des idiomes de l'Est. Enfin, aux pages XLVII-LI, on trouve des remarques générales sur le changement phonétique du portugais dans les emprunts.

Pour bien mettre en valeur l'influence culturelle du portugais, il manque encore des listes de mots ordonnées par idées et par formes des mots. On souhaiterait aussi une étude détaillée des changements phonétiques pour chaque langue orientale et des indications sur les changements sémantiques. J'essayerai dans la communication suivante de remplir cette lacune pour le malais — en prenant cette langue comme exemple — et je me permets de faire d'abord quelques remarques critiques au dictionnaire de Dalgado, toujours en considérant seulement le malais.

Des listes de Dalgado on peut extraire le nombre des emprunts dans les différentes langues orientales. Laissant sans considération les langues qui offrent peu de mots, nous trouvons, dans les langues indo-européennes, 136 mots en bengalais, 87 en gujarati, 39 en hindi, 72 en hindoustani (c.-à-d. ourdou), 71 en laskari-hindoustani, 815 en konkani (langue parlée à Goa), 98 en marathi, 23 en panjabi, 188 en sindhi et 176 en singhalais. Dans les langues dravidiqes nous avons 66 mots en telug, 132 en tamil, 117 en malayalam et 76 en kanarèse. En malais, ce sont 361 mots, en sondanais 87, en javanais 82. Les langues de l'île de Timor offrent: 581 mots en teto et 359 mots en galoli. En japonais, Dalgado constate la présence de 78 mots portugais.

On comprend que le nombre soit très grand dans les colonies de Goa et de Timor, mais il est aussi considérable en Malais, dû à l'histoire de la colonisation portugaise, par laquelle s'explique aussi le nombre élevé de mots portugais en malayalam, en tamil et singhalais (Ceylan), en sindhi et bengalais.

Mais nous avons quelques soupçons. Dalgado a collectionné tous les mots portugais qu'il a pu trouver. On doute que tous ces mots soient d'un usage régulier dans ces langues d'Orient. Certainement, il y a des mots qui sont d'usage limité, des mots qui sont employés peut-être seulement en parlant avec un portugais. Maintes fois Dalgado indique après le mot emprunté le mot usuel indigène, p. e. (p. 187) à côté de m. (= malais) *lústo*, du p. (= portugais) *justo*, m. *ādīl* (pris de l'arabe), *pátul*, *hárus*.

Pour faire la preuve, j'ai fouillé un dictionnaire moyen malais-hollandais, la partie malaise-hollandaise de L. Th. Mayer, *Practisch maleisch-hollandsch en hollandsch-maleisch handwoordenboek*, 3^e éd.,

Amsterdam 1906, de 279 pages, et j'ai rencontré seulement 11 mots portugais:

Petor 'factoor', 'handelsbeambte', 'hoofd van en post', 'gezaghebber' du p. *feitor*; *alpéräs* 'vaanderig', 'officier' du p. *alferes*; *bandera* 'vlag', 'vaandel', 'wimpel' du p. *bandeira*; *djandela*, *djendela* 'venster', 'raam' du p. *janela*; *bangkoe* 'bank' du p. *banco*; *lëmari* 'kast' du p. *armário*; *kamedja* 'onderhemd' du p. *camisa*; *bola* 'bal', 'biljartbal' du p. *bola*; *biola* 'viol' (instrument de musique) du p. *viola* (manque en Dalgado); *deminggo* et *minggoe* 'Zondag', 'week' du p. *domingo*; *enteiro*, *anteiro*, *antero* 'geheel', 'heel' du p. *enteiro* (manque en Dalgado).

Dalgado nous offre 72 mots portugais en hindoustani; *The Student's Practical Dictionary containing Hindustani Words with English Meanings, in Persian Characters*, 11^e éd., Allahabad 1947 (de 622 pages) contient seulement trois mots d'origine portugaise: *padri* 'clergyman', 'priest' du p. *padre*; *âyâ* 'a nurse, who feeds a child', 'lady's maid' du p. *aia*; *fita* 'ribbon' du p. *fita*.

En comparant les résultats de ces fouilles avec le riche patrimoine chez Dalgado, on voit clairement qu'il faut distinguer entre les mots étrangers incorporés et nécessaires et les mots qui ne forment pas partie essentielle du lexique de la langue, qui sont en usage quelques fois, en circonstances délimitées, en régions peu étendues, ou peut-être restreints à un temps déjà passé. Ici nous ne pouvons qu'indiquer le problème. Le nombre des emprunts au portugais en malais et en hindoustani sera aujourd'hui plus grand que l'indiquent les dictionnaires mentionnés, mais probablemente moins grand qu'on pourrait croire en consultant l'oeuvre de Dalgado.

On ne peut pas accorder une valeur absolue aux nombres des emprunts qu'offrent les listes de Dalgado, mais, en tout cas, on obtient un tableau impressionnant des relations entre les nombres d'emprunts dans les différentes langues asiatiques, et par là de l'influence variée de la culture portugaise.

Il existe un moyen de distinguer, si un mot est considéré en Malais comme mot étranger ou incorporé dans le lexique de la langue. Le malais préfère les mots paroxytons. Il y a quelques exceptions quand la syllabe pénultième est ouverte. Par conséquent, quand un mot portugais oxyton conserve en malais son accent, comme p. *voltar* > m. *mortá* ou p. *sabão* > m. *sabún*, c'est un mot étranger. Au contraire, les oxytons portugais incorporés ou adaptés dès longtemps montrent le changement de l'accent: p. *sabão* > m. *sábun*, p. *bailar* > m. *bála*,

p. *balão* > m. *báloq*, p. *viso-rei* > m. *bisúrey*, p. *botão* > m. *bótam*, *bútani*, p. *boião* > m. *búyong*, p. *general* > m. *jendral*, p. *mascara* > m. *maskára*. P. *pelouro* donne régulièrement en malais *pilóru*, *pelúru*, mais il existe encore des formes avec perte de l'u final et changement de l'accent: *pilor*, *pélor*. On observe la même tendance chez les proparoxytons portugais: p. *máscara* > m. *maskára*.

Origine des emprunts au portugais.

Des mots malais que Dalgado dérive d'une forme portugaise, quelques-uns viennent d'une forme différente. Ainsi m. *batattas* ne vient pas du p. *batata*, mais du pluriel *batatas*, etc.; *veillo* 'an old woman' ne vient pas de *velho*, mais de *velha*. M. *permísi* ne vient pas du p. *permissão* indiqué par Dalgado, mais du p. *permisso*; m. *sita* ne vient pas du p. *citação*, mais du p. *cita* 'citação'. M. *organon*, à côté de *orgam*, *organ*, du p. *órgão* 'orgue', ne vient pas de la forme portugaise, mais de la forme latine médiévale *organum* (du grec ὄργανον).

Il est naturel que le mot malais dérive dans certains cas d'une forme portugaise plus ancienne que celle qui est actuellement en usage. Ainsi m. *ingris* vient de l'ancien p. *ingrês* (aujourd'hui *inglês*). m. *moler* de l'ancien p. *molher* (aujourd'hui *mulher*), m. *mester* 'necessity' de l'ancien p. *mester* (aujourd'hui *mister*). Dans les trois derniers cas, Dalgado a déjà indiqué la forme ancienne. D'une forme ancienne portugaise dérivent encore m. *crear* 'to bring up' qui vient de l'ancien p. *crear* (aujourd'hui *criar*) et m. *almursar* qui vient de l'ancien p. *almorçar* (aujourd'hui *almoçar*).

D'autres mots, dont Dalgado présume une origine portugaise, dérivent d'autres langues.

L'accent du m. *téstamen* 'testament' accuse l'origine anglaise.

M. *músik* 'music' ne vient pas du p. *música*, mais du hollandais *musiek*; de même, m. *mostárdi*, *mustárdi* vient du hollandais *mostard*, pas du p. *mostarda*, m. *kardamon* du hollandais *kardamom*, pas du p. *cardamomo*, m. *terompet* du hollandais *trompet*, pas du p. *trombeta*, m. *bulin* 'boline' du hollandais *boelijn*, pas du p. *bolina* (mot qui vient aussi du hollandais), m. *paskvil*, *paskil* 'lampoon' (aussi verbe avec la signification 'to scold') vient du hollandais *paskvil*, pas du p. *pasquim*.

M. *kofiah*, *kópiah*, *kúpia* 'a birreta, the square cape worn by Roman Catholic priests' ne vient pas du p. *coifa*, 'coiffe de femme' mais de l'espagnol *cofia* (en ancien espagnol *cofia* était la coiffe que

les chevaliers portaient sous le casque). M. *hidalgo* n'est pas le p. *fidalgo*, mais l'espagnol *hidalgo*; m. *concierto* 'conversion' n'est pas le p. *concerto*, mas l'espagnol *concierto*.

Il y a une série de mots arabes qui se trouvent en Malais et en portugais. Ces mots, en général, ont été apportés aux Malais par les arabes avant l'arrivée des portugais en Orient comme beaucoup d'autres termes arabes, qui n'existent pas en portugais. Méthodiquement, quand il s'agit de déterminer l'origine d'un mot malais qui existe en portugais et en arabe, on est obligé à préférer la transmission directe du mot par les arabes.

Ainsi m. *alcatisa* 'tapis' vient de l'arabe *qaṭiṣa* (Lokotsch 1125. Steiger 117), pas du p. *alcatisa*, m. *ambar* de l'arabe *ʿanbar* (Lokotsch 78), pas du p. *ambar*, m. *gétéra* 'guitare' de l'arabe *qitāra*, pas du p. *guitarra*, m. *kabāya* 'a long tunic with wide sleeves used in the East' vient de l'arabe vulgaire *qabāja* 'robe de dessus' (de l'arabe *qabāʾ*, pris du persan *qabā*; Lokotsch 971), pas du p. *cabaia*. M. *lélân*, *lélôn*, *lélông* 'licitation' ne vient pas du p. *leilão*, mais de l'arabe *ʿilān* 'act of making known', 'announcement' (Spiro). M. *limon*, *liman*, *limán*, *limun* 'citron' ne vient pas du p. *limão*, mais de l'arabe *laimūn*, *limūn* (du persan *limūn*). M. *asegay* 'javelin or spear' ne dérive pas du p. *azagaia*; le mot berbère *az-zagáya* fut transmis aux malais par les arabes.

D'autres mots arabes furent introduits en malais par les portugais. Ainsi m. *alfiate* 'couturier' vient du p. *alfaiate* et m. *alpineto* 'aiguille' du p. *alfinete*. Le changement de *kh* arabe de *khajjāt* et de *khill* à *ʃā* est caractéristique pour le passage d'un mot arabe en ibéro-roman, et m. *p* représente régulièrement la *f* du portugais. Ici le consonantisme du mot malais prouve la dérivation du portugais.

Il y a d'autres cas où la sémantique révèle la dérivation du mot malais du portugais. Ainsi m. *alpéres* 'an ensign; a commissioned officer of the lowest grade in infantry' vient du p. *alferes* de la même signification, pas directement de l'arabe *al-faris* qui signifie 'chevalier', 'homme à cheval'. Aussi m. *algójo*, *algója*, *algújo*, *algúju* 'the public executioner' ne peut venir que du portugais *algoz* 'bourreau'. Le mot arabe n'était connu que dans le royaume des almohades (au Maroc et dans la Péninsule Ibérique, cf. esp. *algoce*). Il s'agit d'un nom propre turque. Les almohades employait les *Gozz*, tribu turque, comme bourreaux (cf. Lokotsch 735).

Le malais *láncha* 'espèce de bateau' ne vient pas du p. *lancha*.

Dans ce cas le malais a donné origine au mot portugais (Dalgado p. 189).

Comme on voit, il faut encore réduire le nombre des emprunts malais au portugais. Réduction de 18 mots. Restent 343 emprunts au portugais.

Liste systématique des emprunts au portugais.¹⁾

Généralités : m. *entendimento*; m. *conseillo*, p. *conselho*; m. *cuidado*, p. *cuidado*; *licensa*, p. *licença*; *permisi*, p. *permissio*; *costume* 'a custom'; *forsa*, *parúsa*, p. *fôrça*; *místi* 'need', p. *mister*, *mester* 'need', p. ancien *mester*; *obligacion*, p. *obrigação* (forme hybride, influencée dans la terminaison par l'espagnol); *persén*, 'a present', 'a gift', p. *presente*; *recado* 'message', 'compliments'; *pró-veito*; *seguro* 'safety'; — *patrás*, *patráz*, *patrásí*, *patrñj* 'boasting', 'boaster', p. *patarata*; *fastio*; — *márka*, p. *marca*; *taledor*, p. *traidor*.

Le paysage : m. *kósta*, p. *costa*; *arroyo*, p. *arroio*.

Métaux, minéraux et produits obtenus: *prum*, *parum*, p. *prumo*; *chaping* 'a small metal platé', p. *chapinha*; *práda*, *paráda* 'a thin plate of metal', du p. *prata* avec l'ancienne signification de 'plaque', qui était déjà celle de l'étymon latin *p l a t t a*; — *jaspe*, *jasbe*, p. *jaspe*; *kápor* (substantif), indo-port. *caflá*, p. *acafelar* 'échauder'; — *vidro*, p. *vidro*.

Plantes et fruits : *arrúda*, *arúda*, p. *arruda*; *batattas*, p. *batatas* (pluriel); *berinjal*, p. *beringela*; *káju*, *gajus*, p. *caju* (du tupi); *kestén*, p. *castanha*; *kóbis*, *kúbis*, p. *couve*; *pepinio*, p. *pepino*; *trigu*, *terigu*, p. *trigo*; — *ananas*, *anas*, *nānas*, *ninas*, p. *ananas*; *pápáya*, *peppáya*, *pápua*, p. *papaia* (pour l'origine du mot portugais voir Dalgado p. 267); — *páu* 'shaft', p. *pau*, *ramo*.

Animaux : *liao*, p. *lião*; *kastóri*, *kastúri* 'musk', 'a civet cat', p. *castor*; *kovélu*, *tarvélu*, p. *coelho*; *gallo*, p. *galo*; *franga*; *pavam*, p. *pavão*; *pomba*, *pombaç*, *pamba*, *pambaç*, p. *pomba*; *kobra*,

(¹) Quand je n'indique pas la signification du mot malais, elle est la même qu'en portugais. La forme portugaise n'est pas citée, quand elle est identique avec la forme du mot malais.

p. *cobra*; *lagárti*, p. *lagarto*; *taleruga*, *tetrugo*, p. *tartaruga*; *kabos*, p. *caboz*.

L'homme : *sinñor*, *senyur*, *sinyur*, *sínyo*, *siyu*, *sinhô*, p. *senhor* et vulgaire *sinhô*; *nyóra*, *nyonya*, *nónja*, *nona*, p. *senhora* et vulgaire *nhora*; *moler*, p. ancien *molher* 'mulher'; *veillo* 'an old woman', p. *velha*; — *kásta*, p. *casta*; *káfris*, *kápri* 'nègre', p. *cafre* 'nègre', *parséru*, *parséro*, p. *parceiro*; — *alcunia*, p. *algunha*.

Parties du corps humain : *kembesa*, p. *cabeça*; *peito*; *korsang*, *krusang*, *krunsang*, p. *coração*.

Parentés : *parente*; *pay*, p. *pai*; *mai*, p. *mãe*; *tio*; *cuniado*, p. *cunhado*; *cuniada*, p. *cunhada*; *sobrinjo*, p. *sobrinho*; *sobrinja*, p. *sobrinha*; *primo*; *prima*.

Métiers et professions : *fidalgo*; *komendadór*, p. *comendador*; *piskat*, p. *fiscal*; *feitór*, *fetór*, *pētór*, p. *feitor*; *portero*, p. *porteiro*; *orivis*, p. *ourives*; *ferrero*, p. *ferreiro*; *alfiate*, p. *alfaiate*; *mesteri*, *mester*, p. *mestre*; *áya*, p. *aia*; *amah*, p. *ama*; *alcobitera*, p. *alcoviteira*.

Administration : *bisúrey*, p. *viso-rei*; *gubernadúr*, *gubernúr*, *gurna-dúr*, *gurundúr*, p. *governador*; *mandôr*, *mandúr*, p. *mandador*; *ajudán*, p. *ajudante*; *koménda* 'commendam', also 'a decoration', p. *comenda*; *ordi*, *úrdi*, *rúdi*, *rodí*, p. *ordem*; *lis*, p. *lista*; *resít*, p. *recibo*; — *péna*, 'plume à écrire', p. *pena*; *tínta* 'European ink', (aussi 'colour'), p. *tinta*.

Justice : *sita* (cf. *surat sita* 'the order of the summons'), p. *cita*; 'citação' *péna* 'a fine', p. *pena*; *tronko*, *tarunku* 'prison', p. *tronco*, *algójo*, *algója*, *algújo*, *algúju*, p. *algoz*.

L'Église : *deos*, p. *Deus*; *pápá*, *santo papa*, p. *papa*; *santo* 'le Pape', p. *santo*; *katólíka*, p. *católica*; *igresia*, *gréja*, *gríja*, p. *igreja* (m. *igresia* accuse une possible influence de l'espagnol *iglesia*; c'est une forme hybride); *pádri* 'padre, priest, clergyman, missionary', p. *padre*; *meriniyu* 'a sacristan', de l'indo-port. *meirinho* 'sacristain' (p. *meirinho* est un 'huissier' ou 'bailli'); *mísa*, p. *missa*; *pregoaçaon*, p. *pregoação*; *incenso*; — *aguabenta*, p. *água benta*; *siño*, p. *sino*; *ismola*, *samola*, p. *esmola*; — *fantasma*, *pantasma* (le mot n'est pas de grande circulation), p. *fantasma*; *maldiçaon*, p. *maldição*; *milagro*, p. *milagre*.

Vêtements : *kamija*, *kaméja*, p. *camisa*; *toro* 'a kind of jacket', p. *toro* 'tronc'; *kurpinyu*, p. *corpinho*; *marcadjota*, *marcajota* 'a gown', 'a woman's dress', p. *marquesota* 'espèce de manteau'; *bótam*, *bútan*, p. *botão*; *sáku*, *sáko* 'pocket', p. *saco*; *bolsa*; *tocca* 'girdle', probablement erreur pour 'voile' ou 'mouchoir de tête', p. *touca* 'coiffe de femme'; *capa*; *karpús*, *karpúz*, p. *carapuça*; *chapéu*, *chapíyu*, p. *chapéu*; *kásut*, p. *calçado*; *sapátu*, *sapátu-panjan* 'soulier de cuir' (m. *pandjang* 'long'), *sapátukáyu* 'soulier de bois' (m. *kaju* 'bois'), p. *sapato*; *chinela* 'slipper'; — noms d'étoffes : *bitila* 'a kind of muslin', p. *beatilha*; *chita* 'a printed cotton cloth', indo-port. *chita* (le mot indo-portugais vient d'une langue indienne, cf. konkani *chít*, marathi *chhít*, bengali *chhít* 'étoffe de coton', et ourdou *chiti* 'speckle', tous ces mots du sanscrit *chitra* 'moucheté', 'de couleurs variées'); *sitin*, *siten*, p. *setim* (de l'italien *setino*, du latin *s e t a*, pas de l'arabe *zeitūnī*, comme le veut Figueiredo; *zeitūnī* signifie 'vert d'olive'); *veludo*, *belúdu*, *belúdro*, *beldú*, *beldúva*, cf. aussi le nom de plante *belústru*, p. *veludo*; — *alpinete*, p. *alfinete*; *prego* 'épingle décorative dans la coiffure des femmes'; *fita*, *pita*, p. *fita*; *rénda*, p. *renda*.

Nourritures; tabac : *regalas* 'a sumptuous banquet', p. *regalos*; — *paon*, *paung*, p. *pão*; *pastel*, *pastil*, p. *pastel*; *mantéga*, p. *manteiga*; *keju*, *kíju*, p. *queijo*; *káldo*, *káldu*, p. *caldo*; *sópa*, p. *sopa*; *saláda*, *seláda*, p. *salada*; — *arúm*, p. *aroma*; — *tambáko*, *tembáko*, *tambáku*, p. *tabaco*.

La maison et la rue : *galari*, *galri*, p. *galeria*; *varánda*, *baránda*, *béranda*, *meranda*, p. *varanda* (d'une langue indienne, sanscrit *baranda*); *ténda* 'awning', p. *tenda*; *janéla*, *janalá*, *jinelá*, *jandéla*, *jendéla*, *jindéla*, p. *janela*; *kámar*, p. *câmara* (le mot malais peut être aussi le hollandais *kamer*, mais, comme p. *câmara* se trouve partout aux Indes, il est très probable que le mot portugais existait déjà en malais à l'arrivée des hollandais); *dispén*, *spéns*, *spén*, *sepén*, p. *despensa*; *rúa*, p. *rua*; *kántu*, p. *canto*; *lóji*, p. *loja*; *skola*, *sakola*, *sekola*, p. *escola*.

Ustensiles de ménage : *méza*, *meja*, *mésa*, p. *mesa*; *bánku*, p. *banco*; *kadéra*, p. *cadeira*; *pátarána*, p. *poltrona*; *pelánki*, *plánki*, p. *palanquim*; *pulpito*, p. *pulpito*; *almaria*, *almári*, *lamári*, *lemári*, p. *armário*; *arlóji*, p. *relójo*; *camma*, p. *cama*; — *bási*, p. *bacia*; *pingan*, *pinggan*, p. *palangana*; *pasu*, *básu*, p. *vaso* (selon H. Schuchardt le mot malais

vient du hollandais *vaas*); *búyong* 'pot', p. *boião*; *kasrol*, p. *caçarola*; *táchu* 'stew-pan', p. *tacho* 'chaudron de cuivre'; *gargalét*, *bargalét*, p. *gorgoleta*; *pípa* 'barril', p. *pípa*; *bandeja*, *bendeya* 'plateau', 'cabaret', p. *bandeja*; *gárfu*, *gárpu*, p. *garfo*; — *boetta*, *bosséta* 'boîte', p. *boceta*; *dídal*, *bídal*, *deidál*, *kídal*, p. *dedal*; *istrika* 'fer à repasser', du p. *estricar* 'étendre'; *brús*, *berus*, p. *bruça*; *sabon*, *sábun*, *sabún*, p. *sabão*; *tuála*, *tuvála*, p. *toalha*; — *lantérna*, *lantéra*, p. *lanterna*.

Les jeux, les jouets et la danse : *dadu* 'a die used in games of chance', p. *dado*; *bóla*, p. *bola*; *dam* (dans les échecs), p. *dama*; *koba* 'a term used in some game', p. *cova*; *tópa* 'used in the game of tops', p. *topa* (nom d'un jeu de garçons); *karta*, *kártu*, p. *carta*; — *árku* 'ark of a paper kite', p. *arco*; *bonéka*, *boníka*, p. *boneca*; — *dánsa*, *dánsu*, p. *dança*; *maskára*, p. *máscara*.

Music : *tanji* 'music', p. *tanger* 'jouer à un instrument à cordes'; *tanjedor*, *tanjidur* 'joueur d'un instrument à cordes', p. *tangedor*, *organ*, *orgam*, p. *órgão*.

Instruments des artisans : *martello*, *mártel*, *mártíl*, p. *martelo*; *alabanka*, *albanka*, p. *alavanca*; *gánchu*, p. *gancho*.

L'agriculture : *ródoq* 'corn-rake', p. *rodo*.

La charette et la selle : *karéta*, *keréta*, *kréta*, *krita*, p. *carreta*; *róda*, p. *roda*; *séla*, p. *sela*.

Navigation : *armada*; — noms de bateaux : *báloq*, p. *balão*; *fálka*, p. *falca*; *fusta*; *galyún*, *galiong*, p. *galeão*; *gávei*, p. *gávea*; *lanchong*, *lanchang*, du p. *lanchão*, augmentatif du p. *lancha*, mot qui dérive de son tour du malais *lancha*; *sumáka*, p. *sumaca*; — *bórdo*, *bórdu*, p. *bordo*; *grado*, *gerádi* 'railing', p. *grade*; — *jangkar*, *dyankar*, p. *âncora*; *abit* 'plaque de bois', p. *ábíta*; *inginio* 'a contrivance to raise up something, a pulley', p. *engenho*; *tiras* 'thread, string', p. *tiras* (pluriel); *rede*, p. *rêde*; — *botafora*, *botapóra*, *batapóra* 'the act of launching a vessel', p. *bota-fora*; — *bóya*, p. *bóia*; — *kapitán*, *kapítan*, p. *capitão*; *matelote*, p. *matalote*; *kalépet*, *kalpát*, p. *calaçate*.

L'argent : *diné* (cf. aussi *teto* et *galoli* (Timor) *diné*), p. *dinheiro*; *rial*; *gade* 'pledge', *gáji* 'stipend', *gádei* et *gádeikan* 'to pawn', p. *gage*; *ponjar* 'earnest-money', p. *penhor*.

Quantités : *paris*, p. *pares* (pluriel de *par*); *ranson*, p. *ração*.

Les mois, la semaine, le jour, les fêtes : *marsu*, p. *março*; *julu*, p. *julho*; *agôstu*, *agústo*, p. *agosto*; — *semana*; *domingo*, *demingo*, *duningo*, *mingo* 'dimanche', *satu mingo* ou *sa mingo* 'une semaine' (*satu*, *sa* est 'un'), p. *domingo* 'dimanche'; *sábtu*, *sáptu*, p. *sábado*; — *tempo*; *hora*; *tarda*, p. *tarde*; *vesporas*, p. *vésperas*; — *fešta*, *pešta*, *péštu*, p. *fešta*; *natal*.

Vie militaire : *baluvárdi*, p. *baluarte*; *gárdu*, *gardu*, p. *guarda*; *ronda*; *suissa* 'a selected body of armed troops', p. *suissa* 'guarda de espingardeiros, criada por Afonso de Albuquerque na Índia' (Figueiredo); *jendral* 'admiral', p. *general*; *karnel*, p. *coronel*; *kapítán*, *kapítan*, p. *capitão*; *alpéres*, p. *alferes*; *soldádu*, *seredádu*, *seridádu*, p. *soldado*; *spáda*, p. *espada*; *espingarda*, *istingarda*, p. *espingarda*; *péchu* 'the bolt of a rifle', p. *fecho*; *gaganet*, p. *baioneta*; *bandóla*, *bandála*, p. *bandola*; *pistol*, p. *pistola*; *parecha*, p. *frecha*; *bateria*, *tería*, p. *bateria*; *spera* 'a cannon', p. *espera* (ancien canon); *manisan*, p. *munição*; *pelúru*, *píloru*, *pélor*, *pílor*, p. *pelouro*; *bomba*; *bembarbero*, p. *bombardeiro*; *muran* 'mèche' p. *murrão*.

Peinture et arts graphiques : *figura* 'image, picture'; *imagem*; *lamina*, p. *lâmina*.

Maladies : *boba*, p. *bouba*; *fadiga* 'gonorrhoe', p. *fadiga* 'fatigue'; *remedio*, p. *remédio*; *síring* 'filtered', *siringan* 'a filter', p. *seringa* 'seringue'.

Verbes : *áchar*, p. *achar*; *açotar*, p. *açoitar*; *agradecer*; *almursar*, ancien p. *almoçar*; *aria*, p. *arrear*; *assar*; *bála*, p. *bailar*; *ber-júdi*, p. *jogar*; *bortá*, p. *voltar*; *castigar*; *cear*; *consentir*; *crear*; *crescer*; *cudir*, p. *acudir*; *cudir*, p. *cuidar*; *curar*; *desmorecer*; *disterra*, p. *desterrar*; *durar*; *enganar*; *entregar*; *ingeolar*, d'une forme portugaise * *enjoelhar* pour *ajoelhar*; *kajar*, p. *caçar*; *kantar*, p. *cantar*; *kunia*, p. *contar*; *levantar*; *merecer*; *negociar*; *paresser*, p. *prazer*; *pasiyar*, p. *passear*; *píjar* 'to solder', p. *fechar* 'fermer'; *pítár* 'to aim at', p. *fitar*; *pregoar*; *requerer*; *sentar*, ancien port. *gentar*, aujourd'hui *jantar*; *tentar*; *tóma*, p. *tomar*; *túkar*, p. *trocar*; *valer*.

Adjectifs : *avés*, p. *avesso*; *bem-ensinado*; *coitado*; *contento* (contente en portugais actuel); *fáltu*, p. *falto*; *galôjo*, p. *guloso*; *grosso*; *ingris*, p.

ingrês; inteiro, intéru, entéro, antéro, interno, p. *inteiro*; *kras, keras*, p. *crasso*; *listro*, p. *listo* (Dalgado donne *lestio*); *lústo*, p. *justo*; *pálsu*, p. *falso*; *parésku*, p. *fresco*; *suberbo*, p. *soberbo*; *torto* 'squint eyed', *vérdi* en *lázu-vérdi* 'lapis-lazúli', p. *verde*.

Adverbes: *acerca*, p. *acêrca*; *a saber*; *báldi*, p. *balde*; *basta*; *ben pode*, p. *bem pode*; *entaon*, p. *então*; *nen*, p. *nem*; *par força*, p. *per forza*, p. *por força*; *quanto*; *quanto mas*, p. *quanto mais*; *tântu* 'certain, determinate, steady', p. *tanto*; *antero* 'heel' (Mayer), p. *inteiro*, pris dans le sens de *tudo* 'tout'.

Prépositions: *para*; *por*; *sin*, p. *sem*.

Conjonctions: *máski, míski*, p. *mas que*.

Changements phonétiques

Les voyelles accentuées

Voyelles orales :

a > *e*: *calafate* > *kalépet*, *castanha* > *kestén*.

a > *i*: *cuidar* > *cudir*.

a > *u* (en position inaccentuée en malais): *calçado* > *kásut*.

a > *ja-*, *dya-* en *âncora* > *jankar*, *dyankar* offre un élément initial consonantique assez curieux (H. Schuchardt pense à l'anglais *the anchor* comme étymologie du mot malais).

([ɛ] et [e]) > *i*: *igreja* > *grija*, *pastel* > *pastil*, *boneca* > *boníka*, *fecho* > *píchu*, *ingrês* > *ingris*, *engenho* > *inginio*, *ourives* > *orivis*, *carreta* > *krita*, *mester* > *misti* (inaccentué en malais).

[ɔ] > *a*: *bandola* > *bandála*.

[ɔ] > *u*: *ordem* > *úrdi*, *poltrona* > *patarána*.

[ɔ] > *a*: *penhor* > *panjar*.

[ɔ] (ou; ô) > *u*: *couves* > *kúbis*, *aroma* > *arúm*, *castor* > *kastúri*, *mandador* > *mandúr*, *tangedor* > *tanjidur*, *agôsto* > *agústu*, *pelouro* > *pelúru*.

i > *e*: *camisa* > *kaméja*.

eá > *ia*: *arrear* > *aríá*.

eá > *iya*: *passear* > *pasiyar*.

ei est conservé: *inteiro* > *enteiro*.

ei > *e*: *parceiro* > *parséru*, *porteiro* > *portero*, *ferreiro* > *ferrero*, *alcoviteira* > *alcobitera*, *manteiga* > *mantega*, *queijo* > *keju*, *cadeira* > *kadéra*, *dinheiro* > *diné*, *bombardeiro* > *bembardero*, *inteiro* > *intéru*.

ei > *i*: *queijo* > *kiju*.

eu > *eo*: *Deus* > *Deos*.

eu > *iyu*: *chapéu* > *chapíyu*.

oi > *o*: *açoitar* > *açotar*.

Voyelles nasalisées :

Les voyelles nasalisées sont dénasalisées. En général on ajoute un *n* vélaire. Pour les résultats on trouve les graphies suivantes :

[ɲ] > *en*: *nem* > *nen*.

[ʝ] > *in*: *sem* > *sin*.

[ɿ] > *en* (inaccentué en malais): *setim* > *siten*.

[ɿ] > *in*: *setim* > *sitin*.

[ɿ] > *i* (inaccentué en malais): *palanquim* > *palánki*.

[õ] > *am*: *pomba* > *pamba*.

[õ] > *un*: *tronco* > *tarunku*.

-ão > -ao: *lião* > *liao*.

-ão > -oq (= [ɣ]). Le *q* représente le coup de glotte et dérive de la graphie arabe de l'ancien malais (arabe 'ain).

Le *q* n'est pas prononcé en malais: *balão* > *báloq*.

-ão > -aon: *pregoaçaon*, *maldiçaon*, *paon*, *entaon* (< *então*).

-ão > -on: *sabão* > *sabon*, *ração* > *ranson*.

-ão > ong (ng = n): vélaire *boião* > *búyong*, *galeão* > *galióng*.

-ão > -am: *pavão* > *pavam*, *botão* > *bótam*, *orgão* > *orgam*.

-ão > -an: *botão* > *bútan*, *orgão* > *organ*, *kapitán*, *mourão* > *muran*, *munição* > *manisán*.

-ão > -ang: *coração* > *korsang*.

-ão > un: *sabão* > *sabún*, *galeão* > *galyún*.

-ão > -ung: *pão* > *paung*.

On évite l'hiatus :

-oe- > -ove-: *coelho* > *kovélu*.

oá (= [ná], [wa]) > *uvá*: *toalha* > *tuála* > *tuvála*.

uá (= [já]) > *uvá*: *baluarte* > *baluvárdi*.

uá > a: *guarda* > *gárdu*.

Les voyelles inaccentuées

a) Voyelles initiales :

Chute de a-: *ananas* > *nanas*, *ninas*, *acudir* > *cudir*.

Chute de i-: *igreja* > *gréja*, *gríja*, *esmola* > *samola*, *escola* > *skola*, *espada* > *spada*, *espera* > *spera*.

[ɨ]- (en-) > en-: *inteiro* > *enteiro*, *entéro*.

[ɨ]- (en-) > an-: *inteiro* > *antero*.

b) Voyelles prétoniques (sans voyelles initiales):

a > e: m. *lamári* (< p. *armário*) > *lemári*, *castanha* > *kestén*, *papaia* > *peppáya*, *tartaruga* > *tetruga*, *cabeça* > *kembésa*, *salada* > *selada*, *tabaco* > *tembáko*, *veranda* > *beránda*, *meranda*, *janela* > *jandéla*, *carreta* > *keréta*.

a > i: *ananas* > *ninas*, *janela* > *jinela*, *palangana* > * *pan-gan* > *pingan*.

a > an (avant s): *ração* > *ranson*.

Chute de a: *carreta* > *kréta*, *krita*.

e > a: *penhor* > *panjar*.

e > i: *seringa* > *siríng*, *pelouro* > *pílóru*; aussi e qui était accentué en portugais et devient inaccentué en malais: *mantelo* > *mántil*; de même e inaccentué du portugais en syllabe accentuée en malais: *setim* > *síten*, *dedal* > *dídál*, *fechar* > *píjar*.

e > ei: *dedal* > *deidál*.

[ɔ] > a: *poltrona* > *pátarana*, *gorgoleta* > *gargarlét*, *bota-fora* > *batapóra*, *coronel* > *karnel*.

[ɔ] > e: *soldado* > *seredádu*, *seridádu*.

o > ó, avec changement de l'accent: *botão* > *bótam*.

[ô] (om) > em: *bombardeiro* > *bembardero*.

u > a: *munição* > *manisan*, *guloso* > *galôjo*.

[u] > ú: *botão* > *bútan*, (changement de l'accent).

ai > a: *bailar* > *bála*.

ai > e: *traidor* > * *taredor* > *taledor*.

ai > i: *alfaiate* > *alfiate*.

ai > u: *papaia* > *pápua* (avec changement de l'accent).

ea > i: *beatilha* > *bitila*.

ei > e: *meirinho* > *merinni-yu*, *feitor* > *fetór*,

ui > u: *cuidado* > *cudado*, *cuidar* > *cudir*.

c) Voyelles de la syllabe inaccentuée qui suit la syllabe qui porte l'accent secondaire.

a > e: *matalote* > *matelote*, *prazer* > * *parasser* > *paresser*.

Chute de l'a: *patarada* > *patrás*, *tartaruga* > *tetruga*, *coração* > *korsang*, *carapuça* > *karpús*, *caçarola* > *kasrol*, *alavanca* > *albanca*, *calaçate* > *kalpát*.

e > a: *marquesota* > *marcajota*, *galeria* > *galari*, *janela* > *janalá* (inaccentué en malais).

e > i: *tangedor* > *tanjidur*.

Chute de e: *galeria* > *galri*, *general* > *jendral*.

o > a: *gorgoleta* > *gargalét*, *baioneta* > *gaganet*.

Chute de o: *coronel* > *karnel*.

d) Altération de la penultième:

e > o: *vésperas* > *vesporas*.

e) Syncope de la penultième:

a: *sábado* > *sábtu*; u: *veludo* > *beldú* (avec changement de l'accent).

f) Voyelles finales:

-a est conservé: *alcunka* > *alcunia*, *alabanka*, *karéta*, *frecha* > *parecha*, *fadiga*.

-a > -i: *loja* > *lóji*.

-a > -u: *carta* > *kártu*, *dança* > *dánsu* (à côté de *dánsa*),
feita > *pestu* (à côté de *pesta*), *guarda* > *gárdu*.

Chute de -a: *chapinha* > *chaping*, *beringela* > *berinjal*, *castanha* > *kestén*, *lista* > *lis*, *carapuça* > *karpús*, *aroma* > *arúm*, *despensa* > *spens*, *bacia* > *bási*, *palangana* > *pingan*, *caçarola* > *kasrol*, *gorgoleta* > *gargalét*, *bruça* > *brus*, *ábita* > *abit*.

-e > -a: *tarde* > *tarda*.

-e > -i: *cafre* > *kápri*, *mestre* > *mesteri*, *padre* > *pádri*,
grade > *gerádi*, *verde* > *vérdi*, *balde* > *báldi*, *baluarte* > *baluvárdi*, *gage* > *gáji*.

-[ɛ] > i: *ordem* > *ordi*, *rudi*, etc.

-e > -ei: *gage* > *gádei*.

-e > -o: *alfinete* > *alpineto*, *grade* > *grado*, *milagre* > *milagro*.

Chute de -e: *presente* > *persén*, *ajudante* > *ajudán*, *calafate* > *kalpát*.

-[u] est conservé: *bórdu* (p. *bordo*), *agôstu*, *intéru*, *pelúru*,
pílóru (p. *pelouro*).

-[u] > -a: *armário* > *almaria*.

-[u] > -i: *permissão* > *permísi*, *lagarto* > *lagárti*.

-[u] > -o: *parceiro* > *parséro*, *portero*, *tronco*, *sáko*, *caldo*,
tambáko (< p. *tabaco*), *bordo*, *entero* (< p. *inteiro*).

Chute de -[u]: *prumo* > *prum*, *recibo* > *resít*, *calçado* > *kálsut*, *relógio* > *arlógi*, *armário* > *lamári*, *martelo* > *mártil*, *crasso* > *kras*, *pelouro* > *pélór*, *pilor*.

Addition d'une voyelle finale: *algoz* > *algója*, *algójo*, *algóju*.

Naissance d'une voyelle entre groupe de consonnes [Svarabhakti]

tr > *ter*: *trigo* > *terigu*, *mestre* > *mesteri*.

tr > *tar*: *tronco* > *tarunku*, *poltrona* > *pátarána*.

pr > *par*: *prumo* > *parum*, *prazer* > *paresser*, *prata* > *paráda*.

Le même résultat donne m. *pr*, de p. *fr.*: *fôrça* > *parúsa*, *frecha* > *parecha*, *fresco* > *parésku*.

br > *ber*: *bruça* > *berus*.

kr > *ker*: *crasso* > *keras*.

gr > *ger*: *grade* > *gerádi*.

rd (< p. *ld*) > *red*, *rid*: *soldado* > *seredádu*, *seridádu*.

sk > *sek*: *escola* > *skola* > *sekola*.

sk > *sak*: *escola* > *skola* > *sakola*.
sp > *sep*: *despensa* > *spen* > *sepen*.
sm > *sam*: *esmola* > *samola*.

Les consonnes

Consonnes initiales:

f- > *p*:- *fôrça* > *parúsa*, *fiscal* > *piskal*, *feitor* > *p̃tór*,
fantasma > *pantasma*, *fita* > *pita*, *feita* > *peita*, *fecho* >
píchu, *fitar* > *pitár*, *falso* > *pálsu*, *frecha* > *parecha*,
fresco > *parésku*, *fechar* > *píjar*. *f* n'existe pas en malais
proprement dit et se trouve dans cette langue seulement dans
quelques mots étrangers.

v- > *b*:- *varanda* > *baránda*, *vaso* > *básu*, *voltar* > *bor-
tá*, *veludo* > *belúdu*, *belúdro*, *beldú*. Il n'y a pas de *v* en
malais.

v- > *p*:- *vaso* > *pasu*.

v- > *m*:- *varanda* > *merenda*.

k- > *g*:- *cajus* > *gajus*.

k- > *t*:- *coelho* > *tarvélu*.

g- > *b*:- *gorgoleta* > *bargalét*.

b- > *g*:- *baioneta* > *garganet*.

d- > *b*:- *dedal* > *bídal*.

d- > *l*:- *dedal* > *lídal*.

j- > *l*:- *justo* > *lústo*.

[ž]- > [s]:- ancien p. *gentar* 'jantar' > *sentar*.

Consonnes dans l'intérieur des mots:

-*f*- > -*p*:- *cafre* > *kápri*, *alfinete* > *alpineto*, *garfo* >
gárpu, *bota-fora* > *botapóra*, *calafate* > *kalépet*, *kalpát*,
alféres > *alpéres*.

-*v*- > -*b*:- *couves* > *kóbis*, *governador* > *gubernadúr*, *cova* >
koba, *alavanca* > *alabanka*.

-*b*- (-[h]-) > -*mb*:- *cabeça* > *kembesa*, *tabaco* > *tambáko*.

-*t*- > -*d*:- *prata* > *prada*.

Chute de -*t*:- *pataratas* > *patrás*.

-g- > -d-: *jogar* > (*ber-*)*júdi*.

-n- > -nd-: *janela* > *jandêla* etc.

Chute de -l-: *palangana* > **ɸangan* > *pingan*.

-r- > -t-: *armário* > *almári*, *lamári*, *lemári*, **taredor* (< *traidor*) > *taledor*.

-rr- > -r-: *arruda* > *arúda*, *carreta* > *karêta*, *murrão* > *muran*, *arrear* > *aríá*. Mais il y a des cas où -rr- est conservé: *arrúda*, *ferrero*, *desterrar* > *distêrra*.

-[z]- > -j-: *camisa* > *camija*, *marquesota* > *marcajota*, *mesa* > *meja*, *guloso* > *galôjo*. Le son de [z] n'existe pas en malais; il se trouve dans cette langue seulement en quelques mots étrangers. Malais *j* est la fricative prépalatale sonore.

-[z]- > -dj-: *marquesota* > *marcadjota*.

-[z]- > -[s]- (malais *s*): *mesa*, *vaso* > *pasu*, *prazer* > *paresser*.

-[s]- > -j-: *caçar* > *kajar*. Ici [s] est traité comme [z] (voir plus haut).

Chute de -[s]-: *boceta* > *boetta*.

-[ʒ]- > -j- (prépalatale): *beringela* > *berinjal*, *algez* > *algójo*, *jogar* > (*ber-*)*júdi*.

-[ʒ]- > -[s]-: *esmola* > *ismola*.

-[ʒ]- > -d-: *gage* > *gade*, *gádei*.

-[ʃ]- > -j- (prépalatale): *fechar* > *pijar*.

Le son du portugais *nh* existe en malais, où il est aujourd'hui représenté par *nj*. Portugais *nh* apparaît en malais avec les graphies suivantes:

nj: *panjar* (p. *penhor*); *niy*: *meriniyu* (p. *meirinho*); *ni*: *alcunia* (p. *alcunha*), *cuniado* (p. *cunhado*), *inginio* (p. *engenho*); *ny*: *sobrinya* (p. *sobrinha*), *kurpinyu* (p. *corpinho*); *ng*: *chaping* (p. *chapinha*).

-nh- > n-: *dinheiro* > *diné*, *castanha* > *kestén*.

Portugais *lh* n'a pas d'équivalent en malais:

-lh- > -l-: *coelho* > *kovélu*, *molher* 'mulher' > *moler*, *beati-lha* > *bitíla*, *toalha* > *tuála*, *julho* > *julu*.

-lh- > -il-: *concelho* > *conseillo*, *velha* > *veillo*.

Consonnes finales:

Chute de -r-: *mister* > *místi*, *arrear* > *aríá*, *bailar* > *bála*, *contar* > *kunta*, *tomar* > *tóma*, *voltar* > *bortá*, *desterrar* >

distérta. — On arrive aussi à une terminaison en voyelle en ajoutant *-i*: *castor* > *kastóri*.

Chute de *-t* secondaire: *presente* > *persén*, *ajudante* > *ajudán*: *lista* > *lis*. Ainsi disparaissent les terminaisons *-te* et *-ta*. Mais il y a d'autres cas où la terminaison *-te* est conservée dans la forme de *-to* ou de *-di*: *alfinete* > *alpineto*; *baluarte* > *baluvárdi*.

-b secondaire > *-t*: *recibo* > *resít*.

L'addition d'un *q* final, qui n'est pas prononcé en malais, représente la graphie arabe du coup de glotte (*ain): *rôdo* > *rôdoq*, *balão* > *báloq*. Le *h* final de *amah* < p. *ama* et *kópiah* < esp. *cofia* représente sans doute la graphie arabe du *tā marbūṭa*.

Groupes de consonnes.

ld > *rd*: *soldado* > *seredādu*, *seridādu*.

lt > *rt*: *voltar* > *bortá*.

m. *bt* (< *bd*) > *pt*: *sábado* > *sábtu* > *sáptu*.

[*št*] > *st*: *mister* > *místi*, *castanha* > *kestén*, *mestre* > *mesteri*, *estriku*.

[*šk*] > *sk*: *escola* > *skola*, *fresco* > *parésku*.

[*šp*] > *sp*: *despensa* > *spens*, *espera* > *spera*, *espingarda*.

[*šp*] > *sš*: *jaspe* > *jasbe*.

[*šp*] > *st*: *espingarda* > *istingarda*.

Réduction de groupes de consonnes:

tr > *t*: *trocar* > *túkar*.

rt > *t*: *tartaruga* > *tateruga*.

lt > *t*: *poltrona* > *pátarána*.

rn > *r*: *lanterna* > *lantéra*.

ls > *s*: *calçado* > *kásut*.

Intercalation d'une consonne.

ti > *tri*: m. **estiku* (formé du verbe p. *esticar*) > *estriku*.

-do > *-dro*: *veludo* > *belúdro*.

nr > *ndr*: *general* > *jendral*.

-ero > *-erno*: *inteiro* > *interno*.

Métathèse.

or > *ru*: *ordem* > *rúdi*; *fôrça* > *parúsa* (avec intercalation de *a* entre *pr* < *fr*).

or > *ro*: *ordem* > *rodi*.

[*ur*] > *ru*: *coração* > *krusang*.

tre > *ter*: *mestre* > *mester*.

pre > *per*: *presente* > *persén*.

re > *ar*: *relógio* > *arlóji*.

m. al (< *p. ar*) > *la*: *armário* > *almari* > *lamári*.

na > *un*: *governador* > *gurnadúr* > *gurundúr*.

Chute ou réduction de syllabes.

Chute de la première syllabe: *bateria* > *teria*, *domingo* > *míngo*.

Réduction de la première syllabe: *despensa* > *spen*, *sepen*.

Chute de la syllabe moyenne: *ananás* > *anas*, *mandador* > *mandúr*.

Contraction de la première et de la seconde syllabe: *governador* > *gurnadúr*.

Contraction de la troisième et de la quatrième syllabe: *governador* > *gubernúr*.

Chute de la dernière syllabe: *despensa* > *spen*, *dinheiro* > *diné*.

Pour *-te* et *-ta* voir plus haut.

Changements sémantiques.

Il est remarquable que le mot *m. práda*, *paráda* a conservé l'ancienne signification de 'plaque de métal' qu'avait le latin *platta* et que le port. *prata* a perdus. Il en résulte que le mot portugais avait cette signification encore au moyen-âge.

Un resserrement de signification peut être constaté en *m. táchu* 'poêle à frire' du *p. tacho* 'chaudron de cuir', et en *m. píjar* 'souder' du port. *fechar* 'fermer'.

Par contre il y a des élargissements de signification en *m. tinta* 'couleur' du *p. tinta* 'l'encre'; *m. tanji* 'music' du *p. tanger* 'jouer à un instrument à cordes'; *m. mingó* (*satú mingó*, *sa mingó*), 'semaine' du *p. domingo* 'dimanche'.

Quand on dit en Malais *fadiga* pour désigner la 'gonorrhoe' du p. *fadiga* 'fatigue', 'lassitude', 'exténuation' il s'agit d'un usage métaphorique pour éviter le nom de cette maladie redoutée.

Une transposition de sens offrent m. *toro* 'une espèce de veston' du p. *toro* 'tronc du corps humain' et le nom de plante m. *belústru* formé à base du m. *belúdu*, *belúdro* 'velours', du p. *veludo*.

Autres changements de signification: du p. *figura* résulte m. *figura* 'image', 'tableau', du p. *gage* 'gage' m. *gáji* 'bourse', du p. *touca* 'coiffe de femme' m. *tocca* probablement 'voile' ou 'mouchoir de tête' (Dalgado donne 'ceinture'). M. *koménda*, du p. *comenda*, ajoute à la signification du mot portugais une adaptation nouvelle: 'décoration'. Du p. *seringa* 'seringue' dérivent m. *siring* 'filtré' et m. *siringan* 'filtre'.

M. *antero*, du p. *inteiro*, n'est pas seulement un adjectif ('entier'), mais est employé aussi comme adverbe ('tout'). Le Malais ne distingue pas toujours clairement entre adjectif et adverbe.

DISCUSSION

Intervention de M. B. E. Vidos.

B. E. Vidos (Nimègue) fait observer à l'Auteur qu'il faudrait également tenir compte, dans la formation du vocabulaire malais, de l'influence de l'espagnol, à côté du portugais et du hollandais.

EMPRUNT ET TERMES TECHNIQUES

B. E. VIDOS

(NIMÈQUE)

Pour pouvoir établir comment un emprunt a eu lieu il faut envisager la question au point de vue synchronique. Mais il est extrêmement difficile, sinon impossible, d'observer un procès d'emprunt sous un angle synchronique. Il est bon de se rappeler à ce propos les paroles pertinentes d'A. Meillet «On n'observe jamais une langue à l'état fixe... une linguistique statique ne peut donc résulter d'observation». Le moyen d'observer un procès d'emprunt nous est donné dans la synchronie diachronique. En ressuscitant un procès linguistique qui a eu lieu autrefois et en se transportant dans l'ambiance où l'emprunt a pu avoir lieu, on envisage celui-ci sur la base des données concernant cette ambiance, selon une méthode correcte, au point de vue synchronique. Dans les recherches sur l'origine d'un emprunt les données diachroniques nous fournissent des matériaux bruts dont on ne peut se passer si l'on veut saisir l'emprunt, car celui-ci nous échappe dans la synchronie non diachronique.

Si l'on étudie les emprunts qui se sont produits dans le domaine des termes techniques, on adopte involontairement le point de vue synchronique et par conséquent on observe plus facilement comment un procès d'emprunt a eu lieu. D'abord parce que, dans la plupart des cas, l'objet que le terme technique désigne nous étant connu, l'aspect sémantique prédomine: mot et chose se présentent à nous d'emblée, même dans la perspective diachronique, d'une façon plus ou moins synchronique. Ensuite parce que, l'emprunt des termes techniques étant dû à des facteurs culturels, économiques, historiques, etc., il est souvent possible d'établir d'une part les circonstances particulières de la vie de ceux qui empruntent et l'ambiance où l'emprunt a eu lieu, et d'autre part de rechercher ce qu'on a emprunté au point de vue linguistique.

Au cours de nos recherches sur la terminologie drapière médiévale nous avons pu établir les circonstances particulières de la vie de ceux qui ont emprunté et les milieux qui ont déterminé l'emprunt des noms de tissus, aussi bien que le mécanisme et l'essence même de l'emprunt. En nous demandant ce qu'on a emprunté dans le cas des noms de tissus esp. *brujas*, *gante*, *ypres*, port. *brugia*, *ipre*, etc., nous constatons que les Espagnols et les Portugais, qui importaient au XIII^e siècle des tissus des Pays-Bas (Flandre et Hollande), n'empruntaient rien au point de vue linguistique, mais créaient les noms de tissus en question, en simplifiant les périphrases esp. *ensay de Brujas*, *panno tinto de Gante*, *panno de Ypre*, port. *stanforte de Brugiis*, *viado de Ipres*, *stanforte uiadu de Ipri*, etc. où entraient les noms des villes flamandes *Bruges*, *Gand*, *Ypres* d'où ces tissus provenaient. Le nom d'étoffe internationale *popeline*, lui non plus, n'est pas dû à un emprunt, mais est également le résultat d'une création. Les Italiens qui achetaient aux XIII^e et XIV^e siècles en Flandre des tissus originaires de Poperinghe, ville flamande, les désignaient par les périphrases *panni di Poperinghe*, *roe di Popolingo*, *vergati di Popolungo*, *virgatus de Papalingis*, cette dernière périphrase attestée au plus tard au début du XIV^e siècle dans les *Comptes de la cour pontificale à Avignon*. En simplifiant ces périphrases ils ont créé sous l'influence de l'it. *papa* le terme d'étoffe it. *papalina*.

On en arrive ainsi à conclure que les noms de tissus esp. *brujas*, *gante*, *ypre*, port. *brugia*, *ipre*, it. *papalina*, etc. ne sont pas des emprunts, car les Espagnols, les Portugais et les Italiens, tout en important des tissus des trois villes flamandes en question, n'ont pas emprunté choses et mots ensemble, mais ont d'abord importé les choses qui n'avait pas encore de noms et créé ensuite les noms. Donc, dans ce domaine technique, il y a des cas où les emprunts ne sont en réalité que des créations.

Quant aux cas où l'on emprunte chose et mot ensemble, il faut reviser la conception habituelle qui envisage l'emprunt comme la pénétration directe ou indirecte du mot étranger d'une langue dans une autre langue, en se demandant toujours comment on a emprunté un mot. Aussi devons-nous nous introduire dans les milieux où l'emprunt a pu avoir lieu et, pour pouvoir l'observer, arrêter un instant la dynamique de l'histoire en pratiquant, comme nous l'avons dit, la synchronie diachronique.

En nous introduisant, en vertu de ce souci méthodologique, dans trois milieux bilingues, dont le premier, hollando-espagnol, de marins et de commerçants en Hollande en 1534, sous la domination espagnole,

le deuxième, hollando-portugais, de commerçants à Lisbonne entre 1572 et 1590 et le troisième, hispano-français, de fabricants, de commerçants et d'exportateurs de tissus aux Pays-Bas (Flandre et Hollande), sous les dominations espagnole et française au XVII^e siècle, nous voyons que dans le premier milieu les Hollandais bilingues lancent leur terme nautique *oorring* en l'hispanisant en *oringue* (*orengue*), *orinque*, et que les Espagnols l'adoptent et le généralisent; que dans le deuxième les commerçants hollandais bilingues lancent leur terme de commerce *bomerie*, *bodemerie*, en le portugalisant en *bomeria*, *bodemeria*, et que les Portugais l'adoptent et le généralisent; que dans le troisième les fabricants, commerçants et exportateurs français économiquement bilingues lancent leur nom de tissu *nonpareille*, en l'hispanisant en *nonparilla* (*non-parilla*), et que les Espagnols l'adoptent et le généralisent. Nous parlons de bilinguisme économique ou technique quand les commerçants, exportateurs, marins, etc. français, espagnols ou italiens à l'étranger ne parlent ni ne connaissent bien la langue de leurs partenaires. On voit donc que plus on pénètre dans l'ambiance où l'emprunt d'un terme technique a eu lieu, c'est-à-dire plus on a de données qui permettent d'observer comment un emprunt a eu lieu, plus on est persuadé du caractère individuel de l'emprunt, qui au fond n'est autre chose qu'une création.

Il n'est pas sans importance que notre constatation se soit trouvée complètement confirmée par nos recherches sur les termes nautiques français empruntés à l'italien. Très souvent ce ne sont pas les Français qui empruntent des termes de marine à l'italien, mais au contraire ce sont les Italiens, marins, commandants bilingues, parlant habituellement et couramment le français ou les constructeurs, armateurs, charpentiers, etc. italiens, au moins techniquement bilingues, qui francisent leurs propres termes italiens et les mettent en circulation sous cette forme. Les Français à leur tour les adoptent et les généralisent. Voici un exemple.

A la fin du XIII^e siècle la France ne possède pas encore de marine d'état organisée. C'est sur l'initiative de Philippe IV que la marine d'état a été créée, surtout par des armateurs, constructeurs et marins génois. Le roi fait construire sur la côte normande une division entière de galères par des Génois, Enrico Marchese, Guercio, Obertino Spinola, Lanfranco Tartaro, Nicola da Durazzo et une foule de charpentiers ou maîtres de hache génois, amenés avec eux pendant l'hiver de 1293-1294. En mars 1294 les Génois Enrico Marchese, Lanfranco Tartaro et Obertino Spinola installent à Rouen le premier arsenal maritime,

le célèbre «Clos des galées», construit par le Génois Bonifacio. C'est de la fondation de l'arsenal de Rouen (1294) que date la création définitive de la marine de guerre française. L'arsenal, ou, comme les marins français l'appelaient, le «Clos des galées» de Rouen, était le lieu de rencontre des constructeurs, armateurs, charpentiers, maîtres de hache, calfats et marins français et méridionaux, surtout génois, de 1294 à 1419, c'est-à-dire tant qu'exista le «Clos des galées».

Il va de soi que dans cette ambiance les différents ouvriers et marins italiens et génois, pour pouvoir collaborer avec leurs collègues français, devaient être bilingues ou au moins techniquement bilingues. Or c'est dans l'inventaire très précieux de l'arsenal de Rouen, datant de 1382-1384, que nous avons pu dépister les premiers exemples des mots français *aman*, *anquil*, *bragot*, *espercine*, désignant des cordages, du fr. *estaminare* «pièce de bois ajustée à l'extrémité d'un madrier», du fr. *fers* «laize de toile à voile», du fr. *estandelar* «chambre de la galère» et du fr. *gondre* «gondole», tous d'origine génoise. Nous pouvons donc soutenir d'après notre thèse que ces huit termes techniques génois ont été lancés et francisés par les ouvriers, armateurs génois dans l'arsenal de Rouen avant 1382-1384 et que les ouvriers et armateurs français, collaborant avec leurs collègues génois, les ont adoptés et généralisés.

Voici maintenant deux autres milieux bilingues italo-français où les marins italiens bilingues au service de la France ont pu lancer des termes nautiques italiens.

En 1337, pour avoir des navires contre les Anglais le roi de France, Philippe VI s'adressa aux Génois qui lui fournirent 40 galères et nous savons qu'à la même année il stipula dans un contrat avec le célèbre corsaire génois Aitone D'Oria le nolisement de 18 galères. Aitone D'Oria, au service de la France, est devenu commandant d'une puissante flotte française montée par des équipages français et génois. Or, il nous semble très important que le terme nautique fr. *nolesement*, de provenance génoise, figure pour la première fois en 1337 dans un contrat de nolisement de 18 galères conclu entre le roi de France et le célèbre marin génois Aitone D'Oria au service de la France. En vertu de la synchronie diachronique nous pouvons donc admettre que le génois *nolezamento* a été lancé et francisé dans un milieu de marins italo-français en 1337, soit par Aitone D'Oria lui-même, soit par les marins génois de son entourage. Force nous est d'admettre que, pour être commandant de la flotte française Aitone D'Oria, aussi bien que ses

marins génois au service du roi de France, ont du être bilingues ou au moins techniquement bilingues.

Pour terminer arrêtons encore une fois la dynamique de l'histoire. Nous sommes en 1539, l'année où l'un des hommes de mer les plus hardis de l'époque, le Florentin Leone Strozzi, prieur de Capoue, passait au service de la France et recevait presque aussitôt le commandement d'une forte division navale. Il entraît au service du roi de France François Ier avec ses six galères à lui et amenait nombre de fuorusciti florentins, entre autres les capitaines de ses galères, Baccio Martelli et Guidetto. N'est-il pas important que trois termes de marine français *ch(i)eusme* «chiourme», *fogon* «foyer de la cuisine sur un vaisseau», *gal(l)everne* «longue plaque de chêne qui garnissait la rame», de provenance italienne, se rencontrent pour la première fois dans un texte de 1539 relatif à l'entrée de Leone Strozzi au service de France, et, avec lui, de nombreux marins italiens? Notons que nous avons pu dénicher plusieurs exemples du mot *ch(i)eusme* en 1539 dans une «Lettre patente de François Ier attribuant à Léon Strozzi, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, prieur de Capoue, le commandement de deux galères royales, la Sainte-Marie et la Sainte-Claire...». Et un autre terme nautique le fr. *bancasse* «coffre servant de banc et de lit dans les galères», lui aussi d'origine italienne, se rencontre pour la première fois en 1551, dans un texte provenant du même milieu, à savoir *l'Inventaire de la galère réelle la Diane, lors de la sortie de charge de Léon Strozzi comme capitaine général des galères*. Nous pouvons donc, nous semble-t-il, admettre que ces quatre termes de marine italiens ont été lancés et francisés dans l'ambiance bilingue italo-française des marins de la division navale commandée par Leone Strozzi.

Nous nous résumons. Nos constatations concernant l'emprunt de plusieurs noms de tissus, de plusieurs termes de commerce et de marine espagnols, portugais et italiens, au néerlandais et au français sont entièrement confirmées par les treize termes de marine français empruntés à l'italien. Les faits étant maintenant serrés de plus près, nous sommes persuadés que ce qu'on appelle emprunt d'un terme technique dans un milieu bilingue n'est autre chose qu'une création.

Nous en présenterons le schéma de la façon suivante. Soient la langue A et la langue B. Actuellement un objet emprunté au peuple de langue B porte dans la langue A un nom qui a l'air emprunté à la langue B. En réalité le mot de la langue B a été déguisé en mot de la langue A par des individus plus ou moins bilingues de langue B en relation avec des individus de langue A dans le milieu où s'est produit

l'emprunt de l'objet. Le mot de langue B déguisé en mot de langue A a été admis dans la langue A dans le milieu considéré, puis il s'est généralisé dans la langue A, donnant faussement l'impression d'avoir été emprunté à la langue B.

Ce ne sont donc pas les gens de langue A qui ont emprunté le mot à la langue B et lui ont donné une forme adaptée à leur propre langue. Ce sont les gens de langue B qui lui ont donné une forme de langue A et l'ont introduit dans cette langue.

Au point de vue méthodologique les six milieux bilingues que nous avons passés en revue ne sont que des possibilités nous permettant d'observer un procès linguistique fixé par la synchronie diachronique. Aux chercheurs futurs de découvrir d'autres milieux bilingues et de vérifier la justesse de notre théorie de l'emprunt en dehors du domaine technique. N'oublions jamais qu'il n'y a pas de limites nettes entre le vocabulaire technique et le vocabulaire commun, que les termes du vocabulaire courant deviennent termes techniques et qu'inversement le vocabulaire courant s'enrichit de termes pris aux diverses techniques.

DISCUSSION

Interventions de MM. G. FRANCESCATO, J. L. DÉLÉPAUT et P. GARDETTE.
Réponse de M. B. E. VIDOS.

G. FRANCESCATO (Utrecht) attire l'attention sur des expressions comme *tutti frutti* qui, utilisées en hollandais, ont disparu de l'italien.

J. L. DÉLÉPAUT (Louvain) fait observer qu'il n'y a pas toujours création de mots, comme pour *cacao*, par exemple, qui est un mot colonial.

B. E. VIDOS répond qu'il n'y a création de mot que lorsqu'il s'agit de milieux bilingues, et tel n'est pas le cas de *cacao*.

P. GARDETTE (Lyon) fait observer que, lorsqu'il y a progression de certains mots (comme *gondole*, venu de l'Italie du Nord jusqu'en France), on en peut pas non plus parler de création.

PORTUGAIS «MATAR O BICHO, MATABICHO»
FRANÇAIS «MATABICHE»

ALBERT DOPPAGNE
(BRUXELLES)

Les hôtes indésirables de l'homme, de son lit, de sa maison, n'ont pas manqué de donner lieu, en linguistique, à une série de sens dérivés, d'expressions métaphoriques et de proverbes.

Si, selon le dicton espagnol,

Cada uno tiene su modo de matar pulgas,

il existe pourtant, à côté de différences et de confusions, des parallélismes significatifs.

Nous nous proposons d'en signaler quelques uns pour les langues romanes.

Le pou occupe une place d'honneur, et spécialement en français: *pou affamé* (homme avide de gain), *se laisser manger par les poux* (être excessivement malpropre), *chercher les poux à la tête de quelqu'un*, *savoir trouver des poux à la tête d'un chauve* (chercher la petite bête)...

Il écorcherait un pou pour en avoir la peau se dit également en italien: *scorticerebbe il pidocchio per vender la pelle* et en provençal: *espeiariè 'n pesou pèr n'avè la pèu*.

Laid comme un pou, en provençal *laid coume un pesou*, et en portugais *feio como um bicho*.

L'idée d'importunité, d'hôte indésirable s'exprime de façon parallèle en portugais et en castillan: *meter-se como pioho por costura* (ou *em costura*). Même sens pour l'espagnol *como piojo en costura*, mais avec glissement sémantique car cette expression peut aussi faire allusion à l'inconfort de l'endroit. On passe au sens de «serré», serré comme des sardines dans une boîte, comme des figues dans un panier.

Le français va plus loin et nous montre le pou coincé entre deux dangers imminents: *être comme un pou entre deux ongles*.

La puce est peut-être plus sollicitée encore que le pou. Ne nous attardons pas aux allusions trop claires et très générales comme: *Qui se couche avec les chiens se lève avec les puces* que l'italien exprime ainsi: *Chi dorme coi cani si leva con le pulci*.

Pour son ancienneté et son extension qui dépasse le domaine de la Romania, l'expression *avoir* (ou *mettre*) *la puce à l'oreille* doit nous retenir.

En français, cette locution est notée pour la première fois en 1316 chez Fauvel. Pendant longtemps elle fut comprise avec un sens particulier, avoir des désirs, des inquiétudes amoureuses. C'est ainsi que l'entend Rabelais quand il fait dire à Pantagruel: *J'ai la pusse à l'oreille, je me veux marier*. La Fontaine l'emploie encore dans cette acception.

Du sens amoureux, on passe à un sens très général, une inquiétude quelconque, un doute. *Avoir la puce à l'oreille*, se douter de quelque chose; *mettre la puce à l'oreille*, éveiller le doute.

Même parallélisme en castillan avec *tener la pulga tras de la oreja* et *echar a uno la pulga detrás de la oreja*.

Il semble que certaines langue préfèrent une formule et négligent l'autre. En provençal, je n'ai noté que *avè la niero a l'auriho*. En italien et en romanche, la faveur s'est portée sur l'autre tour: italien *mettere una pulce nell' orecchio*; romanche *metter il pülsch aint ell' uraglia a qualchün*.

Le portugais brode sur le premier thème et l'enrichit. A côté du simple *ter pulga no ouvido*, nous notons un pluriel: *ter pulgas no ouvido* et une variante *estar com a pulga no ouvido*.

La puce dans l'oreille importune, de là *ser uma pulga no ouvido* qui signifie être importun.

A force de parler d'une bête dans l'oreille, on finit par y croire, ou le feindre. C'est ce que confirme l'expression curieuse *Matar o bicho do ouvido a alguém*, importuner quelqu'un par des questions ou des histoires fastidieuses, ou encore, lui crier dans l'oreille; de même l'expression catalane majorquine: *me faràs es cuc de s'orella malalt*.

Puce à l'oreille
L'homme réveille

note Leroux de Lincy dans son *Livre des Proverbes français*; mais chacun sait que la contradiction n'est pas rare au royaume des proverbes. C'est ainsi que le même auteur a pu enregistrer aussi *Qui bien dort puce ne sent!*

Bien dormir? Comment y parvenir? Rien de tel que de s'administrer une bonne dose d'alcool en se couchant. Boire avant de se mettre au lit se dit encore dans certains milieux *charmer ses puces* en concurrence jadis avec *brider ses puces*.

Couva si miero, couvrir ses puces, en provençal, signifie dormir la grasse matinée.

Quant à la mouche, son rôle, on s'en doute, est ancien et étendu. En français, déjà Rutebeuf parlait des *blanches mouches* pour les flocons de neige. Le castillan *moscas blancas* a le même sens. Mais, fait curieux, en italien *la mosca bianca* est l'équivalent de notre merle blanc, l'oiseau rare.

La notion de perdre son temps, de rester bouche bée à ne rien faire se traduit en français par l'expression *gober des mouches*; en espagnol et en portugais: *papar moscas*. Mais le portugais connaît en outre *andar às moscas*, *estar às moscas*.

Se fâcher subitement, *prendre la mouche*, connaît bien des correspondances: *prendre la mousco* en provençal. L'italien *saltare la mosca al naso* rappelle le tour que Molière emploie dans son vers:

La mouche tout d'un coup à la tête vous monte.

L'espagnol *picarle a uno la mosca* fait pendant à notre expression *quelle mouche le pique?*

Le caractère gênant de la mouche trouve sa répercussion naturelle dans les sens dérivés qu'on donne au mot.

En italien: *mosca*, personne ennuyeuse;

en espagnol: *mosca*, personne importune et ennuyeuse;

en français: *mouche*, espion, d'où *mouchard*;

en portugais: *mosca morta*, personne dissimulée, hypocrite.

On prend souvent la mouche comme point de comparaison: elle sert à représenter le terme le plus petit: *faire d'une mouche un éléphant*; en italien *fare d'una mosca un elefante*. Mais l'espagnol préfère la puce et, pour l'autre terme, hésite entre l'éléphant et le chameau: *hacer de una pulga un camello* (ou *un elefante*).

Le français et le provençal disent *tomber* (ou *mourir*) *comme des mouches*, *tomba coume li mousco*. L'espagnol préfère une autre allusion: *caer* (o *morir*) *como chinches*, comme des punaises. Le catalan aussi: *morir com a xinxes*.

Notons en passant que la punaise a fourni fort peu de chose aux langues romanes.

Plat comme une punaise est commun au français et au provençal: *plat coume uno punaiso*, mais là où le français dit *Je l'écraserai comme un ver!* le provençal affirme *escracha coume uno punaiso*, et l'espagnol: *aplastado como un chinche*.

Pour le ver, nous retiendrons deux expressions typiques: d'abord *tirer les vers du nez* avec le sens de faire parler, d'arracher des aveux des confidences. La même locution s'entend en provençal: *tira lou verme dòu nas* et en romanche: *trar ils verms our dal nas*.

L'expression dont la fortune n'est rien moins qu'étonnante est, sans contredit, *tuer le ver*.

Son origine remonte à un usage folklorique recommandé pour se préserver ou se débarrasser des vers intestinaux et, spécialement, du ver solitaire.

Dans son petit livre *Deux cents locutions et proverbes*, Eman Martin ⁽¹⁾ cite deux textes intéressants. L'un, extrait de la *Vie privée des Français* (1783) de Le Grand d'Aussy, rapporte une recette populaire:

«Les François font cependant, et surtout au mois de mai, servir du beurre frais à table. Pour le peuple, il en mange le matin avec de l'ail, afin de dissiper ce qu'il appelle le mauvais air et tuer les vers qu'il peut avoir dans les entrailles».

L'autre texte est un paragraphe du *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I*. Il dit:

«Au dict an 1519, en juillet, mourut subitement madamoyselle femme de Monsieur la Vernade, l'un des maîtres des requestes du roy... dont elle fut ouverte, et lui fut trouvé un ver en vie sur le coeur, qui lui avait percé le coeur; et lors fut mis sur le coeur du metridal pour le faire mourir, mays il n'en mourut point. Puy y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinent ledict ver mourut. Parquoy il ensuyt qu'il est expédient de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prandre le ver».

Ces deux textes nous offrent les deux expressions *prendre le ver* et *tuer le ver*; le contenu est suffisamment explicite en ce qui concerne le côté folklorique.

Dans son *Trésor du Félibrige*, Mistral cite ce proverbe: *lou vin tuo li verme*, ce qui confirme ce que nous venons d'apprendre. L'impor-

(¹) Eman Martin, *Deux cents locutions et proverbes*, Paris, Delagrave 1925.

tance et la fréquence du ver solitaire sont encore soulignées par Mistral quand il rapporte cette expression: *lou verm poun* (le ver pique) ce qui signifie avoir faim.

Dans Mistral toujours, *tua lou verme*, tuer le ver, est traduit par «manger un morceau en se levant».

Cela n'aurait aucun sens dans les régions où on a l'habitude de manger en se levant. Là, l'expression doit avoir un autre sens. Ainsi, dans Littré, *tuer le ver* est expliqué de cette façon: «boire le matin à jeun de l'eau-de-vie ou du vin blanc, parce qu'on s'imagine que, pris à cette heure, le vin ou l'eau-de-vie tuent les vers intestinaux».

Le correspondant catalan de cette expression est *matar el cuc*; en castillan nous trouvons *matar el bicho* et, en portugais, on dit *matar o bicho*. Dans les trois langues, le sens est: boire une boisson alcoolique avant de déjeuner.

L'espagnol et le portugais disposent avec le verbe *matar* d'une source facile et particulièrement fertile en composés⁽²⁾. Un simple coup d'oeil au dictionnaire espagnol ou portugais est révélateur: les composés se comptent par dizaines. En voici quelques uns pour l'espagnol. D'abord avec des noms d'animaux: *matabuey*, *matacabras*, *matagallina*, *matapuerco*, *matacán* et *mataperros*, *matamoscas*, *matapiojos* et *matapulgas*, *matatoros*, etc.

Avec des noms de personnes: *matasuegra*, *matamaridos*, *matamuchachos*, *mataparentes*, *matatías*, *matasoldados*, *matamoros*, *matasanos*, *matavivos*.

Avec des noms de choses: *matasellos*, *matacallos*, *matapolvo*, *matahambre*...

Remarquons en passant qu'il existe un *matarratas* qui désigne une eau-de-vie de mauvaise qualité ou très forte (cf. le français *tord-boyaux*). Il existe au Guatemala et au Honduras un *matagusano* (tue-ver) qui désigne une sorte de marmelade faite d'écorces d'orange et de miel.

(²) Le catalan et le provençal connaissent également ce mode de formation mais ici il n'intéresse pas notre propos. Cf. pour mémoire des composés parallèles, en catalan, a) avec des noms d'animaux: *matapuça*, *matapoll*, *matamosques*, *matacabres*...; b) avec des noms de personnes: *matasoldats*, *mataparents*...; c) avec des noms de choses: *matablat*, *matafaves*... En provençal, a) avec des noms d'animaux: *matobiòu*, *matocabro*, *matopesou*, *matacan*...; b) avec des noms de personnes: *matomadono*, *matorei*; c) avec des noms de choses: *matofam*, *matoblad*...

Une fortune spéciale et internationale était réservée au *matamoros* (français *matamore*) que de nombreuses langues ont emprunté. Le même radical a également franchi les frontières grâce au *matador* que nous retrouvons jusqu'en roumain.

Les composés portugais sont moins nombreux et surtout ils témoignent d'un peu plus de réserve! Beaucoup sont parallèles aux termes castillans. En voici quelques échantillons.

Avec des noms d'animaux: *mataboi*, *matacães*, *matacavalo*, *matalobos*, *matarana*, *mataratos*...

Avec des noms de personnes: *mata-sanos*, *mata-moiros*.

Avec des noms de choses: *mata-borrão*, *mata fome*.

Quoi d'étonnant, dès lors, que soit né le *mata-bicho*, *matabicho*? *Matabicho* régional au Portugal avec le sens de «gorgée de boisson alcoolique», passe au Brésil où il se charge de trois acceptions:

1^o) gorgée de boisson alcoolique;

2^o) petit verre d'eau-de-vie que beaucoup prennent à jeun;

3^o) eau-de-vie.

En Angola vient s'ajouter le sens de «pourboire».

Il est intéressant de noter ce passage du sens de gorgée à pourboire. Soulignons la coïncidence: en portugais, le pourboire se dit précisément *gorgeta* (littéralement «gorgée»).

Dans les langues romanes, à ma connaissance, seuls le provençal le romanche et le roumain n'expriment pas la notion de pourboire, gratification, par un mot signifiant boire ou breuvage.

Le portugais a donc *gorgeta*, le castillan et le catalan *propina*, le français *pourboire* et le wallon, un de ses dialectes septentrionaux, a même *dringuèle* la forme germanique (argent pour boire).

Avec un sens voisin, le français possède aussi *pot-de-vin*.

L'italien nous offre *beveraggio*, le pourboire donné au cocher, au chauffeur.

Le provençal et le romanche disent «la bonne main» (*bono-man* en provençal; *bunaman* en romanche); le roumain a *bakhchich* un mot d'origine orientale.

Matabicho, pourboire en Angola, s'est répandu avec ce sens dans les pays voisins en même temps que les commerçants portugais. On le trouve véritablement installé au Congo Belge et en Afrique Equatoriale Française sous la forme francisée *matabiche* qui y a détrôné le français *pourboire*.

Les relations régulières et de plus en plus fréquentes du Congo et de l'Afrique Equatoriale avec la Belgique et la France ont inmanquablement amené *matabiche* en France et en Belgique où il jouit déjà d'une popularité appréciable.

Ainsi se poursuit, ou se termine, l'aventure; pendant que chez nous l'expression *tuer le ver* tombe dans un oubli progressif, elle revit, à l'insu du grand public, par un détour curieux et géographiquement étonnant.

Correspondant de l'expression *tuer le ver*, issu de *matar o bicho*, *matabicho* passe du Portugal à l'Angola, y subit un coup de pouce sémantique, passe en se francisant au Congo et en Afrique française d'où colons et voyageurs amènent le mot à la métropole.

La vermine, on le voit, réserve parfois des surprises!

Que conclure de cette rapide revue?

Que, dans les langues romanes, existe un parallélisme général pour les sens dérivés des mots désignant les parasites en question. Dans ce parallélisme, nous pouvons distinguer un faisceau de lignes directrices:

a) l'idée de petitesse: *chercher les poux, écorcher un pou, faire d'une mouche un éléphant...*

b) l'idée d'ennui, d'importunité: *piolho em costura, mouche et mouchard...*

c) l'idée d'excitation: *la puce à l'oreille, prendre la mouche, lou verm poun...*

d) l'idée de lutte et de destruction ou, à défaut, de neutralisation: *charmer ses puces, tuer le ver, écraser comme un ver, tomber comme des mouches...*

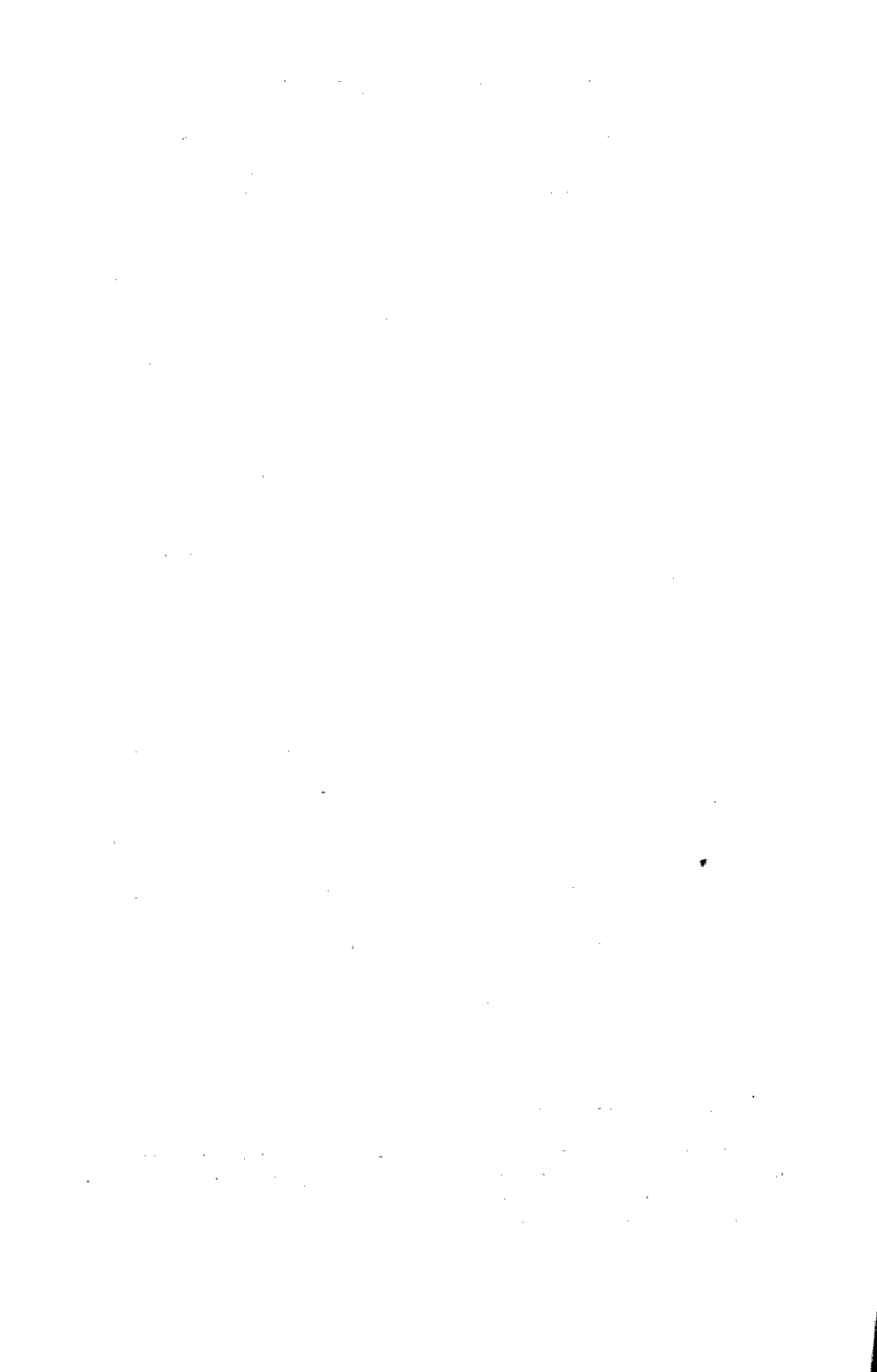
Le cas de *matabiche* nous montre la variété des circonstances qui peuvent donner à telle expression un essor exceptionnel.

L'ensemble de la moisson (dont je n'ai pu donner qu'un bref aperçu) établit la part non négligeable qu'a joué dans les langues romanes ce «jardin zoologique» de la vermine.

DISCUSSION

Intervention de M. S. MORÃO CORREIA.

S. MORÃO CORREIA (Castelo Branco) dit qu'il a trouvé au Mozambique l'expression *matar o bicho*, dans le sens de «pourboire» et de «petit déjeuner», beaucoup plus répandue qu'en Métropole. En outre, on trouve aussi le verbe *matabichar*, et, si l'on se met à table pour manger autre chose qu'un verre de lait, on dit *matabichar de garfo*.



QUELQUES PARTICULARITÉS DU LANGAGE ESTUDIANTIN EN BELGIQUE

MONIQUE QUETS
(LOUVAIN)

Le langage des étudiants universitaires, tout comme, d'ailleurs, plusieurs autres langages spéciaux, n'a pas encore fait l'objet de travaux approfondis.

Les remarques que je ferai ici ne sont que les observations préliminaires d'un travail plus étendu et plus complet sur les langages parlés dans les universités belges.

Vu la situation linguistique de la Belgique, il est évident que le français et le néerlandais, les deux langues nationales, exercent une influence mutuelle sur le langage des étudiants.

Je tiens à rappeler qu'en Belgique les universités étaient francophones jusqu'au deuxième quart du vingtième siècle. Actuellement, l'Université de Gand, située en pays flamand, emploie uniquement la langue néerlandaise, l'Université Libre de Bruxelles, dans la capitale bilingue, et l'Université de Liège, en pays wallon, sont francophones. L'Université Catholique de Louvain, en pays flamand, est bilingue.

Le langage parlé par les étudiants de Louvain est nettement le plus caractéristique. L'Université étant de loin la plus ancienne, les étudiants y sont organisés et conservent les anciennes traditions. De plus, alors que les trois autres universités comptent de trois mille à cinq mille étudiants chacune, celle de Louvain en compte plus de douze mille cinq cents pour une population urbaine nettement inférieure à celle des autres villes. Les étudiants y mènent une vie mieux organisée et se réunissent plus facilement. De plus, ils viennent de toutes les régions de la Belgique, rentrent moins fréquemment chez eux et ainsi, subissant moins l'influence familiale, ils ont tendance à user plus fréquemment entre eux d'un langage spécial. Les étudiants de Louvain parlent les deux langues officielles et ont grande influence sur le langage étudiantin des autres universités.

C'est pourquoi je prends pour base de mon étude le langage des étudiants de Louvain. Dans ces premières recherches, je me suis limitée à la partie francophone des étudiants. J'ai recueilli les matériaux nécessaires au travail au moyen d'un questionnaire comportant deux cents demandes. Les sujets interrogés ont été choisis parmi les étudiants des différentes facultés et des différentes années des trois universités francophones. D'anciens étudiants ont également été interrogés.

Les questions sont groupées suivant un ordre idéologique et s'intéressent aux principales activités de la vie estudiantine. Ce questionnaire ne touche pas tout le vocabulaire estudiantin; il sera d'ailleurs complété au cours d'études ultérieures. De plus, certaines questions n'obtiennent des réponses satisfaisantes que lorsque les étudiants sont préoccupés par le sujet; aussi le questionnaire, pour être complet, doit-il être posé plusieurs fois au cours de l'année académique.

Le langage estudiantin se caractérise par sa très grande unité dans le vocabulaire. Les mots varient très peu, spécialement à Louvain. D'une génération à l'autre on retrouve les mêmes mots avec de minimes changements de sens, une certaine tendance à l'élargissement et à l'abréviation. Seuls varient rapidement et ne sont pas bien définis, les mots empruntés à l'argot et aux langages à la mode. Ces emprunts sont naturellement fréquents spécialement dans les Universités de Liège et de Bruxelles. C'est ainsi que l'on retrouve par exemple, les mots *sensass*, *formid*, *pèze*, *fric*, etc.

Les emprunts à la langue flamande sont très fréquents particulièrement à Louvain. C'est surtout dans les domaines qui intéressent les relations entre l'étudiant et l'habitant que nous les retrouvons. C'est ainsi que pour désigner la chambre occupée par l'étudiant ne vivant pas chez lui, on utilise le terme flamand *kot* qui signifie un réduit. Ce terme est employé non seulement à Louvain mais aussi à Liège où l'influence flamande est pratiquement nulle, mais où il a été apporté par les étudiants de Louvain. A Bruxelles, il commence également à remplacer le mot *pioule* utilisé avant. Les propriétaires de ces chambres sont appelés, par les étudiants, le *baas*, du flamand *baas* patron, et la *bazine*. Autre exemple: la période d'étude qui se situe entre la fin des cours et les examens est désignée par le mot *blocus* ou parfois *bloque* venant de *blokken* flamand et de *blok*, tronc d'arbre, morceau de bois.

Cas étrange, l'étudiant wallon se désigne lui-même suivant le terme flamand de *student*. Pour l'étudiante, on emploie, à Louvain le mot *studentine*, à Liège et à Bruxelles les termes *plume* ou *filles*.

Les mots flamands entrent aussi dans la formation de termes péjoratifs tels que *Commercekot*, désignant l'Institut du Commerce, *Sportkot* pour l'Institut des Sports ou *Pandourenkot* pour désigner le poste de police.

Le vocabulaire estudiantin se caractérise par une très grande richesse dans la formation des dérivés. Par exemple: le mot *kot* (chambre de l'étudiant) a donné les dérivés *koter* (vivre dans une chambre pour étudiant), *koteur* (étudiant occupant une chambre), *cokotiers* (étudiants vivant dans une même maison; *brosser* (ne pas aller au cours) donne le dérivé *brosseur* (l'étudiant qui, habituellement, ne va pas au cours); *bloquer* (étudier fortement) donne *blocus*, dont il a été fait mention plus haut, *bloque* (action de bloquer) et *bloqueur* (étudiant travaillant fortement avant les examens); *buser* (échec aux examens) a formé les mots *buser* (échouer ou faire échouer), *buseur* (professeur faisant échouer les étudiants aux examens); *bitu* (ivre) a formé les mots *biture* (action de s'enivrer), *bitufier* (enivrer), *débitufier* (desenivrer); *guindaille* (discours humoristique et satirique prononcé au cours d'une réunion estudiantine) donne *guindailler* (faire ce discours, ou s'amuser), *guindailleur* (étudiant prononçant une guindaille ou étudiant amusant), etc.

Les jeux de mots sont fréquemment usités. Nous trouvons par exemple *cokotier* au lieu de *cokoteur*. Le *Vice-Recteur* chargé, à Louvain, de la discipline est appelé le *Vice*.

Les abréviations sont naturellement fort en faveur et deviennent de plus en plus fréquentes, par exemple, *prof* pour *professeur*, *délibé* pour *délibération*, *sess* pour *session d'examens*, *bib* pour *bibliothèque*, etc. La suppression d'une partie d'un mot ou d'une expression est courante, *partiels* pour *examens partiels*, *la grande* et *la plus grande* pour *la grande et la plus grande distinction*; les *cliniques* pour les *cliniques universitaires*.

Les mots passent facilement d'un sens à un autre. C'est ainsi que l'on dira *passer un examen* pour *présenter un examen*, *la délibé* pour *la proclamation des résultats* (qui est précédée d'une délibération des professeurs), *la femme* pour *la fiancée* ou *l'amie*, désignée aussi comme *la frangine* à Bruxelles.

Des mots nouveaux sont formés, comme *bouli* qui, à Louvain, désigne le bourgeois de la ville et vient du fait qu'avant il portait un chapeau boule. Certains mots tombés en désuétude dans le langage estudiantin sont repris: pour désigner le verbe *échouer aux examens* on

disait *recaler* puis *buser* qui est abandonné pour *pêter* et vient d'être repris.

Le langage des étudiants exerce une certaine influence et l'on remarque de plus en plus l'usage de ce vocabulaire dans la langue courante; on entendra ainsi parler de *satis* pour dire une *satisfaction*, de *buser*, *brosser*, de *kot* etc.

Ces quelques remarques ne font naturellement qu'aborder l'étude du langage estudiantin. Cette étude devrait être menée non seulement dans le domaine français de Belgique mais également dans le domaine flamand. Il serait également intéressant de pouvoir comparer le langage des étudiants des différents pays et de voir leur influence réciproque.

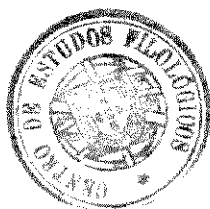
DISCUSSION

Interventions de MM. P. AEBISCHER, A. DOPPAGNE et B. E. VIDOS.

P. AEBISCHER (Lausanne) met en doute l'étymologie flamande de *bloquer* et conseille à l'auteur de se livrer à des recherches plus approfondes.

A. DOPPAGNE (Bruxelles) conseille à l'auteur de compléter ses recherches en se livrant à une enquête auprès des étudiants de l'Université de Lille.

B. E. VIDOS (Nimègue) pose quelques questions sur plusieurs étymologies.



LE PAROLE SEMIDOTTE IN ITALIANO

B. MIGLIORINI

(FIRENZE)

1. Già l'avere accolto fra gli argomenti del nostro congresso il tema «cultismes et semi-cultismes» può servire a mostrare la crescente attenzione che si è rivolta a questo argomento negli anni più recenti.

Se è vero che i vocaboli latini e greci hanno sempre costituito un inesauribile serbatoio per le lingue romanze occidentali, mette pur conto rendersi conto storicamente delle modalità con cui si è ricorsi a queste continue assunzioni. Bisogna sforzarsi di sfuggire a quella eccessiva schematizzazione che è insita nella vecchia dicotomia fra voci popolari e voci dotte e nella tricotomia oggi comune fra voci popolari, voci semidotte, voci dotte. Solo una di queste categorie ha un carattere storicamente unitario, quella delle voci «popolari», «ereditarie», «patrimoniali», «tradizionali», o come altrimenti si vogliano chiamare, le quali implicano una trasmissione ininterrotta dall' antichità a oggi; invece tutte le altre voci, non meno le semidotte che le dotte, sono penetrate nell'uso lessicale di una data lingua o dialetto in un momento determinato, in condizioni spesso molto diverse, che bisogna storicamente precisare: esse non presentano quindi alcun carattere unitario, e tutt'al più si potranno empiricamente raggruppare secondo uno od altro criterio ⁽¹⁾.

Certo, le difficoltà che si hanno nel distinguere i vari filoni di voci più o meno colte che si presentano nelle singole lingue romanze in modo

⁽¹⁾ Il primo lavoro moderno sull'argomento, quello del Brachet (*Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française*, Paris 1868) schematizza molto («un radical latin donne au français un doublet si ce radical a produit dans notre langue deux mots, l'un d'origine populaire, l'autre d'origine savante», p. 8); il lavoro del Canello («Gli allotropi italiani», in *Arch. glott. it.*, III, pp. 285-289) si rende ben conto (p. 297) della gradualità della penetrazione delle voci colte: solo osserva che bisognerebbe studiarle nel loro complesso e non limitare la ricerca ai soli allotropi.

diverso: dove l'alterazione fonetica nelle voci patrimoniali è stata più forte, come in francese, è di solito abbastanza facile distinguere in mezzo ad esse le moltissime voci latineggianti entrate dal Duecento in poi, che riproducono le voci latine con poche alterazioni. Com'è noto, in francese il gruppo più importante di voci semidotte è quello delle voci cristiane, della serie *église, diable, siècle*: ma, a parte queste, le voci colte si distinguono in francese quasi sempre a prima vista da quelle popolari.

Invece lo spagnolo, il portoghese e l'italiano presentano molto minori alterazioni negli esiti popolari, e un più forte ravvicinamento delle voci dotte a questi esiti. Tant'è vero che, fondandosi soltanto sull'aspetto esterno della parola è spesso difficile attribuirle all'una o all'altra serie. Per limitare il nostro discorso all'italiano, poté accadere, p. es., al Meyer-Lübke (*REW* 8300) di considerare *stria* come parola ereditaria, mentre è certo che essa entrò nel lessico italiano con gli adattamenti e le traduzioni di Vitruvio ⁽²⁾.

2. Anzitutto è ovvio che per giudicare delle voci latine e greche penetrate in italiano nelle diverse età bisogna considerarle non quali le conosciamo dai lessici moderni, ma secondo la grafia e la pronunzia propria delle varie età: con numerose oscillazioni fra le scempie e le doppie (nel medioevo si scriveva *palidus* e non *pallidus*) ⁽¹⁾ e fra certi gruppi e altri gruppi (*ocium* per *otium* e simili), con errori di trascrizione diventati tradizionali (*basaltes* in luogo di *basanites*, *collimare* in luogo di *colliniare*), con pronunzie conformi alle abitudini del volgare (*Aegyptus* si leggeva certo *egittus*). Solo la riforma umanistica (Valla, Manuzio) ristabilirà una grafia pressoché conforme a quella dei classici, mentre la pronunzia rimarrà in parte «italiana» (*Aegyptus* pronunziato *egiptus*, *Cicero* con la palatale, ecc.).

3. Alcuni vocaboli non ereditari assunti nel lessico nel primo millennio d. C. presentano peculiarità che ce li possono far qualificare come semidotti. V'è un gruppetto di parole che non hanno subito la sincope della penultima, come *diavolo, secolo, tegola, isola*, v'è il noto *pensare* con la conservazione di *-ns-* e simili: e si sa che a varie riprese è stata presentata l'ipotesi che essi rappresentino non un'assunzione

(1) Il primo esempio sinora attestato si ha nei *Cinque ordini architettionici* dell' Alberti: v. Folea, *Lingua nostra*, XVIII, p. 9.

(2) Perciò l'edizione critica di Dante scrive giustamente *palido*.

dal latino avvenuta in questi secoli, ma una conservazione avvenuta negli strati più colti della popolazione (*).

4. Gli adattamenti avvenuti prima che l'Umanesimo giungesse al suo culmine e permeasse di sé la cultura italiana sono non di rado piuttosto approssimativi. L'alterazione è spesso dovuta a leggi fonetiche che ancor vigevano nel fiorentino o più in generale nel toscano: penso a *Caterina* per *Catarina*; *sanatore* per *senatore*; *dovizia* per *divizia*; *evangelo*, *monastero* per *evangelio*, *monasterio*, ecc. Talora si tratta invece di tendenze sporadiche, più facilmente applicate in quanto si trattava di parole relativamente rare: aferesi come in *dificio*, *moroiide*, *notomia*, *pataffio*, *pittima*, *risipola*, rafforzamenti specialmente dopo la vocale iniziale nelle toniche sdrucchiole (*Africa*, *attimo*, *cattedra*, *collera*, *macchina*, *pubblico*, *Soddoma*, *tollero*, *zeffiro* ecc.), ma anche in altre posizioni (*accademia*, *accidia*, *accolito*, *buccolica*, *cattolico*, *coccodrillo*, *commedia*, *effimero*, *eterno*, *immagine*, *legittimo*, *meccanico*, *pellicano*, *rettorica*, *strattagemma*, ecc.). E viceversa troviamo lo scempiamento della doppia che si aspetterebbe in *comodo*, *etico* (=«tisico»), *pratico*, *stitico*, ecc. (**).

In molti casi l'origine di queste alterazioni è dovuta all'influenza di un prefisso (*accademia*, *accidia*, *accolito*...) o di una terminazione (*verecondo* piuttosto che *verecundo* per analogia di *secondo* e simili), a un'attrazione metaplastica (*consolo* per *console*); spessissimo si tratta di raccostamenti «paretimologici» (*lio(n)ante* per *elefante*, per influenza di *lione*; *rettorica* raccostata a *rettore* perché era un'arte che serviva per i *rettori*; *attimo* probabilmente per influenza di *atto*; *buccolica* da *bucolica*, raccostata scherzosamente a *bocca*, *bucca*, ecc.).

Tra parentesi, negli ultimi anni molti autorevoli linguisti hanno contribuito a diffondere *paretimologia*, *incrocio paretimologico* e simili in luogo del termine ottocentesco di *etimologia popolare*. Senza volerci mettere a difendere il vecchio termine (perché *paretimologico* ha il vantaggio di essere puramente descrittivo, e perché la nozione di «popolo» dà origine a troppe confusioni), vediamo tuttavia che il

(*) Grandgent, «Social strata in language», in *Mélanges Jeanroy*, Paris 1928, pp. 61-65, id., *From Latin to Italian*, Cambridge Mass. 1927, pp. 53-54.

(**) Resta utile consultare gli autori che, negli scorsi decenni, si occuparono dei vari aspetti di questo problema (D'Ovidio, *Rom.*, VI, 1877, pp. 199-211, Schuchardt, ivi, 593-4, De Lollis, *St. fil. rom.*, I, 1885, 407-24, Parodi, *Rom. Forsch.*, XXIII, 1907, 755-75): andrebbe messo maggiormente in rilievo che il rafforzamento si ha soprattutto nelle voci di origine colta.

termine di *etimologia popolare* esprime bene il carattere *sociale* del fenomeno: si tratta per lo più di parole discese dallo strato superiore più colto negli strati meno colti, e in qualche modo distorte, alterate da raccostamenti più o meno arbitrari.

Tornando a questo gruppo di parole «semidotte», vediamo che si tratta qualche volta di voci entrate nella lingua quotidiana (*proprio* per *proprio*, *partefice* per *partecipe*, *sopperire* da *supplire* ecc.), ma nella grande maggioranza di casi si tratta di parole che concernono la vita spirituale (*eterno*, *oppenione*) e particolarmente la religione (*pataffio*, *seppellire*), oppure di voci politiche (*squittino*, *consolo*); numerosissime poi quelle che concernono i più vari campi della scienza (*arismetrica*, *storlomia*; *fisionomia*, *farneticare*, *maninconia*; *notomia*, *cristeo*, *moroido*; *frebotomo*, *risipola*, *ritropico*, *riobarbaro*; *rinoceronie* (da *rhinoceros*, *-otis*), *fisistrere*, ecc.). Per questa interminabile serie di parole il nome appunto di «semidotte» serve appunto a denotare quella distorsione più o meno grande che è avvenuta nel passaggio dai libri all'uso toscano, uso che anch'esso grosso modo si può qualificare semidotto.

Vanno ricordati qui anche gli adattamenti più o meno forti dell'onomastica cristiana (*Girolamo* e non *Hieronymo*, *Ieronimo*) e di quella antica (*Aristotile*, *Virgilio*, *Tolomeo*, ecc.) (*).

Attraverso l'ortografia del volgare, più autonoma nel Trecento, più soggetta a quella latina nel Quattrocento, possiamo intravedere che sia chi scriveva *fatto*, sia chi scriveva *facto* intendeva esprimere la stessa realtà fonetica, cioè la geminata risultante dall'assimilazione. E anche la grafia di una parola colta come *usufructare* probabilmente corrispondeva a una pronunzia che possiamo chiamare popolare: altro fatto di semicultismo.

5. Dal pieno Rinascimento in poi il sistema di assorbimento delle parole latine e greche assume una molto maggiore regolarità, trattandosi quasi sempre di imprestiti dovuti a persone colte, e mantenuti sotto il controllo della lingua scritta. Permangono sì aperti alcuni problemi generali, ma non si hanno più, salvo rare eccezioni, distorsioni

(*) Prescindiamo qui, perché il discorso ci svierebbe troppo dal nostro argomento, dalle conoscenze di cose del mondo antico giunte nel Duecento per tramite francese: echi linguistici ne troviamo nel tipo *Minos(se)*, *Palamidesse* e nel tipo *Semelè*. Ultimo resto di questa serie di vocaboli è la variante ancor non scomparsa *aloè*. Vedi A. Schiaffini, *St. danteschi*, XI, 1927, pp. 149-151.

plebee. L'accettazione del latinismo implica un certo grado di adattamento: introdurre in italiano *labefactare* o *syntaxis* implica quasi automaticamente trasformarli in *labefattare* e *sintassi*.

Fin che ancora c'è oscillazione tra grafia etimologica e grafia fonetica, permangono delle incertezze; ma poi da quando la grafia rispecchia interamente la pronunzia (diciamo dal Seicento in poi) non ci rimarranno più dubbi nel giudicare, e potremo distinguere bene se l'autore preferisce le forme etimologiche o quelle più conformi alla struttura toscana. Quando l'Ariosto scriveva *absente* intendeva certo che si pronunziasse *assente*, ma quando il Tasso scrive *absorto* non avrà piuttosto inteso sottolineare il latinismo, e far pronunziare *ab-sorto*?

La tendenza generale, quella dell'assimilazione dei gruppi consonantici, si applica anche ai latinismi e grecismi e solo fanno eccezione alcune voci più rare. Si ha *enigma* accanto ad *enimma*; invece *aritmetica* solo nel toscano popolare si assimila in *arimmetica*; i Secentisti (Buonarroti, Fioretti) scrivevano *rassodia*, dal Settecento in poi (Salvini) si preferisce *rapsodia*; il Dati e il Magalotti scrivevano *sinossi*, l'Algarotti invece *sinopsi*; quando si cominciò a parlare nell'Ottocento di *bacteri* e di *dactilografia* si preferivano queste forme, mentre ora sono prevalse quelle assimilate; in zoologia si parla di *ditteri* e di *emitteri*, in aviazione di *elicotteri*, *ornitotteri*, ecc., mentre gli archeologi preferiscono scrivere *periptero*; ecc. Benché, specie in certe serie, sia visibile una spinta «internazionale» a preferire le forme non adattate, in complesso il metodo di adattamento dei termini classici che man mano si accolgono è ancora quello tradizionalmente legato alla struttura fonologica toscana. Che è poi, per chi confronti le forme adattate con le intatte forme greche e latine, un metodo semidotto.

Per dare almeno un cenno degli adattamenti morfologici, ricordiamo che l'assimilazione delle terminazioni greche e latine a quelle italiane in modo da eliminare quanto più è possibile le consonanti finali (*Venere* preferito a *Venus*, ecc.; ma *caos* persiste accanto a *cao*, *caosse*, *caosso*) è di regola nella stragrande maggioranza dei casi: eccezionale è il mantenimento delle terminazioni greche che si ha in alcune terminologie speciali (*colon*, *cardias*, *pancreas*; *iris* e *ireos*; *diapason*, *diatessaron*, ecc.); qualche oscillazione si ha in alcuni tipi (*apocalissi* — *apocalisse*, *ellissi* — *ellisse*; *scoliate* — *scoliasta*, ecc.).

6. Dal Cinquecento a oggi, le forme plebee dei primi secoli, e non solo i latinismi e i grecismi, ma anche le forme ereditarie, in quanto facilmente riconoscibili come alterate di fronte all'archetipo, hanno

subito frequenti tentativi di sostituzione, con successo or maggiore or minore. Un lento processo di rimodellamento del lessico, secondo il latino e il greco, si è svolto durante i secoli e si continua a svolgere tuttora: parole come *dificio*, *lionfante*, *riobarbaro*, *ritropico* e numerosissime altre di questo tipo sono state da molto tempo sostituite dalle voci dotte omologhe; *fisionomia* ha quasi soppiantato *fisonomia*, e sim. (E lo stesso si può dire di molte voci ereditarie: *aguglia* / *aquila*; *ariento* / *argento*; *cécero*, *cécino* / *cigno*; *cirugia*, *cerusico* / *chirurgia*, *chirurgo*; *fedire* / *ferire*; *nicistà* / *necessità*, ecc.; nessuno dice più *Chimenti*, *Ghirigoro*, *Noferi* per *Clemente*, *Gregorio*, *Onofrio*). E' ben noto che in questo processo di «rilatinizzazione» la Toscana è stata soggetta a una forte pressione da parte del resto d'Italia e che questa spinta in parecchi casi è prevalsa; basti ricordare alcune fra le innumerevoli testimonianze: i concetti svolti dal Castiglione nel *Cortegiano* (⁷); o la libera scelta che il p. Bartoli lascia tra l'«uso» (toscano) e la «ragione» (cioè la grafia conforme ai modelli latini) quando si tratta di raddoppiamenti (*Il torto e il dritto*, Oss. CLVII); o addirittura quel metodico restauro che avrebbe voluto apportare in tutto il vocabolario il milanese Giovanni Gherardini (1778-1861) scrivendo *academia*, *acidia*, *adomine* o *abdomine*, *asillo*, *atimo*, *botega*, *butiro*, *camelo*, ecc.: se la troppo radicale riforma non ebbe successo, echi ne troviamo nel Cattaneo e persino nell'Ascoli. E negli ultimi decenni abbiamo visto prevalere *Africa* su *Affrica*, malgrado l'autorità di Ferdinando Martini, *retorica* su *rettorica*; *epitafio* sta vincendo *epitaffio*, e così via. Ma per le parole entrate più profondamente nell'uso tali sostituzioni riescono molto più difficili: *commedia*, *dramma*, *immagine* non cedono alle varianti greco-latine corrispondenti; e se c'è qualcuno che preferisce *efimero* a *effimero*, nessuno oserebbe *efemero*.

7. Non trascuriamo un'altra serie di parole semidotte. Vi sono parecchi vocaboli d'origine colta che si presentano come se fossero stati soggetti ai mutamenti delle parole ereditarie: e ciò per una ricon-

(⁷) «se qualche vizio di parlare è invalso in molti ignoranti, non per questo si dee chiamar consuetudine, nè esser accettato per una regola di parlare»: perciò non si deve dire *Campidoglio* e *Girolamo*, ma *Capitolio* e *Jeronimo*, non *aldace* ma *audace*, ecc. (I, § XXXV), e così sarà da preferire *onorevole* a *orrevole* (ivi, § XXXIV); anche nella Lettera dedicatoria a Don Michele de Silva si allude al fatto che «usansi in Toscana molti vocaboli chiaramente corrotti dal latino» che converrà evitare, pigliando piuttosto «l'intero e sincero della patria mia, che l'corrotto e guasto dell'aliena».

nessione secondaria con esse. Nell'adottare il latinismo *glandula* vi può essere quel leggiero adattamento alle serie più popolari che lo trasforma in *glandola*; ma vi può anche essere un più energico raccostamento (una «etimologia popolare» legittima) al vocabolo patrimoniale *ghianda*, che porta alla forma *ghiandola*. E così *venenosus* è diventato *velenoso*. Un verbo di origine colta come *precorrere* non suona *precurrere*, ma s'innesta sul paradigma del popolare *correre*; e casi simili si ripetono centinaia di volte. Questa attrazione non ha alcun carattere perentorio: p. es. Dante e il Passavanti, il Varchi e il Vico scrivevano *degnità*, per attrazione di *degno*, mentre ora si usa solo *dignità*. E tuttora si oscilla nell'uso di *filiale* e *figliale*, *familiare* e *famigliare* ecc.

8. L'adozione dei latinismi libreschi si è svolta in questi ultimi secoli con pochissime eccezioni sotto il controllo dei rispettivi vocaboli originari nella loro forma scritta; e perciò di solito senza mutamenti o con quei mutamenti che costituiscono la regola (*). Invece nei casi di trasmissione orale le alterazioni possono essere assai forti: una formula liturgica o una formula giuridica male intesa dal popolo può subire alterazioni formali o semantiche assai forti. Si pensi agli adattamenti popolari di *sanctificetur* (*santinfizza* «ipocrita» nel *Malmantile* del Lippi, ecc.); si pensi a una locuzione come *essere in cimberli*, che risale alle parole *in cymbalis bene sonantibus* del salmo CL. Ancor maggiore è l'alterazione in *fare un repulisti* (o *un ripulisti*), nata da un'interpretazione scherzosa del *Quare me repulisti* del salmo XLII. Il romanesco *percurato* o *perquirato* nel significato di «perquisizione» è un adattamento della formula curiale *perquiratur*. E così via.

Qualche volta non vi è distorsione di suono, ma di significato: si pensi a quel che è accaduto a un vocabolo storico raro come *satrapo*, che penetrando nell'uso parlato ha preso in vari luoghi significati vari («ghiottone», Boerio; «sapietone» Petrocchi) (°).

9. Il metodo con cui tradizionalmente l'italiano adatta i latinismi e i grecismi li altera, come abbiamo accennato, sia nell'aspetto grafico (abolizione dell' *h* e dei digrammi greci, riduzione di *y* a *i*, sostituzione

(*) Tuttavia, anche nelle adozioni più recenti vediamo che gli strati meno colti reagiscono alle parole di struttura inconsueta: p. es. *aeroplano* o *meteorologico* vengono comunemente alterati in *areoplano*, *metereologico*.

(°) Il Salvioni, *Rend. Ist. Lomb.*, XLIV, p. 809 citava dai dialetti meridionali alcune distorsioni semantiche di parole rare discese nell'uso popolare: irpino *taumaturco* «scimunito», teram. *apuḡiēlē* «ignorante», napol. *sarafico* «tapino».

dei dittonghi latini) sia nella struttura fonologica (assimilazione consonantica, ecc.)

Ora, le altre lingue europee moderne e specialmente il francese, il tedesco, l'inglese, si attengono in parecchi di questi punti più fedelmente alle forme latine; e poiché dal Settecento in poi gran parte dei latinismi e grecismi ci giungono per il tramite di quelle lingue, vi è una certa spinta a preferire le forme originarie a quelle adattate. Se invece di *circonnavigazione* si scrive ora *circumnavigazione*, ciò è dovuto sì al modello latino, ma più ancora al fatto che il francese e l'inglese hanno assunto il vocabolo con il nesso consonantico intatto. Questa tendenza si vede soprattutto nei vocaboli in cui non si è adattata la terminazione latina agli schemi italiani: *humus* non è un latinismo, ma un franco-latinismo, come si vede anche dal mutamento di genere; e similmente si spiegano i molti termini latini e greci con le terminazioni intatte ⁽¹⁹⁾ e gli altri accolti in questi ultimi anni (*symposium* secondo l'esempio inglese, *presidium* per influenza russa; e sim.).

Si vanno moltiplicando, per spinta internazionale, queste voci più conformi al latino e al greco, resistendo all'adattamento alla fonologia e alla morfologia toscana, che le renderebbero in certo modo «semi-dotte».

10. Abbiamo visto quante cose diverse possa significare questo epiteto di *semidotto*, applicato a vocaboli latini e greci che hanno subito una qualche rielaborazione, dato che questa rielaborazione ha avuto luogo in circostanze diversissime. E potremo continuare a servirci del termine, purché ci rendiamo ben conto della eterogeneità dei processi storici e sociali che esso designa.

DISCUSSION

Intervention de M. B. E. Vidos.

B. E. Vidos (Nimègue) fait remarquer combien il est curieux qu'une langue aussi proche du latin que l'italien adapte ses latinismes.

⁽¹⁹⁾ Mi permetto di rinviare al capitolo «Auditorium o auditorio?» nella mia *Lingua contemporanea*, Firenze 1943.

LA COMPOSITION DU LEXIQUE DE LA LANGUE ROUMAINE MODERNE

D. MACREA
(BUCAREST)

L'analyse de la composition historique et des tendances actuelles de développement du vocabulaire roumain présente, à l'opposé des autres langues romanes, un intérêt particulier en raison de la position spécifique de la langue roumaine dans le cadre de la famille des langues romanes. Isolé, dès sa formation, des autres langues romanes, le roumain s'est développé, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, indépendamment de celles-ci.

Dans le développement des langues romanes occidentales, depuis leur formation et jusqu'à nos jours, le latin classique a exercé une influence ininterrompue par l'école, l'église et l'administration. Le latin a été presque exclusivement la langue de culture de l'Ouest européen jusqu'à la fin du moyen âge. Pour la latinité carpatho-danubienne, le latin a été remplacé de bonne heure par le grec et, plus tard, par le slavon.

La langue roumaine s'est formée et s'est maintenue en tant que langue romane, ayant à sa base exclusivement l'élément populaire latin.

Le peuple roumain ayant vécu durant des siècles en contact avec les Slaves, les Hongrois, les Turcs et les Grecs, il est tout naturel que sa langue et sa culture aient subi l'influence des langues et des cultures de ces peuples voisins. Cette position géographique et historique a déterminé certains linguistes étrangers de soutenir, jusque vers la fin du siècle dernier, que le roumain était une langue «mêlée», qui aurait perdu son caractère latin originaire. Cette conclusion erronée a été déterminée aussi par le fait que, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la graphie cyrillique était la graphie officielle de la langue roumaine.

Les controverses sur le caractère «mêlé» du roumain sont surannées aujourd'hui, n'ayant pas le moindre fondement scientifique.

Dans la présente étude nous analyserons la composition du lexique

de la langue roumaine moderne qui, à côté de la structure grammaticale, constitue le second élément fondamental de son individualité.

Le lexique reflète tous les changements historiques qui se produisent dans la vie d'un peuple, tant dans le mode de production que dans la sphère idéologique. Son analyse nous montre dans quelle mesure se sont conservés les éléments anciens, la profondeur des influences étrangères, la lutte entre les éléments lexicaux anciens et nouveaux, ainsi que les tendances actuelles de développement de la langue.

Les changements qui interviennent dans le lexique consistent dans les processus suivants: 1. la disparition des anciens mots qui ne correspondent plus à des notions courantes et utiles; 2. l'enrichissement du vocabulaire par des emprunts de mots dont la société a besoin dans sa nouvelle activité; 3. le développement de certaines significations nouvelles des mots courants de la langue; 4. la formation de mots nouveaux par les moyens de la dérivation et de la composition propres à la langue respective.

Nous procéderons à l'analyse de la composition du lexique roumain actuel en nous servant du dictionnaire le plus récent et le plus riche de la langue roumaine: *Dictionarul limbii române moderne* (Dictionnaire de la langue roumaine moderne) explicatif, illustré et étymologique, élaboré par l'Institut de Linguistique de Bucarest de l'Académie de la République Populaire Roumaine, paru en 1958, qui comprend 49.649 mots. Afin d'interpréter les faits dans une perspective aussi claire et aussi ample que possible, nous comparerons les données de ce dictionnaire à celles de deux autres dictionnaires étymologiques importants parus chez nous dans le passé: *Dictionarul enciclopedic ilustrat «Cartea Românească»* (Dictionnaire encyclopédique illustré) de I. A. Candrea, paru en 1931, qui comprend 43.269 mots, et le *Dictionnaire d'étymologie daco-romane* de A. de Cihac, paru entre 1870 et 1879, qui comprend 5.765 mots (1).

Ces trois dictionnaires représentent trois moments dans le développement du vocabulaire roumain et trois étapes de l'activité lexicographique dans notre pays.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, quand A. de Cihac a élaboré son dictionnaire, la langue roumaine avait, certes, plus de

1. Une analyse plus détaillée du lexique de ces dictionnaires se trouve dans: D. Macrea, *Circulația cuvintelor în limba română*, dans la revue «Transilvania», 73^e année (1942), n.º 4, p. 268-288 et idem, *Fizionomia lexicală a limbii române*, dans «Dacoromania», X, seconde partie (1943), p. 362-373.

5.765 mots, mais à cette époque la lexicographie roumaine n'était qu'à ses débuts. A. de Cihac a néanmoins le mérite d'avoir élaboré le premier dictionnaire étymologique scientifique du roumain, la plupart de ses indications étymologiques étant valables encore de nos jours.

Le dictionnaire de I. A. Candrea, publié près de soixante ans après celui de A. de Cihac, représente, en raison du grand nombre de mots qu'il contient, une preuve concrète de l'enrichissement du vocabulaire roumain; ses indications étymologiques témoignent en même temps des progrès enregistrés par la lexicographie roumaine jusqu'à la date de la parution de son dictionnaire.

Dicționarul limbii române moderne, publié en 1958 par l'Institut de Linguistique de Bucarest de l'Académie de la République Populaire Roumaine, donc près de 30 ans après le dictionnaire de I. A. Candrea, reflète non seulement un accroissement considérable du vocabulaire roumain moderne, de plus de six mille mots, mais encore un approfondissement des connaissances étymologiques, car par rapport aux 10 % de mots d'origine inconnue et aux 4 % environ d'origine incertaine du dictionnaire de I. A. Candrea, dans le dictionnaire récent de l'Académie, quoique beaucoup plus riche en mots, le groupe des mots d'origine inconnue diminue à 5,58 % et celui des mots d'origine incertaine à 2,73 %.

Il est évident que le chiffre de 49.649 mots du nouveau dictionnaire ne représente pas la totalité des mots roumains actuels. Ce dictionnaire n'enregistre que les mots d'usage courant de la langue moderne et contemporaine, car le vocabulaire technique du roumain comprend à lui seul 50.000 termes, ainsi qu'il résulte de *Lexiconul tehnic român*, en sept volumes, élaboré entre 1952 et 1957, sous la direction du professeur Remus Răduleț, par l'Association scientifique des ingénieurs et des techniciens roumains (A. S. I. T.).

Les 49.649 mots de *Dicționarul limbii române moderne* se répartissent, suivant leur origine, en 76 groupes (2), dont 14 seulement dépassent 1 % (3), à savoir: latins hérités: 20,02 %, vieux slaves: 7,98 %, bulgares: 1,78 %, bulgaro-serbes: 1,51 %, turcs: 3,62 %, hongrois:

2. Chez A. de Cihac il n'y a que 6 groupes, et chez I. A. Candrea 55 groupes. Voir D. Macrea, *Circulația cuvintelor în limba română*, dans la revue «Transilvania», 73^e année (1942), n.° 4, p. 268-288 et idem, *Fiziologia lexicală a limbii române*, dans «Dacoromania», X, seconde partie (1943), p. 362-373.

3. Chez I. A. Candrea 11 groupes dépassent 1%. Voir ibidem.

2,17 %, *néo-grecs*: 2,37 %, *français*: 38,42 %, *latins littéraires*: 2,39 %, *italiens*: 1,72 %, *allemands*: 1,77 %, *onomatopéiques*: 2,24 %, *d'origine incertaine*: 2,73 % et *d'origine inconnue*: 5,58 %. Onze groupes, variant entre 0,05 % et 0,93 %, forment un total de 4,65 %. De ce groupe font partie les mots communs avec l'albanais: 0,93 %, russes: 0,91 %, serbes: 0,89 %, ukrainiens: 0,80 %, franco-italiens: 0,30 %, les formations roumaines de noms propres: 0,28 %, anglais: 0,15 %, saxons: 0,07 %, franco-allemands: 0,06 %, tziganes: 0,05 %. Les autres 51 groupes sont numériquement si infimes qu'ils ne peuvent être compris dans une expression statistique courante. Tous ces groupes, ayant les origines les plus variées, totalisent 1 % du vocabulaire roumain, étant soit les vestiges d'influences de moindre importance dans l'histoire de la langue roumaine, soit des mots entrés fortuitement dans le vocabulaire roumain (⁴).

La statistique du lexique roumain impose des constatations importantes surtout par la comparaison entre les trois dictionnaires mentionnés.

4. *Bulgaro-russes*: 3, dérivés roumains de ceux-ci: 4, *bulgaro-hongrois*: 1, dérivés roumains de celui-ci: 2, *bulgaro-serbo-polonais*: 1, dérivés roumains de celui-ci: 9, *bulgaro-serbo-ukrainien*: 1, dérivés roumains de celui-ci: 6, *bulgaro-ukrainien-russe*: 1, dérivé roumain de celui-ci: 1, *bulgaro-serbo-russe*: 1, dérivés roumains de celui-ci: 3, *bulgaro-serbo-turcs*: 2, dérivés roumains de ceux-ci: 5, *bulgaro-serbo-hongrois*: 4, dérivés roumains de ceux-ci: 3, *tchèques*: 2, dérivés roumains de ceux-ci: 2, *cuman*: 1, *franco-espagnols*: 2, *franco-allemands*: 6, dérivés roumains de ceux-ci: 10, *allemands-latins littéraires*: 32, *franco-latin littéraire-allemand*: 1, *gréco-byzantins*: 6, dérivés roumains de ceux-ci: 7, *gréco-byzantino-latins littéraires*: 2, *juif*: 1, *italo-allemands*: 8, dérivés roumains de ceux-ci: 6, *italiens-néo-grecs*: 5, dérivés roumains de ceux-ci: 5, *italo-russes*: 3, dérivés roumains de ceux-ci: 2, *latin littéraire-russe*: 1, dérivé roumain de celui-ci: 1, *latin-vieux slave*: 1, dérivés roumains de celui-ci: 18, *néo-grecs-bulgares*: 2, dérivés roumains de ceux-ci: 10, *franco-néo-grec*: 1, *allemand-néo-grec*: 1, dérivés roumains de celui-ci: 8, *néo-grec-serbe*: 1, *polonais-italien*: 1, *polonais-serbe*: 1, *polonais-ukrainien-hongrois*: 3, dérivés roumains de ceux-ci: 18, *polono-hongrois*: 1, *russo-français*: 14, dérivés roumains de ceux-ci: 3, *russo-allemands*: 3, *russo-polonais*: 6, dérivés roumains de ceux-ci: 18, *russo-ukrainiens*: 36, dérivés roumains de ceux-ci: 49, *espagnol*: 1, *serbo-russes*: 4, dérivé roumain de ceux-ci: 1, *serbo-ukrainien*: 8, dérivés roumains de ceux-ci: 13, *serbo-hongrois*: 6, dérivés roumains de ceux-ci: 9, *serbo-polono-russes*: 2, dérivé roumain de ceux-ci: 1, *tartares*: 2, dérivés roumains de ceux-ci: 3, *turco-néo-grecs*: 4, dérivés roumains de ceux-ci: 7, *turco-serbes*: 2, dérivé roumain de ceux-ci: 1, *ukrainiens-bulgares*: 9, dérivés roumains de ceux-ci: 9, *ukrainiens-polonais*: 12, dérivés roumains de ceux-ci: 37, *ukrainien-russo-hongrois*: 1, *ukrainiens-hongrois*: 2, dérivés roumains de ceux-ci: 4.

Il faut remarquer avant tout l'identité entre le pourcentage des mots hérités du latin, bien que les trois dictionnaires aient paru à des époques différentes et qu'ils diffèrent considérablement quant au nombre des mots: 20 % chez Cihac, 20,58 % chez Candrea et 20,02 % dans *Dicționarul limbii romine moderne*.

La proportion de 20 % à peine des mots hérités du latin n'est pas seulement une particularité du lexique roumain, mais aussi du français. Nous avons abouti à cette constatation en faisant la statistique étymologique — quoique seulement pour la lettre B — d'après le *Dictionnaire étymologique de la langue française* d'Oscar Bloch, paru en 1932. Le pour-cent des mots hérités du latin représente en français également 20 %, donc aussi seulement un cinquième.

A part cette ressemblance importante, les trois dictionnaires étymologiques de la langue roumaine présentent entre eux des différences assez grandes, en particulier en ce qui concerne le nombre des groupes de mots, d'après leur origine, et aussi la proportion qu'occupent ces groupes dans la composition du vocabulaire roumain.

La première différence entre le dictionnaire de Cihac, d'une part, et celui de Candrea et le dictionnaire récent de l'Académie, d'autre part, consiste dans la manière dont ils reflètent les mots d'origine française, qui, dans la langue roumaine actuelle, sont les plus nombreux. En 1879, A. de Cihac mentionnait à peine l'élément français, parce qu'à cette époque les mots français n'avaient pénétré que de date récente dans la langue, étant envisagés avec la réserve naturelle qu'inspire tout néologisme au début. La position de A. de Cihac s'explique par le fait qu'il a eu en vue surtout la langue ancienne, dont le vocabulaire reflétait la vieille culture du peuple roumain, et qu'il n'a accordé que trop peu d'importance aux processus vivants qui se déroulaient sous ses yeux dans notre vocabulaire.

Dans le dictionnaire de I. A. Candrea la situation est radicalement changée. Le dictionnaire comprend 29,69 % de mots d'origine française, ce qui s'explique par le fait que, à partir du XIX^e siècle, le peuple roumain, affranchi de la domination phanariote et turque, a créé une économie moderne propre, un état nouveau et une culture nouvelle, en grande partie sous l'influence française. Pour le nouvel ordre économique, politique et social, c'est au français qu'a été empruntée la plus grande partie de la terminologie économique, politique, juridique, administrative, militaire, scientifique, technique et philosophique. Les mots empruntés au français se sont si bien naturalisés dans notre langue, qu'ils ont acquis de nos jours un aspect tout à fait roumain.

La pénétration des mots d'origine française en roumain a commencé vers la fin du XVIII^e siècle sous les princes phanariotes; elle s'est affermie au début du XIX^e siècle, par la filière russe, en particulier pendant la période du Règlement organique, quand se sont imposés dans notre langue des mots tels que: *nație*, *administrație*, *constituție*, *comisie*, *comitet*, *industrie*, *artilérie*, *infanterie* et d'autres. L'influence française est devenue particulièrement puissante par la pénétration directe de la science et de la littérature françaises.

Dans *Dicționarul limbii romine moderne*, les mots d'origine française sont d'environ 10 % plus nombreux que dans le dictionnaire de Candrea. Ils enregistrent 38,42 %. Cet accroissement est dû aussi au fait que le nouveau dictionnaire de l'Académie ne comprend que le lexique du roumain moderne et contemporain (à partir de 1800), tandis que le dictionnaire de Candrea comprend aussi le lexique ancien et régional. Ce dernier enregistre donc aussi une masse de mots disparus depuis longtemps du roumain ou qui ont une circulation très réduite à l'heure actuelle.

Les 38,42 % des mots d'origine française additionnés à ceux hérités du latin: 20,02 %, à ceux empruntés au latin à l'époque moderne: 2,39 %, aux mots italiens: 1,72 % et franco-italiens: 0,30 % donnent un pourcentage de 62,85 mots hérités du latin et empruntés aux langues romanes modernes existant dans le lexique du roumain actuel. Chez Candrea, la proportion des éléments latins et d'origine romane est de 53,69 %. La différence en plus de ceux-ci dans *Dicționarul limbii romine moderne* est due à l'accroissement du nombre des mots d'origine française: 38,42 % par rapport aux 29,69 % enregistrés par le dictionnaire de Candrea.

L'enrichissement du lexique de la langue roumaine moderne par des éléments romans est parfaitement explicable par le processus d'assimilation par le peuple roumain de la civilisation moderne des peuples d'origine romane porteurs de cette civilisation, en premier lieu du peuple français, ainsi que par l'affinité qui caractérise les langues qui ont une origine commune.

Avant les débuts de l'influence française et parallèlement à sa pénétration, les représentants de l'École latiniste transylvaine ont tenté de créer une terminologie des notions de la civilisation moderne à l'aide de mots puisés directement aux dictionnaires latins. Il était tout naturel que leur tentative échouât, le latin n'étant plus à cette époque que la langue d'une civilisation révolue. La langue et la culture sont inséparables. Les notions et les termes d'une nouvelle culture sont empruntés aux

langues qui portent cette culture. Cependant, la tentative des latinistes n'a pas été vaine parce qu'elle a préparé l'introduction dans la langue roumaine des mots d'origine française sous une forme proche de la forme latine, que la plupart d'entre eux ont dans notre langue. Des mots comme: *activitate*, *acțiune*, *afinitate*, *antichitate*, *castitate* ont pénétré en roumain étant empruntés au français, mais ils ont été rapprochés de leur forme latine.

Une autre différence entre le lexique des trois dictionnaires est le pourcentage différent des mots d'origine slave, turque, hongroise et néo-grecque. Dans le dictionnaire de A. de Cihac, les mots d'origine slave représentent 40 %, dans celui de Candrea ils diminuent, pris ensemble, à 16,58 % et dans *Dicționarul limbii romine moderne*, à 14,08 % (5). Lorsque A. de Cihac publia son dictionnaire, le pourcentage élevé des éléments slaves provoqua une grande perplexité, d'autant plus que la linguistique roumaine de l'époque était encore dominée par le fanatisme latiniste. L'explication de ce pourcentage élevé des éléments slaves réside, ainsi que nous l'avons montré plus haut, dans le fait que A. de Cihac a dirigé son attention surtout vers la période ancienne de notre langue, qui avait adopté de nombreux termes slaves ayant trait à la vie d'état, à la foi et à l'administration ecclésiastique, à l'agriculture et aux occupations ménagères, dont quelques-uns ont pénétré dans le fonds principal lexical de notre langue.

A mesure que la Roumanie entrait dans la phase du développement capitaliste et de la civilisation moderne, la terminologie slave commença à être éliminée ou bien à passer dans le fonds passif du vocabulaire. Des mots employés encore au commencement du XIX^e siècle tels que: *jalbă*, *medelnicer*, *năstav*, *ohabnic*, *pisanie*, *pohvală* ne s'emploient guère plus que dans la littérature pour créer une atmosphère d'époque. Cette constatation s'impose aussi pour les éléments turcs, hongrois et néo-grecs.

L'élément turc qui, dans le dictionnaire de A. de Cihac détenait 20 %, diminue chez Candrea à 4,46 % et dans *Dicționarul limbii romine moderne* à 3,62 %. En réalité, le roumain actuel possède un pourcentage beaucoup plus réduit de mots turcs que celui compris dans le dictionnaire paru récemment. Des mots tels que: *gelep*, *hatiserif*, *mumbasir*, *pafta*, *rușfet*, *serdar*, employés encore au commencement de l'époque moderne, ont complètement disparu de nos jours.

5. Vieux slaves: 7,98%, bulgares: 1,78%, serbes: 0,98%, bulgaro-serbes: 1,51%, russes: 0,91%, ukrainiens: 0,80% et polonais: 0,21%.

Dans le dictionnaire de A. de Cibac, les éléments hongrois, néo-grecs et communs avec l'albanais formaient ensemble près de 20 %. Chez I. A. Candrea, les éléments hongrois représentent 3,14 % et dans *Dicționarul limbii romine moderne* ils diminuent à 2,17 %. Mais ce pourcentage comprend de nombreux mots tels que: *birău*, *hotnog*, *pan-ganet*, *pașuș*, *procatâr*, *strajameșter*, *fișpan* qui n'ont plus aucune circulation aujourd'hui.

Les mots néo-grecs ont un pourcentage presque identique chez Candrea (: 2,35 % et dans *Dicționarul limbii romine moderne* (: 2,37 %). Mais ce pourcentage comprend également beaucoup de mots employés au début du XIX^e siècle, tels que: *pantahuză*, *parapon*, *psaltichie*, *politichie*, *ighemonicon*, que personne n'emploie guère plus aujourd'hui.

L'analyse statistique du vocabulaire roumain, basée en particulier sur les deux derniers dictionnaires, qui sont plus riches et plus récents, impose aussi d'autres constatations importantes. La première de ces constatations concerne le rapport entre les mots fondamentaux, c'est-à-dire hérités du latin ou empruntés à une autre langue, et ceux formés de ces derniers sur le territoire roumain par les moyens de la dérivation et de la composition de la langue roumaine. L'étude de ce rapport est importante et révélatrice, en raison du fait qu'il existe une proportion directe entre l'ancienneté des mots fondamentaux et le nombre de leurs dérivés. Plus un groupe de mots fondamentaux est ancien dans une langue, plus le nombre de leurs dérivés est grand. Dans *Dicționarul limbii romine moderne*, par rapport aux 1.849 mots hérités du latin, nous avons 8.071 dérivés et variantes, à savoir un nombre quatre fois plus grand que celui des mots fondamentaux. Chez I. A. Candrea, le rapport est trois fois plus grand: 6.806 dérivés par rapport aux 2.099 mots fondamentaux hérités du latin. Les mots communs avec l'albanais présentent une proportion quatre fois plus grande des dérivés par rapport aux mots fondamentaux: 81 mots fondamentaux et 380 variantes et dérivés roumains dans *Dicționarul limbii romine moderne*, et dans le dictionnaire de Candrea: 195 dérivés et variantes par rapport à 54 mots fondamentaux. Nous estimons que ce rapport constitue une preuve que la plupart des mots roumains communs avec l'albanais sont des éléments très anciens dans notre langue, d'origine daco-géto-thrace et illyrienne.

En ce qui concerne les mots vieux slaves, ils forment dans *Dicționarul limbii romine moderne* un groupe de 1.133 mots fondamentaux, qui ont généré 2.826 dérivés, calques et variantes; ces derniers sont donc près de deux fois et demie plus nombreux que les mots fondamen-

taux. Dans le dictionnaire de I. A. Candrea on trouve 2.955 mots vieux slaves avec 4.214 dérivés, calques et variantes roumains, à savoir près de deux fois plus nombreux que les mots fondamentaux. Un pourcentage de productivité analogue avec les mots vieux slaves présentent les mots d'origine bulgare: 279 mots fondamentaux avec 602 dérivés roumains et les mots d'origine bulgaro-serbe: 212 mots fondamentaux avec 535 dérivés roumains.

Par contre, les mots d'origine turque, entrés plus récemment dans la langue (XVII^e et XVIII^e siècles), ont un nombre plus réduit de dérivés roumains: 779 dérivés par rapport à 1.048 mots fondamentaux. Cette constatation s'impose en particulier pour les groupes de mots entrés en roumain à l'époque moderne. Les mots d'origine latine littéraire comptent 738 mots fondamentaux et seulement 440 dérivés roumains, les mots français 12.770 mots fondamentaux par rapport à 6.359 dérivés, calques et variantes, les mots allemands 565 mots fondamentaux avec seulement 317 dérivés et variantes.

La capacité qu'ont les mots d'être productifs, c'est-à-dire de servir de base à la formation de mots nouveaux, est un des critères les plus importants pour la détermination du fond principal lexical d'une langue. Les données mentionnées plus haut nous montrent que cette capacité est en rapport étroit avec l'ancienneté des mots dans la langue, la base naturelle pour la formation de mots nouveaux étant constituée par les mots anciens et stables employés par le peuple entier.

Une autre constatation relative au développement actuel du lexique roumain est la pénétration dans la langue roumaine de la terminologie des notions de la culture socialiste, et, d'autre part, le changement, sous l'influence de la culture soviétique, du sens de certains mots anciens du vocabulaire roumain. Après la deuxième guerre mondiale ont pénétré dans le fonds actif de la langue roumaine des termes appartenant à la vie économique et politique socialiste, tels que: *artel*, *cursant*, *exponat*, *iarovizare*, *instructaj*, *raion*, *radioficare* et d'autres.

Certains mots ont acquis un sens nouveau: *activist*, *acumulare*, *brigadă*, *intovărașire*, *producție*, *sfat popular*, *sarcină*, *vigilență* etc.

Du matériel existant ont été créés, sur le modèle de la langue russe, des dérivés nouveaux: *autobază*, *autoimpunere*, *autocritică*, *cincisutist*, *sutamist*, *colectivist*, *prefabricat*, *planic*, *tunelist*, etc. (*).

L'apparition et la formation de ces nouveaux mots est parfaitement

6. Une analyse détaillée des formes lexicales actuelles de la langue roumaine se trouve chez Iorgu Iordan, *Limba română contemporană*, deuxième édition, 1956, p. 103-122.

explicable par le fait qu'ils sont les porteurs d'une culture nouvelle et que la plupart d'entre eux sont aussi en russe d'origine française ou latine littéraire.

* * *

La proportion statistique des groupes de mots d'origines différentes d'un dictionnaire a un caractère statique.

Afin de caractériser de façon complète la physionomie lexicale d'une langue, il est nécessaire d'étudier aussi la dynamique de ces groupes, c'est-à-dire leur fréquence ou circulation dans l'activité courante de communication. Ce principe d'investigation, connu sous le nom de «circulation des mots», a été formulé pour la première fois d'une manière plus ample dans la linguistique générale par le linguiste roumain B. P. Hasdeu, dans la seconde moitié du siècle dernier. B. P. Hasdeu a formulé sa théorie après que A. de Cihac eût publié le second volume de son dictionnaire, dont la préface comprend la statistique bien connue que nous avons signalée plus haut et qui prêta occasion à d'aucuns de soutenir, surtout pour des raisons politiques, que la langue roumaine avait perdu son caractère originaire latin.

B. P. Hasdeu a montré que la somme des mots d'un dictionnaire ne peut être envisagée selon un critérium unique qui permette de déterminer le caractère génétique d'une langue, parce que, dans un dictionnaire, un archaïsme ou un régionalisme entre en ligne de compte, au point de vue numérique, dans la même mesure qu'un mot dont la circulation est fréquente et générale dans la langue. Ce qui détermine la physionomie lexicale d'une langue — dit Hasdeu — c'est la fréquence ou la circulation des mots dans la langue respective. Un calcul sérieux en linguistique «*a en vue non pas l'unité brute, mais la valeur de circulation*». Les sons les plus fréquents, l'accentuation la plus fréquente, les plus fréquentes formes grammaticales et constructions syntaxiques, les mots les plus fréquents, — voilà ce qui constitue la physionomie d'une langue. Assurément, ajoute B. P. Hasdeu, les mots slaves, voire même turcs, sont nombreux chez les Roumains; mais dans la circulation «*dans l'activité vitale de la langue roumaine, dans son mouvement organique*» ils sont employés moins fréquemment que les mots hérités du latin, lesquels, sans détenir la majorité numérique, déterminent, en raison de leur grande fréquence, la physionomie latine de la langue roumaine (?).

7. B. P. Hasdeu, *Cuvinte din bătrâni*, Bucaresti 1881, vol. 3, première partie, p. 91-105. Voir aussi *Etymologicum Magnum Romaniae*, tome 1, Bucaresti 1887 (introduction au III^e chapitre: *In ce constă fisionomia unei limbi*, p. XLVI jusque LIX).

Le principe de la circulation des mots est le critérium essentiel aussi pour la détermination scientifique du fond principal lexical, vu que les mots que le peuple emploie le plus souvent sont, selon toute évidence, ceux qui expriment les notions fondamentales de la vie et de l'activité de l'homme; ils sont en même temps les plus stables et générateurs des dérivés, des variantes et des expressions les plus nombreux.

Afin de vérifier et d'actualiser le principe et la méthode d'investigation préconisés par B. P. Hasdeu, nous avons entrepris, il y a quelques années, dans l'étude intitulée *Fizionomia lexicală a limbii române* (*), l'analyse statistique du phénomène de la circulation des différents groupes de mots, suivant leur origine, dans les poésies d'Eminesco, sur la base du dictionnaire de I. A. Candrea. Nous avons procédé à une analyse analogue, à des fins de comparaison, pour la langue française, également d'après leur origine, dans les poésies de Paul Verlaine, sur la base du volume *Choix de poésies* (Paris, 1908) et du dictionnaire étymologique de la langue française d'Oscar Bloch, paru en même temps que le dictionnaire de I. A. Candrea.

Dans la présente étude nous analyserons le phénomène de la circulation des mots dans la langue roumaine actuelle d'après le dictionnaire de l'Académie, paru récemment.

Comme texte représentatif à analyser nous avons choisi les cinq premières colonnes de la première page du journal «*Scinteia*», n.º 4.409 du 28 décembre 1958, qui est le quotidien roumain le plus répandu à l'heure actuelle, tiré dans des centaines de milliers d'exemplaires. La langue de ce journal, qui s'adresse aux plus diverses catégories de lecteurs de notre pays — ouvriers des fabriques et des campagnes, intellectuels et employés — est sans doute le document le plus indiqué pour la circulation des mots dans la langue écrite et parlée de nos jours.

Dans les cinq colonnes du journal «*Scinteia*», que nous analysons, est employé un vocabulaire de 753 mots ayant une fréquence totale de 2.346. Ces mots se répartissent, d'après leur origine, en 27 groupes dont 10 seulement dépassent 1 % dans le vocabulaire, lesquels se réduisent à 7 groupes dans la circulation, à savoir: *latins hérités*: 36,50 % dans le vocabulaire et 62,46 % dans la circulation, *vieux slaves*: 4,91 % dans

8. D. Macrea: *Fizionomia lexicală a limbii romine*, dans «*Dacoromania*», X, seconde partie (1943), p. 362-374. Voir aussi idem, *Contribuție la studiul fondului principal de cuvinte al limbii romine*, dans «*Studii și cercetări lingvistice*», tome V (1954), n.º 1-2, p. 7-18.

le vocabulaire et 3,92 % dans la circulation, *français*: 33,70 % dans le vocabulaire et 19 % dans la circulation, *allemands*: 1,06 % dans le vocabulaire et 1,02 % dans la circulation, *noms propres*: 11,85 % dans le vocabulaire et 5,11 % dans la circulation, *divers*: 3,20 % dans le vocabulaire et 2,13 % dans la circulation (⁹). Les groupes qui n'atteignent guère plus de 1 % dans la circulation sont: *russe*s: 1,20 % dans le vocabulaire, 0,94 dans la circulation, *italiens*: 1,20 % dans le vocabulaire, 0,47 % dans la circulation, *néo-grecs*: 1,20 % dans le vocabulaire, 0,85 % dans la circulation, *d'origine inconnue*: 0,67 % dans le vocabulaire, 0,90 % dans la circulation.

Si aux mots hérités du latin on ajoute les éléments romans: français, latins littéraires et italiens, on constate que le lexique du quotidien roumain le plus répandu actuellement emploie des éléments latins et romans en proportion de 75,92 % dans le vocabulaire et de 85,13 % dans la circulation.

Cette proportion des éléments lexicaux latins et romans dans le vocabulaire et dans la circulation de la langue actuelle présente quelques différences par rapport à celle établie dans l'étude signalée, dans laquelle nous avons analysé le lexique des poésies d'Eminesco. Le plus grand poète roumain a employé dans ses poésies un vocabulaire de 3.607 mots, où les éléments hérités du latin — à l'opposé du lexique des trois dictionnaires dans lesquels celui-ci n'est que de 20 % et du lexique de «*Scinteia*» avec 36,50 % dans le vocabulaire et 62,46 % dans la circulation — représentent 48,68 %, ayant une circulation de 83 %. La différence de pourcentage des éléments hérités du latin dans le vocabulaire et la circulation dans les poésies d'Eminesco et dans le journal «*Scinteia*» s'explique par le nombre plus élevé des néologismes employés par le journal pour exprimer les notions scientifiques et techniques modernes qui caractérisent les préoccupations actives de notre époque. Entre le lexique des poésies d'Eminesco et celui des poésies de Verlaine existe, à cet égard, une analogie presque absolue. Le vocabulaire du grand poète français est formé de 3.800 mots, dont les éléments hérités du latin représentent 49 % dans le vocabulaire et 83,10 % dans la circulation.

9. *Franco-italien*: 1, fréquence: 6, *turcs*: 2, fréquence: 2, *hongrois*: 2, fréquence: 3, *bulgaro-serbes*: 4, fréquence: 12, *bulgares*: 3, fréquence: 4, *serbes*: 2, fréquence: 3, *ukrainiens*: 2, fréquence: 3, *polonais*: 1, fréquence: 1, *polono-serbes*: 2, fréquence: 3, *communs avec l'albanais*: 3, fréquence: 7, *incertains*: 4, fréquence: 6.

Les éléments lexicaux latins et romans forment ensemble chez Eminesco 64,06 % dans le vocabulaire et 87,35 % dans la circulation. Chez Verlaine ces éléments forment 82,97 % dans le vocabulaire et 92,33 % dans la circulation. La différence entre les éléments latins et romans dans le vocabulaire et la circulation chez Eminesco et Verlaine s'explique par le fait que la langue française, ayant eu un contact ininterrompu avec le latin et les autres langues romanes occidentales, a enrichi sans cesse son vocabulaire, en puisant au lexique de ces langues. Mais cette différence qui, dans le vocabulaire, est de 18,91 % se réduit à 4,98 % dans la circulation.

*

* *

De l'analyse de la composition du lexique de la langue roumaine moderne se dégagent les conclusions principales que voici:

1. La composition du lexique roumain moderne confirme le rapport étroit qui existe entre l'histoire et la langue du peuple roumain. Elle est un reflet fidèle des changements de structure qui se sont produits à l'époque du développement moderne de notre pays (commencement du XIX^e siècle jusqu'à nos jours);

2. Dans le lexique du roumain moderne, l'élément latin et roman a éliminé en grande mesure les mots exprimant les formes surannées de culture matérielle et spirituelle des époques d'influence vieille slave, hongroise, néo-grecque et turque; il représente aujourd'hui dans le lexique général qui figure dans le récent dictionnaire de l'Académie un pourcentage de 62,85, et dans le journal «*Scinteia*» de 75,92 dans le vocabulaire et de 85,13 dans la circulation. Les éléments vieux slaves, bulgares, serbes, ukrainiens, russes et polonais représentent ensemble 14,08% dans le dictionnaire récent, mais dans «*Scinteia*» il n'y a que les éléments vieux slaves qui se maintiennent en proportion de 4,91 % dans le vocabulaire et de 3,92 % dans la circulation et les éléments russes avec 1,20 % dans le vocabulaire et 0,94 % dans la circulation. Les mots d'origine bulgare, serbe, ukrainienne, polonaise, tout comme les éléments hongrois, rentrent dans le groupe des «divers», c'est-à-dire des éléments insignifiants numériquement, aussi qu'au point de vue de la circulation. Les éléments turcs disparaissent complètement, tandis que les éléments néo-grecs se réduisent à 1,20 % dans le vocabulaire et à 0,85 % dans la circulation.

3. Bien qu'isolée dans son développement des autres langues romanes, la langue roumaine a conservé dans son lexique actuel, tout

comme le français, 20 % de mots hérités du latin. Mais ces mots sont justement ceux qui forment la majorité du fond principal lexical de la langue roumaine, voire la partie essentielle, stable, et la plus productive de son vocabulaire. Le pourcentage des éléments romans du roumain est aujourd'hui à peu près le même que celui du français.

4. Le lexique employé dans le journal «*Scinteia*», le journal roumain le plus répandu de nos jours, comprend tant dans le vocabulaire que dans la circulation un pourcentage de mots latins hérités proche de celui employé par Eminesco, il y a 80 ans, dans ses poésies. C'est une preuve que le développement du vocabulaire roumain actuel se poursuit en ayant à sa base le caractère populaire de notre langue littéraire. La langue employée dans le journal «*Scinteia*» témoigne du souci qui se manifeste de nos jours pour la correction de la langue roumaine et pour la conservation de son caractère populaire, qui est en rapport étroit avec sa latinité. L'élément roman est en perpétuel accroissement grâce à la terminologie scientifique et technique dont s'enrichit la langue roumaine dans les conditions du grandiose essor de la science et de la technique qui caractérise l'époque moderne.

DISCUSSION

Interventions de M. G. CONTINI, Mlle. M. PARENT, MM. B. MIGLIORINI, I. POPINCEANU et V. BUESCU. Réponse de M. D. MACREA.

G. CONTINI (Florence) propose que l'on applique également ces pourcentages statistiques à l'étude des possibilités d'expression de certains poètes.

Monique PARENT (Strasbourg) fait remarquer à G. Contini la difficulté de ce genre de recherches.

B. MIGLIORINI (Florence) dit qu'à son avis, contrairement à celui de l'Auteur, qui affirme que le nombre des étymologies douteuses ou ignorées tend à diminuer, celui-ci ne fait en général qu'augmenter, mais cela dépend surtout de l'étymologiste.

I. POPINCEANU (Munich) demande si le roumain a actuellement la possibilité d'enrichir son vocabulaire de nouveaux mots d'origine romane ou latine, et quelle est l'importance et la portée des éléments russes en roumain moderne.

D. MACREA répond que la langue continue à s'enrichir d'éléments romans, surtout italiens et français; quant à l'influence du russe, elles est très faible, même insignifiante.

V. BUESCU (Lisbonne) est du même avis: il aurait lui-même vérifié ces affirmations au moyen de statistiques élaborées par lui.

Aditamento

(págs. 11-22)

Depois de apresentada esta comunicação, foi publicada a obra *Áreas lexicais em Portugal e na Itália* (separata da *Revista Portuguesa de Filologia*, vol. XI, 1961), de que ela não é mais do que um resumo e uma antecipação.

O referido trabalho é acompanhado dos 33 mapas seguintes:

N.º 1 — i piselli	N.º 17 — la corbezzola
N.º 2 — ervilha	N.º 18 — medronho
N.º 3 — il lievito	N.º 19 — la cicala
N.º 4 — fermentar	N.º 20 — cigarra
N.º 4 A — tender	N.º 21 — il topo (piccolo)
N.º 5 — fermento	N.º 22 — il pomodoro
N.º 6 — la gallina	N.º 23 — la tavola
N.º 7 — galinha	N.º 24 — il fornaio
N.º 8 — il pollaio	N.º 25 — al giorno
N.º 9 — la greppia	N.º 26 — buon giorno!
N.º 10 — manjedoura	N.º 27 — il maiale
N.º 11 — la marcia	N.º 28 — il calzolaio
N.º 12 — pus ou matéria	N.º 29 — la testa
N.º 13 — l'arrotino	N.º 30 — la palude
N.º 14 — amola-tesouras	N.º 31 — è un mestiere (difficile)
N.º 15 — l'arcobaleno	N.º 32 — sabbia
N.º 16 — arco-íris	

Como se torna fácil a consulta dos mapas citados, quer na *R. P. F.*, quer na separata, limitamo-nos a dar aqui as equivalências entre os números que a eles se referem no texto da comunicação e os que eles apresentam no volume:

N.º 1 = N.º 9 de <i>Áreas lexicais</i> ...
N.º 2 = N.º 10
N.º 3 = N.º 1
N.º 4 = N.º 2
N.º 5 = N.º 13
N.º 6 = N.º 14
N.º 7 = N.º 29
N.º 8 = N.º 22
N.º 9 = N.º 30
N.º 10 = N.º 32

